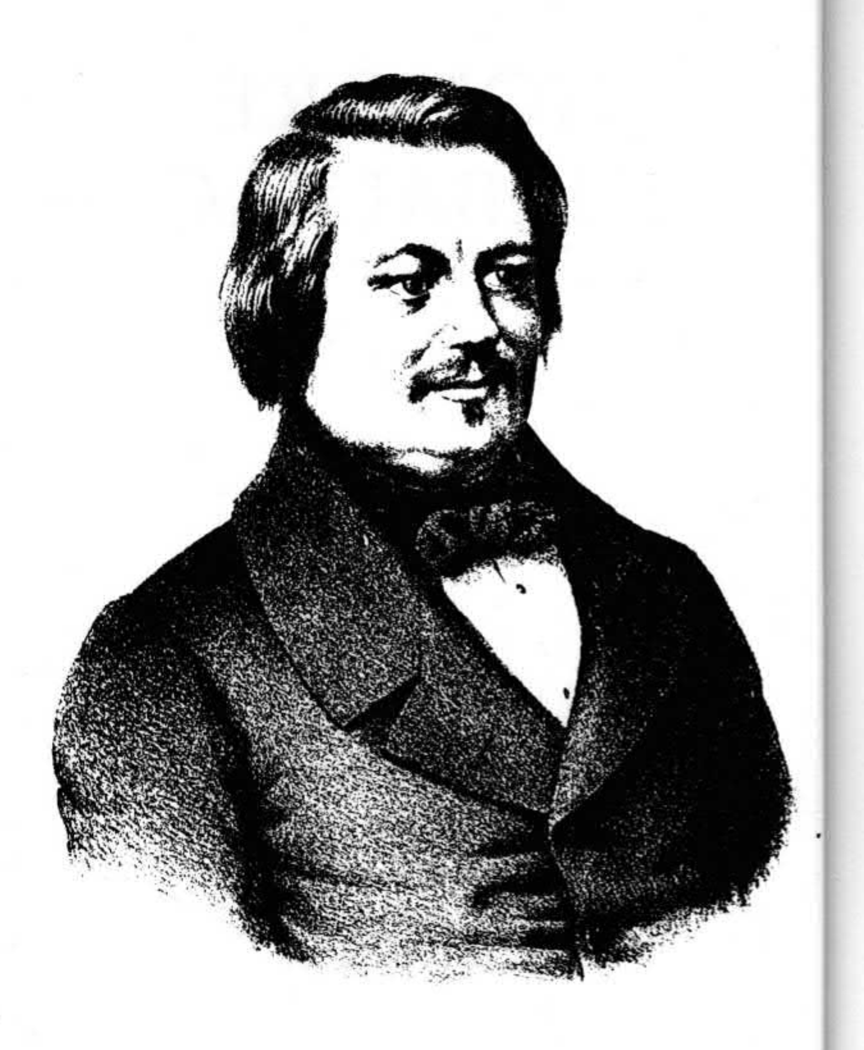


HONORÉ DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXXIII

Le Sorcier
(Le Centenaire ou Les Deux Béringheld)

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le

Cercle du Bibliophile

*Illustrations reproduites de l'édition
des romans de jeunesse de Balzac
réalisée en 1855, à Paris,
par les Editions Marescq & Cie.*

Le Sorcier

(Le Centenaire ou Les Deux Béringheld)

Préface

Les allusions trop rares de l'auteur, le manque de documents probants, la disparition de tout vestige du manuscrit autographe rendent difficile et très conjecturale l'histoire de la composition de ce livre. Balzac pensa d'abord à l'intituler: Le Savant*; c'est sous ce titre, nous l'avons vu* qu'il est cité deux fois en même temps que* Le Vicaire des Ardennes *dès le début de 1822. Est-ce une ébauche? n'est-ce encore qu'un projet? il n'y a aucune certitude à cet égard. On sait en revanche que la plus grande partie de l'œuvre fut écrite à Bayeux entre la fin mai et le 9 août. Le contrat** que Balzac signa avec Pollet le lendemain de son retour à Paris nous apprend qu'elle devait paraître en trois volumes.*

*Avant même que Balzac n'eût regagné Villeparisis, l'œuvre fut envoyée à la composition. « Maman était à Paris, explique Honoré à sa sœur***, j'y suis resté jusqu'au lundi matin [12 août] avec de la besogne comme un*

* Voir notre préface au *Vicaire des Ardennes*. Le titre de: *Le Sorcier* n'apparaît que dans l'édition Souverain en 1837. Resté plus usuel, le premier titre *(Le Centenaire ou Les Deux Béringheld)* a été donné parfois à la seconde version.

** Reproduit dans: Balzac, *Correspondance*, Garnier, tome I (1960), pages 197-199.

*** De Villeparisis, le 14 août (*Corr.*, t. I, p. 201).

beau diable, car Le Savant *est sous presse et je le corrigerai à mesure. Chaque minute est pour moi d'une valeur précieuse. » Quelques jours plus tard, le 20, dans une autre lettre à sa sœur, Saint-Aubin laisse entendre qu'il a quelques pages à ajouter: « je reviens au mois de 7bre livrer la fin des* Ardennes *et du* Centenaire *», mais confirme que l'essentiel est écrit: « j'ai à faire* Le Vicaire *à mesure qu'on l'imprime et à corriger* Le Savant *sur les épreuves. »* * *Le 26, David, établi rue du Pot-de-Fer N° 14, déclare qu'il va imprimer* Le Centenaire **.

Si les circonstances de la rédaction nous échappent presque totalement, le développement du Centenaire *sur épreuves peut faire l'objet de quelques hypothèses. Tout d'abord, le manuscrit remis à David n'était pas achevé: le 20 août, nous l'avons rappelé, Balzac, de* Paris, *écrit à sa sœur qu'il reviendra en septembre avec la fin. Ce 20 août, on le retrouve dans la dernière partie de l'œuvre, en tête de la* Note du Premier Editeur, *laquelle est datée en effet de «* Paris, 20 août 1822 *». Cette double coïncidence, de date et de lieu, est singulière.*

Près de deux mois plus tard, le 12 octobre 1822, Mme Balzac se plaint en ces termes des assiduités d'Honoré auprès de Mme de Berny: « Honoré ne voit pas combien il est indiscret d'aller ainsi toujours 2 fois dans cette maison par jour. Il ne voit pas qu'on veut le faire, *je voudrais être à 100 lieues de V.P. Il n'écrit pas une ligne, il n'a qu'une 20ne de pages pour finir* Le Centenaire *** ». A un mois de la sortie du livre en librairie, Saint-Aubin n'a donc toujours pas trouvé sa conclusion. Or, dans la première édition, entre la note datée du 20 août et la fin de l'œuvre,*

* *Correspondance*, tome I, page 204.
** P. Barbéris, *Aux Sources de Balzac*, Les Bibliophiles de l'Originale, 1965, page 175.
*** *Correspondance*, tome I, page 209, N. 1.

il y a précisément vingt pages, *occupées par un échange de lettres posthumes intitulé* Conclusion. *Ne s'agit-il pas des vingt pages à faire dont parle Mme Balzac?* *

On est tenté de chercher dans le texte les causes et les effets de ces deux mois d'hésitation. A son retour de Bayeux, Balzac aurait écrit la Note de l'Editeur *(partie intégrante du roman) et peut-être les pages immédiatement antérieures. Cette note fait suite à un paragraphe intitulé:* Fin. *Que disait la* Fin? *Que cette fin n'était pas une fin! Et la* Note de l'Editeur? *« que cette fin, ce dénouement (...) ne satisferaient jamais la curiosité de ceux qui cherchent dans un livre, une action soumise aux règles de l'art dramatique et qui veulent absolument un cinquième acte et un mariage (...) » **. Gageons que Saint-Aubin attend jusqu'au-delà du 12 octobre pour inventer (à grand-peine) les « lettres qui formeront la conclusion ».*

Il ne s'est pas contenté de conclure; il semble avoir remanié la première rédaction. Le roman que David annonçait le 26 août devait s'intituler: « Le Centenaire ou Les Deux Béringhenn, par Lewis, Histoire publiée par Monsieur Horace de Saint-Aubin ». *Les motifs de l'attribution à Lewis de ce roman inspiré par Maturin restent obscurs; simple erreur de mémoire de David sans doute. Mais que les Béringheld soient nommés Béringhenn, cela ne saurait s'expliquer par un lapsus de l'imprimeur, car tel est déjà le nom qu'ils portent dans le traité signé par Balzac et Pollet le 11 août. Du manuscrit à l'imprimé, l'œuvre s'est donc transformée assez profondément pour*

* Si tel est bien le cas, il faut admettre que l'allusion de la note à la préface du *Vicaire* est une addition tardive, cette préface constituant en effet une véritable conclusion du roman, et n'ayant pu être écrite avant octobre.
** *Le Sorcier*, page 319 (nous donnons le texte de la première édition).

que le premier rôle lui-même ait changé de nom. Comme en témoignent aussi quelques débris de placards du Vicaire*, *où le marquis de Rosann avait commencé par s'appeler le marquis de Rosance, et où Mme de Rosann semble avoir été, sous un autre nom, un tout autre personnage que dans la version définitive, le Saint-Aubin de 1822, première incarnation de l'auteur de* La Comédie humaine, *ne devient lui-même que dans la bataille des épreuves.*

L'œuvre vendue à Pollet représentait trois volumes in-12 de texte imprimé, de neuf à dix feuilles chacun. Ce sont quatre volumes, de dix à onze feuilles, qui sortiront des presses de David. Balzac a peut-être mal jaugé la copie, mais il aura aussi augmenté le quatrième volume primitif, comme une précieuse lettre de Mme Balzac invite à le croire: « Honoré, écrivait-elle à Laure le 30 août, veut que je te dise qu'il savait bien pourquoi il s'était dégoûté du Centenaire *là-bas, c'est qu'il était fini, et trop grandement fini, car en étalant un peu la fin, il y aura 4 vol. »*** *Quand, peu avant de quitter Bayeux, l'écrivain avouait à Mme de Berny que son travail lui pesait autant que le ciel bas de la Normandie — « je me blase sur tout ce que j'y fais. Grand Dieu, que de mauvaises choses j'y ai faites — c'est à reculer »*** — il désignait au premier chef* Le Centenaire. *Comme* Clotilde de Lusignan [L'Israélite], *dont les deux derniers chapitres ont traîné pendant des mois sur la table de Lord R'hoone*****, Le Centenaire *est de ces œuvres où la forme qu'il imite résiste à Saint-Aubin. L'épreuve en main, l'écrivain se retrouve enfin,*

* Conservés à la Collection Lovenjoul à Chantilly (A. 240, folios 38-39 et 78-79).

** *Correspondance*, tome I, page 206, N.

*** *Correspondance*, tome I, page 195 (30 juillet 1822).

**** Voir notre préface à *L'Israélite*.

qu'il ajoute à Clotilde *des épigraphes d'André Chénier, discret hommage à la Dilecta, ou qu'il développe pour la première fois dans le dernier volume du* Centenaire *la conception de l'énergie vitale esquissée par le docteur Trousse.*

Quoique rêvé, ébauché, écrit, composé et corrigé presque en même temps que Le Vicaire des Ardennes, Le Centenaire *ne lui ressemble guère. Malgré de criantes imperfections de métier, une exécution peu soignée, des plagiats effrontés, des ficelles qu'on se refuserait au Boulevard du Crime, l'absolue singularité de chacune de ces œuvres prouve que ce plaisantin de vingt-trois ans, qu'il se nomme R'hoone ou Saint-Aubin, cache déjà un écrivain de génie. D'un grand écrivain aussi, l'art d'exploiter à des fins romanesques divergentes une seule et même expérience de vie*. Rien ne s'opposait à ce que Mme de Berny fût à la fois Mélanie et Mme de Rosann [Mme de Rocourt]; mais quand, par un beau soir de mai, Tullius, assis sous un peuplier avec Mme de Ravendsi, lui dit qu'il l'aime, après avoir souffert le martyre de ses moqueries, il est évident que c'est encore à l'aide des scènes les plus chères de son premier amour que Saint-Aubin décrit l'éveil sensuel de son héros. Cette Mme de Ravendsi, Tullius ne tardera pas à découvrir qu'il ne l'aime pas, et qu'avec Marianine seule le cœur a parlé. Pourtant, combien Mme de Berny est plus proche de ce personnage, qui est son contraire, que de la jeune fille qui incarne la perfection de l'amour. Aussi est-ce à Mme de Ravendsi que sera confiée l'initiation amoureuse et surtout sociale du héros. Le temps*

* Dans: *De Dezesperance d'Amour à la Duchesse de Langeais* (*Année balzacienne*, 1965), nous avons étudié ce phénomène et montré qu'un conte drolatique, la *Confession inédite* du *Médecin de Campagne* et *La Duchesse de Langeais* procèdent simultanément de l'aventure de Balzac avec Mme de Castries.

est passé des études de grandes douleurs au Père-Lachaise. Une femme de quarante et quelques années a ouvert son âme et sa vie à Honoré pour qu'il y lise la triste histoire du mariage et de l'adultère modernes. Peu importe que Mme de Ravendsi ait pris son parti de la société, qu'elle vive en conséquence, et voie la vertu « comme une chimère, l'amour comme une coucherie perpétuelle, *le changement comme un devoir, la constance comme un ridicule, les amants des jouets, le plaisir, le seul guide à suivre », tandis que Mme de Rosann ne se révolte qu'en paroles: « Eh, quoi! grand Dieu! les hommes prétendent-ils qu'un morceau de parchemin, une corbeille (...) doivent exclure tous nos sentiments!... et que nous devenions pour eux un champ, une métairie, que notre contrat de mariage soit un acte de vente, que l'usufruit et la nue propriété de cette terre conjugale leur appartiennent »...* Peu importe, en effet, si le privilège du romancier est d'enlever ses œillères à une expérience individuelle, à partir de laquelle, vrai désormais, et fort de cette vérité, chaque personnage s'inventera selon ses propres virtualités. C'est parce qu'elle est vraie, de cette vérité-là, que Mme de Ravendsi, première épreuve de lady Arabelle, se charge d'une éducation sentimentale qu'une Mme de Mortsauf serait plus digne de donner.*

La gracieuse Marianine n'est qu'une rêverie, souvent charmante, un vœu du cœur. Devant cette image romanesque de la femme, le narrateur s'identifie à Tullius amoureux et lui prête à peu de chose près les termes d'une de ses lettres les plus passionnées à Mme de Berny. Or cette brûlante déclaration n'est que la paraphrase d'une page de Melmoth l'Homme errant, *le chef-d'œuvre de*

* *Le Sorcier*, page 173; *Le Vicaire*, page 249 (nous citons le texte de la première édition).

Maturin. C'est dire combien se confondent chez ce jeune écrivain l'expérience de la vie et l'expérience de la littérature.*

Avec Sterne, qui a inspiré Jean-Louis *et le début d'une audacieuse tentative abandonnée**, le Révérend exerce sur R'hoone et Saint-Aubin un ascendant que Balzac ne reniera pas. Témoin son intention de publier* Melmoth *en 1828; il achètera même, pour liquider une vieille créance, les droits de Hubert sur la belle traduction de Jean Cohen***, celle qu'il avait lue en 1822. La déconfiture de l'imprimerie l'empêchera de donner suite à son projet, mais le personnage de Melmoth gardera sur lui un tel pouvoir de fascination qu'en 1835, dans l'étrange conte intitulé* Melmoth réconcilié, *il le mêlera à la société de son œuvre. Mieux que Gœthe ou Byron, Maturin a transmis à Balzac le thème du pacte diabolique; du* Centenaire *à* Splendeurs et Misères des Courtisanes, *en passant par* La Peau de Chagrin, *ce thème, progressivement dégagé de la mythologie infernale, sa signification renouvelée par le contexte moderne, sera au cœur de* La Comédie humaine *et de sa dramaturgie.*

Nulle part, sauf dans Le Pacte, *un conte énigmatique publié à la suite du* Tartare *de Viellerglé (1822), et qu'il faut peut-être attribuer à Balzac****, l'imitation de Maturin n'est aussi* visible *que dans* Le Centenaire ou Les Deux Béringheld. *Ces analogies, qui sautent aux yeux, font souvent oublier l'originalité du récit balzacien.*

* P. Ronaï, *Une Page de Maturin copiée par Balzac, Revue de Littérature comparée*, 1931.

** *Une Heure de ma Vie* (voir notre article dans *Année balzacienne*, 1968).

*** *Correspondance*, tome I, page 330 (Hubert à Balzac, 5 avril 1828).

**** A. Prioult, *Balzac avant « La Comédie humaine »*, Courville, 1936, pages 158-160.

Au chevet d'un oncle agonisant, John Melmoth apprenait qu'un mystérieux ancêtre continuait à hanter la famille; il découvrait bientôt, dans une cave du château, le portrait de l'inconnu, portrait effrayant de vérité avec son œil vivant et mobile. Une note de l'oncle sur son testament enjoignait à l'héritier de détruire un manuscrit contenant la légende du parent maudit. La lecture du manuscrit à peine terminée, John recueillait par une nuit de tempête un naufragé espagnol dont la vie tragique avait été bouleversée par Melmoth. La confession de l'Espagnol, constituée par une série d'admirables récits en enfilade, à la manière des Mille et Une Nuits, *s'achevait quelques pages avant la fin du roman pour faire place à une ultime et réelle réapparition de Melmoth, venu mourir au château de sa naissance. Pendant la nuit, Satan se ressaisissait de sa créature, et la précipitait dans l'océan.*

L'emprunt le plus flagrant de Saint-Aubin est ce portrait magique, sur lequel la date de 1500 a remplacé 1646. Mettons encore au compte de Maturin l'habile imbrication des récits, dont Le Vicaire *offre aussi quelques exemples, le thème du pacte, l'« idée » d'un personnage outrepassant par sa longévité et sa puissance les limites imposées à notre condition. Le vent et l'orage annoncent Béringheld et son modèle, et les deux héros se jouent des murs de prisons. Enfin le Centenaire a le rire sardonique de Melmoth, mais avec quel art déjà Saint-Aubin décrit la « flamme noire » ou le « feu clair », le « feu sec et flamboyant », les « bûchers » de ses yeux « brûlants ». Ce regard de serpent, source d'énergie, n'est plus celui de l'Irlandais, mais bien celui du Dante des* Proscrits, *de Frenhofer, celui de Vautrin.*

Quelques idées donc, et quelques détails. Le Centenaire *ne doit rien d'autre à Maturin. Fuyant, amoureux de la pénombre, s'insinuant entre la veille et le sommeil, le*

plus souvent perceptible à ses victimes seulement, Melmoth n'a que le regard du géant opaque, compact, que Balzac a taillé dans un quartier de roc. Nul ne voit vieillir Melmoth, à qui le diable accorde cent cinquante années hors de l'atteinte du temps, quand l'effroyable décrépitude du Centenaire accuse assez les ravages des siècles. Béringheld Sculdans, vrai héros balzacien, pour survivre ne compte que sur lui-même, et nargue enfer et paradis. Le Centenaire *en effet, c'est* Faust, *c'est* Don Juan... *moins l'essentiel, le conflit du Bien et du Mal dans un personnage déchiré. Lecteur et admirateur de Dante, du Tasse, de Milton, de Thomas Moore, le jeune Balzac est aussi fils des Lumières, et c'est ce premier Balzac philosophe qui l'emportera ici. Ce qui subsiste du* Traité sur l'Immortalité de l'Ame * *montre que l'auteur s'est posé avec insistance, dès 1819, le problème de la nature de l'âme et de la pensée, avant de se donner l'illusion de le résoudre par la théorie unitaire du* Secret des Ruggieri *et de* Séraphîta. *« Rien ne s'oppose, affirme-t-il déjà vers 1820 **, à ce que nous croyions que toutes les substances possibles ne soient que des modifications d'une même matière. » C'est de cette matérialité de l'âme que Béringheld l'alchimiste a percé le secret. L'âme est un fluide transmissible qu'il faut capter, et les meurtres du Centenaire n'ont d'autre fin que de prolonger son existence errante menacée par la mort. Comme Maïco, le chimiste de* Jean-Louis *et de* L'Anonyme, *cet assassin est aussi un médecin providentiel, et l'élixir de vie qu'il distille rend la santé au père de Fanny ou aux pestiférés de Jaffa. Nous sommes bien loin de* Melmoth.

* Voir *Notes philosophiques,* dans Balzac, *Œuvres complètes,* Club de l'Honnête Homme, tome XXV (1962).

** *Notes philosophiques,* page 546.

On devine la part qu'a pu avoir dans la naissance de ces idées le magnétisme animal, aux miracles duquel Balzac déclare s'être initié dès 1820, et on lira avec curiosité dans* Le Centenaire *la description d'une scène d'imposition des mains, d'un accès de catalepsie, d'une crise de somnambulisme. L'auteur d'*Ursule Mirouët *conservera intacte sa curiosité pour les phénomènes métapsychiques. Les spéculations de* Louis Lambert *sur la vision intérieure, s'annoncent dans la conversation philosophique du Café de Foix sur l'œil extérieur, la « vision interne », le fluide vital, et ce même épisode inspirera la page mystérieuse intitulée* Les Martyrs ignorés. *Enfin toute la psychologie de* La Comédie humaine, *où Balzac s'est flatté d'avoir popularisé « les prodiges de l'électricité, qui se métamorphose chez l'homme en une puissance incalculée »,** montrera la fécondité des intuitions « scientifiques » naïvement dramatisées dans* Le Centenaire.

C'est donc en quelque sorte un roman scientifique que Balzac a voulu écrire. Ce premier livre à la gloire des pouvoirs occultes de l'homme, l'auteur l'a longtemps appelé Le Savant, *mais il renonce inopinément à ce titre en même temps qu'il introduit dans le tome IV les développements qui le justifieraient le mieux. Peut-être, a-t-on suggéré***, Saint-Aubin éprouva-t-il l'obscur besoin de réserver pour le Balzac à venir le sujet de* La Recherche de l'Absolu *ou des* Souffrances de l'Inventeur.

Saint-Aubin extravague à plaisir, mais se garde de perdre pied. Il tisse son histoire magique avec la réalité

* Voir *Avant-propos* de *La Comédie humaine* (notre tome I, p. 50).
** *Avant-propos*, pages 49-50.
*** *Aux Sources*, pages 178-180.

concrète. C'est dans un paysage familier au romancier, Tours, la Loire, ses « levées », ses coteaux d'où l'on entend l'heure sonner à Saint-Gatien, que Sculdans nous apparaît; on nous le montrera de même traquant ses victimes dans les allées du Luxembourg ou regagnant son repaire dans un chantier abandonné, quelque part derrière l'Observatoire.

Le Centenaire *n'a que la passion de la vie, de la sienne, quand le Christ, l'amour d'Immalie-Isadora, ou le diable écartelaient le pauvre Melmoth. C'est pourquoi, en face de son magicien sans conflit intérieur, et dont l'intérêt ne tarderait pas à s'épuiser, Balzac a campé Tullius Béringheld. Si le Melmoth junior de Maturin, à qui la légende de son ancêtre était révélée par un jeu de circonstances tout à fait surnaturelles, n'était qu'une « utilité » prompte à s'effacer, Tullius est un personnage actif, solidement* garanti *par l'histoire. Errant d'Egypte en Espagne et d'Espagne en France avec l'armée, appelé en Russie au moment où il allait enfin épouser Marianine, prisonnier en Sibérie, la famille de sa fiancée compromise dans la conspiration de Malet, Tullius, qui subit le contrecoup de l'épopée impériale, excite autant que le magicien la curiosité du lecteur. Sous les espèces de ces deux héros, le réel et l'imaginaire réagiront l'un sur l'autre, et d'autant mieux que Saint-Aubin a fait du général Béringheld le propre fils du Centenaire.*

Ainsi prend forme chez Balzac avant Balzac la technique du récit en faisceau, qu'il ne cessera de perfectionner d'un bout à l'autre de son œuvre. Ce n'est pas le moindre intérêt des romans de R'hoone et de Saint-Aubin que de nous permettre de saisir à leur origine, faiblement dessinés, caractéristiques déjà quoique antérieurs à l'acquisition du métier, les procédés, les lois même de la création balzacienne. Les personnages apparaissent par couples

symétriques, au prix parfois de l'éclatement du modèle originel; Mme de Ravendsi se dresse en face de Marianine, le caractère énergique de Tullius fait contraste avec la faiblesse maladive de ses parents, le nabot qui veille sur son château en ruine est le rejeton du formidable Sculdans. L'idée de faire reparaître les personnages de son œuvre effleure un instant Balzac. Il annonce * *de nouveaux épisodes:* Le Dernier Béringheld, *les* Aventures de Lagradna et de Butmel. *Plus allusivement, dans la* Note du Premier Editeur, *ne promet-il pas au lecteur qu'il retrouvera les frères Saint-Aubin? Le roman des* Deux Frères, *qu'il projette en 1822, devait-il opposer Saint-Aubin l'écrivain à Saint-Aubin le savant, être en somme le premier portrait de ce Balzac Janus que l'auteur de* Louis Lambert *nommera le-Poète-et-Pythagore? Ou Balzac, après la disparition de son premier pseudonyme, allait-il remplacer* La Famille R'hoone *par une* Famille Saint-Aubin? *Disons seulement que l'invention des personnages reparaissants faillit avoir lieu en 1822...*

Innombrables sont les situations, les thèmes, les personnages dont le futur auteur de La Comédie humaine *fait ici l'essai. Dans sa caverne, le musée des siècles, Sculdans évoque, devant Marianine qu'il va tuer, ses victimes parisiennes: « les tripots du palais de Richelieu m'en fournissent plus qu'il ne m'en faut »*** *. Il n'y a pas loin de là au capharnaüm où l'antiquaire de* La Peau de Chagrin *donnera à Raphaël son fatal talisman. Bartholoméo Belvidéro et Louis Lambert pratiquent la même chimie de la vie que le vieux Béringheld, en quête du même incomparable élixir. Tullius entre Marianine et Mme de Ravendsi*

* Dans une ultime *Note de l'Editeur*, disparue de l'édition Souverain, et qu'on lira en appendice.

** Edition Pollet, tome IV, page 187 (ce passage a disparu dans la version Souverain).

préfigure Félix entre Mme de Mortsauf et lady Dudley, et la même Mme de Ravendsi fait du mariage moderne une cynique peinture dont se souviendra l'auteur de la Physiologie.

Mais c'est Tullius, sans contredit, qui portera le mieux les espérances balzaciennes. Cet homme d'énergie, « âme de feu » aux « proportions grandioses », a quitté la bibliothèque de Béringheld pour une passion, et ses amours pour la gloire. Il appartient à cette jeunesse nerveuse et ardente modelée par l'Empire, et que la Restauration acculera à des choix douloureux: l'ennui, le plaisir, la révolte, la littérature... Lui s'est sauvé par « une passion, *qui (...) devait absorber toute sa vie »* *. *La gloire? l'amour? Non, les sciences naturelles (entendez le magnétisme et l'alchimie)! En un mot, c'est un caractère romantique, mais de la trempe de Balzac ou de Rastignac, chez qui une jeunesse frustrée stimule le désir de compensation et de revanche.*

Publié par la librairie « théâtrale et romantique » de Pollet, Le Centenaire *est aussi, et au même titre que* Le Vicaire des Ardennes, *une œuvre romantique, d'un romantisme plein de contradictions profondes, et qui appelle un dépassement. Saint-Aubin en prépare déjà les voies. Premier paradoxe, l'auteur de ce pastiche du genre frénétique est encore un libéral, qui ne peut compter que sur l'appui des petits journaux antiromantiques. Mais libéral avec quelle désinvolture; on s'en convaincra en observant la curieuse évolution d'un personnage. Décrit d'abord comme un jésuite ambitieux et égoïste, le Père de Lunada échappe au poncif qui fera des années durant l'ordinaire de la polémique libérale; il se mue en un*

* *Le Sorcier*, page 218.

précepteur généreux et paternel, et c'est lui qui initiera Béringheld à l'étude des sciences. Quant à Saint-Aubin romantique, s'il est vrai qu'il aime les frissons du roman anglais, les paysages-états d'âme à la Chateaubriand, les scènes d'horreur et de délire, d'extase, de magie — toute une imagerie d'inspiration étrangère qui n'est pas celle des Odes et Ballades *— il dresse en face des démons de la nuit romantique son personnage de Tullius, qui a pour mission de les domestiquer en forçant les secrets du Centenaire.*

Affrontant le public en compagnie de Viellerglé, Ducange et Saint-Hilaire, Saint-Aubin ne pouvait compter ni sur la presse de droite, ni sur l'appui du romantisme « noble », peu soucieux de se compromettre avec les fournisseurs de la littérature industrielle. Mais quelle apologie Le Centenaire *pourrait-il attendre des petits journaux libéraux, qui affectent de confondre frénésie et romantisme? Il ne restait à Saint-Aubin et à son éditeur qu'à écrire eux-mêmes des articles qu'ils placeraient contre paiement dans des petites feuilles complaisantes. C'est pourquoi la parution de cette œuvre mal faite, mais si riche, si variée, d'une lecture si constamment intéressante, ne fut guère signalée que par* Le Courrier des Spectacles *et* Le Miroir. *Un quotidien lui fit pourtant une place dans son feuilleton le 2 janvier 1823. Le* Journal de Paris *insérait en effet un compte rendu inspiré sans doute par l'auteur, mais avalisé par les deux initiales d'un collaborateur (J.D.). Les échos de l'œuvre de jeunesse dans la presse sont trop rares pour que nous ne mettions pas sous les yeux du lecteur ce texte inconnu jusqu'ici.*

« Quant au *Centenaire*, vous y trouvez l'abus d'une imagination sans règle et sans mesure. Le héros connaît à fond toutes les sciences, parle toutes les

langues du monde. Il a eu le temps de s'instruire, car il compte plusieurs siècles de vie. Comment cet ancêtre, ce monument des existences passées se conserve-t-il sain de corps et d'esprit au milieu des races d'un jour qui se succèdent sous ses yeux? En immolant des jeunes filles desquelles il extrait par des procédés chimiques le fluide vital, afin de renouveler le sien!!! Mais, différent des vampires quand ce qu'il appelle *la nécessité* l'a contraint à pourvoir si cruellement à sa conservation, il expie les sacrifices qu'il a faits par des miracles de bienfaisance, il rend fécondes les femmes stériles, et sauve une infinité de mourans.

» A travers ces extravagances, on distingue dans *Le Centenaire* des scènes et des descriptions pleines de charme. L'auteur écrit avec une plume de feu; mais aussi, trop souvent il s'égare dans ses plus folles divagations, et surtout le néologisme a pour lui un attrait qu'il avoue, et dont il semble s'applaudir. »

Ces quelques lignes, sans grand intérêt par elles-mêmes, attestent du moins que Le Centenaire *eut plus de retentissement qu'on ne le dit en général, et que Saint-Aubin avait enfin franchi le mur des cabinets de lecture.*

ROLAND CHOLLET

Note liminaire

Le Centenaire, rebaptisé *Le Sorcier* – innovation peu heureuse, qui n'a jamais réussi à s'imposer vraiment – a subi un très grand nombre de corrections.

Quelques suppressions importantes: l'Avertissement du *Centenaire* et les dernières pages de la version primitive. On trouvera ces textes en appendice à notre édition.

Saint-Aubin est volontiers diffus; ajoutez à cela qu'il a besoin de copie à tout prix. En 1836-1837, les correcteurs s'efforceront au contraire d'endiguer les débordements de 1822. C'est pourquoi Tullius « cicérone enthousiaste des merveilles naturelles » (p. 161) ne décrit plus le crépuscule à Mme de Ravendsi; une larme coule encore sur la joue de Fanny (p. 42), mais nous ne la voyons plus tomber dans l'herbe et remonter au paradis. Une rue ressemble-t-elle à un parterre de théâtre (p. 70), on juge inutile de préciser: « rendu noir par la foule qui se presse dans son enceinte », et on a raison. Mais le souci de resserrer la texture de l'original amène parfois Balzac ou son correcteur à des sacrifices qu'on regrette: en 1822, l'écriture d'un mystérieux billet du Centenaire (p. 151) était dite « grosse, lourde, lâche et tremblée ». C'était tout un portrait. Il est perdu.

Comme celui du *Vicaire des Ardennes*, le vocabulaire du *Centenaire* a été expurgé. *Extase, convulsion, fantasmagorie, délire et délirant, suave, magique, etc.* s'effacent en même temps que d'assez plats artifices néo-classiques; l'« illustre guerrier » devient un « brave officier » (p. 75); Marianine n'est heureusement plus « une fleur qui croît sur une tombe nouvellement construite » (éd. Pollet, t. II, p. 204) et, après la description d'une prairie (p. 180), on ne nous dit plus que « la nature ressemblait à une jeune fille qui rougit des premiers baisers de

son époux, venant à sa rencontre ». Mais le correcteur n'a pas toujours la main aussi heureuse: un « jet de flamme » (p. 53) dans l'œil de Béringheld ne vaut pas le « filet de flamme » qui s'en échappait auparavant.

Les impropriétés sont pourchassées. On se contentera de remarquer que les « appendices de l'œil » (p. 53) remplacent les « attributs de l'œil », et le « point lacrymal » l'« angle lacrymal » (ce qui est d'ailleurs autre chose). Corrections de médecin. Regnault peut-être?

Les excentricités de Saint-Aubin s'atténuent ou disparaissent. Tullius s'évanouit moins souvent; Marianine fait naître en lui des sentiments « doux et suaves » (p. 159), et non plus « d'une candeur inimaginable, d'une suavité divine ».

On accepte moins volontiers l'éradication systématique des néologismes, auxquels Saint-Aubin paraissait tenir, comme le souligne le compte rendu du *Journal de Paris* cité dans notre préface. Les coupes sombres que subissent les digressions verbeuses du jeune romancier sont parfois trop larges. Telle maladresse s'efface en emportant une idée qu'on aurait voulu conserver; celle-ci, par exemple (p. 313), que nous donnons en italique: « ne vaut-il pas mieux que ton souffle, *au lieu de se perdre et d'aller retrouver la masse d'existence qui appartient à notre globe,* vienne prolonger ma vie?... »

Le portrait du premier Centenaire ne va pas sans des images bizarres, des outrances d'idée et de forme; en effaçant quelques grimaces risibles, Balzac et ses correcteurs ont enlevé au personnage, avec ses proportions gigantesques, une partie de son halo d'horreur. Sa stature diminue. Il ne fait plus pirouetter Marianine sur sa main à quinze pieds du sol, mais à douze (p. 261)... Ce n'est plus cette « masse énorme, dont la cime touchait presque le plafond » (éd. Pollet, t. II, pp. 82-83), mais un être qui tend à se rapprocher de l'humanité commune, et dont le sourire, tandis qu'il s'apprête à tuer Marianine, est qualifié, dans l'édition Souverain, de « triste et profond » (p. 312).

Page 286, après les mots: « Le petit homme (...) se retira sans souffler mot », la suppression d'une violente invective de Tullius contre les opportunistes et les hommes-insectes courbés dans la boue de tous les régimes, page tout à fait hors de propos, s'explique par des motifs esthétiques, et il paraît inutile d'invoquer ici les intentions politiques du correcteur. En revanche, c'est bien à des considérations de bienséance que semble répondre

l'escamotage de quelques passages: les équivoques sur les rêveries de Mme Béringheld, dont le mari est impuissant, la nuit de la conception de Tullius, une allusion aux prouesses nocturnes du Centenaire chez Mme Lerdangin (éd. Pollet, t. II, pp. 53, 54-56; t. III, p. 142).

Les remaniements dont nous avons donné quelques exemples n'ont eu aucune répercussion sur la structure du roman. Peut-être ont-ils rendu la lecture plus fluide, contribuant ainsi à conserver un public non spécialiste aux premiers ouvrages de Balzac.

Le Sorcier
(Le Centenaire ou Les Deux Béringheld)

CHAPITRE PREMIER

Le rocher de Grammont. Le général. La jeune fille. Serment.

Il est de ces nuits dont le spectacle est imposant, et dont la contemplation nous plonge dans une rêverie pleine de charme. J'ose dire qu'il est peu de personnes qui n'aient ressenti dans l'âme ce vague ossianique produit par l'aspect nocturne de l'immensité des cieux.

Cette espèce de *songe de l'âme* prend la teinte du caractère de celui qui l'éprouve, et cause alors, soit du plaisir, soit encore une sorte de sentiment qui participe de ces deux extrêmes sans être l'un ou l'autre.

Jamais on ne rencontrera, je crois, un site plus propre à faire naître les effets de cette méditation, que le charmant paysage que l'on découvre du haut de la Montagne de Grammont, et une nuit autant en harmonie avec de pareilles idées que celle du 15 juin 181... En effet, des nuages de figures bizarres formaient de magiques et mobiles constructions aériennes qui, poussées par un vent rapide, laissaient au firmament des espaces sans voile; la lune jetait une lueur pâle et souvent éclipsée qui ne colorait que les extrémités et les feuilles extérieures des arbres, sans pénétrer les sombres masses de feuillage qui se dressaient dans la campagne comme de noirs fantômes.

Il avait plu pendant la matinée, et le sol amolli étouffait le bruit des pas; le vent ne soufflait que par rafales, et sa violence ne se déployait tout entière que dans la haute

région des nuages: la nuit était donc calme et majestueuse.

Au milieu de ces circonstances, on apercevait les plaines riantes de la Touraine et les vertes prairies qui, du côté du Cher, précèdent la capitale de cette province.

Le feuillage sonore des peupliers, dont la campagne est semée, semblait se plaindre sous l'effort de la brise; la chouette funèbre, la corax faisaient entendre leurs cris lents et plaintifs. La lune argentait la vaste nappe d'eau du Cher; quelques étoiles scintillaient çà et là au milieu des nuages et à travers une blanche vapeur; enfin la nature, plongée dans le sommeil, paraissait rêver. En ce moment une division tout entière de l'armée d'Espagne revenait à Paris pour y prendre les ordres du souverain. Les troupes atteignaient Tours, dont leur arrivée allait rompre le silence.

Ces vieux soldats au teint hâlé marchaient jour et nuit et traversaient leur patrie en secouant la poussière recueillie sur le sol indompté de l'Espagne. On les entendait siffler leurs airs favoris; le bruit fugitif de leurs pas retentissait au loin, et au loin dans la campagne étincelaient les baïonnettes de leurs fusils.

Le général Béringheld (Tullius), abandonnant sa division, s'était arrêté à la hauteur de Grammont; et ce jeune ambitieux, revenu de ses rêves de gloire, contemplait la scène qui s'était offerte subitement à ses regards.

Afin de pouvoir se livrer en paix au charme qui l'avait saisi, le général mit pied à terre, renvoya les deux aides de camp qui l'accompagnaient, et, ne gardant que Jacques Butmel, surnommé Lagloire, ancien consulaire, son domestique dévoué, il s'assit sur un tertre de gazon en cherchant un nouveau thème pour sa vie future, et en pensant à tous les événements qui avaient rempli sa vie passée. Il appuya sa tête sur sa main droite, en posant son coude sur ses genoux, et dans cette attitude il arrêta ses regards

sur le charmant village de Saint-Avertin, en les reportant cependant quelquefois vers les cieux, comme s'il eût cherché des avis dans ce livre mystérieux.

Le vieux soldat s'était assis, et, la tête sur l'herbe, il paraissait ne penser à rien autre chose, si ce n'est à dormir un moment, sans s'inquiéter du motif qu'avait eu le général pour s'arrêter, au milieu de la nuit, sur la Montagne de Grammont.

Nous donnerons une parfaite idée du caractère de ce brave homme, en disant que les moindres désirs de son maître étaient pour lui ce qu'est un firman du Grand Seigneur pour un vrai croyant.

– Ah! Marianine, m'es-tu restée fidèle? s'écria Béringheld après un moment de méditation.

Ces paroles s'échappèrent involontairement du cœur attristé du général, puis il retomba dans la rêverie profonde qui s'était emparée de lui.

Il y avait environ dix minutes que Tullius regardait la prairie, quand il aperçut une jeune fille, vêtue de blanc, s'avancer avec précaution à travers la campagne: tantôt elle marchait précipitamment, tantôt elle ralentissait sa course en se dirigeant toujours vers le bas de la montagne, sur le sommet de laquelle Béringheld était assis.

En examinant avec attention tous les mouvements de cette jeune fille, le général crut d'abord que la démence l'entraînait à cette promenade nocturne; mais, lorsqu'il vit une faible lumière éclairer le flanc du rocher, il changea d'opinion: sa curiosité fut piquée au dernier point, car la tournure et les manières de la jeune fille annonçaient qu'elle appartenait à une famille que l'on pouvait ranger dans ce qu'on appelle la haute classe.

Sa démarche, sa taille étaient gracieuses; elle avait garanti sa tête de la fraîcheur de la nuit par un châle posé avec grâce; sa ceinture, de couleur rouge, tranchait sur la

blancheur de sa robe; enfin cette course solitaire et nocturne, cette démarche inégale et la lumière qui colorait le bas de la roche de Grammont formaient un ensemble de circonstances faites pour justifier la curiosité de Béringheld et ce qui s'ensuivit.

Il quitta sa place et se mit à descendre la colline pour rejoindre la jeune enfant, qui se trouvait déjà sur le pont du Cher; son dessein était de lui parler avant qu'elle n'arrivât au bas du rocher.

A peine le général eut-il marché trois pas, qu'un rayon de la lune, donnant sur une espèce de bocage qui décore le penchant de la montagne, lui fit apercevoir une vapeur blanchâtre et fort mobile qu'il reconnut pour une épaisse fumée qui s'échappait du sein de ce rocher.

Cette circonstance le surprit d'autant plus, que la saison où l'on était alors expliquait mal la présence d'un foyer à l'endroit où la jeune fille se dirigeait.

Béringheld avait une énergie, une force de désir, qui ne lui permettaient pas de modérer ses sentiments; son cœur était plein d'une chaleur entraînante qu'il portait dans tout; aussi il se mit à courir et il descendit la montagne plutôt comme un loup qui s'élance sur sa proie que comme un jeune homme qui s'empresse d'aller donner un conseil à l'imprudence ou protéger la faiblesse.

La jeune fille l'aperçut, et, voyant briller les ornements de l'uniforme du général, elle conçut une crainte bien naturelle. Croyant pouvoir dérober sa manœuvre à l'œil perçant de Béringheld, elle quitta la levée, s'avança plus lentement à travers les arbres des prairies et tâcha de se cacher avec soin derrière les troncs des ormes, dans les redans de la levée ou sous les buissons.

Néanmoins, tel soin qu'elle prît, il lui fut impossible de donner le change au général, qui se trouva bientôt à peu de distance du tertre où elle s'était réfugiée. Elle s'arrêta



Croyant pouvoir dérober sa manœuvre... elle tâcha de se cacher

en s'apercevant qu'elle ne pouvait éviter l'étranger qui la poursuivait.

Béringheld, de son côté, mû par je ne sais quel sentiment, garda sa position et se mit à examiner de plus près la jeune inconnue.

Il est de ces physionomies qui trahissent sur-le-champ les sentiments de l'âme par des signes certains, et que reconnaissent d'un coup d'œil ceux qui ont observé la nature.

En un moment le général devina le caractère de la jeune fille: ses yeux, grands, ronds et brillants, annonçaient par leur mobilité une âme facile à exalter; son front large, ses lèvres assez épaisses, semblaient dire combien son cœur était grand, généreux et fier de cette fierté qui n'exclut pas la confiance et la bonté.

Il ne faut pas croire, d'après cela, que cette jeune fille fût belle, mais elle avait ce qu'on appelle de la physionomie, un air distingué, et ce qui plut bien davantage à Béringheld, un *air inspiré.*

Tout ce qui dans le visage de l'homme révèle l'exaltation se trouvait si bien rassemblé dans les traits de la jeune solitaire, que le général n'hésita pas à voir en elle une jeune fille guidée par une passion violente.

Tout en elle annonçait la tristesse et la souffrance plutôt que la mélancolie. Au reste, il était facile de voir que cette douleur n'avait pas sa source dans une maladie physique inhérente au sujet, mais que cette noire préoccupation se basait sur des circonstances pour ainsi dire externes.

Le général n'eut pas plutôt fini son examen, qu'il s'avança vers le tertre d'où l'inconnue, debout et attentive, regardait Béringheld avec un sentiment qui tenait de l'inquiétude, de la crainte et de la curiosité.

Ici je dois faire observer que Tullius portait son chapeau de général de telle sorte, que la saillie de la corne faisait une ombre sur son visage.

Alors ce ne fut guère que lorsqu'il mit le pied sur le tertre de gazon que la jeune fille put apercevoir la figure du général. Aussitôt qu'elle l'eut envisagé, elle recula de quelques pas en laissant échapper un mouvement de surprise que Béringheld prit pour de la frayeur.

— J'espère, mademoiselle, dit le général, que vous ne trouverez pas étonnant que je me sois empressé de venir vous offrir mon secours, en vous voyant seule, à la nuit, au milieu de ces prairies, lorsque des militaires passent à chaque instant sur cette route. Si ma présence vous importune, et si mon offre vous paraît une indiscrétion, parlez... Je suis le général Béringheld; ce titre et peut-être ce nom vous persuaderont que vous n'avez rien à craindre de moi.

Au nom de Béringheld, la jeune fille se rapprocha du général, et, sans qu'elle proférât une parole, les yeux toujours fixés sur le visage du célèbre guerrier, elle s'inclina respectueusement; mais sa révérence portait le caractère d'étonnement et d'indécision qui régnait sur sa figure; en se relevant, elle regarda encore avec l'attention de la stupeur les traits de Tullius.

Le général, à l'aspect de l'attitude extatique de la jeune inconnue, fut convaincu cette fois qu'elle était en proie à une aliénation mentale. Il la regarda douloureusement et s'écria:

— Pauvre malheureuse!... quoique je n'aie pas sujet de me louer de la constance et de la raison de ton sexe, je ne puis m'empêcher de te plaindre. Au moins ton état prouve que tu ne sentais pas faiblement et que tu aimais avec délire.

— Eh! général, qui vous porte à penser ainsi sur mon compte?... L'étonnement dans lequel je suis n'a rien que de très naturel, et je puis facilement vous l'expliquer, sans manquer à ce que j'ai promis. Je vais à un rendez-vous...

— Un rendez-vous, mademoiselle?...

— Un rendez-vous, général, répliqua la jeune fille d'un ton et d'un accent qui suffirent pour déconcerter Béringheld; un rendez-vous dont je me fais gloire; mais l'homme que j'attends vous ressemble tellement, que la vue de votre figure m'a plongée dans un profond étonnement.

A peine la jeune fille eut-elle prononcé ces paroles, que la stupeur qui s'était emparée d'elle passa dans l'âme intrépide du général; il pâlit, il chancelle, et à son tour il regarde l'inconnue avec des yeux égarés.

Il y eut un moment de silence pendant lequel l'étrangère examina le changement de visage du général, et ce fut elle qui parla la première.

— Puis-je demander à mon tour comme il se fait que mes paroles aient interdit le général Béringheld?

Le général, en proie à mille souvenirs pénibles, s'écria:

— Est-ce un jeune homme?...

— Général, je ne puis répondre à votre question.

— Si mes soupçons sont fondés, mademoiselle, vous courez les plus grands dangers, et je ne sais par quels moyens vous les faire apercevoir.

— Monsieur, reprit-elle avec un léger sourire, je ne risque absolument rien; ce n'est pas la première fois que je viens à ce rendez-vous.

Le général fit le geste d'un homme qui se sent soulagé d'un grand poids.

— Mon enfant, dit-il avec le ton d'un père, je séjournerai peut-être à Tours; nul doute que je vous reverrai dans la société. Vos manières, votre ton, m'annoncent une jeune fille, espoir d'une famille distinguée; pour votre honneur, acceptez mon bras... et retournez à la ville: un secret pressentiment me dit que vous êtes le jouet de celui que vous attendez, et... tôt ou tard, il vous arrivera malheur... Il est encore temps, venez...

La jeune fille laissa échapper un mouvement de hauteur qui faisait voir que ce soupçon la blessait.

— Ah! pardonnez-moi, mademoiselle, reprit Tullius; si vous ne m'inspiriez aucun intérêt, je ne vous tiendrais pas ce langage; et... pour peu que les motifs de ce rendez-vous soient fondés sur un sentiment profond, vous me voyez prêt à vous servir avec tout le zèle d'une ancienne amitié.

Comme il finissait ces paroles, onze heures sonnèrent à Saint-Gatien. Les sons apportés par le vent furent scrupuleusement comptés par l'inconnue.

— Général, dit-elle, je suis venue assez vite et j'ai le temps de vous expliquer par quelle circonstance une jeune fille de mon âge, de ma tournure, de ma naissance, se trouve, au milieu de la nuit, dans les prairies du Cher, attendant un bizarre signal, tandis que ma famille me croit plongée dans un sommeil paisible... Je me dois à moi-même d'éclaircir des soupçons qui ne manqueraient pas de me rendre demain la fable de la ville, car vous ne pourriez vous empêcher d'en parler.

Elle accompagna ces dernières paroles d'un sourire légèrement ironique, qui donna à sa physionomie une grâce piquante.

— Hélas! mademoiselle, je vous en conjure par tout ce que vous avez de plus cher, par votre mère, par vous-même, dites-moi si l'homme qui vous fait venir à cette heure dans un lieu écarté est jeune ou vieux... s'il est vrai qu'il me ressemble!... Je frémis, moi, soldat accoutumé à tout ce que la guerre a de périls et d'horreurs, je frémis pour vous... *Si c'était lui!...* pauvre enfant!...

— Général, dit-elle en prenant une attitude sévère, et que la lumière pâle de la lune rendait propre à frapper l'imagination, général, ne me questionnez pas... Il y a plus: lorsque j'aurai fini mon simple récit, lorsque j'entendrai

le signal, ne suivez point mes pas, ne me retenez point, jurez-le-moi.

— Je le jure, dit le général d'un ton grave.

— Sur l'honneur? reprit-elle avec l'air de la crainte.

— Sur l'honneur, répéta le général.

En ce moment Béringheld regarda la colline; il vit la fumée plus noirâtre, plus abondante, former un nuage épais.

La jeune enfant se retourna de ce côté avec une visible anxiété, en arrêtant quelque temps sa vue sur la lumière vacillante et faible qui s'échappait du bas de la montagne.

Elle et Béringheld s'examinèrent après avoir regardé ensemble le rocher, et ils restèrent un moment plongés dans des réflexions qui semblaient coïncider entre elles, à en juger par l'expression de leurs visages.

Enfin la jeune fille dit encore au général:

— Jurez-moi de ne point aller au Trou-de-Grammont, c'est-à-dire à l'endroit où brille cette lumière; jurez-le-moi, général...

Cette demande fut accompagnée d'un air suppliant et d'une crainte qui dévoilaient combien la jeune fille avait peur d'être refusée.

— Je vous le promets, répondit le général.

La joie innocente qui se manifesta chez l'inconnue prouvait la candeur virginale de son âme. Elle s'assit en arrangeant son châle sur le gazon, et, montrant du doigt au général une pierre qui lui servit de siège, elle attendit que quelques militaires fussent passés, ainsi qu'un médecin qui, revenant à cheval de quelque visite pressée, s'était arrêté sur la route en cherchant à reconnaître les personnes qu'il apercevait vaguement.

Il parut regarder le général et la jeune fille avec étonnement, mais bientôt après il partit au grand galop.

Alors la jolie Tourangelle commença son récit à peu près en ces termes.

CHAPITRE DEUXIÈME

Histoire de la jeune fille. Le manufacturier. Sa maladie. Le vieillard. Fanny s'échappe.

— Il n'y a rien qui soit aussi peu naturel que ma course nocturne; or, vous devez juger s'il a fallu qu'un bien grand intérêt me la fît entreprendre, et surtout que je ne fusse pas maîtresse de me soustraire à cette nécessité.

» Mon père est un des plus riches fabricants de la ville; il emploie beaucoup d'ouvriers, en sorte que son existence est précieuse à une foule de familles qui ne vivent que par lui. Son extrême bienfaisance, sa bonté, lui ont concilié l'estime de toute la ville, l'amour de beaucoup de personnes, et une grande popularité.

» Je suis sa fille unique, il m'aime tendrement; et moi, monsieur, je l'aime autant qu'une fille peut aimer... son père.

A ces mots une larme s'échappa des yeux de la jeune fille et roula le long de ses joues.

— J'ai fait, reprit-elle, tout ce que j'ai pu pour répondre à ses soins; je me suis efforcée de lui procurer toutes les jouissances que donnent les perfections d'un enfant; j'ai eu le bonheur d'acquérir des talents. Aussi tous les jours je remercie le Ciel de ce qu'il m'a créée musicienne, puisque les sons de ma voix apaisent les douleurs de mon père.

La jeune fille ne put contenir ses pleurs.

— Ah! monsieur, continua-t-elle, on n'a rien souffert

lorsqu'on n'a pas eu le spectacle déchirant de la maladie mortelle d'un père que l'on chérit.

Elle fit une légère pause, et, après avoir essuyé ses beaux yeux noirs, elle reprit:

— Il y a trois ans que mon père, ayant besoin d'augmenter le nombre de ses ouvriers, fut obligé d'aller à Lyon pour en choisir: il ramena de cette ville un vieillard très expérimenté dans l'art de teindre la soie; ce fut au brillant des couleurs que cet ouvrier sut préparer que mon père dut la célébrité de ses manufactures et sa réputation. Cet ouvrier mourut un an après; mon père lui avait donné des soins très empressés, ainsi qu'il en agit avec tous ceux de ses ouvriers qui tombent malades.

» Depuis ce moment mon père est en proie à la plus cruelle maladie qui ait affligé un homme vivant, si tant est qu'il existe. Je suis loin d'accuser personne, mais ce mal a commencé presque aussitôt que mon père eut reçu le dernier soupir de son ouvrier.

— Est-il bien mort? demanda Béringheld.

— Oh! oui, monsieur, car les médecins ont ouvert son cadavre... il semble que son dernier souffle ait légué la douleur à mon père.

» D'abord il ressentit un affaiblissement total, qui ne lui permit pas de se montrer à ses ouvriers, et ce fut de son lit qu'il dirigea leurs travaux: c'est moi qui lui servis d'interprète, et, tâchant d'imiter sa bonté, je me suis attiré une bienveillance et un amour qui n'étaient dus qu'à lui.

» A cette débilité graduelle a succédé une douleur dans tous les os de son corps; le siège de cette douleur mortelle est dans le cerveau; d'horribles élancements dans cette partie de la tête donnent le signal et se répètent dans toute la machine... Alors le moindre bruit, un léger souffle, redoublent sa souffrance; il semble, dit-il, qu'une force inconnue lui tire les yeux vers l'intérieur de la tête par un

mouvement lent et cruel et qui se manifeste quelquefois par des convulsions visibles.

» Il ne peut manger!... la nourriture la plus légère, l'eau la plus pure, surchargent tellement son estomac trop faible qu'il éprouve une fatigue horrible: par moments son pouls s'arrête, il tombe alors dans un état d'atonie alarmant, et il semble près d'expirer. Un nuage l'environne, et... il se plaint de ne plus me voir.

» Le linge le plus fin, le tissu le plus délié lui causent des souffrances inimaginables: le satin sur lequel il repose n'est pas encore assez uni. Les élancements de cette douleur profonde se communiquent à toutes ses fibres, c'est-à-dire que ses cheveux, sa peau, ses cils, sont douloureux; que ses dents semblent se décomposer; que son palais brûlant se dessèche; des gouttes d'une sueur froide sortent péniblement de ses pores et sillonnent son front; on dirait que la mort va le saisir, et il l'accuse de lenteur... Souvent je l'entends, dans son délire, accuser sa Fanny; souvent il croit voir des monstres informes qui le tourmentent.

» Il me montre alors ou plutôt me décrit de grandes ombres qui l'effraient et qui étaient, dit-il, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; ou bien ce sont des serpents avec des têtes de femme, des singes qui rient comme doit rire Satan, et au milieu de ce délire ses douleurs prennent un caractère plus grave, ses membres se roidissent, tout son corps prend l'aspect d'un cadavre: ses yeux sont secs, fixes, ses cils hérissés... il écume, et cherche en vain à exprimer ses souffrances par des plaintes que ses lèvres refusent d'articuler... Et, monsieur, celui qui souffre tout cela est mon père!... Je ressens ses maux, je les vois, je ne puis les soulager. O mon père!... à quoi te sert ta fille?...

» A quoi?... reprit Fanny avec une espèce de délire, ne dis-tu pas que tes mets ont plus de saveur quand je te les présente? ne suis-je pas la seule qui sache essuyer ton

front? mes mains ne sont-elles pas les seules dont tu puisses endurer le contact?

» Dans ces crises, une douce musique le calme quelquefois. Ah! monsieur, avec quelle crainte mes doigts caressent légèrement les touches de mon piano! la pédale ne me paraît jamais assez sourde; les compositeurs n'ont jamais de morceaux assez vaporeux: je voudrais que les sons fussent aussi doux que je les imagine. Quand je chante, je tâche que ma voix soit caressante et veloutée, je m'étudie longtemps et d'avance avant de lui chanter une romance. Je voudrais que l'on m'enseignât quelque chose qui pût plaire à mon père, qui pût charmer son oreille et ses yeux sans lui causer aucune fatigue. Heureuse quand, après avoir joué, lu ou chanté quelques morceaux, je vois la paupière de mon père se fermer; quand, après un moment de sommeil, son œil rencontre l'œil humide de sa fille, et que, sa main cherchant la mienne, il la presse et me dit:

» — Fanny, merci, ma fille... j'ai dormi...

Fanny, croyant tenir la main de son père et entendre sa voix plaintive, s'arrêta; son œil attendri fut inondé de pleurs qu'elle retint... mais, quittant la main du général, elle continua:

— Tous les médecins les plus savants de la France et de l'étranger ont été appelés: tous sont venus; leurs remèdes n'ont eu aucun effet, mon père n'en a reçu aucun soulagement, et de jour en jour ses souffrances ont empiré.

» Elles sont parvenues au plus haut degré de douleur que l'homme puisse endurer sans mourir; il lui faut sa résignation, sa vertu, la conscience de l'utilité dont il est à tant de malheureux qui le regardent comme leur providence, et il compte sans doute pour quelque chose l'amour de sa fille; sans tout cela il se donnerait sans doute la mort... Souvent il en a eu la pensée: alors, je lui représentais avec force toutes ces considérations, et... il se résignait.

» Depuis longtemps j'ai le spectacle navrant de cette maladie, il est chaque jour nouveau; chaque jour mon cœur saigne. Hélas! mes mains n'ont pas encore une seule fois sans trembler présenté à mon père sa boisson ou ses mets quand il peut manger!... Ah! si je pouvais partager sa souffrance! si cruelle qu'elle soit, je sens que j'aurais la force et peut-être aussi le courage de l'imiter dans son noble silence.

» Jamais souverain ne recevra des témoignages d'un amour aussi tendre: les ouvriers ont payé une sentinelle pour qu'aucune voiture ne passât autour de sa maison; tout dans les manufactures se fait à force de bras; c'est une calamité dans la fabrique lorsqu'un orage se déclare, et chacun est dans la peine en songeant qu'il est impossible d'empêcher que le bruit du tonnerre ne parvienne à l'oreille de mon père.

» On m'attend tous les matins avec anxiété pour savoir comment il a passé la nuit; il n'est pas un ouvrier qui manque en sortant le soir d'adresser une prière à Notre-Dame de Bon-Secours, dont l'église se trouve en face de la manufacture; enfin l'on a obtenu du curé que les cloches ne sonnassent jamais, et le dimanche ce sont les ouvriers qui vont dans les maisons annoncer l'heure des cérémonies.

» Aussi, lorsque mon père reste deux heures sans souffrir, je cours le leur apprendre, et il en est qui baisent ma robe de joie! Ils ont pris sur leur salaire pour destiner une somme très forte à l'homme qui guérira leur père...

En disant cela, Fanny paraissait dominée par un sentiment hors nature; une espèce de fanatisme animait ses regards: ses yeux noirs, fixés sur la voûte céleste, firent croire au général qu'une main divine pouvait seule guérir le père de la jeune fille, et que s'il mourait elle le suivrait dans la tombe.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre, il partit du

Trou-de-Grammont, et Fanny tourna la tête avec une précipitation curieuse vers cette colline; elle la regarda avec attention, puis elle reprit ainsi:

— Vous voyez, général, que l'amour filial est le seul qui m'inspire; si rien ne m'affligeait, j'ai la franchise d'avouer que je ne serais pas en cet instant vierge de cœur; mais l'aspect de l'infortune de ce père bien-aimé fait seul frémir toutes les cordes de mon cœur, et vous pouvez juger qu'il n'y a que l'intérêt de cet être chéri qui puisse me guider à cette heure dans ces prairies.

» Il y a environ quinze jours qu'un ouvrier me prit à part et me dit qu'il avait rencontré dans le pays *un être* — permettez-moi, général, de me servir de ce terme pour le désigner; ce que j'ai promis, je dois l'exécuter: la vie de mon père et la cessation de ses maux y sont attachées; et, quand elles n'en dépendraient pas, reprit-elle, je serais tout aussi fidèle à mon serment — un être, dis-je, auquel il avait vu faire jadis une cure très extraordinaire, et que, quelque grave que parût la maladie de mon père, il répondait que, si cet homme le voulait, mon père serait guéri.

» L'ouvrier me conduisit dans cette avenue et me dit que nous ne tarderions pas à le voir passer. En effet, après trois soirées pendant lesquelles je l'attendis en vain, je l'aperçus se promener lentement: alors, général, j'abordai cet ange, et mes prières l'ont attendri. Il m'a promis la guérison de mon père, en m'avouant que des circonstances malheureuses exigeaient qu'il se cachât... *J'ai promis tout ce qu'il a voulu!...*

La jeune fille prononça ces paroles avec un air de mystère qui faisait soupçonner qu'elle attachait une grande importance à ce qu'elle taisait.

— Tous les soirs, continua-t-elle, je viens chercher les sucs salutaires qui calment les douleurs de mon père: sans le voir, cet homme a tout deviné, et voici dix jours que

toute souffrance a cessé graduellement, que les nuits n'ont plus que douze heures pour mon père, et qu'il les passe à dormir; il commence à manger; son délire a disparu; mais j'en ai hérité, car je suis en proie à une folie de joie et de bonheur. Aujourd'hui, ce fut une fête pour la moitié de la ville: mon père s'est levé, a revu ses ouvriers et ses manufactures... il a pleuré de joie en apercevant les métiers, et à ce spectacle touchant chacun versait des larmes. Demain, général, mon père sera hors de tout danger... car, selon ce que m'a dit hier cet homme, je fais aujourd'hui ma *dernière* course (Béringheld frémit). En effet, j'accours avec bonheur chercher le breuvage qui doit dissiper les derniers vestiges de cette cruelle maladie... Cependant, ajouta-t-elle, je doute encore de sa guérison, tant je voudrais être sûre qu'il ne souffrira plus.

Fanny se tut.

Elle regarda avec étonnement le général, dont le visage exprimait la terreur et l'abattement; le récit de la jeune fille l'avait plongé dans une méditation profonde, et ce ne fut qu'après un long silence qu'il s'écria:

— Et cet homme me ressemble?

— Je vous l'ai dit...

— Ah! jeune fille, vous risquez votre vie!... Si mes conjectures ne me trompent pas, votre père est guéri... Je connais le *vieillard*!...

A ce mot, la jeune fille étonnée regarda le général avec curiosité; mais il continua:

— En ce moment, vous allez à la mort!...

Le général prononça ces paroles d'un ton de conviction qui aurait fait trembler toute autre que Fanny.

Aussitôt on entendit un bruit assez semblable à celui que produit une cresserelle, et Fanny s'élança; mais Béringheld, plus prompt encore, la retint dans ses bras en s'écriant:

— Non, vous n'irez pas!...

— Général, dit la jeune Fanny avec le cri sublime du désespoir et de cette rage féminine qui contracte et dénature les traits de la beauté; général! vous manquez à votre parole! (Sa voix expira de fureur.) Monsieur, vous n'avez pas le droit de me retenir... Monsieur, vous abusez... vous... O mon père, dit-elle en rassemblant les forces de sa voix et en sanglotant, ô mon père! si tu meurs, n'accuse que lui!... Monsieur, je me tuerai sur la place!... lâche!

Certes il fallait de bien grandes et de bien fortes raisons pour que Béringheld violât son serment.

La jeune Fanny s'évanouit de colère. Tullius, effrayé, la déposa sur le gazon et courut à la rivière chercher de l'eau pour la secourir; alors il se fit mille reproches intérieurs sur sa conduite: en effet, si ses conjectures étaient fausses, il devenait très coupable, car il pouvait causer la mort du père de Fanny.

Néanmoins ses pressentiments avaient tant de force, qu'ils contrebalançaient dans son esprit tout le tort et la violence de sa conduite. Il revint précipitamment en tenant à deux mains son chapeau rempli d'eau. Quel est son étonnement! il trouve la place vide! Fanny avait disparu, et quand il regarda vers le rocher il aperçut, à la faveur de la lune, le grand châle rouge qui trahissait en voltigeant la course légère de la jeune fille. Un frisson mortel parcourut le corps du général, la stupeur le fit rester immobile; il contempla la fuite de Fanny, le châle la lui montra sautant un fossé, puis un buisson la lui déroba; il la revit encore, elle disparut, revint et enfin elle entra dans le Trou-de-Grammont.

Béringheld, jugeant que de toutes manières il était inutile de la poursuivre, remonta sur la levée et s'en vint, à pas lents, chercher son vieux Lagloire, qui probablement dormait encore sur le haut du rocher. Tout en marchant,

le général ne pouvait détacher sa vue du Trou-de-Grammont.

— Si elle n'y périt pas ce soir, j'avertirai son père, car je n'ai pas de serments à tenir!... Au surplus, il est possible que je me trompe!...

Telles étaient les pensées du général, réduites à leur plus simple expression. Quand il lui fut impossible d'apercevoir la grotte, il se contenta de l'aspect de cette faible lumière qui colorait le bas de la roche.

Il approchait de cet endroit lorsque de sourds gémissements parvinrent à son oreille; ces gémissements plaintifs, semblables à ceux d'un enfant, ou même à ceux d'un mourant qui périt violemment, retentirent dans le cœur du général avec d'autant plus de force, que le silence de la nuit était plus profond, ses soupçons réels pour lui, et Fanny intéressante. Il resta glacé, l'œil fixé sur cette lueur qui dès lors lui sembla errer et qui bientôt s'éteignit...

Un mouvement machinal le portant à regarder le haut de la montagne, ses yeux n'aperçurent plus le nuage de fumée. En ce moment un dernier cri se prolongea faiblement, et bientôt rien n'interrompit plus le silence de la nuit.

Le général resta stupéfait: il lui semblait qu'il était l'auteur de la mort de cette jeune fille; il croyait toujours entendre ce dernier cri plaintif suivi d'un horrible silence.

— Général, s'écria le vieux Lagloire, que diable se passe-t-il dans ce trou?... jamais le dernier serrement de main d'un camarade qui descend la garde sur le champ de bataille ne m'a ému comme ce qui vient de me réveiller.

— Courons, Lagloire! je veux m'en assurer!... dit Tullius.

Aussitôt le général et son soldat se précipitent à travers les buissons, les inégalités de la levée et les arbres du bocage; ils redoublent d'ardeur pour arriver à l'endroit où

la lumière avait brillé; néanmoins le général emploie mille précautions pour que sa marche et celle de son soldat fassent le moins de bruit possible.

Lagloire a remarqué l'altération des traits de son général; il en conclut qu'il doit s'être passé quelque chose de bien extraordinaire, pour que l'impassible guerrier ait montré de l'étonnement.

CHAPITRE TROISIÈME

Le vieillard. Ses traits. Le sacrifice. La ressemblance. Douleur du général. Histoire d'un ouvrier.

Béringheld et son soldat furent bientôt arrivés à l'endroit que l'on appelle le Trou-de-Grammont: ils s'en approchèrent doucement, et Lagloire, sur l'ordre de son général, s'accroupit derrière le tronc d'un arbre; Tullius en fit autant. Ils prêtèrent une oreille attentive au moindre bruit en attachant leurs regards sur la saillie du rocher, et, ainsi suspendus au-dessus de la grotte, ils ne tardèrent pas à être témoins d'une scène que l'acteur principal ne destinait sans doute pas à des yeux mortels.

Du fond de cette retraite, un vieillard s'élance, et Béringheld frémit en croyant le reconnaître à la pâle lueur de la lune.

Ce personnage extraordinaire était d'une taille gigantesque; il n'avait de cheveux que sur le derrière de la tête, et leur blancheur jetait un éclat singulier, car ils ressemblaient plutôt à des fils d'argent qu'à cette neige pure qui décore le front chauve des vieillards. Son dos, sans être voûté, annonçait une étonnante caducité. Les proportions osseuses de ses membres n'étaient pas en rapport avec sa grande taille, et cette ossification paraissait n'être recouverte que par une carnation légère, en comparaison de ce qu'elle devait être pour des os d'une grosseur si énorme.

Quand il fut sorti, il fit quelques pas, se dressa sur ses pieds, et se retourna pour examiner le rocher sur lequel il

était possible qu'il eût entendu du bruit; alors Béringheld put se convaincre de ce dont il voulait s'assurer, en achevant de reconnaître l'inconnu. Quant à Lagloire, aussitôt qu'il aperçut le vieillard face à face, tout accoutumé qu'il était à des spectacles insolites, il tressaillit d'épouvante.

Le front du grand vieillard semblait taillé dans le granit; une imagination vive aurait cru y voir la mousse verte qui pousse sur les marbres en ruine. Ce front sévère eût merveilleusement convenu à une statue du Destin: il en eût parfaitement rendu l'inflexibilité.

Mais rien ne pourrait donner une idée des yeux de cet être extraordinaire; les sourcils, d'une couleur passée, paraissaient comme le fruit d'une végétation forcée, et la main du temps qui s'efforçait de les arracher était évidemment combattue par une force supérieure. Sous cette bizarre forêt de poils hérissés s'étendaient au loin, sous le front, deux cavités noires et profondes du fond desquelles un reste de lumière, un jet de flamme, animaient deux yeux noirs qui roulaient lentement dans de vastes orbites.

Les appendices de l'œil, c'est-à-dire la paupière, les cils, la prunelle, la cornée, le point lacrymal, étaient morts et ternes; la pupille seule jetait un éclat vif et concentré. Cette singularité de l'individu étonnait plus que tout le reste, car elle imprimait à l'âme une sorte de frayeur involontaire.

Les joues du vieillard, ayant perdu toutes les couleurs vitales, tenaient plutôt du cadavre que de l'homme vivant, cependant elles étaient fermes quoique ridées outre mesure, et la grosseur des os maxillaires ne contribuait pas peu à cette rudesse de la peau. Sa barbe, longue, blanche et clairsemée, ne servait guère à rendre l'inconnu vénérable; elle ajoutait au contraire, par son désordre et sa bizarre disposition, au surnaturel de cette tête.

Le vieillard avait un large nez dont les narines aplaties offraient une ressemblance vague avec celles d'un taureau:

enfin cette similitude pouvait être complétée par une bouche d'une grandeur démesurée, remarquable, non seulement par la pose bizarre des lèvres, mais encore par une tache noire qui se trouvait précisément au milieu.

Cette tache noire paraissait être l'effet d'une cautérisation, et l'on eût dit une soudure.

Les jambes massives de l'étranger annonçaient une force musculaire telle que, lorsqu'il était debout, on eût cru qu'aucune puissance ne serait assez vigoureuse pour l'ébranler sur ces deux soutiens immuables.

Néanmoins cette carrure, cette épaisseur, procédaient, je l'ai déjà dit, du système osseux.

Ce vieillard était maigre, son ventre n'offrait aucune saillie; d'après ses gestes, on pouvait croire que le sang coulait lentement dans ses veines; aucune vivacité ne se faisait sentir dans cette masse cadavéreuse; enfin il offrait une parfaite image de ces chênes deux fois séculaires dont le tronc noueux est vide, qui dureront encore longtemps sans vivre, et qui semblent assister au spectacle du développement lent mais actif des jeunes arbres qui seront un jour témoins de la mort de ces rois des forêts.

L'ensemble du visage de ce vieillard présentait une grande et belle masse, et les contours, la forme, l'ampleur, offraient une ressemblance frappante avec la jeune figure du général Béringheld; dans le monde, on y eût reconnu un air de famille.

Quoi qu'il en soit, l'aspect de ce vieillard imprimait à l'âme un ordre d'idées très étranges: on aurait voulu ne point l'avoir vu, et cependant son aspect enchaînait le regard par une sorte de fascination magnétique. On se prenait à contempler cet homme avec les sentiments que développe en nous la vue d'un monument qui porte les traces d'une haute antiquité, mais qui, solide sur sa base, promet encore des siècles de durée.



Le vieillard

Les peintres et les statuaires qui nous ont produit le Temps n'ont pu offrir de cette divinité une image aussi parfaite que celle qu'offrait ce vieillard.

Son costume, très simple, ne se rapprochait d'aucune mode connue; mais, sans s'éloigner de l'habillement d'alors d'une manière trop singulière, il ne paraissait tenir d'aucun temps. Il jeta, en sortant du Trou-du-Grammont, un vaste manteau de couleur carmélite, dont le tissu paraissait d'une grande finesse.

Aussitôt que le grand vieillard fut sorti de la grotte, qu'il eut jeté un rapide regard sur le bocage qui surmonte le rocher, il s'avança dans la prairie, il examina le vide de la campagne. Il ne revint qu'après s'être assuré d'une solitude profonde, car il monta jusque sur la levée, et il s'éloigna assez pour voir si des piétons n'arrivaient pas par la route de Bordeaux qui forme un coude au-dessus du Trou-de-Grammont... Enfin, après tous ces préambules et après ces recherches faites avec la soigneuse prudence de la vieillesse, il s'enfonça de nouveau dans la grotte.

– Eh bien! général? demanda Lagloire à Béringheld.

Le général, immobile et stupéfait, fit signe du doigt à son soldat de ne pas parler. Le vieux sergent, imitant le général, tâcha de lui dire, à force de signes, que le vieillard lui ressemblait; mais un léger bruit interrompit Lagloire, qui regagna le tronc de son arbre, dont il s'était un peu écarté.

Le frémissement des feuilles et des broussailles causa un faible tressaillement à l'inconnu; il rentra un moment dans sa grotte comme pour y déposer ce qu'il tenait, et il en ressortit sur-le-champ, en levant son énorme tête. Il arrêta longtemps sa vue sur l'endroit où le froissement des feuilles indiquait la présence de quelque être vivant. Alors le général et Lagloire se blottirent de leur mieux et tournèrent bien légèrement, à mesure que le vieillard se plaça à

divers endroits pour se convaincre que ce bruit n'était pas produit par des êtres humains.

Il s'avança comme pour gravir la roche, mais il s'arrêta, parut réfléchir, et, croyant peut-être, comme on peut le présumer d'après le mouvement qui lui échappa, que des animaux causaient ce léger bruissement, il revint à la grotte et reparut bientôt en portant sur ses épaules un sac qui contenait un fardeau d'un volume assez considérable, mais qu'il soulevait facilement et qu'il posa à terre sans bruit.

Le vieux soldat montra du doigt au général que le sac était lié avec la ceinture de la jeune fille; Béringheld frissonna, et des larmes lui furent arrachées par l'infortune de Fanny.

Le fardeau déposé, le vieillard disparut encore; il revint avec le châle de la jeune fille, le mit sur le sac, et tirant de son sein une substance blanchâtre, il la déposa sur le cachemire rouge: en un instant, sans détonation, sans flamme, sans effort, le sac, la ceinture, le châle et tout ce que renfermait la toile furent anéantis de manière à ce qu'il ne resta ni trace, ni odeur; seulement une légère fumée s'exhala dans les airs. Le vieillard parut examiner avec attention d'où venait le vent, pour se soustraire à la maligne influence de cette fumée bleuâtre qu'il évita comme si elle était mortelle.

— J'aimerais mieux me trouver devant une batterie de canons de douze qu'ici! murmura Lagloire.

— Moi aussi... répondit Béringheld en essuyant ses larmes.

— Est-ce que ce serait le corps de cette jeune fille?... demanda le vieux soldat.

— Silence, dit le général en mettant un doigt sur ses lèvres.

En effet le vieillard s'était retourné: il ramassa son manteau, s'en couvrit et s'élança dans l'avenue de Grammont. Ce qui surprit le plus Lagloire, c'est que le gigantesque vieillard, avant de se diriger vers la levée, regarda l'endroit où il avait anéanti son fardeau, et que des larmes s'échappèrent de ses yeux morts. Son attitude fut un moment celle de la mélancolie et du regret, mais un geste inexplicable termina cette courte rêverie.

Béringheld, agité par une émotion dont la violence tenait à des causes secrètes, faillit s'évanouir quand l'attention et la curiosité ne soutinrent plus son courage.

Le vieux soldat, fort étonné de l'abattement dans lequel son maître était plongé, aida Tullius à se relever, et, le soutenant avec le soin d'un père, il le conduisit jusqu'au sommet de la colline; là ils aperçurent le grand vieillard marcher d'un pas ferme vers la ville de Tours. Le général le montra à son fidèle serviteur par un geste qui exprimait énergiquement l'horreur que ce vieillard lui inspirait.

— On lui soldera son compte, général!...

Béringheld agita lentement la tête, comme pour exprimer qu'il en doutait, et que les mains mortelles ne pouvaient rien sur le vieillard.

— La jeune fille est donc morte?... demanda Lagloire en regardant son général avec cette attitude sombre et pensive qui est propre aux vieux militaires, lorsqu'ils sont gravement affectés.

Tullius contempla son soldat avec douleur: un instant de silence régna, et Lagloire, sentant ses yeux se mouiller, s'écria:

— Allons donc, général, jamais je n'ai pleuré, pas même lorsque j'ai vu tomber mon vieux Lenseigne! Sortons d'ici...

En ce moment le bruit de plusieurs voitures se fit entendre: Lagloire, apercevant des fourgons et la berline de Béringheld, courut donner l'ordre au soldat qui la condui-

sait d'arrêter à la descente de la montagne; et, quand il revint, il guida son maître abattu vers la levée.

Le général marcha lentement en regardant le vieillard qui s'avançait d'un pas lent dans la majestueuse avenue qui conduit aux portes de fer de la ville de Tours. Arrivé à l'endroit où il devait monter en voiture, il jeta les yeux sur le tertre où Fanny lui avait raconté son histoire; il y vit briller un objet dont il ne put se former aucune idée: alors il s'élança vivement vers la prairie, et, lorsqu'il fut près du tertre, il reconnut le collier que portait la malheureuse jeune fille; il s'en saisit, puis, regardant une dernière fois le paysage des prairies du Cher, le Cher lui-même, la roche de Grammont, la grotte, le bocage et le tertre, il s'achemina tout pensif et regagna sa voiture: le cocher fouette les ardents coursiers, et la berline fend les airs, en résonnant sur le pavé. Bientôt la voiture rejoignit le vieillard, qui marchait si lentement qu'on ne s'apercevait pas qu'il changeât de place; sa démarche était grave et droite, il semblait que le chemin de cet être bizarre fût tracé sur une ligne fatale dont il ne pouvait s'écarter. Lorsque la berline fut derrière lui, il ne se dérangea pas, ne détourna même pas la tête; les roues effleurèrent légèrement son manteau sans qu'il parût s'en apercevoir.

Au moment où le général et son soldat passèrent à côté de cet étranger, ils le regardèrent de nouveau et furent frappés d'une nouvelle singularité qu'ils n'avaient point encore remarquée et qui les plongea dans un grand étonnement.

Lorsqu'ils avaient vu l'étranger sortir du Trou-de-Grammont, le feu de ses yeux, bien que vif et mobile, s'éteignait par instants et semblait se ranimer avec peine: on eût dit la flamme mourante d'une lampe qui va s'éteindre; maintenant cette flamme lui parut vive, pétillante, perçante, et surtout d'une horrible mobilité. Le général et Lagloire se

regardèrent l'un l'autre en silence, et, lorsqu'ils furent à cinquante pas de l'endroit où ils avaient revu l'inconnu, Lagloire dit à son maître:

— Mais, général, ne serait-ce pas là l'*esprit* dont ma tante Lagradna et mon oncle Butmel parlaient si souvent à Béringheld, et qui a fait tant de train au village?

Le général, en proie à une agitation violente, ne répondit rien, car Lagloire se tut, et Béringheld tomba dans une rêverie que son vieux soldat respecta.

Ce fut au milieu de cette méditation, dans laquelle il resta longtemps absorbé, que le général arriva près de Tours, sans avoir proféré une parole.

Cette ville est fermée du côté du midi par deux belles portes de fer: ces portes remplacent le pont-levis qui jadis s'y trouvait, lorsque Tours était fortifié. De larges fossés s'étendent de chaque côté de cette grille qui interrompt les remparts, et les pavillons de l'octroi municipal ont succédé aux tours qui devaient y être autrefois.

Lorsque le bruit de la voiture se fit entendre à cet endroit deux hommes du peuple, grossièrement vêtus, s'avancèrent sur le chemin, de manière à ce que la voiture ne pût passer outre. Les signes que ces deux hommes se faisaient, l'air extraordinaire de leurs figures mystérieuses, inquiétèrent Lagloire, qui, bien qu'il vît la barrière à quatre pas, n'en sauta pas moins à terre; et, mettant sa main sur son sabre, retroussant sa moustache, il tourna autour d'eux comme s'il poussait une reconnaissance.

Le postillon, à l'aspect de Lagloire frisant sa moustache et de deux hommes qu'il toisait, retint ses chevaux: cette cessation d'un mouvement rapide tirant le général de sa rêverie, il mit la tête à la portière pour voir ce qui causait cette interruption.

Un des hommes s'était saisi du mors des chevaux avant que le cocher les arrêtât; mais Lagloire, prenant cet

inconnu par le collet de sa veste, avait déjà énergiquement procédé à son interrogatoire par un gros juron.

— Sergent, dit le camarade de cet ouvrier, nous sommes de braves gens, ouvriers de la manufacture de M. Lamanel. Nous sommes inquiets d'une personne que vous devez avoir vue, si vous venez de Grammont, et nous voulions vous en demander des nouvelles.

A ces pacifiques paroles, le sergent lâcha la veste de l'ouvrier et dit:

— De qui voulez-vous parler? car nous venons du haut de cette montagne.

— Avez-vous rencontré, répondit l'autre ouvrier, une jeune fille vêtue d'une robe de percale, à ceinture rouge; elle portait sur sa tête un châle en forme de coiffure, et...

— Oui, interrompit brusquement Lagloire.

A cette réponse, la figure inquiète de chaque ouvrier fut animée par une joie céleste, et ils se regardèrent comme pour se féliciter d'une heureuse nouvelle.

Le général, ayant entendu ce colloque, appela Lagloire. Ce dernier fit approcher les deux ouvriers de la portière où était Béringheld: toutes les réponses de l'ouvrier convainquirent le général qu'il voyait en ce moment le même ouvrier dont Fanny l'avait entretenu, celui qui découvrit à la jeune fille l'existence, le pouvoir et la présence du vieillard.

Alors Béringheld donna l'ordre de ranger sa voiture contre le parapet du rempart, afin de laisser le passage libre, et dit d'un ton sinistre qui glaça l'ouvrier:

— J'ai vu la jeune fille dont vous me parlez; je sais ce qui vient de lui arriver; elle m'a raconté le sujet de sa course nocturne. Mais vous qui l'avez entraînée à consulter le vieillard, d'où le connaissez-vous?... dites-moi toutes les circonstances qui vous le firent voir, ne me déguisez rien. Vous parlez au général Béringheld... Je vous jure, sur

mon honneur, que, quand vous seriez coupable d'un crime, votre secret ne serait jamais divulgué par moi. Parlez; de mon côté je vous dirai ce qu'est devenue la pauvre Fanny.

Malgré ces paroles, l'ouvrier hésita, regarda le général, la route, son camarade et Lagloire, avec une inquiétude et une sorte de honte qui se manifestèrent par une rougeur subite.

Ce silence, piquant la curiosité du général, il dit à l'ouvrier:

— Regardez-moi bien, et voyez combien je ressemble au vieillard!

L'ouvrier frémit.

— J'ai eu, continua le général, de si étranges rapports avec cet inconnu, que les moindres détails qui le concernent m'intéressent vivement. Parlez donc, j'attends votre récit avec impatience.

Subjugué par le ton impératif et persuasif à la fois qui accompagnait ces simples paroles, l'ouvrier fit éloigner son camarade. Lagloire resta, parce que le général répondit de son silence et de sa fidélité; l'ouvrier n'eut pas de peine à y croire, aussitôt qu'il eut jeté un regard sur la figure toute romaine de Jacques Butmel, dit Lagloire.

HISTOIRE DE L'OUVRIER

S'appuyant alors sur le panneau de la portière ouverte par Béringheld, l'inconnu, parlant à voix basse et de manière à n'être entendu que des deux personnes auxquelles il s'adressait, s'exprima en ces termes:

— Général, je suis d'Angers, où j'étais boucher bien longtemps avant la Révolution.

» Le bourreau vint à mourir sans postérité, et le malheur voulut que le sort me désignât pour le remplacer!...

A ces mots, que le narrateur ne prononça qu'avec une répugnance marquée, Lagloire fit un demi-tour à droite, et se mit à siffler pour ne plus rien entendre. A cette manœuvre du soldat, les yeux de l'ouvrier s'emplirent de larmes qu'il retint; le général dissimula sa répugnance et encouragea l'ouvrier à poursuivre le récit qu'il avait commencé.

— Général, reprit l'ouvrier tout ému, personne, en cette ville, excepté ma femme, ne sait l'horrible fonction que j'ai remplie jadis.

» Nous étions en 1780 environ; j'étais marié depuis quelque temps; ma femme tomba dangereusement malade: un cancer et une fièvre pernicieuse compliquèrent ses souffrances, et sa mort paraissait assurée, car aucun médecin ne consentit à venir soigner la femme du bourreau.

» Un soir, ma femme semblait près de rendre le dernier soupir. J'étais assis à côté de son lit et je tournais le dos à la porte; tout à coup j'entends crier les gonds: ma femme se réveille, lève les yeux, jette un cri terrible et s'évanouit. Je me retourne et je reste frappé de stupeur!... Il me sembla voir le premier criminel que j'avais exécuté.

» Cette ombre s'avança lentement vers moi: c'était un grand vieillard... A son regard je compris qu'il vivait. Je me levais, quoique tremblant, pour le questionner, lorsqu'il m'ordonna par un signe de me rasseoir.

» Il prit un siège et tâta le pouls à ma femme. Après cet examen, il se retourna vers moi et me promit de guérir la malade si je voulais...

A cet instant l'ouvrier hésita; mais, pressé par le général, il lui dit enfin tout bas:

— Il me demanda le corps d'un homme vivant.

Béringheld frémit. Le bourreau épiait avec une curieuse anxiété l'expression de la figure du général; jugeant cependant que le mouvement d'horreur qu'il venait de manifester n'avait rien qui le concernât, il ajouta promptement:

— J'acceptai! Mais, reprit-il après un moment de silence, ce ne fut qu'après bien des combats et après plusieurs visites de cet étrange personnage dont les raisonnements me persuadèrent, ou plutôt l'amour violent que je portais à ma femme m'y détermina.

» A chaque visite, le vieillard, par un raffinement cruel, suspendait les souffrances de ma femme et arrêtait les progrès de son mal, en me promettant sa guérison aussitôt que j'aurais consenti à la terrible proposition. J'adorais Marianne, et ses plaintes me fendaient le cœur!

» Alors, un soir, je promis qu'à la première exécution je détacherais de la potence le criminel avant que la corde l'eût fait périr, et que je le livrerais au vieillard.

» Je l'ai fait, général! dit l'ouvrier. Que de gens ont commis de plus grandes fautes pour leurs maîtresses! Que vous dirai-je de plus? ma femme fut guérie, elle vit encore, et toujours elle ignorera de quel prix j'ai payé son existence.

Ces derniers mots jetèrent le général dans une horreur profonde.

L'ouvrier continua:

— Les circonstances qui accompagnèrent les visites de cet être bizarre se sont presque effacées de ma mémoire, par suite des événements de la Révolution; il en est de même de ce qu'il faisait pour amener la guérison de ma chère Marianne: tout ce que j'ai retenu, c'est qu'il ne s'est jamais servi que de ses deux mains et de liqueurs qu'il apportait cachées sous son manteau, de telle manière que jamais je n'ai pu les apercevoir. Ma femme était presque toujours *endormie* quand il s'en allait; il défendait à chacun, même à moi, de s'approcher d'elle: à son réveil, elle ne se souvenait de rien; j'avais beau la questionner sur les drogues que le vieillard lui faisait prendre, elle ne me répondait pas et me regardait d'un air étonné.

» Depuis trente-deux ou trente-trois ans que ces singuliers événements me sont arrivés, je n'ai pas revu ce vieux médecin; je n'ai point osé lui demander ce qu'il fit du criminel, qui, du reste, méritait plutôt dix morts qu'une! Tout ce que je sais, c'est qu'il n'en est pas resté de traces.

» Enfin, général, il y a quinze jours j'allais à Grammont: j'aperçus un mendiant couvert de haillons les plus ignobles; je ne sais quel sentiment me poussa à examiner ce pauvre: je reconnus le vieillard! Ma stupéfaction me fit rester en face de lui, et après un moment de silence je lui rappelai le bourreau d'Angers... Il se mit à sourire. Alors je lui dit qu'il y avait un malade bien précieux pour la ville, et qu'il devrait bien le sauver.

» Je lui parlai de notre maître, de sa jeune fille... Il me questionna beaucoup sur le caractère de Mlle Fanny, sur les signes particuliers de son visage... Mes réponses le satisfirent singulièrement, et il finit par me dire que, si je voulais voir mon maître guéri, je n'avais qu'à prévenir sa fille; que ce ne serait qu'avec elle qu'il converserait et qu'il communiquerait, parce que des raisons d'une haute importance l'obligeaient à rester caché.

» J'ai tu à Mlle Fanny toutes les circonstances qui me concernaient; mais, général, son père va mieux, et elle se rend toutes les nuits...

— Elle se rendait!... s'écria le général, tiré de sa rêverie par le nom de Fanny.

A cette exclamation, l'ouvrier, apercevant entre les mains du général le collier d'acier que portait Fanny et que Béringheld agitait en le regardant avec attendrissement, l'ouvrier resta immobile et comme frappé de la foudre.

— Malheureux! dit le général, tu ne pouvais savoir où tu conduisais la fille de ton maître.

L'ex-bourreau, les yeux hébétés, et stupéfait, ne pouvait

prononcer une seule parole; les idées les plus épouvantables terrassaient toutes ses facultés.

— Tu n'as pas changé de métier, dit Lagloire avec un accent terrible, la jeune fille est morte, et c'est toi qui en es cause...

Le pauvre homme, s'approchant des mains du général, s'inclina sur le collier d'acier de Fanny, y déposa un baiser respectueux, et après ce muet hommage il tomba évanoui.

En le voyant gisant à terre, son compagnon accourut précipitamment; il s'empressa de le relever, mais l'ouvrier mit la main sur son cœur, comme pour indiquer que là était le siège de son mal et qu'il se sentait mourir; il rassembla ses forces pour dire à son camarade:

— J'ai tué Mlle... Fa!...a...anny.

La difficulté qu'il eut à prononcer ce peu de mots annonçait qu'il ne lui restait plus que peu de forces. Sa pâleur croissait de minute en minute, et la clarté du ciel permit de voir ses yeux qui luttaient contre les ombres de la mort; bientôt il serra, par une dernière tentative, la main de son compagnon, son œil resta fixe, et toute chaleur abandonna son corps.

L'ouvrier et Lagloire le mirent sur leurs épaules et le portèrent contre un parapet en pierre qui se trouve au-dessus du rempart, à l'entrée de la ville. Le compagnon, ayant déposé son camarade, lui ferma les paupières, s'agenouilla religieusement à ses côtés et récita une prière.

Lagloire, mû par ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, se mit aussi à genoux et joignit sa douleur à celle de l'ouvrier qui implorait le Ciel.

Cette scène lugubre eut pour témoins les gens de la barrière et le général, qui ne cessait de penser à Fanny.

Enfin Béringheld, laissant Lagloire sur ce lieu de misère, ordonna d'entrer dans la ville et de le mener à la maison

qui lui était destinée. Le général y arriva bientôt. Il se coucha, mais ce fut vainement: le sommeil ne put approcher ses paupières; il ne cessa de penser à Fanny et à tous les souvenirs que cette aventure, ainsi que la rencontre du vieillard, devait éveiller en lui.

Cependant sur le matin il parvint à s'endormir. Il fut bientôt tiré de ce repos salutaire par les scènes terribles qui seront décrites dans les chapitres suivants.

Lagloire avait eu ses raisons pour rester aux Portes-de-Fer avec l'ouvrier compagnon du mort. Il voulait attendre le vieillard qu'il soupçonnait être l'assassin de Fanny, le suivre et le désigner à la vengeance publique.

Le vieillard, marchant toujours avec lenteur, parut enfin, et Lagloire le désigna à l'ouvrier.

CHAPITRE QUATRIÈME

Lamanel. Sédition des ouvriers. Le vieillard tremble. On veut venger Fanny.

Au point du jour, le père de Fanny se réveille; il jette un coup d'œil à la place où sa fille se trouvait toujours. Il ne la voit point. Alors il se tourne sur le côté dont il souffre le moins, et il attend avec impatience l'arrivée de cette fille chérie. Il tâche de prolonger ce demi-sommeil si doux qui suit toujours le réveil; il ne fait aucun mouvement pour atteindre le cordon de la sonnette, afin de demander Fanny, parce qu'il présume qu'elle repose, et qu'il respecte le sommeil de celle qui le veilla tant de nuits.

Cependant les ouvriers arrivaient ponctuellement à la vaste manufacture: tous, étonnés, contemplent en entrant le compagnon de l'ouvrier expiré, qui, pâle, abattu, assis auprès de Lagloire, jetait des regards furtifs sur chaque personne qui entrait. Il semblait attendre pour parler que tous les ouvriers fussent réunis.

Le spectacle énergique que présentait la douleur de l'ouvrier et du vieux militaire agit tellement sur l'esprit de chacun, que personne se mit à l'ouvrage; les contremaîtres eux-mêmes s'approchèrent de ce groupe de douleur et n'osèrent parler.

Lorsque l'ouvrier eut examiné l'assemblée, reconnu tous ses camarades, il se leva, et ce simple mouvement annonçant quelque chose de sinistre imprima la terreur.

— Mlle Fanny est morte! dit-il.

— Morte! cria l'assemblée.

— Elle est morte, et morte assassinée!

Le silence de la mort n'est pas plus profond que celui qui régna dans le vaste atelier où deux cents personnes, glacées par la douleur, restaient immobiles et les yeux attachés sur l'ouvrier et le vieux soldat.

— Il ne reste plus de traces de Mlle Fanny!... Ses seules traces sont dans notre souvenir.

A ces mots, quelques pleurs coulèrent.

— Il est impossible de prouver son assassinat. Le camarade que voici m'a conduit à l'endroit où elle a péri; il n'existe aucune preuve. Mais son assassin est dans la ville, à la place Saint-Etienne, où nous l'avons suivi.

La douleur imprimée aux esprits par la mort de cette jeune fille tant aimée était encore trop dominante pour que l'idée de la vengeance s'emparât des cœurs, et s'il est possible de représenter la stupeur par l'idée du sommeil, on dirait que l'assemblée n'était pas éveillée.

— Hier encore elle était là... dit un ouvrier.

— Ici elle m'a parlé! s'écria un autre.

— Pauvre jeune personne! Comment cela s'est-il fait?... demanda un des contremaîtres.

— Je l'ignore, dit l'ouvrier, et, quand je le saurais, Mlle Fanny n'en serait pas moins morte!...

En ce moment un murmure sourd et grossissant commença à se faire entendre: ce fut alors que Lagloire, qui n'avait rien dit, se levant et regardant l'assemblée avec un air de résolution, s'écria d'une voix tonnante:

— Eh! ne la vengerez-vous pas?

Cette parole acheva de mettre le comble à la fureur qui s'emparait de cette masse. Tous sortirent en foule, poussés par cet esprit de justice qui s'empare souvent des multitudes.

La nouvelle de la mort de Fanny se répandit dans la manufacture, dans le faubourg, dans la ville, avec une rapidité effrayante.

Pendant que les ouvriers parcouraient les rues en semant cette fatale nouvelle, le père de Fanny, entendant sonner à sa pendule une heure à laquelle il était impossible que sa fille ne fût pas levée, tira le cordon de sa sonnette.

Le malade attendit patiemment; ne voyant paraître personne, il sonna une seconde fois, et une seconde fois personne n'accourut à cet appel, qui suffisait toujours pour faire accourir, au défaut de Fanny, des domestiques empressés.

Une commande importante devait être expédiée dans la matinée; le malade ne vit point paraître son secrétaire ni le chef d'atelier de sa manufacture. Alors une inquiétude vague s'empare du père de Fanny: il essaie ses forces et parvient à se lever.

En s'apercevant qu'il pouvait marcher dans sa chambre d'un pas assez assuré, il se dirige vers l'appartement de sa fille, il ouvre sans bruit la porte de la chambre, il s'avance vers le lit, et il tressaille de joie en le voyant parfaitement en ordre, car il s'imaginait que Fanny pouvait être malade. Il s'aventure dans les escaliers: le silence de la maison le frappe de terreur; il n'aperçoit personne dans les cours, ses jambes tremblent sous lui; néanmoins il s'achemine vers les ateliers; il en approche et n'entend pas de bruit; il entre, il les trouve vides!

Seul et abandonné dans sa propre maison, ne pouvant avoir aucune idée du malheur qui l'attendait, il se dirigea vers l'entrée de son vaste établissement, d'où partait le sourd murmure de plusieurs voix. Il arrive, et son oreille est frappée de ces mots prononcés par un des ouvriers à qui le funeste événement venait d'être annoncé:

— Quoi! Mlle Fanny vient d'être assassinée?

— Oh! mon Dieu, oui!

Le pauvre père, accablé, tomba sur le sable de la cour, en s'écriant:

— Ma fille!

La femme de chambre de Fanny, la seule qui fût restée dans la maison, accourue à ce cri et au bruit de la chute, traîna le père de Fanny jusque sur une marche, l'assit, appuya sur ses genoux la tête du vieillard et lui prodigua des secours. Une autre scène, encore plus terrible, se passait en ce moment sur la place Saint-Etienne. Les ouvriers, au nombre de deux cents, avaient traversé toute la ville en grossissant leur troupe de leurs amis, de leurs familles, et d'une partie des habitants, qui tous s'intéressaient à la jeune Fanny.

Chemin faisant, des circonstances de plus en plus magiques volaient de bouche en bouche et exaltaient d'autant les imaginations de cette multitude ivre de vengeance; les soldats arrivés de la veille s'y joignirent, attirés par la nouveauté et par le désœuvrement.

Cette foule, arrivée à la grand-rue, était déjà tellement considérable, que cette rue, trop étroite pour contenir le torrent, ressemblait dans toute sa longueur à un parterre de théâtre.

Cette foule déboucha sur la place Saint-Etienne, qu'elle envahit tout entière: là, elle réveilla le grand vieillard et le général Béringheld, qui, par hasard, était logé à l'Archevêché, par le plus effroyable tumulte qu'un peuple ivre et soulevé par la colère ait fait entendre.

— Justice!... justice!... Arrêtez l'assassin de Fanny!... Qu'on s'empare de l'homicide!... A mort!... En prison, en prison l'assassin!... il a massacré Fanny!... Fanny!... Qu'on le punisse!... qu'on nous le donne!... Où est-il? l'assassin! l'infâme!... Vengeons un père!... Vengeance! vengeance! Que la garde vienne!... qu'on l'emprisonne!... Forcez les

portes!... Entraînez-le!... Justice!... Allez chercher la garde!... Où est la garde?... Justice! justice!... Arrêtez l'assassin!... Qu'il meure sur l'échafaud!... Nous ne lui ferons aucun mal, mais qu'on nous le donne!... qu'on le livre à la justice!... Courez chez le procureur impérial!... Au tribunal!... Qu'on l'égorge plutôt!... Brisez ses fenêtres!... Qu'on le traîne!... A la voirie!... Son corps à la voirie!... Le vieillard!... qu'on livre le vieillard!... Emparez-vous du coupable!... Qu'il meure!... il a tué Fanny!... Qu'il meure! le vieillard! le vieillard!... Qu'on le livre!... sur-le-champ!...

Un moment, cette foule arrêta ses vociférations; mais ce silence n'en fut que plus horrible, et une multitude de voix enrouées partirent de gosiers desséchés.

— Brisez les portes!... Le vieillard!... le vieillard!... Livrez-le à la justice!... En prison!... qu'on lui fasse son procès!... qu'il meure! qu'on l'étrangle!... A la voirie!... Faites justice!... Fanny! Fanny!... Le vieillard!... Brûlez la maison!... Vengeons notre père!... A la voirie, le vieillard!... A mort!...

Un violent combat était engagé à la porte de la maison: les gens qui l'habitaient l'avaient barricadée; mais la foule se ruait contre ses murs, de telle sorte que ceux qui se trouvaient le plus près de l'habitation couraient le risque d'être écrasés; en sorte que pour leur propre sûreté ils cherchaient à enfoncer les portes, et ils montaient vers les fenêtres. Mais, le mouvement d'impulsion croissant avec les imprécations, ils furent forcés, sous peine d'être écrasés, de repousser l'effort; en sorte que la place Saint-Etienne offrait l'image d'un flux et reflux de têtes véritablement effrayant pour les nombreux spectateurs qui se montraient aux fenêtres.

Ces mouvements arrêtèrent les cris: il n'y avait plus que les extrémités de la foule et quelques voix solitaires du milieu qui s'écriassent encore:

— Arrêtez l'assassin!... Vengez Fanny!... En prison!... Qu'on l'entraîne!... Justice!...

Lorsque d'autres cris de joie se firent entendre du côté de la rue de l'Archevêché, l'on entendit:

— Voici le maire!... voici le procureur impérial!... voici la garde! Place!... rangeons-nous!... On vient l'arrêter!... place!...

En même temps le général Béringheld et son état-major débouchaient par le cloître Saint-Gatien, et les tambours annonçaient l'arrivée de cette force armée.

— Vengez Fanny!... Arrêtez l'assassin!... A mort!... Livrez-le!... criait-on toujours en laissant passer le maire, le commissaire et le procureur impérial en costume, car ils avaient prévu que cette mesure était nécessaire.

Pendant qu'à travers cette multitude agitée les autorités civiles et judiciaires se frayaient avec peine un chemin très étroit qui se comblait subitement après leur passage, le général Béringheld, à la tête de son état-major, ordonnait, sous des peines sévères, aux soldats de sa division qui se trouvaient dans la foule d'en sortir et de se rendre à leurs logements.

Parvenu devant la maison qu'habitait le vieillard, le général, condescendant à la prière du maire et du préfet, plaça des soldats qui se joignirent à la garde départementale, et l'on déploya une force imposante. Il en était grandement temps, car la porte de la maison asile du vieillard ne tenait presque plus, et le substitut du procureur impérial, accompagné du maire, d'un commissaire de police et d'une escouade de gendarmerie, entrèrent dans la maison.

Elle était déserte: tous les locataires l'avaient abandonnée en emportant leur argent. La foule, cernant la maison de tous les côtés, facilita la sortie des habitants par les fenêtres; car cette multitude effrénée n'en voulait qu'au vieillard: aussi ce n'était qu'après que chaque

personne se faisait reconnaître qu'on la laissait s'enfuir.

Le substitut parcourut toute la maison; Béringheld, le maire et les autres personnes l'accompagnaient. Lorsque le secrétaire répondit à la foule que le vieillard ne s'y trouvait pas, les vociférations recommencèrent:

— Qu'on brûle la maison!... on la rétablira! nous la paierons!... Justice!... Il s'y trouvait, on l'y a vu!... etc.

Enfin, le général et le groupe des personnes qui visitaient la maison arrivèrent dans la pièce la plus vaste qui donnait sur la rue, et un gendarme, regardant dans la cheminée, aperçut le vieillard suspendu dans cet endroit, au milieu du tuyau de cheminée.

Le vieillard se voyant découvert descendit, et le peuple, attentif à ce qui se passait dans cette chambre dont les croisées étaient ouvertes, poussa des cris de joie à l'aspect du vieillard.

— Il est arrêté!... Victoire!... Vive le maire!... Vive le substitut!... Victoire!... Vive notre maire!... Livrez-nous l'assassin!... En prison!... A bas les soldats! il n'en faut pas!... Nous le conduirons à la prison!... Livrez l'assassin!... Vive notre maire!... Victoire!... A la voirie le scélérat!... Qu'on le déchire!...

Le grand vieillard tremblait de tous ses membres; son visage exprimait une terreur puérile. Il s'assit sur un fauteuil sans dire mot.

Le substitut, le maire et le commissaire s'assirent autour d'une table; le général Béringheld se tint debout contre une des croisées, en demandant à la foule du silence par un signe de main. La multitude se tut, et son dernier cri fut:

— Justice! justice!...

Lorsque le silence régna dans la place, le vieillard reprit courage; il s'avança contre la croisée, et, voyant la force armée qui le protégeait, sa peur s'évanouit. Il alla droit à Béringheld, lui fit un signe de tête, qu'il accompagna d'un

sourire sardonique; le général troublé ne répondit que par un salut.

Le grand vieillard s'avança vers la table autour de laquelle le substitut et les autres fonctionnaires se parlaient, pendant qu'un secrétaire s'apprêtait à écrire les dépositions. Il s'agissait de décerner un mandat d'arrêt, et l'on s'apercevait qu'il fallait un juge d'instruction.

Un gendarme fut détaché pour aller en chercher un.

Arrivé près de la table, le vieillard regarda ces apprêts d'un air ironique qui aurait glacé la main du secrétaire s'il l'avait aperçu; puis il dit aux fonctionnaires:

— Savez-vous, messieurs, contre qui vous procédez?

— Non, monsieur, interrompit le maire; nous commençons le protocole d'usage, et dans un instant nous allons vous interroger... Vous sentez que nous sommes portés à ce que nous faisons par notre devoir, et qu'il est très possible que vous soyez innocent de ce dont la voix publique vous accuse. Une fois justifié, s'il n'y a aucun indice suffisant pour vous inculper, nous serons encore forcés, je crois, de vous emprisonner pour assurer votre propre vie contre cette foule à qui il sera très difficile d'expliquer votre innocence, et personne ici ne serait à l'abri de sa fureur; car les soldats qui sont sous les fenêtres n'ont pas de cartouches, et si un soulèvement avait lieu, je ne vois aucune précaution qui puisse mieux vous soustraire au danger.

Le vieillard était resté dans une immobilité parfaite; les assistants furent stupéfaits de son attitude et des singularités que nous avons décrites: ce ne fut qu'après un moment de silence que le maire demanda au vieillard son passeport et ses papiers.

CHAPITRE CINQUIÈME

Le vieillard est en danger. Dépositions. Le général est compromis. Fureur du peuple. Lamanel protège le vieillard.

Sur la demande du maire, le grand vieillard, tirant un portefeuille de forme antique, lui présenta une simple lettre.

Après l'avoir lue, le maire, étonné, la passa au procureur impérial.

Cette lettre était un ordre écrit par le ministre de la Police lui-même, signé par l'empereur et contresigné du ministre. Cet ordre prescrivait de *laisser voyager en toute sûreté, de prêter secours et de n'inquiéter en aucune manière le citoyen Béringheld*. Son signalement, écrit au dos et signé du ministre, était très exact, et, comme on sait, facile à faire et à reconnaître.

Au nom de Béringheld, le substitut et le maire se retournèrent par un mouvement spontané vers le général, et furent frappés en même temps de surprise, en reconnaissant la ressemblance qui existait entre le vieillard accusé et le brave officier.

Le substitut, se levant, s'approcha du général, et lui dit à voix basse:

— Général, serait-ce votre père?...

— Non, monsieur, répondit Béringheld.

— Est-il au moins votre parent?

— Je l'ignore.

— Monsieur, dit le substitut du procureur impérial au

grand vieillard, l'ordre de Sa Majesté ne suffit pas pour nous dispenser de vous arrêter, si des circonstances aggravantes y donnent lieu; cette pièce ne fait pas mention du cas où vous vous trouvez; elle ne peut en aucune manière arrêter le cours de la justice.

A ce moment, le juge d'instruction entra dans la chambre. On donna l'ordre au commissaire de police de chercher dans la foule les personnes qui avaient à déposer dans cette affaire, et au bout d'une demi-heure on vit paraître Lagloire, l'ouvrier de la barrière, la femme de l'ouvrier mort, le commis de l'octroi, le médecin qui avait traversé l'avenue de Grammont à la nuit, et le conducteur du fourgon du général.

La foule, avec la constance énergique que déploient les masses animées par un sentiment violent, restait toujours dans la place Saint-Etienne, et s'accroissait au lieu de s'écarter. Çà et là les ouvriers de la manufacture entretenaient la fureur générale par leurs récits et leurs discours.

— Vous n'avez pas d'autres papiers? demanda le juge au grand vieillard.

— Non, monsieur.

— Pas d'extrait de naissance?

— Non, monsieur.

— Quel est votre âge?...

A cette question, le vieillard se mit à sourire légèrement, et ne répondit pas.

Chacun le regarda avec étonnement, et l'on ne put se défendre d'un mouvement de terreur à l'aspect de cette organisation monumentale.

En l'interrogeant, le maire baissait les yeux pour ne pas voir ce filet de lumière qui brûlait d'un feu rouge et clair en s'échappant du fond des yeux de l'accusé.

— Votre âge? répéta le juge.

— Je l'ignore, dit le vieillard.

— Où êtes-vous né?...

— Au château de Béringheld, dans les Hautes-Alpes, répondit-il.

Le général tressaillit involontairement en entendant nommer le lieu de sa propre naissance, le château de son père, enfin le domaine qui lui appartenait encore.

— En quelle année? dit le juge avec un air d'abandon et sans paraître attacher d'importance à sa question.

— *En mil...*

Le vieillard s'arrêta comme s'il eût aperçu un précipice, et s'écria en colère:

— Enfants d'un jour, je ne répondrai plus que devant mes juges: à la Cour d'assises, si l'on m'y traîne!... Ce n'est que là que je dois répondre.

— Comme il vous plaira, dit le juge.

Alors on écouta les diverses dépositions: le médecin-accoucheur déclara avoir vu, sur les onze heures environ de la nuit dernière, Mlle Fanny Lamanel assise dans la prairie qui se trouve contre le pont du Cher; il l'avait reconnue à sa coiffure, à sa ceinture et à son châle. Mais il dit avoir encore aperçu près d'elle un militaire; il ajouta qu'il n'était pas sûr que ce fût le général Béringheld, quoiqu'il en eût la taille et les décorations.

Aux derniers mots de cette déposition, tous les yeux se tournèrent sur le général, qui rougit.

Le juge d'instruction, adressant la parole au général Béringheld, lui demanda s'il était vrai que ce fût lui.

Béringheld dit que c'était la vérité.

L'ouvrier déposa que l'un de ses camarades, mort de douleur en apprenant la mort de Fanny, avait accompagné Fanny jusqu'aux Portes-de-Fer, et qu'elle n'était plus revenue.

La femme du mort déclara que son mari lui confia, sous le secret, qu'il avait indiqué l'accusé à Fanny comme pou-

vant sauver son père, parce que c'était le même homme qui l'avait sauvée, elle, d'une maladie mortelle, et que Mlle Fanny se rendait tous les soirs au Trou-de-Grammont.

Le conducteur du fourgon fit observer qu'il avait escorté le vieillard depuis le pont du Cher jusqu'aux Portes-de-Fer, entre minuit et une heure, la nuit dernière.

Lagloire déclara avoir entendu, à onze heures et demie, des cris déchirants sortir du Trou-de-Grammont; qu'auparavant il avait entrevu une jeune fille dans la prairie; que son général et lui avaient été témoins de l'évasion du vieillard; il raconta la disparition du fardeau, puis il invoqua le témoignage de son général.

Alors l'attention des magistrats redoubla, toute l'assemblée se tourna vers le général Béringheld avec la curiosité la plus vive, et le juge d'instruction lui ordonna de déposer tout ce qu'il savait.

Le général, à cet ordre donné avec toute l'autorité magistrale des membres de l'ordre judiciaire, laissa échapper un mouvement de hauteur et garda le silence.

Cette circonstance étonna le groupe de magistrats qui, se regardant déjà entre eux, témoignaient par leurs fréquents coups d'œil qu'une même pensée s'emparait de leurs esprits: cette pensée était que le général pouvait être complice du crime, et l'on doit convenir que l'attitude du général, sa pâleur, ses regards, son inquiétude, prêtaient de la vraisemblance à cette conjecture, surtout lorsque l'on comparait ce maintien de criminel avec l'assurance du vieillard, qui, tranquille, jouait avec son vaste manteau, en effrayant par un regard ceux qui se hasardaient à l'examiner.

Le vieux Lagloire, s'avançant près du général, lui dit d'une voix suppliante:

— Est-ce que mon général voudrait déshonorer son vieux soldat en faisant croire par son silence que j'ai

menti?... Je sais que ce corbeau-là, dit-il en montrant le juge, vous a fait peu décemment sa question... mais, général... Au surplus, vous êtes le maître, et mon honneur, ma vie, vous appartiennent.

Le juge pardonna l'expression du vieux soldat en espérant que le général parlerait; mais ce dernier garda encore le silence, par des motifs que lui seul connaissait; ces difficultés, produites par l'honneur et la probité du général, furent promptement levées par le vieillard.

— Général, dit-il en lui tendant et lui serrant la main, que les services que je vous ai rendus, que notre connaissance intime, ne vous empêchent pas de tout déclarer!... je le désire même!...

Le vieillard proféra ces derniers mots avec un sourire digne de Satan; il semblait voir ce roi des enfers, tel que l'a dépeint Milton, se levant dans le pandémonium et se moquant des anges.

Le général s'avança, et, regardant parfois le vieillard, il raconta succinctement ce qui fait la matière des premiers chapitres de cet ouvrage.

Pendant ce récit, le vieillard, immobile et la figure calme, resta dans la même position; son visage cadavéreux et blême ne remua point; ses yeux secs et flamboyants furent fixés sur le maire, et il ressemblait plus à un cadavre qu'à un homme vivant.

Quand le général eut fini, le substitut fit son réquisitoire, le juge signa le mandat d'arrêt, en faisant observer au vieillard que les circonstances qui l'inculpaient lui semblaient beaucoup trop fortes pour ne pas nécessiter son arrestation.

Lagloire et les autres témoins sortirent alors; ils annoncèrent à la foule curieuse que le grand vieillard, l'assassin de la belle Fanny, allait passer. A cette nouvelle, les cris que nous avons rapportés recommencèrent avec une violence étrange.

En entendant cette explosion, le vieillard tressaillit; l'horrible peur à laquelle il était en proie lorsqu'on le trouva dans la cheminée revint l'agiter. Cette terreur le rapprochait du reste de l'humanité, et le spectacle de ce vieillard craignant la mort, et la craignant d'une manière ignoble, inspirait un profond dégoût.

– Croyez-vous, dit-il en tremblant au maire et au juge, qu'il me soit facile de passer à travers cette multitude furieuse sans aucun danger!... Votre devoir est de me protéger, et vous le devez autant pour vous que pour moi, car ils ne vous distingueront pas de moi dans leur rage fanatique. *Je connais les excès du peuple!... J'ai de l'expérience,* et cette foule ne diffère point de celle qui égorgeait à la *Saint-Barthélemy,* au *Dix-Août,* en *Septembre,* pendant *la Ligue,* etc.

Le ton de conviction et l'organe du vieillard rendaient sa terreur contagieuse; et le maire, écoutant les vociférations de la foule, fut convaincu que Béringheld courait véritablement le risque d'être mis en pièces, car on criait avec un acharnement sans égal:

– A la voirie!... Qu'on nous livre l'assassin!... Qu'il meure!... etc.

Le magistrat, s'avançant à la fenêtre, demanda du silence par un signe de main et harangua la multitude qui, ne pouvant entendre son discours, l'accueillit par des acclamations de:

– Vive notre maire! il va livrer le vieillard!... A mort l'assassin!...

Un effroyable cri de joie s'élança dans les airs et fit trembler le vieillard, qui se voyait déjà en proie à la fureur de ce peuple effréné.

– Général! s'écria-t-il de sa voix sépulcrale et à demi éteinte, mettez vos troupes sous les armes pour protéger ma sortie et mon chemin jusqu'à la prison.

– Je ne demande pas mieux, répondit Béringheld, mais cette mesure me paraît inutile: mes soldats ne feront pas feu sur le peuple; d'ailleurs ils n'ont pas de cartouches, et la foule aura bientôt rompu leurs rangs.

– Essayons, dit le maire.

Le vieillard fut placé entre le général, le maire, le juge, le substitut, le secrétaire, le commissaire et l'escouade de gendarmerie; mais quand la foule vit les apprêts du départ, sans ménagements pour les plus avancés, elle se rua sur la maison avec une telle furie, que le bataillon placé par le général Béringheld fut dispersé comme les débris d'un vaisseau par une mer courroucée.

On rentra sur-le-champ, et l'on barricada les portes. La foule recommença ses cris avec une fureur croissante.

Pour sauver ce peuple aveuglé d'une sanglante catastrophe et du malheur d'une procédure qui coûterait la vie à bien des victimes de cette exaltation, si l'on venait à déchirer un homme qui n'était encore qu'en prévention, le maire eut une idée qui ne pouvait manquer d'avoir un plein succès.

Il dépêcha un gendarme et un secrétaire vers le malheureux père de Fanny. Le secrétaire eut ordre de l'instruire des circonstances où l'on se trouvait, du service éminent qu'il allait rendre au peuple, et de lui intimer l'ordre de se rendre à la place Saint-Etienne pour protéger le vieillard que l'on accusait d'avoir assassiné sa fille.

On trouva le père de Fanny dans un état déplorable: sa raison, sans l'avoir abandonné, succombait sous le chagrin dont il était accablé; ses yeux secs, n'ayant pas encore versé une seule larme, restaient fixés sur le siège où Fanny avait l'habitude de s'asseoir. Rien ne faisait effet sur lui.

Le secrétaire exécuta les ordres du maire. Son récit fini, le père de Fanny parut n'avoir rien entendu. Alors, le secrétaire, épouvanté du péril que couraient et la foule

assemblée et ceux qui seraient ses victimes, représenta au malheureux père, avec l'énergie que donnent de pareilles circonstances, quel service il rendrait à la ville et à cette foule égarée.

Convenait-il que l'assassin de Fanny fût déchiré par la populace? ne fallait-il pas qu'il pérît sur l'échafaud?... On dirait que le père se serait fait justice lui-même! ne devait-il pas retenir ses ouvriers?... etc.

Lamanel, mû par une inspiration soudaine, retrouve tout à coup des forces: il se lève.

— J'irai, dit-il...

Tout à coup, d'un pas ferme, il s'avance, suit le secrétaire, le gendarme, et paraît obéir à une force surnaturelle.

Cependant la foule continuait ses vociférations; son acharnement, croissant à chaque minute, était arrivé à son plus haut degré: l'effroi régnait dans la maison du vieillard, la situation devenait de plus en plus critique, et il est impossible de décrire les agitations de l'âme de ceux qui jouent un rôle dans ces sortes de scènes! Quelle terreur saisissait les magistrats en écoutant ces clameurs répétées depuis le matin.

— Qu'ils meurent tous!... criait-on, ou livrez le vieillard!... Vous ne sortirez pas!... Enfoncez ces portes... A mort l'assassin! Vengez Fanny!... Qu'on déchire le meurtrier!... Que l'homicide meure! Livrez-le! A la voirie!... A l'échafaud!... Qu'on l'égorge!... A mort!... A bas les soldats!... Le vieillard! le vieillard!... Livrez-le!... Qu'il meure...

Tout à coup, à l'extrémité de la foule, un silence auguste et solennel commence; il gagne insensiblement et par degrés toute cette multitude. Elle forme d'elle-même un chemin respectueux devant un seul homme dont la figure abattue, la douleur et les souffrances éteignent les passions dans l'âme des spectateurs; devant son geste tout s'abaisse.

A son coup d'œil les ouvriers se retirent, et ce magique tableau frappe d'autant plus les cœurs qu'il succédait à une scène d'un tumulte effrayant.

Le contraste était aussi complet que l'imagination la plus poétique pourrait le désirer.

Le père infortuné s'avance au milieu de cette haie silencieuse et parvient à la maison. Il monte, il entre dans la pièce où se trouvait l'assassin présumé de sa fille. A son aspect il frissonna, s'assit sur un fauteuil, car les idées qui lui troublèrent le cœur furent trop rapidement violentes. Un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux et il s'écrie:

— Fanny!... Fanny!... ma fille!

Le général Béringheld, s'approchant de Lamanel, tira de son sein le collier de Fanny, le présenta à ce père désolé en lui disant:

— Voilà la dernière chose qu'ait porté votre fille.

Lamanel regarde le général, lui prend la main, la serre contre son cœur sans proférer une parole; mais quel geste! quel regard! quelle éloquence!... quelle muette douleur et quel remerciement!...

— Je voudrais qu'il me fût permis d'en garder un anneau, reprit le général.

Lamanel contempla le collier avec regret; avec regret il en détacha un fragment et le tendit au général.

On se mit en marche: le général soutenait le père de Fanny, qui protégea, par sa présence, celui qu'on accusait du meurtre de sa fille; les magistrats suivaient.

Quand on aperçut le grand vieillard, ses proportions gigantesques, ainsi que les circonstances surnaturelles qui le distinguaient du reste des hommes, il s'éleva un sourd murmure qui grossissait; déjà des cris partaient du sein de la foule, déjà le vieillard se réfugiait derrière le corps du père de Fanny, avec tous les indices d'une peur véritablement hideuse, lorsque Lamanel, se retournant, fit signe de

la main et regarda l'assemblée avec cet air douloureusement suppliant qui l'avait calmée une fois.

Le bruit cessa.

Un silence morne et farouche s'établit, semblable à celui qui régna dans Rome quand les cendres de Germanicus la traversèrent: le vieillard fut conduit à sa prison sans aucun autre accident. Avant d'y entrer, le gigantesque étranger dit au père désolé:

— Votre fille existe!...

Cette parole fut prononcée d'un ton qui en détruisait la vérité: le vieillard ressemblait à ces médecins qui cherchent à faire croire à l'agonisant que la santé est à son chevet.

Aussi, malgré cette ironique consolation, le pauvre Lamanel fut repris d'une attaque si violente, qu'il mourut dans la nuit en prononçant sans cesse le nom de sa chère Fanny.

Un concours immense de peuple entoura la prison jusqu'à la nuit.

Le geôlier raconta que lorsqu'il eut verrouillé la porte du cachot sur le vieillard, il l'entendit murmurer de sa voix sépulcrale:

— Je suis sauvé!...

CHAPITRE SIXIÈME

Fuite. Le général quitte Tours. Ses « Mémoires ».

Les événements de cette journée se trouvaient tellement liés à toute la vie du général Tullius Béringheld, qu'il était impossible qu'il ne fût pas gravement affecté. Il résolut de rester à Tours, pour connaître à fond l'être extraordinaire que jusqu'alors il n'avait qu'entrevu, et, puisqu'on tenait ce nouveau Protée enchaîné, de pénétrer le mystère qui enveloppait son existence.

Il fit appeler son général de brigade, lui remit le commandement de la division, ordonna d'aller à plus petites journées, puisque l'empereur ne devait se trouver à Paris que longtemps après l'arrivée des troupes. Pour lui, il avait résolu de prendre la poste, après être resté à Tours le temps nécessaire pour satisfaire sa curiosité. Les troupes quittèrent la ville dès le lendemain.

Le lendemain soir, le général passa la soirée chez le préfet; il y trouva le juge d'instruction chargé de l'affaire du vieillard, ainsi que le substitut impérial et le maire. Sur la fin de la soirée, ces magistrats, restés seuls avec le général, le prièrent de se rendre dans le cabinet du préfet; là, ce dernier lui dit:

— Général, il paraît certain que vous connaissez l'individu qui fait en ce moment le sujet de toutes les conversations de la ville : notre curiosité est arrivée à son plus haut période, et nous désirerions bien connaître...

Le préfet en était là lorsque son secrétaire particulier ouvrit la porte de son cabinet et se présenta.

— Monsieur le comte, dit-il, je viens vous annoncer, ainsi qu'à monsieur le maire, un nouvel incident qui n'est pas le moins extraordinaire de l'affaire qui occupe toute la ville de Tours: c'est que le vieillard a disparu. Le geôlier n'a pas quitté la prison; il a été constamment entouré de personnes dignes de foi; les sentinelles n'ont rien vu, et, lorsque le geôlier est entré dans la prison pour apporter au détenu le repas du soir, il a trouvé la chambre vide, sans aucune trace qui accusât son évasion.

Chacun resta stupéfait, excepté le général. Les fonctionnaires se regardèrent et le substitut s'écria:

— Certes, messieurs, je suis loin d'être superstitieux et crédule; mais je vous assure que cet homme m'a si bien glacé par son aspect, que je n'osais l'envisager, et que je suis obsédé par une idée que je ne puis empêcher d'errer dans mon imagination: c'est que cet homme possède un pouvoir surnaturel.

— Je suis très disposé à le croire, fit observer le maire; la seule chose qui pourrait changer mon opinion à cet égard, c'est la terreur que nous avons pu remarquer en lui quand il s'est vu en présence du peuple irrité. Cette peur de la mort le dépouille, à mes yeux, de ce pouvoir surnaturel que vous lui attribuez... Cependant j'avoue qu'il y a dans tout ceci quelque chose qui confond la raison humaine.

— Nous ferons, interrompit le préfet, un mémoire détaillé de ces événements; nous l'enverrons au Ministère de la police générale... et, si l'on ne découvre pas le lieu de la retraite du vieillard, si les recherches constatent qu'il n'est pas dans l'étendue de l'empire, vous laisserez là, je crois, messieurs, une procédure qui devient inutile par le manque de preuves et de faits.

— En effet, dit le juge d'instruction, il est impossible de baser sur ces faits un acte d'accusation.

— Et il serait difficile de le soutenir, ajouta le substitut.

— Général, continua le préfet, vous savez que nous n'avons aucun droit à vous demander de satisfaire notre curiosité: après vous avoir témoigné le désir d'apprendre ce que vous pouvez savoir sur cet être bizarre, vous serez à même de nous en instruire ou de nous refuser cette satisfaction; dans le cas où vous voudriez bien nous mettre au fait de ces circonstances, nous vous jurons tous qu'elles seront ensevelies dans nos consciences.

— Messieurs, dit le général, si le vieillard s'est échappé, je puis vous assurer que vous ne le reverrez jamais en cette contrée!... d'un autre côté, sa fuite me déconcerte autant que vous, sans que j'en sois étonné; je vous avoue que je comptais pénétrer ici ce mystère dont s'enveloppe cet être extraordinaire, et j'avais l'idée vague qu'il lui serait difficile de se tirer de la position fâcheuse où il était. Puisqu'il s'est évadé, mon séjour à Tours devient inutile, je partirai demain. Mais si vous vous proposez de faire un mémoire à l'empereur et à la police générale, je sens que je dois vous donner tous les renseignements qui sont en mon pouvoir: ma vie tout entière se trouvant liée à ces éclaircissements, il y a longtemps que j'en ai consigné, dans un écrit, les bizarres événements qu'il me serait impossible de séparer des circonstances qui concernent le vieillard. Je vous enverrai le manuscrit avant mon départ: je vous le confie, monsieur le préfet, et je compte sur votre obligeance pour me l'adresser à Paris, avec la relation fidèle de ces derniers événements. Je remettrai soigneusement le tout à Sa Majesté et au ministre de la Police générale.

Alors on se sépara; les magistrats firent leurs adieux au général. Le lendemain, l'on peut se figurer l'étonnement

dans lequel toute la ville fut plongée en apprenant la fuite du vieillard. Il y a eu autant d'opinions différentes que de personnes, et les conjectures ne manquèrent pas.

Le général Béringheld partit; mais, une demi-heure avant de monter en voiture, Lagloire avait porté chez le préfet un paquet cacheté qui renfermait les *Mémoires* du général, écrits par lui-même.

Le soir même, les magistrats qui avaient paru dans l'affaire du vieillard se réunirent chez le préfet; il décacheta l'enveloppe du manuscrit et lut ce qui suit à différentes reprises:

HISTOIRE DU GÉNÉRAL BÉRINGHELD

Avant de commencer l'histoire du général, il est nécessaire de rendre compte des circonstances bizarres qui précédèrent sa naissance: on y trouvera, par une singularité remarquable, plus de renseignements sur le vieillard que dans la suite de sa vie, mais seulement jusqu'au moment où nous le reprendrons sur la route de Paris.

Son père, le comte de Béringheld, était le dernier rejeton d'une famille illustre dans les annales de la France.

Avant que la France devînt un royaume, les comtes de Béringheld habitaient les contrées du Brabant, où ils avaient une petite principauté: ils déchurent sensiblement. Enfin, du temps de Charlemagne, ils vinrent en France. Des services rendus à l'empereur leur concilièrent l'amitié de ce grand prince, qui leur acheta leur comté, dont le château avait été pillé et détruit par les Saxons. Charlemagne leur concéda en échange un comté situé au pied des Alpes: il donna même à ce comté le nom de Béringheld; mais ce ne fut que bien tard que le nom primitif s'éteignit, et qu'il fut remplacé par le mot tudesque de Béringheld.

Les comtes de Béringheld furent alors occupés pendant longtemps à transplanter en France leur fortune; tout entiers au soin de se rendre respectables par de nombreuses possessions, par une grande quantité de vassaux et un château fort vaste et bien situé, ils tombèrent, quant à la renommée et à la gloire militaire, dans une espèce d'oubli; ce ne fut guère que sous le règne de Philippe le Bel qu'ils reparurent à la Cour et à la guerre avec un éclat qui les rendit célèbres. Ils furent comptés parmi les grands vassaux, et le chef de cette famille se voit souvent dans l'histoire comme un des grands officiers de la couronne de France.

Nous passons sous silence les hauts faits et les circonstances qui concernent cette famille. Elle arriva à son plus haut degré de gloire et de prospérité sous les règnes de Henri III, Henri IV et Louis XIV; mais, à partir du règne de Louis XIV, elle se tint éloignée de la Cour sans rien perdre cependant de l'importance que ses richesses lui donnaient dans tout le royaume. Il semblait qu'un génie protégeât cette famille au milieu des grandes secousses qui agitèrent la France depuis le règne de Charles IX jusqu'à celui de Louis XV. Les terres, les biens, la considération, en un mot le matériel de la vie, fut scrupuleusement conservé et toujours agrandi. Rien ne dégénéra de ce qui est au pouvoir de l'homme. Il n'y eut que l'esprit et les qualités morales de l'âme qui vieillirent; car les races d'hommes ne peuvent pas toujours se soutenir, et il en est des familles comme des plantes, qui perdent de leur qualité en restant sur le même terrain.

Le père de Tullius, héritant de l'espèce d'abâtardissement qui s'était emparé du moral des comtes de Béringheld, se trouva l'être le plus superstitieux qu'il fût possible

de voir: un de ces hommes dont la vue n'excite que le sentiment de la compassion. Bon par caractère, il n'avait jamais pu jouir de l'amour de ses vassaux, parce que les gens qui le gouvernaient commettaient sous son nom des exactions et des violences.

L'espèce d'infirmité morale qui se faisait sentir dans le caractère du comte de Béringheld s'augmenta singulièrement à la mort d'un de ses oncles, commandeur de l'Ordre de Malte. Cet oncle, avant de mourir, appela son neveu; ils eurent ensemble une longue conférence dont le sujet influa visiblement sur l'esprit du comte. Ce fut depuis cette époque que le pouvoir du confesseur de Béringheld devint beaucoup plus étendu, et son ascendant sur l'esprit du comte ne fut un mystère pour personne.

En 1770, la famille Béringheld fut réduite, par la mort du vieux commandeur, à ce seul comte Etienne de Béringheld, qui, par la réunion des biens de toutes les diverses branches éteintes, devint un des plus riches seigneurs de France et le plus ignoré. Il épousa l'héritière de la maison de Welleyn-Tilna, qui, de son côté, était aussi le dernier rejeton de cette famille, et qui, de même que Béringheld, était sans esprit et sans caractère. Il semblait qu'un malin génie se fût amusé à réunir ces deux nobles infirmités.

Le comte et la comtesse de Béringheld vécurent dix ans sans avoir d'enfant, et les bruits les plus injurieux coururent sur le R. P. André de Lunada, le confesseur du comte.

Nous allons essayer de rendre compte de quelques-uns des cris que poussèrent les cent voix de la renommée.

On prétendait que le commandeur avait fait à son neveu une confidence extraordinaire qui embrassait l'existence totale des Béringheld, et qui concernait surtout leur fortune prétendue illégale.

On répétait au sujet de cette confession du moribond

tous les bruits qui coururent sur ce commandeur et sur sa famille.

Ce commandeur fut toujours accusé de sorcellerie, de magie blanche et noire; la vente de son âme au diable n'était pas plus oubliée que son goût pour la chimie et la physique, et que la recherche à laquelle il se livrait envers un membre de sa famille. Nous allons expliquer ce fait d'une manière plus claire.

La famille Béringheld, ainsi que toutes les familles, s'était dès longtemps divisée en une multitude de branches. Ce fut en 1430 que George Béringheld eut, pour la première fois depuis l'origine de la famille, *deux fils* qui vécurent tous deux; l'aîné fut nommé George, et le second Maxime: de manière qu'en 1470, sous Louis XI, la famille se sépara pour la première fois en deux branches, car Maxime eut un fils.

Alors Maxime, ayant de la postérité, obtint le titre de comte, et ajouta le nom de Sculdans à son nom, afin que la branche cadette fût toujours distinguée de la branche aînée.

Cette branche cadette en forma d'autres, et cet assemblage des branches cadettes de la maison de Béringheld devint une autre maison puissante, en héritant des biens que ses membres acquéraient lorsqu'il ne se trouvait pas d'héritier direct. Ce fut le commandeur Béringheld-Sculdans qui rassembla sur sa tête les immenses richesses de cette maison cadette, et qui, par sa mort, les reporta dans la branche aînée, représentée par le comte Etienne, père du général dont il est question.

Revenons au fils du premier comte Maxime Béringheld-Sculdans, fondateur de la maison Sculdans, car c'est sur ce fils que roulait toute l'histoire.

Ce fils du premier comte Maxime Béringheld-Sculdans était l'objet d'une effrayante légende. Ce Béringheld,

second comte Sculdans, s'adonna aux sciences abstraites; il vécut avec les savants de ce temps, visita l'Inde et la Chine; il assista à la découverte du Nouveau-Monde, parcourut le globe dans tous les sens, et vécut depuis l'année 1470 jusqu'en 1572, qu'il disparut, le jour même de la Saint-Barthélemy.

Cette longue existence lui fit donner le surnom de Centenaire. On prétendait que son esprit revenait sur la terre; et l'on citait toutes les fois qu'il rendait des visites à sa famille. Le fait est que la dernière fois qu'il vint à Béringheld, ce fut en 1550, et il fit présent de son portrait: on fut étonné de trouver au Centenaire une vigueur, une force, qui ne sont pas ordinairement l'attribut de la vieillesse. On ne le vit plus depuis ce temps; mais la tradition prétendait que le Centenaire apparaissait dans les grandes occasions, et que c'était lui dont le pouvoir magique protégeait la famille.

Voilà comment cette confuse histoire se rapportait au commandeur Sculdans: on disait que ce vieux commandeur s'était mis à la recherche du Centenaire, d'après une vision qu'il avait eue en Espagne, et d'après un mémoire présenté au ministère espagnol sur une aventure arrivée au Pérou; que le commandeur, ayant fait le voyage, et s'étant convaincu de l'existence de son aïeul, mourut pour l'avoir aperçu subitement.

Il s'en était, disait-on, ouvert à son neveu le comte Etienne avant d'expirer, et cette confidence, reportée par le comte de Béringheld au tribunal de la confession, était le fondement du pouvoir du Père André de Lunada, ex-jésuite. Il aurait par là possédé les moyens de perdre le comte, dont les possessions étaient dues à la sorcellerie; et ce Père André, abusant de la faiblesse de son pénitent, caressait l'idée de s'emparer des biens de la famille Béringheld en empêchant le comte, par les scrupules religieux qu'il savait faire naître en lui, d'avoir des héritiers.

Tels étaient en 1780 l'état dans lequel se trouvait la famille de Béringheld et les bruits qui couraient sur cette illustre maison. Ce préliminaire indispensable évitera toute obscurité par la suite.

Le château de Béringheld était un des plus vastes et des plus romantiques qu'il fût possible de voir. Situé au milieu des montagnes pittoresques qui commencent la grande et belle chaîne des Alpes, il luttait, par sa hardiesse et par l'étendue de ses constructions, avec les monts sourcilleux qui l'environnaient. Le mélange des architectures qu'on remarquait dans ses diverses parties le rendait vraiment intéressant sous le rapport de l'art et attestait sa haute antiquité et les transformations qu'il avait subies.

Les vastes jardins du château s'étendaient jusque sur les versants des Alpes, et les plus beaux points de vue, les plus belles vallées, dont la nature seule avait fait les frais, embellissaient cet imposant séjour.

Le château était précédé par une grande cour, au bout de laquelle se trouvait une grille où commençait une immense prairie garnie d'arbres, et après cette prairie on avait laissé subsister ce qu'on nomme un tournebride. Ce tournebride était un bâtiment où demeurait le premier concierge du château. Cette construction tenait au village dont elle formait la première maison, et le concierge avait fini par conquérir le droit de vendre de l'avoine, des fourrages et du vin.

Les voyageurs s'arrêtaient à cette sorte d'auberge tenue par le concierge, et c'était à cet endroit que se rassemblaient les domestiques du château ainsi que les plus riches habitants du village. De ces conciliabules partaient les bruits que nous avons rapportés succinctement, afin d'éviter au lecteur de les entendre conter par Babiche, la femme du concierge, la présidente-née du cercle du tournebride.

Le 28 février 1780, il se tenait à ce tournebride une séance à laquelle on peut faire assister le lecteur pour le mettre au fait de l'événement qui empêcha la famille Béringheld de s'éteindre.

Il était neuf heures du soir, un vent de bise harcelait avec tant de vigueur la porte démantelée du tournebride, qu'à chaque instant on croyait qu'elle allait être emportée. Chacun des assistants se rapprochait de plus en plus d'un feu de bois de sapin qui jetait tant de clarté, que l'on n'avait pas besoin de chandelle.

Le gros concierge, habitué à entendre régulièrement les voix glapissantes des collègues de sa femme Babiche, dormait dans un coin de la cheminée. A l'autre coin était la sage-femme du village, vieille sorcière qui cumulait avec ses fonctions obstétriques le droit de dire la bonne aventure, de jeter des sorts, de nouer l'aiguillette, de guérir avec des paroles magiques et des simples bien choisis. Elle avait environ quatre-vingt-dix ans, et sa figure desséchée, sa voix rauque, ses petits yeux verts, ses cheveux blancs qui s'échappaient de dessous un mauvais bonnet, ne contribuaient pas peu à fortifier les idées qu'elle entretenait sur son compte.

Ayant vu naître la population presque entière du village, connaissant les généalogies de chacun, les mystères de la naissance, les histoires de chaque famille, il était impossible qu'elle ne fût pas une autorité et une puissance redoutable dans le village de Béringheld, surtout lorsque les pères l'avaient représentée à leurs enfants en bas âge comme une sorcière, ou tout au moins comme une femme à vénérer.

Après elle venait Babiche, grosse femme fraîche et jolie; près de Babiche était le plus fort épicier du lieu, nommé Lancel. Trois ou quatre commères octogénaires tenaient le milieu.

Le gros concierge avait à sa gauche le garde général des forêts de la couronne, homme aimable, instruit, musicien, marié depuis peu, et qui, ne trouvant pas accès au château, venait quelquefois écouter les nouvelles qui se débitaient au cercle du tournebride. Il était l'homme d'affaires de plusieurs maisons dont les propriétés se trouvaient aux environs; sa femme, extrêmement jolie, et d'un caractère assez aimable pour briller sur un plus vaste théâtre, venait rarement à cette assemblée, où sa dignité se serait trouvée compromise.

– Le Père de Lunada a fait renvoyer ce matin le jeune homme que Madame avait pris en affection, disait la concierge; il ne laissera pas, si cela continue, une seule tête qui soit du genre masculin. J'ai toujours peur, lorsqu'il passe à cette grille et qu'il jette sur cette maison son grand œil sournois, qu'il n'aperçoive mon pauvre Lusni.

– Me voici! s'écria le concierge endormi qui, s'entendant nommer par sa femme, crut que sa despotique moitié l'appelait.

– Le fait est qu'il prend de rudes précautions pour s'assurer le gâteau, dit une des commères.

– N'est-ce pas pitoyable de voir périr une des plus nobles familles et les anciens protecteurs de tout le village?

– Ne calomniez pas ce saint homme! s'écria le politique concierge; qui sait s'il n'est pas à rôder ici près?

– A quoi servirait au Père de Lunada de posséder les biens immenses de la famille Béringheld? repartit le garde des forêts: il n'a pas d'héritiers; il jouit dès à présent de toute l'opulence qu'il peut souhaiter; son ordre est aboli. Pourtant je n'aperçois aucun but dans sa conduite, et si Mme la comtesse n'a pas d'enfants, c'est qu'elle est stérile ou bien que M. le comte...

– Si le comte et sa femme viennent à mourir, il ne res-

tera pas grand-chose au révérend père!... s'écria Babiche; il jouit, c'est vrai, mais il ne possède pas!

A ces mots la vieille sage-femme agita sa tête de droite à gauche, ce qui fit tomber ses cheveux blancs sur son cou noir et ridé. Elle leva vers le ciel ses mains décharnées; chacun se tut, car ces préambules annonçaient que Marguerite Lagradna voulait parler. On se serra donc les uns contre les autres, et tous les yeux furent attachés sur la sage-femme, dont les yeux brillants roulaient avec vivacité.

CHAPITRE SEPTIÈME

La sorcière. Ses discours. Prédictions. Arrivée de « esprit ».

— Malheur à Lunada!... Malheur! s'écria Lagradna, malheur à lui s'il veut toucher à la fortune des Béringheld. Elle est sacrée!... Tous ceux qui ont cherché à l'envahir sont *mal morts*!...

Lagradna prononça ce peu de mots avec une intonation qui glaça l'assemblée; elle paraissait tellement pénétrée de ce qu'elle disait, qu'elle faisait passer chez les autres la conviction qui l'animait.

— D'ailleurs, continua-t-elle après un instant de silence, et en regardant les solives du plafond, la race des Béringheld ne doit pas s'éteindre, elle durera autant que le monde!... que ce monde-ci...

Et Lagradna frappa la terre avec la longue canne qu'elle portait toujours.

— Il y a longtemps que je sais cela, ainsi que la prédiction de Béringheld le Centenaire.

Et elle chanta d'une voix rauque et cassée:

Ma race ne mourra
Que lorsqu'il nous cherra
Une grosse montagne
Dans la rase campagne
De la Vallinara:
Ainsi lors périra

Le dernier de ma race,
De ma race que rien n'efface.

En chantant ces mauvais vers d'une voix chevrotante, Lagradna avait imprimé une attention singulière à ses auditeurs.

— Comment voulez-vous qu'une montagne écrase quelqu'un dans la Vallinara? Vous avez entendu la prédiction? reprit-elle d'une voix sonore et en se levant debout dans la chaumière, qui parut alors trop petite; eh bien! j'ai vu, ce matin, celui qui l'a faite!... Oui, je l'ai vu! et voilà la seconde fois de ma vie. La première, ce fut lorsqu'en 1704, — écoutez! — on avait accusé le comte Béringheld le XXXVIe de la mort de la jeune Pollany, dont on trouva le squelette dans le souterrain de la Tour-Carrée. L'arrêt de mort était à la veille d'être rendu, les biens allaient être confisqués. Il faisait nuit noire et je revenais des montagnes par la Vallinara; le vent soufflait, et les forêts grondaient comme le tonnerre. J'avais peur et je marchais en chantant la complainte de Béringheld le Centenaire. Arrivée au milieu de la Vallinara, je vis une grande masse noire se mouvoir dans l'obscurité, et éclairée par deux petites lueurs bien distinctes; comme je me dirigeais vers Béringheld et que la masse allait aux montagnes, nous devions nous rencontrer. D'abord, je crus que c'était Butmel qui venait à cheval à ma rencontre. . . . .

A ces mots, la sage-femme tomba sur sa chaise, resta immobile, et des pleurs, s'écoulant de ses yeux, roulèrent dans les sillons formés par les rides de son visage. Cet accès de douleur dans un âge si avancé fit tressaillir l'assemblée, qui se souvint alors que Lagradna n'avait jamais été mariée; qu'elle n'avait aimé qu'une fois dans sa vie; que Butmel, son amant, fut celui sur lequel le crime du meurtre

de Pollany fut rejeté d'une manière inconcevable et par une trame invisible; qu'on le transféra à Lyon où il fut condamné à mort; enfin qu'il mourut accusé d'avoir tué Pollany; que toutes les fois que le nom de Butmel sortait de la bouche de Lagradna, elle tombait dans une rêverie qu'il ne fallait pas interrompre, sous peine de la voir livrée à un accès de folie. Bientôt Lagradna reprit:

— Il me semblait déjà le voir avec son sourire, son chapeau sur l'oreille, un bouquet à la main, et la joie peinte sur le visage. Pauvre Butmel! dit-elle en regardant la terre, quel est l'infernal génie qui t'a fait mettre à mort pour un crime que tu n'avais pas commis? Toi, un crime! toi, l'âme la plus honnête!... et Pollany était mon amie, la tienne... Ah! pauvre Butmel!... Mais, dit-elle avec un accent déchirant, tu es dans les cieux, avec les anges!

Lagradna levait les yeux dans une attitude d'extase et de pieuse confiance. Bientôt elle revint à elle, et continua son récit:

— Ce n'était pas lui que je croyais apercevoir dans la Vallinara! Je marche toujours... je vais! je vais!... Je vois que les deux lumières sont deux yeux, la masse un homme; et cet homme, un cadavre.

Une horreur indéfinissable s'empara des assistants à ces mots prononcés avec des repos, des accents et des gestes qui donnaient à Lagradna l'air d'une sibylle sur le trépied. On croyait voir ce qu'elle dépeignait; le feu éclairait à peine la chambre, colorée par un reflet rougeâtre; la sorcière inspirait une respectueuse terreur à son crédule et rustique auditoire.

— Ce cadavre! continua-t-elle d'une voix à faire trembler les plus aguerris, c'était l'esprit de Béringheld le Centenaire; je l'ai reconnu!

— Comment? demanda le garde des forêts, puisque c'était la première fois que vous le voyiez.

— Comment? reprit Lagradna avec volubilité; mon père ne l'avait-il pas aperçu en septembre de l'an 1652, quand Jacques Lehal fut emporté de son chalet sans qu'on l'ait jamais retrouvé, et quand le comte Béringheld apprit la mort de celui contre lequel il devait se battre en duel le lendemain. L'adversaire du comte était un comte de Vervil; tous deux devaient se battre à mort, et Vervil passait pour fort exercé au maniement de l'épée; le trépas de Béringheld paraissait donc inévitable. Ce redoutable adversaire mourut à deux lieues d'ici, dans le col de Namval: une pierre énorme tomba sur son carrosse... Mon père a *vu* l'esprit détacher la pierre... Alors il me raconta comment il avait entendu dire à son grand-père que l'esprit ne paraissait jamais sans qu'il arrivât des malheurs à ceux qui menaçaient les Béringheld, et qu'une mort sinistre annonçait ou révélait toujours l'apparition du Centenaire.

» Mon père, à cette époque, m'avait déjà tout détaillé, et, lorsque je rencontrai l'esprit du Centenaire, comme je vous le disais tout à l'heure, je reconnus sa voix qui n'a rien d'*humain*, cette voix qui parle comme celle des vents et des tempêtes; alors je n'ai pas pu soutenir la lumière de ses yeux; quand il a passé, j'ai aperçu sa grosse tête blanche, ses pas n'ont point retenti sur le sable, il était léger comme le vent, et, comme ma tête se trouvait sortie du fossé qui me cachait, j'ai vu, lorsqu'il a levé son pied, j'ai vu ses os desséchés qu'aucune chair ne recouvrait.

» Aussi l'arrêt fut cassé, l'affaire du comte de Béringheld appelée à Paris où on l'acquitta, et Butmel a été la victime! . . . .

Des pleurs coulèrent encore, et la vieille se tut. On n'osa pas interrompre son silence; d'ailleurs l'aspect vénérable de la misère d'amour de cette femme inspirait un profond

sentiment de compassion. Elle agita sa main décharnée, la tendit, et, découvrant ses os, elle dit:

— Cette main a été jeune, recouverte d'une peau douce, et Butmel la pressait souvent... Mais maintenant je vis, mon bras est desséché, et Butmel est mort!... Je suis morte aussi... mon cœur est mort... On croit que je vis!...

» Sachez, reprit-elle d'une voix sonore et ferme, sachez que j'ai revu l'esprit ce matin. Malheur au Père Lunada s'il convoite les biens de la famille Béringheld! L'esprit est dans la contrée, j'ai revu la neige de sa tête, les os de ses pieds; il était sur le sommet du Péritoun. Assise au bas de la montagne, j'ai pensé m'évanouir en apercevant que le vent impétueux n'agitait pas son grand manteau brun, et qu'il se tenait ferme sur ses pieds; j'ai cru qu'il m'annonçait ma mort, j'ai demandé dans le village si quelqu'un n'avait pas disparu... Le Centenaire jetait un œil de feu sur les vieux murs du château. Ah! notre comtesse aura un enfant, allez! c'est Lagradna qui vous le dit, retenez-le bien!... Et vous, monsieur Véryno, prenez garde à votre femme: elle est jolie comme Pollany (le garde des forêts tressaillit de fureur); et vous, Babiche, prenez garde à Lusni: il ressemble, pour la taille, à Jacques Lehal (la concierge se signa et dit un *Pater*). L'esprit voltige sur la contrée!... Il est rare de le voir deux fois par siècle... Il y aura du nouveau; car, si l'esprit n'emporte pas quelque âme avec lui, il ferait plutôt revenir les morts!...

Le feu s'était éteint sans que personne osât se lever pour y remettre du bois; il s'échappait du foyer, des cendres, une flamme bleuâtre qui parfois éclairait le pâle visage de Lagradna. Au moment où elle se rassit, un violent coup de vent se fit entendre et la cloche du tournebride retentit.

Personne ne se leva pour aller ouvrir, parce que l'on supposait que le vent avait seul agité la cloche; mais tout

à coup, lorsqu'on n'y pensait plus et que le vent était apaisé, la cloche fut sonnée avec une vigueur et une constance qui prouvèrent qu'un être de chair et d'os remuait le pied-de-biche qui se trouvait terminer la chaîne; alors le chien se mit à aboyer d'une manière qui sembla lugubre.

Personne ne fit mine de se lever.

— Eh bien! Lusni, mon ami! s'écria Babiche.

— Allons-y tous, répondit Lusni à l'interpellation cadencée de sa femme.

A ces mots, Lusni jeta dans le foyer une poignée de branches de sapin: une lueur subite éclaira la chambre; le garde des forêts alluma une chandelle, et Babiche, Lagradna et Lusni se dirigèrent avec le garde vers la grille.

— Viendrez-vous? s'écria une voix rauque et forte.

— C'est lui! dit Lagradna; que vient-il chercher?

— Qui, lui? demanda Véryno.

— Béringheld le Centenaire.

Le groupe resta cloué par la peur à moitié chemin de la grille, et la chandelle indiqua, par le vacillement de sa lueur, la terreur du bon Lusni, qui se repentit d'avoir écouté Lagradna.

— Viendrez-vous? répéta la voix terrible qui accompagna cet ordre d'un ton de maître.

— Allons donc, venez! s'écria une voix douce et qui se rapprochait davantage du flexible organe des hommes.

Lagradna, arrachant la lumière au concierge, se dirigea lentement vers la grille; Babiche, poussée par la curiosité, la suivit; Véryno eut honte de se voir surpassé en courage par deux femmes, il s'avança donc sur leurs pas; alors Lusni fit quelques démonstrations, mais il se tint à une honnête distance. Quant aux trois commères, elles se groupèrent sur les marches du tournebride.

— Depuis quand cette grille ne s'ouvre-t-elle plus au

premier coup de cloche? dit encore la voix terrible pendant que Lagradna faisait résonner la serrure.

— Depuis que Butmel est mort! répondit Lagradna.

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'un long éclat de rire fit trembler les vitres du château. Tous les assistants furent glacés d'épouvante.

— *Butmel vit encore!* dit la voix.

Un moment de silence suivit cette phrase, et des larmes amères sillonnèrent le visage de Lagradna.

— Vous êtes à Béringheld! proféra encore cette voix. Elle partait du gosier d'un homme d'une stature énorme. Il s'adressait en ce moment à un autre homme en uniforme, qui, depuis qu'il était arrivé, ne cessait de lorgner sa valise, de brosser son habit en se servant de ses manches, et de regarder s'il ne lui manquait rien; il ne s'occupait que de lui et de son cheval. Le géant, après avoir montré le château, jeta un coup d'œil sur le groupe, et ce coup d'œil sembla, à tous les assistants, faire pâlir la lumière de la chandelle.

Le guide de l'officier disparut avec une effrayante rapidité; toutefois l'on entendit le galop d'un cheval.

— L'avez-vous vu? dit Lagradna au concierge, à sa femme, au garde-chasse et aux trois autres vieilles femmes; quel œil! Ne croyez pas que ce soit un cheval qui galope!... l'esprit s'amuse.

Le groupe resta immobile, ne regardant personne, ou plutôt craignant de voir.

— Que diable avez-vous donc? leur demanda l'officier, qui avait fini l'inventaire de sa propre personne, et qui s'amusait de l'effroi peint sur les figures.

Il descendit de cheval, passa soigneusement son bras dans la bride, et il reprit:

— Je vous garantis que mon guide monte un véritable cheval encore! Jamais je n'ai eu tant de plaisir à causer

avec un homme. Il ne m'a rien demandé pour le service qu'il m'a rendu; c'est fort poli, car il était en droit d'exiger quelque chose.

— Votre guide, un homme? dit Lagradna, vous avez fait route avec un esprit!

— Que veut cette folle avec son esprit?... reprit l'officier en fronçant le sourcil. Allons, conduisez-moi au château.

— L'avez-vous vu? demanda Lagradna.

— Moi, pas du tout! il fait noir comme dans un four! et, quand on a une valise!... dit-il en regardant avec inquiétude la croupe de son cheval. Allons, continua l'officier en voyant tous les yeux tournés sur sa valise, allons, menez-moi au château.

Le concierge saisit sa lumière, mit sa main du côté du vent pour qu'elle ne s'éteignît pas, et il guida l'étranger à travers l'avenue; Lagradna et Babiche suivirent, afin d'ouvrir la seconde grille qui devait être fermée.

Il régnait dans l'habillement de l'inconnu une régularité, une tenue, qui donnaient l'idée d'un caractère exact et minutieux. Les traits de sa physionomie ne démentaient pas cette opinion: on l'aurait plutôt pris pour un bon négociant que pour un militaire, personnage ordinairement décidé et aventureux.

— Si ce n'est pas une indiscrétion, pourrais-je vous demander où vous avez pris ce guide? dit la sage-femme à l'inconnu.

— Je me suis égaré, répondit-il, au moment où je franchissais les montagnes qui précèdent la Val... ven...

— Vallinara! s'écria la sage-femme.

— C'est cela même, reprit l'étranger; alors j'ai entendu le galop d'un cheval qui me suivait; j'attendis que le cavalier fût arrivé près de moi. Je lui demandai le chemin de Béringheld; il m'y conduisit fort obligeamment, et, pen-



La comtesse de Béringheld

dant la route, il me parla d'une foule de choses peu connues, d'anecdotes curieuses.

— Qui ne concernent certes pas le temps présent!... répliqua Lagradna.

— C'est vrai, dit l'officier, frappé d'étonnement à cette réflexion.

— Vous n'avez donc pas regardé ses yeux de feu?

— Il avait une lumière, dit l'officier.

— La lumière! c'était ses yeux, s'écria Lagradna.

A cette observation, l'étranger resta immobile d'étonnement, et il murmura tout bas:

— Serait-ce mon médecin? Des yeux de feu! Que ne l'ai-je examiné!

— Et cette voix? reprit la sage-femme.

— *C'était la sienne!* s'écria l'officier stupéfait.

Pendant que l'officier s'avançait vers le château, il s'y passait une scène dont le récit suffira pour dépeindre les personnages qui l'habitaient.

Dans une antique salle à manger, autour d'une table bien servie, étaient le comte, sa femme et le Père de Lunada.

Devant le révérend père, on voyait les débris de différents mets les plus exquis, ce qui prouvait authentiquement que la fleur de son teint et la fraîcheur de sa carnation étaient soigneusement entretenues par les attentions des maîtres du château.

Les vins les plus recherchés et mille friandises venaient d'être prodigués au Père de Lunada, lorsque, se tournant vers la comtesse, il se plaignit que l'on n'eût pas encore ajouté de lit de plume à son coucher.

— Ce n'est pas, ma fille, par sensualité que je fais cette demande.

— J'en suis bien persuadée, répondit une jeune femme placée dans un fauteuil dont le dos était d'une hauteur énorme, et où elle paraissait ensevelie.

— Mais pourquoi, reprit Lunada, dans cette vie ne pas profiter des commodités qui peuvent la rendre agréable. Le Seigneur ne les a permises que pour dédommager ses serviteurs de leurs combats avec le démon. Mon fils, envoyez-moi de cette liqueur dont la bouteille se trouve devant vous; je crois que si ma digestion ne se faisait pas bien, je ne pourrais pas prier avec toute la ferveur que l'on doit mettre à de tels actes.

Le comte donna la bouteille à un laquais.

— Vos prières n'ont pas encore réussi à nous faire avoir des enfants, dit le comte de Béringheld.

— Mon fils, Dieu est sage et ne fait rien en vain: s'il a permis la dispersion de notre Société, ce fut pour punir la terre; et si vous n'avez pas encore de postérité, ne l'attribuez qu'à vos péchés. Il faudra redoubler vos pénitences, vos austérités, vos jeûnes; j'y joindrai mes prières.

— Mon père, fit observer la comtesse, ne pourrait-on pas consulter des gens de l'art pour savoir s'il n'y aurait pas des moyens...

A ces mots, l'effroi se peignit sur la figure de l'ex-jésuite.

— Y pensez-vous? lutter contre la volonté de Dieu!

A cette exclamation, la comtesse se tut, sa figure reprit cette impassibilité froide que donne l'extrême dévotion. Son mari, la bouche béante, les yeux étonnés, regardait le visage de son confesseur, dont l'expression était le véritable baromètre de toute la maison.

— Il n'y a rien à attendre que de Dieu! reprit le Père de Lunada.

Cependant il faut convenir que le dessein du Père de Lunada n'était pas aussi criminel qu'il pourrait le paraître. Le révérend père faisait autrefois partie de la Société célèbre des jésuites. A l'abolition de cet ordre, il se réfugia en Italie, et, revenant en France quelque temps après, il fut

accueilli par le comte de Béringheld. Le Père de Lunada était très instruit, mais il avait une profonde ignorance sur certaines matières: convaincu de la vérité de la religion, mais encore plus convaincu de la grandeur de l'Ordre des jésuites, son caractère présentait un singulier mélange d'esprit et de simplicité, de bonté et d'astuce, d'ambition et de modestie. Sans faire du Père de Lunada un fanatique, un homme de génie ou un ambitieux, la Société de Loyola lui avait inculqué ses principes et sa religion particulière qui, à chaque instant, contrariaient ses idées naturelles.

Il s'ensuivait un singulier combat dans la conduite, les idées et le caractère du révérend père.

Ainsi le Père de Lunada désirait, si le comte de Béringheld ne devait pas avoir d'enfant, que la fortune de la maison lui revînt plutôt qu'à l'Etat; mais il n'aurait pas commis la moindre action qui eût exigé de l'énergie pour s'en rendre maître et empêcher le comte et sa femme d'avoir des héritiers. L'on peut assurer que l'empire que le révérend père exerçait sur les maîtres du château n'avait rien de despotique; il résultait des circonstances bizarres qui permirent la réunion de trois êtres aussi faibles, parmi lesquels le Père de Lunada se trouva le plus fort. Ainsi le château présentait le maussade aspect de ces trois êtres cheminant dans la vie, n'ayant pour s'y conduire que le flambeau de l'ex-jésuite, flambeau composé de toutes les décisions de l'Eglise, que le révérend père appliquait selon son intérêt; et, comme tous ceux qui gouvernent, il était jaloux de son autorité: c'est ce qui faisait que, n'étant pas précisément le maître, il avait à batailler avec des gens qui le rendaient odieux sans qu'il en donnât de grands motifs. Ainsi l'on errait au château de Béringheld dans un labyrinthe d'intrigues domestiques, de petites tracasseries, etc., que la faiblesse des maîtres et la hardiesse des domestiques entretenaient toujours; et, dans un château

habité par un petit nombre de personnes, on doit sentir combien ces riens étaient augmentés par les bavardages et la présence continuelle des mêmes individus. En un mot, qu'on se figure le Palais de la Sottise livré à des subalternes en l'absence de la déesse.

CHAPITRE HUITIÈME

L'officier angevin. Sa frayeur. Béringheld le Centenaire est au château. Départ précipité.

Nous avons laissé l'officier s'avançant, sous l'escorte de Lagradna, de Babiche et du concierge, vers le noble manoir du comte de Béringheld, à qui le R. P. de Lunada vient de prononcer l'arrêt formidable par lequel il décidait que, quant à la procréation d'un héritier présomptif de la famille des Béringheld, il n'y avait plus rien à attendre que de l'intervention divine. A cette ordonnance sacerdotale, le comte baissa la tête d'un air confus, et sa femme lui lança un regard qu'il serait très difficile d'expliquer.

Le comte sourit à sa femme d'une manière plus significative qu'à l'ordinaire, et tout ceci, d'après le caractère de ces deux époux, indiquait quelque chose d'extraordinaire. En effet, la proposition de se livrer au bras séculier pour faire cesser la stérilité de la comtesse avait été méditée, pendant un mois entier, entre les deux époux: ils examinèrent longtemps, avant de la présenter à leur confesseur, si elle ne renfermait aucune hérésie, et s'ils pouvaient s'en occuper; la comtesse avait même osé parler du pouvoir de Lagradna, mais cette femme sentait trop la magie et le fagot pour que le comte osât la faire venir. La comtesse, enhardie par l'espoir d'avoir des enfants, se contenta de caresser cette idée en secret.

Ce fut au milieu du silence, pendant lequel les époux réfléchissaient au peu de succès de leur proposition, que le

concierge vint avertir qu'un étranger demandait à parler à Monseigneur.

— Faites-le entrer, dit le comte.

Aussitôt l'officier se présenta et salua le comte en le regardant avec attention; puis il s'exprima en ces termes:

— Monsieur le comte, il y a quelques mois que je suis revenu des Etats-Unis, où j'ai servi loyalement les insurgés. En les servant, j'ai reçu un coup de feu que je n'ai pas pu rendre, ce qui fait que je le dois aux soldats anglais de lord Cornwallis. Après avoir inutilement payé des chirurgiens d'outre-mer, qui ne m'ont pas guéri, je m'en retournai en France pour arrêter ma maladie, dont les suites étaient assez graves pour devenir mortelles. Après avoir consulté et payé inutilement les hommes les plus célèbres, je résolus d'aller finir mes jours aux lieux de ma naissance: je suis d'Angers. Le hasard voulut que je fusse logé dans la maison où demeurait le bourreau; je ne m'en aperçus que trop tard, ajouta l'officier en voyant le mouvement qui échappa au comte, à sa femme et au Père de Lunada; mais au total le bourreau me parut riche et ne devoir rien à personne.

» Sa femme était à la mort, et j'entendais dire à chacun qu'il devenait très étonnant qu'elle ne mourût pas, d'autant plus qu'aucun médecin ne la soignait. Elle commença bientôt à aller mieux.

» Je vous demande pardon; mais tout ceci se rattache à ma présence en ces lieux, et d'ici à Angers le chemin a vu de mon argent, et l'argent est rare!...

» Soupçonnant du mystère, voyant le mari soucieux, j'examinai ce qui se passait. Dormant peu à cause de mes souffrances, je finis par apercevoir que toutes les nuits un vieillard, remarquable par plusieurs singularités, et entre autres par une étonnante caducité, s'introduisait dans la maison. Etonné de ce mystère, je questionnai le bourreau;

il m'apprit que cet homme lui avait promis de guérir sa femme, je ne sais pas à quelle condition: cela ne me regardait pas. La nuit suivante, j'attendis ce vieillard à son passage, en lui demandant de me guérir, s'il en avait le pouvoir. Il me regarda, monsieur le comte!... Ah! je puis dire que jamais la figure de cet homme ne sortira de ma mémoire! une flamme ncire...

En ce moment l'officier, ayant regardé par hasard les tableaux qui garnissaient les murs de la salle, jeta un cri et tomba sur une chaise, en désignant du doigt un des portraits. Chacun se retourna pour le voir; c'était le portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire.

Une vive anxiété se montra sur le visage de chacun.

— Le voyez-vous?... s'écria l'officier terrifié; ses yeux me fixent et s'animent encore. Je viens de les voir flamboyer. C'est *lui*!...

Ce qui redoubla la stupéfaction de l'étranger, c'est qu'il put lire au bas du cadre du portrait cette inscription: *Béringheld, anno 1500.*

— Je vous jure, répéta l'officier, que les yeux du portrait m'ont lancé le feu clair que j'ai remarqué dans les yeux du vieillard, et qu'ils ont remué.

Le Père de Lunada, effrayé, regardait alternativement et le comte Béringheld qui était pâle comme la mort, et le portrait dont les yeux noirs n'offraient point le feu diabolique dont parlait l'officier.

— Voyez, continuait ce dernier, quelque chose agite la toile!...

Personne n'osa bouger pour vérifier le fait, et le comte sonna.

— Saint-Jean, ôtez ce cadre...

Et Béringheld indiquait du doigt, en tremblant, le portrait de Béringheld le Centenaire.

Saint-Jean fit de vains efforts pour enlever le cadre qui

semblait scellé dans le mur. Les spectateurs se regardèrent avec étonnement, et le Père de Lunada, conservant, malgré le sentiment qui l'agitait, un sang-froid qu'il devait à son instruction et à l'habitude de se combattre, demanda:

– Enfin, monsieur, pourrait-on savoir ce qui vous amène ici?...

– Vous ne tarderez pas à le savoir!... mais où en étais-je? demanda l'étranger troublé qui ne cessait de regarder le portrait.

– Au vieillard... répondit le comte en tremblant.

– Cet être surnaturel sourit à ma demande et me dit ces mots, que leur singularité m'a fait retenir:

» – Enfant d'un jour, tu veux donc vivre ta journée?... j'y consens. Je te guérirai, mais jure-moi d'accomplir ce que je vais t'ordonner... et tu seras guéri!

» Rien n'était plus juste; je fis le serment, et j'atteste le Ciel que j'avais l'intention formelle d'y tenir.

» – Je ne veux de toi, reprit le vieillard d'une voix cassée et près de s'éteindre, qu'un bien léger service! c'est de porter et de remettre toi-même une lettre que je te donnerai pour le comte de Béringheld, en son château.

» Et il m'indiqua le chemin de ce village; il me dépeignit même l'entrée, le tournebride et les montagnes. Monsieur le comte, je fus promptement guéri, je trouvai la lettre sur ma table le lendemain de ma guérison, et je m'empresse de m'acquitter de ma promesse.

En achevant ces mots, l'officier présenta une lettre au comte de Béringheld, en ajoutant:

– Maintenant je ne dois plus rien à personne.

Ce dernier la prit en tremblant, l'ouvrit et lut ce qui suit:

Le comte de Béringheld doit savoir que sa race n'est pas destinée à s'éteindre.

Le 1er mars de l'année 1780 un homme se présentera en son château pour lever tous les obstacles.

On aura soin qu'aucune personne étrangère à la famille ne se trouve dans les grands appartements du château de Béringheld le jour indiqué.

Le médecin arrivera la nuit et devra trouver la comtesse au lit, dans la chambre d'apparat du château.

B. S.

Tel était le contenu de ce singulier message. Le comte pâlit, présenta cette lettre à sa femme, et fixa ses yeux sur le visage de la comtesse. Quand elle eut achevé, elle regarda son mari, et tous deux, mus par la crainte, se tournèrent vers le Père de Lunada.

Celui-ci baissa les yeux et ne parut avoir aucune envie d'apprendre ce dont il s'agissait, persuadé que tôt ou tard les deux époux l'en instruiraient. Cette habitude d'une artificieuse discrétion était ce qui assurait le plus l'ascendant du Père de Lunada sur ses nobles hôtes.

La figure pâle du comte n'exprimait rien que de vague, tandis que le visage de la comtesse indiquait une joie véritable; mais cette joie était visiblement affaiblie par la crainte que le Père Lunada ne vît un cas de conscience dans un événement qui paraissait aussi surnaturel.

On ne pouvait pas parler d'une telle affaire devant l'étranger. Après quelques paroles insignifiantes, le comte ordonna de le conduire à l'appartement destiné aux amis qui visitaient quelquefois le château, et lorsque l'officier fut parti la comtesse s'écria:

– Quelque mystère qui règne dans cette aventure, je ne puis pas m'empêcher de me réjouir, si elle a l'heureux résultat que l'on nous annonce.

– C'est naturel, dit le comte.

— N'est-ce pas après-demain le 1er mars? continua la comtesse.

— Je ne sais pas, répondit Béringheld.

— C'est demain le 1er mars, répondit le jésuite.

— Ah! oui, demain, dit le comte.

— Demain!... répéta sa femme avec un mouvement de surprise et de crainte; je ne croyais pas que...

Et elle tomba dans une profonde rêverie.

— Adieu, mon fils, que la paix soit avec vous! dit le prêtre en prenant sa lumière et se dirigeant lentement vers la porte.

Telle chose que pût dire la comtesse, elle ne tira de son mari que les monosyllabes *oui* et *non*, elle n'obtint même pas un sourire, un regard, et la phrase d'amitié que le comte avait souvent sur les lèvres quand il parlait à sa femme. Au moment où elle se levait pour s'en aller, l'on entendit le bruit de plusieurs voix confuses; la porte s'ouvrit précipitamment, et Lagradna parut en s'écriant:

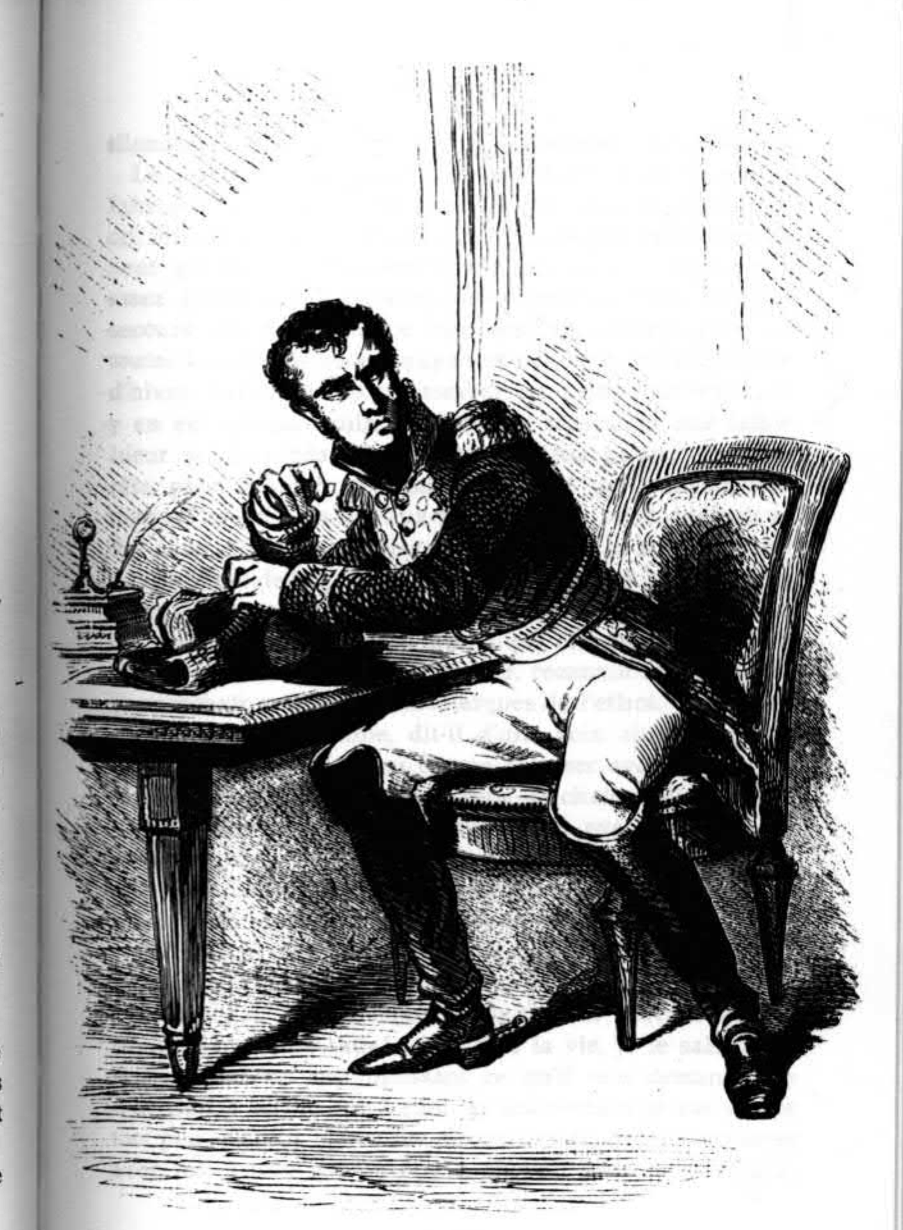
— J'entrerai!... Monseigneur, dit-elle en profitant de la terreur que son aspect séculaire devait produire, je ne puis pas vous cacher que l'esprit de Béringheld le Centenaire rôde dans la contrée et qu'il est dans le château! Je l'ai vu entrer!...

A ces mots, l'effroi le plus grand s'empara du comte, de sa femme et des deux domestiques qui avaient voulu empêcher Lagradna d'entrer. Le comte fit signe de la main à la sage-femme de se taire, puis il ajouta, après un moment de silence:

— Allons trouver le Père de Lunada.

Il n'y avait plus que le valet du comte et la femme de chambre de la comtesse qui ne fussent pas couchés; ils suivirent leurs maîtres, ainsi que la vieille sage-femme, et l'on se dirigea vers l'appartement du Père de Lunada.

Saint-Jean portait les deux flambeaux, et ce groupe



Le général Tullius Béringheld

silencieux traversa les longues galeries du château. Le comte était le plus tremblant; mais, pour ne pas le faire paraître, il marchait avec assurance. Tout à coup un cri retentit dans les galeries, et l'on conçoit facilement la peur que ce cri dut exciter dans l'âme de gens d'un esprit assez faible, seuls dans un vaste château, loin de tout secours, au milieu d'une nuit sombre, accompagnée de toutes les circonstances bruyantes des vents de l'équinoxe d'hiver. Saint-Jean laissa tomber les deux flambeaux; il y en eut un qui brûla toujours, en répandant une faible lueur qui se perdait dans cette immense galerie. On s'arrêta pour écouter, et, malgré le vent qui s'engouffrait, malgré les cris des oiseaux nocturnes, le bruit des bois et des eaux, l'on entendit des pas rapides... Un homme parut à l'extrémité de la galerie; il s'arrêta, éleva sa lumière pour distinguer ceux qui étaient dans cet endroit, et la comtesse, qui n'avait pas les mêmes motifs que son mari pour trembler de tout ce qui venait d'arriver, reconnut leur hôte qui s'approchait avec toutes les marques de l'effroi.

– Monsieur le comte, dit-il d'une voix altérée, je suis brave et je ne crains pas de me mesurer avec le premier venu, pourvu que ce soit un homme de chair et d'os comme moi!... Vous m'avez offert l'hospitalité avec franchise, je vous dois des remerciements... acceptez-les... car pour un empire je ne resterais pas dans votre château; je viens d'y revoir mon médecin, mon guide, et votre ancêtre!...

A ces mots chacun sentit les vertiges de la peur et resta immobile, retenant son haleine.

– Oh! j'ai bien reconnu l'original du portrait qui se trouve dans votre salle! je lui dois la vie, je le sais; mais je l'ai payé en accomplissant ce qu'il m'a demandé: je n'ai rien à lui, ni lui à moi, et maintenant je me soucie fort peu, d'après toutes ces circonstances, de me retrouver avec lui. J'aime mieux être à cheval, dans la Vallinara,

égaré même, et cette nuit, que dans votre château, avec ce diable d'homme qui me paraît abuser du respect dû à son grand âge. Car, si j'ai bien lu l'inscription du portrait, l'original est né, ou s'est fait peindre en 1500?... je ne suis ni religieux ni superstitieux; je conviens qu'il y a des effets bizarres dans la nature, on peut se ressembler de plus loin; ce peut être un jeu!... mais je suis bon gentilhomme angevin, croyant en Dieu, voulant vivre tranquille: je laisse les grands seigneurs s'amuser comme ils veulent... par ainsi, je n'entreprends pas d'expliquer ce que je viens de voir de mes yeux, parce que cela ne me regarde pas; seulement je suis prudent, je n'aime ni la justice séculière ni la justice ecclésiastique... ce sont de bonnes institutions, néanmoins!... En conséquence, comme tout ceci devient par trop étrange, adieu, Monseigneur!... Vous n'aviez rien à moi ni moi à vous, j'ai rempli mon serment, je suis quitte, peu m'importe ce qu'il en adviendra, c'est votre affaire! J'ai l'honneur de vous saluer.

Là-dessus l'étranger, brossant sa manche blanchie par le mur, salua profondément le comte de Béringheld et descendit rapidement l'escalier. On l'entendit se diriger vers les écuries, il amena son cheval dans la cour, déposa sa lumière sur le perron et s'éloigna au grand galop...

CHAPITRE NEUVIÈME

Apparition. Lunada réduit au silence. La comtesse au lit.

On peut imaginer la terreur qui s'empara de ce groupe en voyant un brave militaire préférer de s'en aller par une nuit froide et orageuse, à rester dans un château habité par un être sur lequel on savait qu'il existait de tout temps à Béringheld les traditions les plus contradictoires, mais les plus étranges, selon toutes les versions.

Le comte ordonna à Saint-Jean de se rendre dans sa chambre et de l'y attendre; il pria sa femme de se retirer dans la sienne; puis il se dirigea seul vers l'appartement du Père de Lunada.

Béringheld trouva le révérend père lisant son bréviaire. En apercevant le comte, il le déposa sur sa table, et, fermant les yeux, mettant les deux premiers doigts de sa main droite contre sa joue en rabattant le reste de sa main sur les lèvres, il parut disposé à écouter le comte.

— Mon père, dit Béringheld, la révélation que je vous ai faite au tribunal de la pénitence lors de la mort du commandeur Sculdans...

— Je l'ai oubliée, mon fils! s'écria l'adroit jésuite, elle ne peut être rappelée qu'en confession.

— Qu'importe, mon père, vous l'avez regardée comme une instigation du démon; mais aujourd'hui l'existence de l'être que m'a signalé mon oncle Béringheld au lit

de mort ne peut plus être révoquée en doute; il est au château...

— Il est au château!... dit le prêtre en se levant avec toutes les marques de la frayeur.

— Lagradna et l'officier l'ont vu, ajouta le comte.

— Ce ne peut être que le démon, ou bien votre ancêtre aura fait un pacte avec l'ennemi des hommes.

— Jugez, mon père, reprit Béringheld, jugez, si le commandeur est mort de frayeur, de ce qui doit nous arriver à nous qui n'avons assurément pas son courage!...

— Mon fils, le Seigneur est juste, il ne permet point que le Tentateur soit le plus fort.

— Que faire? dit le comte, car il ordonne que tout étranger soit mis hors du château, demain soir, pendant toute la nuit, et *il* doit lever les obstacles qui nous empêchent d'avoir de la postérité...

— Que me dites-vous?... s'écria le Père de Lunada. Voyons cette lettre.

Le comte la donna à l'ecclésiastique qui la lut. Le Père de Lunada ne manquait pas d'une certaine fermeté, et ses premières réflexions lui prouvèrent que le diable n'écrivait point, qu'il était physiquement impossible de lui résister; il pensa aussi intérieurement que la présence des êtres de cette nature n'avait jamais été un article de foi, que depuis longtemps cette idée était reléguée parmi les rêveries.

Cependant dans cette occurrence un grand nombre de circonstances se présentaient d'une manière surnaturelle; puis il vint à se rappeler que plusieurs prisonniers de l'Inquisition, sûrs de la mort, avouèrent posséder un pouvoir qui leur était inconnu, et dont ils ne pouvaient se rendre compte; enfin les exécutions de plusieurs sorciers lui revinrent dans la mémoire. Il tomba dans une rêverie que son pénitent n'osa point interrompre, et le résultat en fut que l'on devait se tenir sur ses gardes, armer le monde, et

qu'il passerait la nuit du 1er mars à la porte de la chambre d'apparat avec l'eau bénite, les Livres saints et le saint sacrement; que chacun se mettrait en prière; que l'on prendrait toutes les précautions nécessaires pour résister, soit au démon, soit à des hommes; enfin que la comtesse ne devait pas s'exposer à cette aventure mystérieuse.

Le comte, rassuré par les paroles du bon prêtre, se disposait à sortir lorsqu'il entendit un léger bruit.

— Je crois, dit-il, que l'on marche dans le corridor.

— Chut!... s'écria le Père de Lunada.

Ils s'arrêtèrent et retinrent leur haleine.

La porte parut remuer; le prêtre et le comte se sentirent glacés d'horreur, quand le mouvement devint en effet réel, et quand, la porte ouverte, un vieillard, d'une taille élevée, s'avança lentement vers eux. L'effroi s'empare des deux spectateurs. Le vieillard s'arrête, il les regarde fixement, et ils sont cloués comme par une force supérieure, inévitable, hors nature.

Béringheld reconnaît son ancêtre, l'original du portrait, mais accablé par la plus effrayante vieillesse, et par une décrépitude telle, que nulle créature humaine n'en a jamais offert l'exemple. Le comte fut frappé de la plus profonde terreur; depuis cette apparition, il devint sujet à des absences, et sa raison, sans l'abandonner entièrement, lui faisait défaut par intervalles. Alors il tombait dans une rêverie profonde.

Cette grande ombre et l'apparence de vie qui l'animait firent dresser les cheveux du Père de Lunada; il appelait vainement à son secours le pouvoir de la raison pour chasser le froid qui se glissait dans son âme; il ne pouvait révoquer en doute la présence de cet être bizarre.

Le vieillard lève son bras, et du doigt il montre et désigne le comte de Béringheld, qui crut voir s'ouvrir les gouffres infernaux.

— Comte de Béringheld, laissez-nous seuls!... et ne craignez rien, ma présence n'est jamais pour votre famille qu'une source de prospérités!...

Les sons de cette voix profonde qui semblaient sortir d'une voûte avaient une espèce de bienveillance, un ton d'amitié qui cependant ne rassuraient en rien. La force intérieure, au-dessus de la force physique, déployée par le seul mouvement du bras de cet homme qui paraissait sortir de la tombe armé de tous les pouvoirs surnaturels, cette force morale qui résulte de la force de la volonté, subjugua le comte. Il sortit, le visage décomposé, les yeux égarés et la tête dans un état de désorganisation difficile à rendre.

Pendant que ceci se passait dans l'appartement du confesseur, la comtesse, que nous avons laissée dans la galerie avec la sage-femme, s'était tournée vers cette singulière femme qui ne semblait point étonnée de cet événement extraordinaire, comme pour lui demander ce qu'elle en pensait.

— Madame, lui dit Lagradna, rien n'est plus vrai...

— Venez dans ma chambre, interrompit la comtesse, et vous m'apprendrez tout.

Mme de Béringheld s'assit à côté de la cheminée, et elle fut stupéfaite d'entendre Lagradna lui dire:

— Madame, vous aurez des enfants, croyez-moi. Il y a deux heures je parlais ainsi, et, je le répète, l'esprit qui veille sur la famille Béringheld ne se montre que dans des occasions importantes. Ce grand vieillard ne se nourrit pas de nos aliments! mon aïeul l'a vu tout aussi vieux que je viens de le voir!... le père de mon aïeul l'a rencontré, en 1577, au pied d'une montagne du Chili, et je ne me rappelle que bien imparfaitement l'histoire d'une jeune Péruvienne qui mourut dans un grand vase de terre, et que mon bisaïeul a enterrée. Il y avait alors des gens qui poursuivaient le Centenaire pour le livrer à l'Inquisition; mais il échappait, disait-on, à toutes les poursuites. Quoi qu'il en soit, mon bisaïeul a dit à mon grand-père que les bruits qui couraient sur le Centenaire s'éteignaient, en ce que la mort de ceux qui l'avaient vu ou qui s'en plaignaient empêchait de donner un corps aux recherches. Les mémoires faits aux ministres se perdaient et les grands ne croyaient plus à ces récits, parce que l'on revenait de la magie et des grandes sciences; que plus on allait moins l'on y croyait, et qu'ensuite le vieillard se faisait rarement voir deux fois dans le même endroit.

» C'est à lui que la famille Béringheld doit sa splendeur! On l'a rencontré sous diverses formes, quelquefois à pied, comme un mendiant, d'autres fois dans un brillant équipage, sous le nom d'un prince.

» S'il arrive, madame la comtesse, soyez sûre que vous aurez de la postérité...

Le récit incohérent de Lagradna plongea la comtesse dans un état extraordinaire; elle s'étonna d'avoir pu entendre une suite de phrases qui paraissaient dictées par la folie, et cependant une curiosité invincible l'agitait, à cause de la coïncidence des idées de la sage-femme avec l'ordre intimé par la lettre qu'elle avait lue.

— Mais, dit la comtesse, on m'empêchera certainement de me trouver demain soir, seule, dans l'énorme chambre d'apparat de Béringheld, et ce n'est que là...

— Madame, répondit Lagradna, pourquoi faut-il que vous y soyez?

— C'est l'ordre donné par une lettre...

— Ecrite par le Centenaire! s'écria la sage-femme; allez-y, madame, et pour cela mettez tout en œuvre.

— Mais comment y parvenir?

— Il faut, ajouta Lagradna, témoigner la plus grande répugnance, vous coucher ici de bonne heure, et pendant

la nuit vous acheminer et rester dans la chambre, je m'y cacherai si vous voulez.

Le désir d'être mère est la plus énergique passion d'une femme, et l'on en a vu beaucoup remplir pour arriver à ce but des conditions plus difficiles que celles qui se trouvaient imposées à la comtesse; comment eût-elle pu balancer? elle avait déjà décidé en elle-même d'obéir aux ordres de l'auteur de la mystérieuse lettre.

La sage-femme venait de sortir, laissant la comtesse plongée dans la rêverie, lorsque le comte entra chez sa femme. Elle fut effrayée de l'expression qu'il portait sur son visage, et Béringheld, s'asseyant sur un fauteuil, passa la nuit tout entière sans dire un seul mot.

Jamais le Père de Lunada n'ouvrit la bouche sur la scène qui s'était passée entre lui et l'étrange personnage que Lagradna appelait un *esprit*. Le bon prêtre est mort sans que, même à son chevet funèbre, il en ait dit un mot; et, lorsqu'on lui parlait de cette entrevue, le révérend père témoignait énergiquement que les questions qu'on lui faisait à ce sujet étaient, à ses yeux, indiscrètes.

Quoi qu'il en soit, le matin il descendit comme à son ordinaire, dire la messe. Lorsqu'il vit le comte de Béringheld, il calma par des discours très sages la frayeur de son pénitent; il tâcha de lui prouver qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans l'apparition dont ils avaient été témoins, et il ajouta:

– Mon fils, vous ne devez rien négliger de ce qui concerne la gloire et la postérité de votre illustre famille; vous auriez quelque chose à vous reprocher si vous ne cherchiez pas à profiter des avis d'un inconnu; il n'en peut rien résulter de malheureux pour Mme la comtesse, puisque personne n'a intérêt à sa perte; et, mon fils, le Seigneur a des voies qui semblent quelquefois bien écartées. Ainsi, je vais obéir moi-même en me retirant du

château pour cette nuit; et, si nous avons le bonheur de vous voir de la postérité, je me consacrerai bien volontiers à son instruction.

– Mais, mon père, s'écria le comte, qui vous porte à penser...

Le moine s'était déjà éloigné, et s'en allait, à pas précipités, vers le village, à travers la longue prairie qui se trouvait entre le château et le tournebride.

Le comte, ne sachant à quoi s'en tenir, resta toute la journée plongé dans l'irrésolution la plus cruelle.

– Monsieur le comte, dit la comtesse, que pensez-vous de cette lettre, et que devons-nous faire?

– Tout comme vous voudrez, madame!

– Croyez-vous qu'il y ait du danger?

– J'en pense ce que vous en pensez.

– Ferais-je bien d'aller dans la chambre d'apparat? demanda la comtesse.

– Très bien, dit Béringheld.

– Mais, si je n'y allais pas, monsieur le comte?

– Vous en êtes maîtresse, répondit-il.

– Lagradna a préparé la chambre ce matin, reprit Mme de Béringheld.

– Eh!... s'écria le comte.

Puis il retomba dans une rêverie dont il fut impossible de le tirer.

Le soir arriva; la comtesse s'habilla, et, laissant son mari seul dans les appartements du château, elle se rendit à la chambre d'apparat, qui se trouvait au milieu de la façade du château, du côté du parc. Elle y trouva la vieille sage-femme qui avait tout préparé. Onze heures sonnèrent, et Lagradna, sur l'ordre de la comtesse, se retira après avoir allumé une lampe qu'elle posa sur la cheminée. Cette lampe jeta une faible lueur, insuffisante pour éclairer la vaste chambre où devait coucher Mme de Béringheld.

CHAPITRE DIXIÈME

La comtesse enceinte. Ce qu'on en dit. Accouchement extraordinaire. Tullius au monde.

Rien ne perça sur les événements de cette nuit, et le cercle qui se rassemblait chez le concierge du château en fut réduit aux conjectures. Le lendemain et les jours suivants le visage de la comtesse ne trahit point les secrets de cette nuit mystérieuse.

Nous imiterons sa réserve. Son mari lui-même ne fut pas favorisé d'une confidence; seulement au déjeuner elle laissa échapper ce peu de mots:

– Enfin nous aurons donc un enfant!

– Vous croyez? dit le comte.

– J'en suis certaine! répondit-elle.

– Le Ciel en soit béni!

Cette exclamation mit fin à leur entretien sur ce sujet.

Le Père de Lunada revint au château. Trois mois après, la joie régna dans le village, dans le château et dans les environs, lorsque la nouvelle officielle de la grossesse de Mme la comtesse fut annoncée.

Mais on ne put empêcher que les bruits les plus absurdes, tous éloignés de la vérité, ne courussent, et que les circonstances qui avaient accompagné cette grossesse ne fussent rapportées avec des commentaires et des observations dont la malignité fit quelquefois les frais.

Malgré son éloignement, son peu d'étendue, le village

de Béringheld possédait un notaire; et, qui plus est, un notaire homme d'esprit. Son dos n'offrait pas une surface parfaitement égale, sa figure de fouine annonçait la fausseté; mais tout cela ne pouvait l'empêcher d'être notaire et d'avoir de l'esprit; cependant son esprit ne lui donnait pas d'occupation ni d'actes à faire, il parlait plus qu'il n'écrivait; or il se permit de dire, en apprenant toutes ces circonstances, que Mme la comtesse, ayant plus de bon sens qu'on ne le croyait et cachant son jeu sous une niaiserie affectée, s'était jouée de son mari, du confesseur et de toute la maison; que, s'entendant avec Lagradna, l'esprit de Béringheld le Centenaire et l'officier ne formaient qu'une seule et même personne; que, d'après ce qu'on rapportait, il penchait à croire que cette personne était identique avec celle d'un jeune mousquetaire fort spirituel qui, quinze jours avant cet événement, se trouvait dans la ville voisine, et qui tous les étés chassait dans les montagnes; qu'enfin dans le XVIIIe siècle il devenait honteux de croire aux revenants et aux sorciers.

Là-dessus, et en réponse au petit notaire, Lagradna, montant sur son trépied prophétique, faisait observer que l'esprit n'avait pas quitté la contrée, et que tôt ou tard il arriverait malheur au petit notaire s'il continuait à tenir de semblables propos.

Si mille personnes se rangèrent au parti de Lagradna, le notaire voyait aussi beaucoup de monde se mettre de son parti; donc il y avait deux factions à Béringheld, mais toutes deux furent réduites au silence.

Quelque temps après avoir répandu ces calomnies, qui se trouvaient colorées d'une teinte légère de vérité, le petit notaire bossu revenait de faire un inventaire lucratif; il traversait la redoutable Vallinara monté sur sa mule, et à la nuit noire un fermier qui suivait le même chemin heurta contre le tabellion évanoui; il le ramena au village

de Béringheld, et ce pauvre notaire bossu mourut dans la nuit des suites d'une frayeur.

Entouré de tous les secours possibles, son visage ne montra jamais que l'expression la plus hideuse de la peur; ses yeux, en convulsion, erraient dans l'appartement comme s'il eût redouté d'y rencontrer quelque chose d'horrible; et à toutes les questions qu'on lui adressa il ne put répondre autre chose que:

— Oui, je l'ai vu!... je l'ai vu!

Lagradna, qui ne manquait pas de pérorer dans la chambre, s'écria que c'était probablement le comte de Béringheld le Centenaire.

A ce mot, le petit notaire essaya de produire un signe de tête affirmatif, mais il rendit le dernier soupir sans pouvoir achever ce mouvement de tête: ses membres se retirèrent et se rétrécirent par l'effet de la violente convulsion qui termina sa vie.

Cette mort imprima la terreur la plus profonde dans le village, au château et dans les alentours; l'on n'osa plus sortir pendant la nuit, et la Vallinara fut regardée comme un lieu très dangereux.

La grossesse de Mme de Béringheld se passa très heureusement, car elle ne ressentit aucune de ces douleurs qui assaillent ordinairement les femmes enceintes.

On remarqua qu'elle regardait très fréquemment le portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire. Quant au comte, il baissa singulièrement pour le moral et pour le physique. On fut étonné de voir la comtesse s'entretenir souvent avec la vieille sage-femme qui lui raconta tout ce qu'elle savait sur l'esprit de Béringheld: Mme la comtesse prenait un singulier plaisir au récit de ces aventures, que Lagradna amplifiait considérablement. La sage-femme, au moyen de ces histoires mystérieuses, s'ouvrit

l'entrée du château et s'attira l'attention et les bonnes grâces de la comtesse.

Enfin le mois de novembre arriva: la vieille sage-femme assura positivement que Béringheld le Centenaire n'avait pas encore quitté le pays ni les montagnes; elle ajouta l'avoir aperçu sur le sommet du Péritoun, son pic favori; et Lagradna, prenant texte de cette apparition, prédisait une foule de malheurs.

Le comte, voyant que ces discours produisaient un effet dangereux sur l'esprit de sa femme, et n'aimant pas d'ailleurs ce sujet de conversation qui lui causait toujours des attaques de mélancolie, défendit de parler désormais au château de ces traditions et de tout ce qui concerne son ancêtre.

Mais on ne pouvait empêcher que la comtesse n'eût appris par la vieille sage-femme:

1. Que le commandeur Sculdans avait révélé au comte de Béringheld l'existence du chef des branches cadettes de la maison de Béringheld;

2. Que Sculdans le Centenaire causa, par son apparition, la mort du commandeur, et que l'esprit du Centenaire s'était montré le 28 février 1780, année dans laquelle on se trouvait, aux environs du château et dans le château, etc.

Enfin Lagradna n'oubliait pas l'histoire de Butmel, condamné à être tiré à quatre chevaux à Lyon, celle de la Péruvienne, celle du comte de Vervil, etc.

Ce fut ainsi que l'on arriva jusqu'au 2 novembre. La comtesse s'étonnait elle-même de n'être pas encore accouchée; et, comme elle ne ressentait aucune douleur, l'on n'avait pris aucune précaution pour s'assurer d'un homme de l'art, car Lagradna jusque-là suffisait pour conduire Mme de Béringheld, qui se confiait singulièrement dans les lumières de la sage-femme.

Cette année, le mois de novembre se trouvait exempt des

brouillards et des froids qui l'affligent le plus souvent. Les arbres gardaient encore quelques feuilles d'un jaune foncé, qui tombaient au moindre effort du vent.

La comtesse, assise à sa fenêtre, admirait les riches teintes du crépuscule qui, dans les Alpes, ne manque jamais de produire des effets pittoresques: le soleil colorait le ciel et les créneaux du château de reflets d'un rouge éclatant. Aussi le comte, enseveli dans une profonde rêverie causée par quelques mots que sa femme venait de prononcer et qui se rattachaient à Béringheld le Centenaire, se tenait debout sans mot dire.

En ce moment, des douleurs extraordinairement vives saisissent Mme de Béringheld; elle se plaint, se retire de la croisée et s'assied. Les souffrances se répétèrent avec plus de violence. Alors le comte fit monter à cheval un domestique et le dépêcha à la ville voisine, afin qu'il ramenât promptement un homme de l'art; car, d'après la grosseur démesurée du ventre de la comtesse, on présumait qu'elle donnerait peut-être le jour à deux jumeaux.

Les douleurs devenant plus pressantes, le Père de Lunada fut obligé d'aller lui-même chercher Lagradna.

Elle arriva, les cheveux blancs épars et le visage effaré; en cet état, elle dit à l'oreille du comte, en entrant, qu'elle venait d'apercevoir le Centenaire debout sur les créneaux qui surmontaient la chambre de la comtesse, et que, malgré le vent qui s'élevait, son manteau brun n'était même pas agité.

Les cris de la comtesse devinrent déchirants, et bientôt Lagradna déclara tout bas que Madame se trouvait dans le plus grand danger, et qu'il fallait un secours plus qu'humain pour la sauver.

La désolation régnait dans le château, le comte de Béringheld, effrayé et n'étant pas de caractère à pouvoir soutenir de tels assauts, pleurait à chaudes larmes en voyant sa femme près de périr et en l'entendant pousser des cris affreux.

Lagradna, assise à côté de la comtesse, n'osait prendre sur elle de commencer une opération aussi difficile qu'urgente, et, laissant la nature livrée à elle-même, elle se contentait d'annoncer le danger.

Au milieu du trouble excité par un tel événement, au moment où la comtesse, arrivée au dernier degré des souffrances humaines, succombait et se taisait; que Lagradna, regardant le comte immobile et stupide, lui faisait signe que sa femme allait expirer en ne pouvant se débarrasser de son enfant, et qu'il fallait une opération dangereuse; qu'elle n'oserait l'entreprendre sans y être formellement autorisée, on entend des pas lourds résonner dans la galerie; la porte s'ouvre avec fracas et le grand vieillard paraît!...

Le comte s'évanouit à ce spectacle.

Lagradna seule ose contempler ce terrible contemporain de trois siècles écoulés.

Cependant le vieillard s'avance; il parle, et sa voix s'adoucit pendant qu'il examine la comtesse. Il lui prend les mains et les presse; il la charme et endort ses souffrances.

La nature fait un dernier effort, et la comtesse est mère.

La sage-femme, pendant une si étrange et si simple opération, restait plongée dans l'étonnement le plus profond. Elle sortit de sa stupeur sur un geste impératif du vieillard, et s'empressa de prodiguer à la comtesse les soins qu'exigeait son état.

La jeune mère délivrée fut replacée commodément dans son lit par le Centenaire, qui lui glissa à travers les dents une liqueur dont les effets puissants firent reparaître les couleurs vitales sur ses joues: un doux sommeil s'empara d'elle... Alors l'étranger se livra à un singulier exercice:

il consistait en des mouvements d'une lenteur incroyable, par lesquels il semblait qu'il commandât aux maux et à la nature.

Lagradna remarqua que, bien qu'il s'étudiât à ne pas toucher à la comtesse endolorie, qu'il semblait craindre d'approcher, les efforts de cet étonnant vieillard n'en enlevaient pas moins le reste des souffrances, et le visage de la malade rayonnait à mesure que le magique médecin se fatiguait à cette bizarre opération. Bientôt elle aperçut — chose incroyable! — des gouttes de sueur s'échapper du crâne gris et massif de l'être surnaturel qu'elle envisageait.

Toute la puissance céleste qu'il déployait avait, en sortant de sa vaste machine, envahi la chambre trop étroite pour ce vainqueur de la mort. Lagradna ne voyait plus rien qu'à travers une vapeur bleuâtre... Enfin le nuage s'épaissit, et la vieille sage-femme tomba évanouie; il en fut de même du comte, dont les sensations furent peut-être encore moins précises que celles de Lagradna, car il était moins familiarisé qu'elle aux scènes dont il venait d'être témoin.

Enfin Lagradna se réveille. La chambre est purifiée. A la lueur de plusieurs bougies, la sage-femme étonnée aperçoit l'effrayant colosse souriant à un garçon trois fois plus gros que ne doit l'être un enfant qui vient au monde; les yeux du vieillard étaient mille fois plus pétillants, et le feu qui s'en échappait n'avait rien que de doux. Bientôt il déposa l'enfant sur le lit de la mère, fit un signe impératif à Lagradna, en lui montrant sur la table de nuit une liqueur que la comtesse devait prendre; et, regardant encore une fois l'enfant et la mère, il se disposait à partir. Lagradna croyait déjà le voir s'envoler par la croisée, se dissiper en fumée ou s'évanouir par degrés comme un reflet de soleil qui cesse, lorsque, surmontant sa peur par

l'effet de son silence et de son *enchantement*, elle se met à genoux et s'écrie:

— Butmel!... puisque vous êtes maître de la vie et de la mort, rendez-moi Butmel.

Lagradna crut voir un horrible sourire sur les lèvres de cet homme: alors elle eut regret de sa question.

Tout à coup le Centenaire lève son grand bras par un mouvement à la fois plein de puissance et de majesté; il lui montre l'orient et dit d'une voix solennelle:

— Tu le reverras!

A cette voix, à ce son qui semblait s'échapper d'une voûte et qui imprimait à l'âme l'idée de la voix d'Horeb ou de Sinaï, Lagradna, tremblante, n'osant interpréter cette parole sinistre, resta agenouillée et les mains tendues vers cet être bizarre qui, se tournant vers la malade, lui posa la main sur le front en dirigeant sur cette place tout le feu vif de ses deux yeux qui brillaient comme deux bûchers. Puis il se retira à pas lents et sans bruit.

Il passe devant le comte, s'arrête, lui tend la main, serre la sienne et disparaît de la chambre, de la galerie, du château et de la contrée. Personne, depuis cette apparition, ne le vit plus. Le comte tint sa main toujours tendue; celle de l'étranger était glaciale et avait passé à la sienne le froid mortel des pôles.

Lagradna jeta un cri perçant en remarquant que le gros enfant ressemblait parfaitement au vieillard, avec cette différence qu'il portait un caractère de jeunesse et de fraîcheur partout où la décrépitude des tombeaux et le froid de la mort se faisaient sentir chez le Centenaire. A ce cri le comte accourut et fut frappé d'étonnement; ses organes se dérangèrent pour toujours. Cette dernière scène fut trop forte pour son imagination puérile: dès lors, l'enfance fut son état, et la mort devint la seule chose qu'on pût lui souhaiter en voyant sa triste existence.

La nuit était très avancée. Lagradna et le comte achevèrent de la passer au chevet de la comtesse, dont le visage calme et reposé souriait en dormant. L'aube ne tarda pas à blanchir les créneaux du château; et, lorsque le jour fit pâlir la lumière des bougies, la comtesse se réveilla!... Quel réveil!...

– Souffrez-vous, madame? dit Lagradna.

– Moi, pas du tout, répondit-elle.

– Vous avez bien souffert? reprit le comte.

– Quand donc? dit-elle en caressant son enfant dont les yeux étaient déjà ouverts.

L'étonnement de la sage-femme fut grand à ces paroles, ou plutôt il n'y a point d'expression pour le rendre; elle resta ébahie, regardant tour à tour le comte et la comtesse.

Le délire d'une mère qui voit son premier-né peut s'excuser, mais ce qui prouva que la comtesse n'avait qu'un bien faible souvenir des événements de la nuit, tout en sachant qu'elle était mère, c'est qu'elle se leva comme à son ordinaire, et qu'elle prit le grand air à sa fenêtre.

– Madame, vous risquez votre vie!... s'écria la vieille sage-femme.

– *Il* m'a dit que non (la surprise fut au comble), *il* m'a dit que je n'avais rien à craindre.

Et la comtesse, comme se souvenant d'une recommandation que Béringheld le Centenaire lui aurait faite, se tourna vers sa table de nuit et but la liqueur d'un seul trait.

– Personne ne vous a parlé? dit le comte.

– Personne! s'écria-t-elle avec un léger accent d'ironie, *il* m'a parlé toute la nuit.

– Qui?...

– Je ne sais... j'en ai un souvenir confus, comme celui de mes douleurs et de mon sommeil. *Il* n'est pas d'une

organisation commune: ses os sont dix fois gros comme les nôtres, ses nerfs sont roides, ses fibres comme des tuyaux de fer.

– Qui? dit le comte.

– *Lui!* répondit-elle avec naïveté.

– Mais... fit observer le comte terrifié.

– Je n'en sais pas davantage, reprit-elle.

A ce dernier mot, elle regarda son enfant, qu'elle berça sans s'étonner de la ressemblance qu'il avait avec le portrait de Béringheld-Sculdans, dit le Centenaire; et elle lui présenta son sein, en ayant eu la joie de lui entendre jeter un cri; première jouissance! il lui sembla que son enfant lui avait parlé.

– Il est né le jour des Morts, dit Lagradna.

– *Il est peut-être destiné à vivre longtemps,* répondit la comtesse.

Tout le château fut plongé dans une surprise inexprimable en apprenant toutes ces circonstances, qui furent encore rendues plus incroyables par les commentaires qu'on y ajouta. Il passa pour certain dans toute la contrée que le diable avait accouché Mme de Béringheld, et que le fils du comte était un effrayant prodige. Au milieu du tumulte et des bruits, Mme de Béringheld resta calme et ne s'occupa que de son enfant, qu'elle idolâtrait.

CHAPITRE ONZIÈME

Butmel et Lagradna. Histoire de Butmel. Enfance de Tullius.

Le comte de Béringheld fit baptiser son fils par le complaisant Père de Lunada, avec le nom de Tullius: c'était celui du premier chef de cette famille antique.

Marguerite Lagradna retourna chez elle le lendemain du baptême; la comtesse lui avait donné une somme d'argent considérable en lui disant:

— Tiens, Lagradna, c'est par *son* ordre que je te remets cette petite fortune; *il* m'a dit de te répéter les mots qu'*il* a proféré après ta prière pour revoir Butmel.

Lagradna, se rappelant que Mme de Béringheld dormait alors du plus profond sommeil, et que *l'homme* s'était contenté de poser la main sur le crâne de la comtesse, ne mit plus en doute que l'esprit de Béringheld ne sortît de la tombe, par un décret du Ciel, pour opérer de telles merveilles.

— Je ne veux pas, m'a-t-il dit, que Lagradna souffre plus longtemps, le terme est expiré; si je l'avais su plus tôt, si j'étais venu en ces lieux auparavant, j'aurais allégé par la fortune sa misère d'amour!... Qu'au moins elle soit heureuse tout à fait pendant quelque temps.

La comtesse, en répétant ces mots exactement, paraissait les retenir gravés dans son âme par une force supérieure et immuable dans ses effets . . . .
. . . .

Lagradna se dirigeait vers sa chaumière, à l'instant où le soleil dorait les montagnes des magnifiques couleurs de son couchant; des nuages orageux s'élevaient lentement à l'orient et semblaient les linceuls du jour près de finir.

Le village, placé dans un site pittoresque, resplendissait de toutes les beautés de la nature; mais son aspect ne laissait plus à la sage-femme qu'un douloureux plaisir et redoublait sa mélancolie.

En effet, cette soirée ressemblait exactement à celle où Butmel avait reçu d'elle l'aveu de son amour.

La pauvre femme ne put chasser ce souvenir, et de douces larmes roulèrent dans ses rides.

Tout en ne croyant pas à la prédiction du Centenaire, elle marchait entourée du prestige enchanteur de la nature, en sentant son cœur se rajeunir; et déjà sa démarche n'avait plus cette pesanteur des pas de la vieillesse...

— Enfin, se dit-elle, si Butmel doit revenir, ce ne peut être que dans cet instant...

Elle approche, et sur le banc qui garnit sa porte ombragée par un rosier planté de la main de Butmel elle voit un vieillard en cheveux blancs, fidèlement assis à la place qu'autrefois Butmel occupait, et qui ne fut jamais occupée par d'autres. La vieille s'avance... elle reconnaît Butmel qui lui tend les bras! Ses pieds poudreux, son front couvert de sueur et son attitude annoncent qu'il revient d'un long voyage.

— Butmel! mon cher Butmel!...

— Marguerite!... ma chère Marguerite!...

Les deux vieillards mêlent l'argent de leurs chevelures; la sage-femme, en délire, montre avec un geste de folie le collier de grains de verre qui ne quitte jamais son cou, et Butmel lui fait voir la modeste tasse qu'elle lui a donnée.

HISTOIRE DE BUTMEL

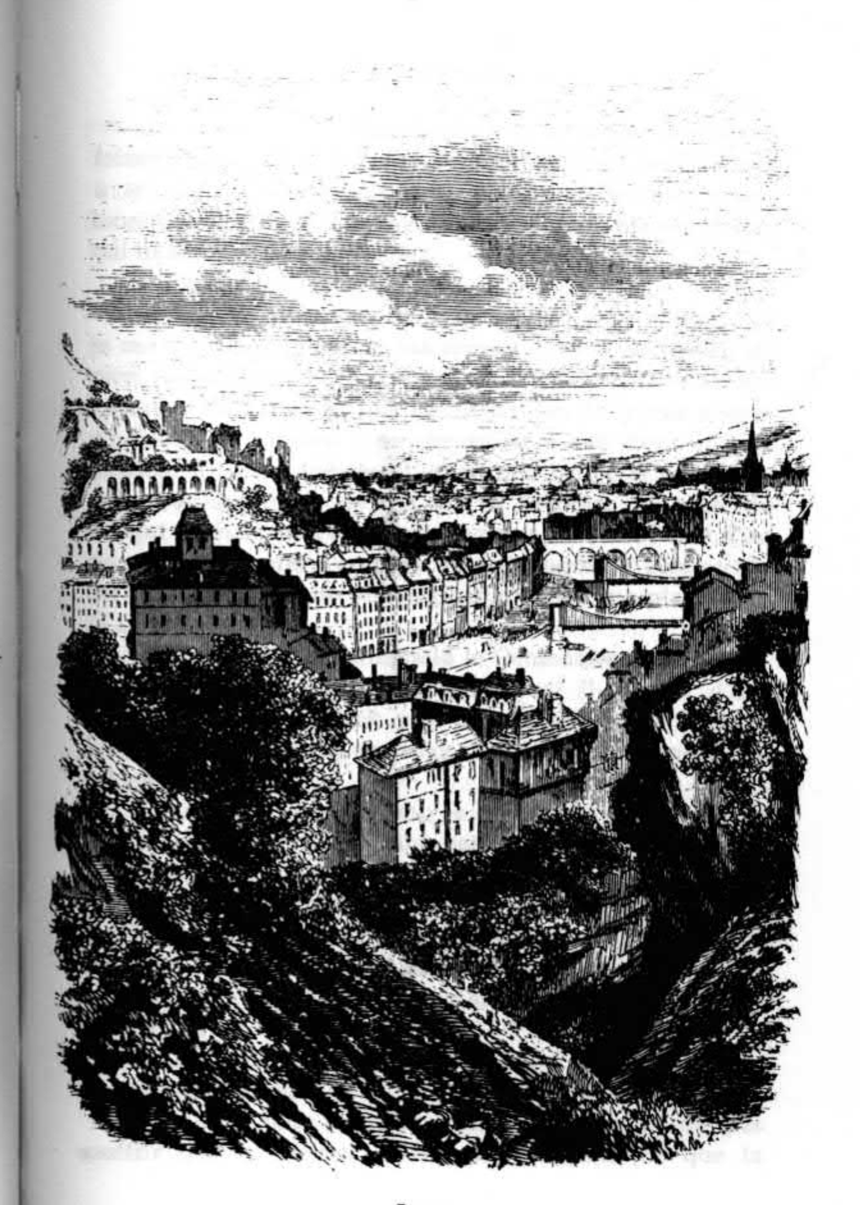
Après que les larmes enivrantes de la joie eurent cessé de couler, lorsque Lagradna et son cher Butmel furent seuls devant un foyer de branches de sapin, que l'amante, presque centenaire, eut demandé par quel concours d'événements ils se revoyaient après plus d'un demi-siècle, voici en peu de mots ce que répondit Butmel:

– On m'emmena à Lyon où un arrêt du Grand Conseil enjoignait de me juger. Mon procès ne fut pas long: deux ou trois témoins que je ne connais pas, et dont les noms ne m'indiquaient pas qu'ils fussent d'ici, déposèrent contre moi. Ma condamnation me parut écrite avant seulement que ces trois honnêtes gens eussent parlé. Ils en dirent bien plus qu'il n'en fallait pour me faire passer pour un épouvantable criminel... Je n'ai même pas retenu leurs noms! Ma perte était jurée, et, quand j'aurais été sûr de vivre, je ne leur en aurais jamais voulu. Cependant il y en eut un qui me sembla un bien grand scélérat: je le plaignis au fond de mon âme. Je n'avais pour moi que mon innocence et mon langage simple et naïf: je fus condamné. L'on me reconduisit dans ma prison; je me mis à penser à toi, à ta douleur!... je songeai combien tu serais plus malheureuse que moi, puisque tu me survivrais!

Lagradna s'approcha de Butmel, prit sa main desséchée, la serra dans les siennes, qui ne l'étaient pas moins; et, reportant cette main chérie sur son cœur, elle rassembla tous les feux de l'amour dans le regard attendri qu'elle jeta sur ce vieillard en cheveux blancs.

– Vois mes rides, dit-elle, vois les traces de ma douleur!... tu es le seul homme qui soit entré dans cette chaumière depuis que tu en es parti!...

Il y eut un moment de silence. Bientôt le vieux Butmel reprit:



Lyon

— La veille de mon supplice arriva bien vite (Lagradna frémit). Je dormais du plus profond sommeil, et je rêvais à toi, lorsque j'entendis dans mon rêve le bruit d'une lourde chute; elle fut suivie des sons d'une voix sépulcrale qui m'appelait par mon nom:

» — Butmel!... Butmel!...

» Cette voix avait dans mon songe une telle réalité, que je me réveillai... Juge de ma terreur quand, au milieu de mon cachot souterrain, que des murs épais environnaient, j'aperçus un homme d'une haute stature. Je frémis encore d'horreur en pensant à sa chevelure, à son front et à la grosseur de ses membres. Il tenait une lampe et me regardait avec une tendresse qui me fit trembler. La porte de fer qui fermait ma prison n'était point ouverte: l'idée d'un pouvoir surnaturel s'empara de mon esprit à l'aspect de cet être, auquel je ne pouvais assigner aucune place dans la création.

— C'est l'esprit de Béringheld le Centenaire.

— Ce fut justement l'idée que j'eus! Il me dit d'une voix sourde, qui n'avait plus les caractères de la voix humaine, car c'étaient des sons rauques presque indéfinissables:

» — Butmel, tu es innocent, je le sais! Le vrai coupable devait se soustraire à la peine que les enfants des hommes appliquent à leurs semblables, parce qu'il est des actions nécessaires. Cette raison plus qu'humaine ne peut pas être expliquée à ceux qui ne vivent qu'un jour. Apprends que le comte Béringheld était innocent aussi; mais la justice humaine ne pouvait se passer d'une victime, et pour ton malheur je t'ai choisi!...

» Ces mots me jetèrent dans un grand trouble, et je ne pus trouver une parole.

» — Je dois donc, continua-t-il, te délivrer et ne pas souffrir que tu meures. Suis-moi, et regarde ce que la

connaissance de tous les lieux où l'homme réduit son semblable au désespoir me donne de puissance pour devancer quelquefois le bourreau quand on est criminel!... et pour sauver l'innocent.

» A ces paroles, il porta sa main dans la voûte, et une énorme pierre, qu'il soutint sans fatigue, se détacha: il me prit par les pieds et m'éleva dans le vide formé par l'absence de cette pierre; puis, me remettant la lampe, il m'ordonna de me placer à gauche, et, plaçant ses mains sur le bord de la voûte brisée, il s'enleva par la seule force de ses poignets jusqu'à ma place. Dans un clin d'œil il fut à mes côtés. Une corde fixée dans la pierre qui gisait en bas lui servit à la remettre à sa place, dans le cintre humide de mon cachot; et, unissant nos forces, nous l'attirâmes jusqu'à ce que le vieillard, examinant une ligne noire tracée de notre côté, jugeât qu'elle était arrivée au niveau de toutes les autres. Du mortier se trouvait tout préparé; il la maçonna de manière à ce que dans vingt-quatre heures il devenait impossible de reconnaître par où nous nous étions enfuis.

» Nous rampâmes dans un boyau très étroit qui nous conduisit dans un des égouts de la ville, et de là sur le Rhône, où une barque nous attendait.

» Tout ce que m'ordonna cet être magique portait un tel caractère; il régnait dans toute sa personne une si grande conscience de sa force plus qu'humaine, qu'il semblait savoir d'avance que personne ne lui résisterait.

» Son ascendant sur moi m'empêcha de faire une seule réflexion; je n'avais pas le courage de penser; et, lorsque je voulais lui parler, ma langue était comme glacée dans ma bouche. En fuyant ainsi, je m'avouais criminel...

» Telle fut l'idée que j'eus lorsque nous fûmes à Marseille. Le vieillard m'emmena sur un vaisseau, et nous partîmes pour la Grèce que nous traversâmes; puis nous arrivâmes

en Asie sans que mon guide eût prononcé une seule parole devant moi. Il savait toutes les langues et jetait l'épouvante dans toutes les âmes. Il me conduisit jusque dans les Indes, dans un pays dont j'ignore le nom.

» Nous traversâmes une foule de pays et de nations, et partout mon guide miraculeux allait trouver, dans un endroit écarté des villes, des vieillards ou des femmes qu'il plongeait, par son seul aspect, dans le plus profond étonnement, et auxquels il parlait leur langue. A voir les hommages qu'on lui rendait, il était facile de présumer qu'on le prenait pour un dieu. Les uns lui remettaient des plantes, objets des plus longues recherches; les autres, des produits minéraux, ou des raretés qui ne se rencontrent qu'une fois par siècle, telles que la graine du *Soan-Leynal*, ou la boule qui se forme dans la cervelle du tigre, et que les Tartares nomment *likaï*.

» Enfin nous arrivâmes sur les bords d'un fleuve large, rapide, qui coule au pied d'une montagne extraordinairement élevée. Le grand vieillard me fit gravir cette montagne: environ à la moitié, nous rencontrâmes une grotte profonde à l'entrée de laquelle était un vieillard vénérable. Aussitôt qu'il aperçut mon guide, il se prosterna à ses pieds et les baisa. Le Centenaire ne parut pas faire grande attention à ces marques de respect auxquelles il paraissait habitué.

» — Butmel, me dit-il en français — c'étaient les premiers mots que je lui entendais prononcer depuis Lyon — Butmel, vous ne pouviez rester en France où vous auriez été découvert; et, par une foule de raisons, vous ne pouvez plus y rentrer: la première, c'est que je ne le veux pas; celle-ci doit suffire.

» Vous ne manquerez de rien en ces lieux, vous serez choyé. L'on vous fera vivre longtemps; vous jouirez de tout, excepté de la liberté; car je vous défends de passer le

pied de cette montagne. Lorsque la face des pays que nous avons quittés sera renouvelée, lorsqu'une génération aura passé, si vous vivez encore, alors vous pourrez revoir votre patrie! Fussé-je au bout de l'univers, je donnerai l'ordre de votre départ, et ces vieillards, dépositaires sacrés d'une science inconnue, entendront ma voix, verront mon signal; alors le jour où vous serez libre vous sera signifié.

» Ayant dit, il se tourna vers le vieillard, s'entretint avec lui dans un idiome barbare; puis le lendemain disparut, accompagné d'une foule de vieillards singulièrement vêtus, qui tous le contemplèrent avec respect et le suivirent longtemps des yeux.

» L'on m'assigna pour demeure une grotte tapissée de coquillages et ornée d'une foule de choses. L'on me prodigua toutes les jouissances de la vie orientale; mais, toutes les fois que je voulais franchir le pic de la montagne, je trouvais un homme armé qui s'élançait sur moi.

» Sur cette montagne, je fis connaissance avec des hommes et des femmes de diverses nations; ils m'apprirent leurs langages; et tous ces êtres, enlevés à leur patrie par les bras de mon guide, me contèrent les choses les plus surprenantes: leurs aventures semblaient se disputer les événements les plus surnaturels où toujours le Centenaire jouait le principal rôle.

» Je t'en raconterai souvent, et tu frémiras plus d'une fois. Je fis la remarque suivante: tous ces individus obéissaient ponctuellement à leurs gardiens qui paraissaient les aimer. A certaines heures, le gardien arrivait, prenait la main de celui dont la personne lui était confiée, et sur-le-champ l'homme ou la femme baissait la tête en suivant ce qu'ils nommaient le *brahmine*. Je les questionnai plusieurs fois sur cette singularité: personne ne put me répondre; il n'y en eut qu'un qui, une seule fois, me dit:

» — *Je vais dormir!*

» Enfin, il y a environ *neuf mois,* vers le 1er mars 1780, mon brahmine me dit que le Centenaire venait de lui ordonner de me laisser partir; enfin, que tu m'attendais; car il t'appela de ton nom de Marguerite Lagradna. Je fus stupéfait. Je partis... et me voici!...

Lagradna l'interrompit.

— Butmel, dit-elle, le Centenaire était ici il y a deux jours; il y était il y a neuf mois, et il y a neuf mois, lorsque je lui ouvris la grille, je lui criai: « Butmel! Butmel! » Il fit entendre un effroyable éclat de rire, et me répondit *que tu n'étais point mort!*

Butmel, après un long silence, s'écria:

— L'on m'a raconté des choses plus extraordinaires encore! Marguerite, craignons Dieu! et ne cherchons pas à pénétrer de pareils mystères. . . . .
. . . .

Telles furent toutes les circonstances qui accompagnèrent la naissance du général Tullius Béringheld: nous les avons rapportées avec la plus grande fidélité, parce que le général paraît dans mon manuscrit y attacher une espèce d'importance.

Ce n'est pour ainsi dire que maintenant que commence la vie du général.

Nous verrons par la suite comment elle peut se lier à tous les événements du passé, du présent et de l'avenir de cette histoire.

CHAPITRE DOUZIÈME

Mort du comte. Enfance de Tullius. Ses dispositions. Comment la Révolution n'atteignit pas la famille Béringheld. Véryno.

Mme de Béringheld voulut nourrir elle-même son enfant, à qui elle prodigua tous les soins ingénieux et tendres que l'amour maternel inspire aux intelligences les plus bornées; il semblait que cette âme, faible et nulle dans tout le reste, eût été dédommagée par la nature en recevant une puissance de tendresse où s'étaient réfugiés tout l'esprit et tous les sentiments qui peuvent animer l'âme d'une femme. Son fils lui tenait lieu de tout; elle l'adorait, se contentait d'un geste, d'un regard, et une douce correspondance semblait s'établir entre les yeux de la mère et du fils.

Elle jouissait, par une mesure continue, suave et délicieuse, de tous les plaisirs des mères. Elle assistait au développement de ce petit être comme à un spectacle, et les soins pénibles qu'exigeait sa faiblesse étaient sa plus douce occupation.

Nul visage étranger ne s'interposa entre elle et son fils, dont elle eut tous les sourires; elle entendit son premier mot, elle le vit former son premier pas.

Le Père de Lunada prit aussi beaucoup d'affection pour le petit Tullius, et il remarqua dans l'héritier de la maison des indices qui prouvaient qu'il en serait le régénérateur.

Quant au comte de Béringheld, il mourut un an après, dans un état d'imbécillité qui laissa peu de place aux regrets.

Depuis longtemps Mme de Béringheld avait au fond du cœur porté le deuil de son mari.

La mort du comte produisit sur elle l'effet d'une nouvelle que l'on annonce à quelqu'un qui en est instruit depuis longtemps.

Il avait nommé le Père de Lunada tuteur de son fils, conjointement avec la mère; mais le bon père ne prit qu'un pouvoir tout à fait en dehors des attributions de la comtesse. Il le fit naturellement et de lui-même; car, depuis que la comtesse avait un fils, le caractère de cette faible femme avait pris une sorte de consistance; son âme paraissait retrempée.

L'enfance du jeune Tullius offrit des singularités assez remarquables, en ce qu'elles présageaient ce qu'il deviendrait un jour. Il déploya dès l'âge de huit ans une ténacité et une ardeur extraordinaires dans tout ce qu'il entreprenait.

Rien, sous sa main, n'était indifférent; et jusque dans les palais de sable, que ses doigts enfantins élevaient, on distinguait une précoce intelligence des proportions et des lignes.

Les artistes cherchent l'accord dans ce qu'ils nomment le beau idéal. Il avait une singulière aptitude pour découvrir, chercher et trouver; mais, une fois qu'il arrivait à son but, qu'il parvenait à un résultat, tout était dit: il volait à une autre conquête.

Par exemple, un jeu nouveau le captivait tout entier; une fois appris, il n'y trouvait plus aucun plaisir. Il en était de tout ainsi.

Tullius tendait toutes ses facultés à la conquête; mais il n'aimait que le combat, jouissait peu de la victoire, et se lassait promptement du repos. Le Père de Lunada s'étonna des progrès que Tullius fit dans les sciences faciles que ce bon jésuite lui enseigna, et il s'étonna encore plus du

dégoût que le jeune homme manifesta pour les richesses monastiques et l'ergotage des théologies.

Les idées de Tullius grandirent avec lui d'une manière étonnante: sa mère, au comble du bonheur de cette perfection, l'idolâtrait; et le jeune Béringheld fut habitué à voir tout plier sous sa volonté. Cette obéissance de la part d'êtres plus grands et plus forts que lui, loin de le rendre despote et capricieux, lui démontra, une fois pour toujours, qu'il ne fallait jamais rien demander que de juste et d'honnête.

Il agissait en cela bien autrement que tous les enfants; cette anomalie indiquait déjà un homme extraordinaire que la raison éclairait de bonne heure.

Les mathématiques lui plurent singulièrement: il en apprit tout ce que le bon Père de Lunada en savait; il en sut même bientôt davantage.

Au milieu de toutes ces qualités, il y en avait une qui brillait au suprême degré: c'était une tendance prononcée à l'exaltation, unie à la grandeur chevaleresque de ses aïeux. Régulus était son héros de prédilection.

Quand on causait avec ce jeune enfant, on oubliait la laideur originale et spirituelle de son étrange figure, pour admirer la vivacité de ses reparties et la noble candeur des sentiments qu'il exprimait dans une élocution aussi facile que brillante.

Néanmoins on remarquait encore (c'est au Père de Lunada que nous devons ces observations), on voyait, dis-je, que cette tendance à tout découvrir l'amenait à un profond dégoût pour les choses humaines, à une mélancolie extrême; et l'on pouvait répondre que ce jeune génie ne vivrait qu'en trouvant un sujet inépuisable de recherches et de travaux. Une fois qu'il était détrompé de sa croyance sur telles choses que ce fût, son enthousiasme cessait, tout finissait, et il fallait un autre aliment à sa curiosité et à

son ardeur. A le voir, on aurait dit qu'un feu subtil circulait dans ses veines, et cette grande activité ne diminuait en rien sa bonté naturelle et sa pitié touchante.

Ainsi, l'on peut imaginer avec quelle aptitude et quel enthousiasme il parcourut le champ vaste des sciences. La bibliothèque de Béringheld lui fournit tous les livres qui lui étaient nécessaires.

Il les dévora plutôt qu'il ne les lut.

Son amour pour sa mère l'emportait sur tous ses goûts et sur toutes ses passions naissantes, et il sacrifiait tout au désir de lui plaire, malgré une violence naturelle qui ne cédait à aucun des moyens ordinaires de répression.

Aussi l'heureuse mère vivait de la vie de son fils, et tremblait souvent en songeant avec quelle furie les passions se déchaîneraient dans cette âme énergique et amoureuse des extrêmes.

De grandes vertus ou de grands crimes, selon le hasard des circonstances, tel est l'avenir que promettent ces caractères destinés à imposer aux hommes l'admiration ou la terreur.

Pendant sa première enfance, il embarrassait souvent son précepteur par des questions qui annonçaient en lui une forte préoccupation des grandes choses, et par des réponses où se déployait la critique fine et sagace d'une intelligence encore libre des préjugés qui font la base de toute éducation.

Plus tard, quand il put juger son maître, il le consulta moins souvent que les livres qu'on avait mis à sa disposition.

A dix ans, attaché par le merveilleux, il écoutait avec avidité les récits que la vieille Lagradna et Butmel lui faisaient tour à tour des mystères de sa naissance, des traditions qui couraient sur son ancêtre Béringheld-Sculdans le Centenaire, lequel vivait encore, quoique né en

1450, et qui parcourait l'univers depuis trois siècles et demi en conquérant toutes les sciences et tous les pouvoirs occultes.

On sent tout ce que ces faits merveilleux, racontés par Lagradna et Butmel, qui en avaient été témoins, devaient produire sur l'imagination du jeune enfant, ami de tout ce qui tenait au romanesque et à l'extraordinaire.

Quant aux faits que la sage-femme avait appris de son père et de son grand-père relativement à Béringheld le Centenaire, ils se coordonnaient si bien qu'il était impossible de n'y pas croire, et Tullius ne se trouvait heureux qu'entre les deux centenaires encore amoureux, qui lui racontaient ces histoires d'une voix cassée, dans une chaumière et au coin d'un feu qu'ils tenaient, disaient-ils, de la libéralité du Centenaire. Puis toutes les histoires des habitants du Mont-Coranel étaient une mine féconde que le vieux Butmel rendait inépuisable par la manière lente dont il les racontait.

Ces prodiges, ces enchantements, les diverses descriptions du Centenaire, et les formes bizarres sous lesquelles il apparaissait dans tous les pays du monde, se gravaient dans la jeune tête de Tullius: il admirait le bonheur de cet être privilégié qui devait connaître toutes les sciences, savoir toutes les langues, toutes les histoires, et qui portait dans son cerveau la somme totale des connaissances humaines.

Ainsi, dès sa plus tendre enfance, Tullius était frappé de la vérité de ces récits, et, lorsqu'il rentrait au château, en regardant sur le Péritoun pour tâcher de voir le grand vieillard, il demandait à sa mère si les histoires du ménage centenaire étaient véritables, et Mme de Béringheld, prenant un air grave, lui répondait:

— Tullius, j'ai vu le Centenaire, c'est à lui que je dois la vie: quand je vous mis au monde, nous aurions péri

vous et moi sans le secours de sa science. Tullius, vous le verrez quelque jour, car il vous aime.

— Mais, petite mère, disait l'enfant, est-ce qu'il a trois cents ans?

— Je l'ignore, Tullius; tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu le vieillard que t'a dépeint la vieille Marguerite.

— Et je lui ressemble?...

A ces mots, et pour ne pas répondre, la comtesse prenait son enfant dans ses bras et le couvrait de baisers: mais, peu satisfait de ces réponses, Tullius retournait chez Lagradna pour se faire répéter les merveilleux récits de sa naissance et des apparitions du Centenaire.

A douze ans, Tullius ne rêvait que des Grecs et des Romains; il parcourait les montagnes en leur donnant les noms de tous les lieux célèbres dans l'histoire, et là il s'échauffait en voyant le Péritoun baptisé du nom de Capitole; il admirait les Thermopyles, le cap Sunium, et la Vallinara était tour à tour la plaine de Chéronée, Orchomène, le Champ de mars et le Forum.

A quinze ans, il comprit les mystères de la vie sociale; il s'aperçut que l'on gouvernait les hommes en leur mettant un frein comme à des chevaux, c'est-à-dire en se rendant maître de leurs goûts, en flattant leur amour-propre et en servant leurs passions. Il vit le monde divisé en deux classes distinctes, les grands et les petits. Il conçut que tout homme devait d'abord, pour son propre bonheur et pour pouvoir faire celui des autres, s'efforcer de se ranger dans la classe des plus puissants.

A seize ans, il ne pensa plus qu'à la gloire, aux batailles et à tout ce qu'il y a de sonore et de creux dans la vie humaine.

Le pouvoir, les hauts faits, les triomphes, le séduisirent; et la trompette éclatante qui réveillait Thémistocle vint étourdir son oreille.

C'est ici, c'est à cet âge que nous allons le prendre, en passant sous silence ses chasses dans les montagnes, ses courses et ses espiègleries qui toutes cependant portaient un singulier caractère d'originalité et accusaient des idées qu'il n'est pas permis à tous les enfants de laisser percer, sous peine d'être des génies et de se faire détester par les parents dont les enfants sont des imbéciles.

On était en 1797.

Les effets de la Révolution avaient été nuls pour le village et le château de Béringheld, que leur situation rend inaccessibles aux conséquences meurtrières du système d'alors.

Le jeune Béringheld, étant mineur, ne pouvait être l'objet d'aucune envie et d'aucune haine.

D'un autre côté, le représentant du peuple et le chef du département dont le village de Béringheld fit partie se trouvèrent d'anciens moines, amis du Père de Lunada, et avec lesquels il avait eu des correspondances secrètes touchant la Compagnie de Jésus (correspondances autrefois criminelles qui pourraient bien expliquer comment l'esprit du Centenaire avait imposé silence au révérend père lors de leur fameuse conférence nocturne). Ainsi le Père de Lunada, tuteur du jeune de Béringheld, préserva son pupille et sa mère de tout danger.

C'est ici le moment de parler du garde général des bois de la couronne et de sa jeune et aimable femme. Ce garde, nommé Véryno, fut chargé, par le Père de Lunada, de l'administration de tous les biens de la famille de Béringheld.

Lors de la mort du comte, l'immensité des propriétés de celui-ci ne les rendait pas propres à être gouvernées par le Père de Lunada et par Mme de Béringheld. Véryno, en dirigeant cette vaste fortune, était dans son élément; la nature l'avait créé tout à la fois honnête homme et habile administrateur.



Le représentant

A l'époque où tout citoyen pouvait prendre sa part de souveraineté générale, Véryno favorisa le premier élan de notre révolution, dont il ne prévoyait pas les excès.

Il réussit à réaliser les sommes que la famille Béringheld possédait à Paris, chez plusieurs banquiers; et, prévoyant des malheurs, il eut le bon esprit d'envoyer cet or à Béringheld, où il dormit enfermé soigneusement.

La maison Béringheld possédait encore de grands châteaux dans plusieurs départements: partout l'on n'y vit que l'homme d'affaires Véryno, que la protection des personnages qui se succédèrent dans ce qu'on appelait le gouvernement républicain rendait invulnérable.

Enfin l'honnête Véryno fit entendre à Mme de Béringheld que ses châteaux inutiles devaient être abattus, parce que leur destruction par l'ordre du citoyen Béringheld, son fils, lui procurerait de l'argent sans diminuer les revenus, et, ce qui serait encore plus précieux, une sauvegarde par une espèce d'approbation au système alors en usage. De plus, Véryno semait la nouvelle que le jeune Béringheld allait se rendre aux armées comme simple soldat.

Ces manœuvres savantes et l'habileté de Véryno parèrent tous les coups, et la maison de Béringheld ne souffrit en rien de la tourmente révolutionnaire.

Un seul jour, en l'absence de Véryno, l'ordre fut expédié d'arrêter Mme de Béringheld et son fils comme aristocrates; mais une puissance invisible envoya le signataire à l'échafaud.

Véryno reçut des avis très salutaires d'un homme qu'il ne rencontrait jamais. Ce fut ainsi que ce sage administrateur augmenta les capitaux de la famille Béringheld et les siens propres par des opérations tracées dans certaines lettres anonymes qui ne le trompèrent jamais.

Toutes ces explications données, nous allons entrer dans les détails de la vie du général.

CHAPITRE TREIZIÈME

Désirs de Tullius. Fuite projetée. Elle échoue. Une marquise tombe des nues.

On était en 1797.

Le jeune Tullius, âgé de dix-sept ans, effrayait chaque jour sa tendre mère en ne parlant que des armées françaises, de leurs succès, de leurs revers, et de son envie démesurée d'aller partager les lauriers dont la jeunesse française faisait une si ample moisson.

— Suis-je fait pour passer ma vie dans un château gothique, au milieu de ces montagnes, et pour vivre en hobereau, sans que l'on puisse dire après moi: « Il fut un Tullius digne de ses ancêtres! »

— Mon fils, il y a des gloires qui ne font pas trembler les mères sur la vie de leurs enfants, disait Mme de Béringheld.

— Les sciences, répondait le vieux Père de Lunada, offrent un vaste champ où l'on moissonne des lauriers que des malheurs partiels ne souillent jamais. Mon Tullius, voyons! découvre une planète, sois Newton, sois orateur, sois poète, s'il le faut, et ton nom, mon enfant, passera d'âge en âge!...

A ces mots, l'œil du jeune homme s'enflammait; il voyait une larme sur la joue de sa mère, et il courait l'essuyer en l'embrassant.

Alors Mme de Béringheld détournait l'ardeur de son fils sur un autre sujet, en lui parlant d'aller à la recherche

de Béringheld le Centenaire. Alors elle obtenait quelques journées de répit, car le jeune homme songeait profondément lorsqu'il examinait les mystères renfermés dans le fait de l'existence de Béringheld-Sculdans.

Cent fois il lisait et relisait la lettre mystérieuse qui paraissait écrite par le personnage qui assista sa mère dans sa couche laborieuse; les initiales qui servaient de signature lui semblaient évidemment celles des noms de Béringheld-Sculdans.

Un événement vint ajouter à ses incertitudes sur la vraisemblance d'un pareil fait, que sa raison lui faisait révoquer en doute. Véryno, l'intendant, arriva au château; et, rendant compte de toutes ses opérations, il parla de lettres anonymes: Tullius demanda sur-le-champ à les voir pour les comparer à celle du 28 février 1780.

Véryno, tirant de son portefeuille la première venue, présenta la suivante:

Sortez de Paris aujourd'hui, parce qu'un mandat d'arrêt est décerné contre vous par le parti qui triomphe.

Rentrez après-demain, parce qu'il n'y aura plus de danger.

Vendez vos assignats aussitôt que vous le pourrez, car ils vont tomber dans le discrédit.

B. S.

Le jeune Tullius frémit et pâlit en reconnaissant l'écriture du billet mystérieux; mais il triompha promptement de cette première faiblesse, et sentit redoubler sa curiosité en reconnaissant qu'on ne pouvait mettre en doute l'existence d'un être mystérieux qui protégeait sa famille.

Enfin, les nouvelles de l'armée devinrent de nature à tout contrebalancer dans l'esprit du jeune Tullius; et, sans rien dire, il se disposait, le 10 mars 1797, à partir de

Béringheld avec Jacques Butmel, neveu du fiancé de Lagradna, lorsqu'une aventure l'arrêta.

Un des soins du Père de Lunada, et même son soin principal, avait été de préserver le jeune homme du *péché de la chair,* pour nous servir des expressions du vieux jésuite; il y était parvenu en maintenant Tullius dans une tension d'esprit continuelle au moyen des études et des travaux dont il le surchargeait.

D'un autre côté, il ne lui peignait les femmes que des couleurs les plus sombres; il lui démontrait qu'en se livrant aux femmes on se préparait des chagrins produits par leurs petites passions et leurs fantaisies qui nous subjuguaient par une singulière loi de la nature; que les grands hommes ne conservaient leur génie et leur activité qu'en ne perdant pas leur énergie dans ce commerce matériel et sans charme.

Enfin le bon père, qui avait toujours un faible pour son ordre, assurait à Tullius que ce qui avait rendu sa Société si puissante, c'est que tous ses membres faisaient vœu de chasteté, ce qui tournait ces esprits élevés vers les hautes spéculations de la science, de la politique et des lettres.

Mme de Béringheld n'était pas tout à fait de l'avis du bon père; mais elle ne trouvait point d'arguments victorieux quand le Père de Lunada lui disait que son fils se sauverait de l'enfer par la chasteté, et que du reste le goût des femmes se développerait toujours assez tôt en lui.

Mme de Béringheld pensait que si cette privation devait procurer à son fils la félicité des anges, il fallait bien en prendre son parti, parce qu'un bonheur éternel valait beaucoup mieux que quelques instants d'un bonheur fugitif.

Alors le Père de Lunada faisait observer qu'il n'y avait pas de privation pour Tullius, parce qu'on ne désire pas ce qu'on ignore.

La comtesse, tout en se taisant et malgré sa grande dévotion et sa confiance dans les avis de Lunada, ne pouvait s'empêcher de souhaiter au fond de l'âme de voir son fils le plus heureux possible: or, comme une femme sait à quoi s'en tenir sur cet article, elle trouvait son fils malheureux.

Elle n'osait toucher cette corde si sensible; mais elle aurait de bon cœur sacrifié quelque chose pour qu'une femme du monde, entre trente et trente-cinq ans, habitât un château à une lieue du sien; que cette femme fût belle, spirituelle, et que, sage héritière des maximes d'une cour détruite, elle aimât les jeunes gens plutôt que les hommes d'un certain âge.

Tullius, ignorant sur cette partie autant qu'il était savant sur d'autres, n'en ressentait pas moins ce que saint Augustin appelle *des avis de la nature*. Chaque fois que dans les montagnes il rencontrait une jeune fille jolie, à la taille svelte, il s'enflammait, la regardait, n'osait lui parler ni lui serrer la main, et l'embrasser lui paraissait impossible.

On voit qu'il n'existait pas de lycées dans cette partie de la France; car si le jeune Béringheld y avait été mis seulement vingt-quatre heures, je réponds qu'il aurait, au sortir de classe, embrassé les jeunes filles sans rougir ou en rougissant.

Cependant Véryno, l'intendant, avait eu en 1781 une fille qu'il nomma du doux nom presque italien de Marianine; elle entrait alors dans sa seizième année. Souvent elle rencontrait le jeune Béringheld dans les montagnes; mais, comme ils étaient aussi timides l'un que l'autre, leurs discours n'allaient pas seulement jusqu'au demi-tiers de l'alphabet de l'amour, et leurs promenades n'aboutissaient guère qu'à cueillir des fleurs, prendre des oiseaux ou chasser; Tullius emportait un fusil, et Marianine l'accompagnait et portait le gibier.

Marianine et Tullius, bien qu'ils eussent un doux pen-

chant l'un pour l'autre, en restèrent au serrement de main: cependant la jeune fille, comparativement plus âgée, était aussi la plus avancée dans l'alphabet; et Béringheld, tout laid qu'il se présentait à sa jeune et timide imagination, ne lui en paraissait pas moins le plus joli garçon du monde, ayant l'âme la plus belle et la plus franche que l'on pût trouver.

La tendre Marianine n'exprimait rien qu'avec un sourire, et ce sourire prenait une nouvelle grâce lorsqu'elle parlait à Tullius. Pour elle, Béringheld déployait toutes ses forces, son éloquence, son savoir.

Ces deux êtres charmants s'aimaient sans que le jeune homme s'en doutât; pour Marianine... elle en avait bien quelques soupçons.

Ainsi, le 10 mars, Béringheld se disposait à quitter ses chères montagnes, le bon Lunada, Marianine et sa mère: il devait partir pendant la nuit, et il ne rentra au château qu'après avoir convenu avec Jacques du signal et des apprêts.

Le déjeuner se passa d'une manière silencieuse; Mme de Béringheld remarqua en tremblant l'expression inaccoutumée du visage de son fils; ce visage était un miroir fidèle des pensées qui se pressaient dans son âme. On y lisait comme dans un livre.

Or, on ne quitte pas une mère adorée, on ne la laisse pas dans le chagrin sans faire de sérieuses réflexions, et Mme de Béringheld, trop peu physionomiste pour les deviner, était toutefois trop bonne mère pour ne pas voir que son fils avait de l'inquiétude, et qu'il roulait quelque projet dans sa jeune et bouillante cervelle.

Le jeune homme se leva brusquement après le déjeuner, et passa de la salle à manger sur le perron du château; sa mère l'y suivit doucement.

— Qu'as-tu donc, mon fils? tu fronces le sourcil, et ta

figure ressemble à celle de ton ancêtre le Centenaire!...

Et elle se mit à sourire, mais ce sourire déguisait une inquiétude mortelle.

Tullius s'était détourné; la pauvre mère, inquiète, examinant toujours le visage de son fils, y vit briller des larmes qui firent couler les siennes: à son tour Tullius regarda sa mère, et, la prenant dans ses bras, il la serra avec force en l'embrassant à plusieurs reprises.

— Tu as du chagrin, Tullius, dis-le-moi! ce n'est peut-être rien, et si c'est quelque chose nous serons deux à pleurer.

Ces touchantes paroles ébranlèrent l'âme du jeune voyageur.

En ce moment, ils virent, dans l'avenue qui précédait le tournebride, un cavalier singulièrement habillé qui faisait galoper son cheval à bride abattue, tellement que le coursier semblait avoir pris le mors aux dents.

Tullius ne connaissait dans le pays personne assez habile pour diriger un cheval avec autant de dextérité, et, ce qui dérangeait encore plus les conjectures qu'il formait, c'est que le cavalier, vêtu de blanc, portait un chapeau à plumes que l'éloignement ne permettait pas de distinguer.

Bientôt le cheval franchit le tournebride; alors Béringheld aperçut une robe, un chapeau de femme, un grand châle, et cependant les jambes du cavalier androgyne pendaient de chaque côté du cheval, et étaient chaussées par des bottes à l'écuyère.

En une minute la prairie est franchie; le cheval tout sanglant tombe mort au perron.

Tullius arrive assez à temps, et est assez adroit pour saisir dans ses bras une femme qui se serait infailliblement tuée: il la pose à terre; elle se dégage en riant de ses bras, monte lestement les marches qui résonnent sous le fer de ses bottes éperonnées, qui sont aussitôt couvertes par une

longue robe de drap; puis, posant son doigt sur le nez de Tullius:

— Merci, beau page! lui dit-elle.

Aussitôt elle se tourne vers Mme de Béringheld et lui dit:

— Suis-je bon écuyer, comtesse?...

— Eh! par quelle aventure vous trouvez-vous, ma chère, dans un pareil équipage? s'écria Mme de Béringheld.

— Ah! vous allez le savoir!

Et la jeune femme jette avec grâce ses bottes à droite et à gauche; elle sort de chaque énorme botte les deux plus jolies jambes et les deux plus jolis petits moules à souliers de satin blanc que l'on puisse voir; puis, prenant la comtesse par la main, elle entra en chantant dans la salle, s'assit et demanda à manger en ôtant son chapeau.

Alors elle laissa voir ses beaux cheveux noirs et un cou qui semblait tourné par Myron, et posé sur ses épaules par Phidias.

L'esprit, la gentillesse, la pétulance, l'ensemble gracieux de tous les mouvements de cette sylphide avaient pétrifié le jeune Tullius: il ne pouvait concevoir l'idée d'une pareille femme, car Mme de Béringheld et le reste des femmes du village, Marianine exceptée ainsi que sa mère, ne lui représentaient pas le sexe de manière à lui en donner une haute idée. Marianine, la belle Marianine, était d'un genre de beauté tout opposé à celui de l'inconnue, dont la vivacité et la grâce piquante plongeaient le jeune Béringheld dans un profond étonnement.

La singulière phrase par laquelle elle l'avait remercié de lui avoir sauvé la vie, le peu d'importance qu'elle paraissait y attacher, son joli mouvement pour chasser ses grosses bottes, son pied délicat, sa jambe si bien faite et la recherche de toute sa personne, furent autant de traits qui changèrent les idées du pauvre Tullius.

On peut juger de son empressement à suivre l'inconnue

et à se tenir à côté de sa mère, en fixant les yeux sur l'étrangère.

La jeune femme, en le voyant serré contre la robe de Mme de Béringheld, se mit à rire et s'écria:

— Il a l'air d'un petit poulet qui ne peut sortir de dessous l'aile de sa mère... Pourquoi l'ai-je appelé beau page? je m'en repens, en vérité!...

Ces paroles et le fin sourire dont elle les accompagna piquèrent au vif Béringheld, qui rougit et jura en lui-même de montrer qu'il était digne au moins du beau nom de page.

— Mais me direz-vous, ma chère... reprit la comtesse.

— Oui... oui... dit la jolie femme en mangeant avec un appétit admirable. Je pense, chère amie, que vous avez entendu parler de tout ce qui se passe; eh bien! nos marquisats ne sont plus de mise, et depuis sept ans la nation cherche un autre costume... Ah! dit-elle en s'interrompant, nous portons les cheveux à la *Titus*, des robes à la *grecque*, des chapeaux à la *victime*, il y a des femmes à qui tout cela va fort bien.

Et l'inconnue, de manger, de sourire de la manière la plus aimable; chaque mouvement était une grâce, chaque geste un attrait, chaque parole une perle qu'elle jetait.

— Depuis longtemps nous passions pour polis, reprit-elle, et autrefois on n'aurait pas souffert que l'on emprisonnât une marquise de Radvendsi: tout est changé. Un beau matin, sans attendre que j'aie fait ma toilette, on m'a claquemurée sans me demander: « Es-tu chien, es-tu loup?... » Ce n'est pas tout, ma chère amie, on a voulu me tuer: conçois-tu cela?... un jeune officier des mousquetaires gris m'a fait sauver de ville en ville, de forêt en forêt, et j'ai gagné ce pays-ci. Arrivée à G... l'on m'a reconnue, je ne sais comment.

— À ta beauté, reprit Mme de Béringheld.

— Peut-être! dit la marquise en riant et montrant les plus jolies petites dents à travers deux lèvres de corail; bref, j'ai trouvé là un honnête citoyen, car on s'appelle *citoyen* aujourd'hui; ma chère, nous sommes des *citoyennes*!... Ce citoyen donc se nommait Véryno.

— C'est notre intendant.

— Ah! vous avez encore des intendants!... s'écria la marquise de Ravendsi: les nôtres ont levé le masque! ils se trouvent aussi riches que nous; en vérité, tout change!... Quoi qu'il en soit, ce matin j'ai pris la culotte de peau d'un gendarme, son cheval, ses bottes, et me voilà. Je me suis un peu hâtée, car on avait mis des gens à ma poursuite... mais pour la forme. Un ancien jésuite, l'ami de je ne sais quel Père de Lunada, que vous devez avoir ici, lequel jésuite ou capucin est maintenant représentant indigne du peuple français, a pris sur lui de fermer les yeux, et le citoyen Véryno m'a dit que je ne serais point inquiétée ici. Quant à mes biens, mon hôtel, mes diamants et mes robes, qui soignera tout cela?... néant. Mais, comme disaient nos gens avant d'être peuple, le soleil luit pour tout le monde, par conséquent il doit luire pour les marquises.

Cette volubilité, l'esprit que Mme de Ravendsi mettait dans ses moindres paroles, ses gestes, ses sourires, sa moindre attitude, firent éprouver au jeune Béringheld les effets de l'*incantation*. Il était immobile et suivait de l'oeil tous les mouvements vifs, mutins, légers, de cette jeune femme.

Mme de Ravendsi fut flattée au dernier point de ce muet hommage, de cette admiration stupide, qui prouvent la beauté d'une femme bien plus énergiquement que les paroles les plus exaltées et les compliments les plus sincères.

— Pour quelque temps, ma chère comtesse, vous serez mon soleil et ma providence, sans que je vous souhaite de venir prendre votre revanche à Ravendsi.

— Vous êtes ici chez vous, dit Mme de Béringheld avec le sang-froid et la gravité qui ne l'abandonnaient que lorsqu'il s'agissait de Tullius.

Cette phrase, ainsi prononcée, avait un caractère de vérité, de franchise, qui mettait à l'aise.

— Je ne croyais pas, reprit la comtesse, que vous dussiez venir ici en proscrite, après vous avoir vue si brillante à la dernière fête de la Cour, dans l'hiver de 1787.

— Vous n'êtes donc pas revenue à Paris depuis? interrompit la marquise.

La comtesse montra par un geste que son fils avait rempli tous ses moments.

Le jeune Béringheld embrassa sa mère.

La journée fut pour Tullius un moment: quand la nuit arriva, quand Jacques vint faire le signal convenu, Béringheld descendit et dit à son confident que leur départ n'aurait lieu que dans quelques jours.

Je ne crois pas que l'on puisse dépeindre ni rendre par des paroles les millions d'idées qui se pressent dans la tête d'un jeune homme pendant la nuit, lorsque dans la journée il a entrevu vaguement, et pour la première fois, qu'une femme tient dans ses mains son bonheur, et que nous dépendons tous d'elle.

Tullius ne rêva que de Mme de Ravendsi; il étudiait en lui-même tout ce qu'il pourrait lui dire; il arrangeait d'avance ses phrases, il repassait dans son imagination les grâces mutines qui se jouaient sur cette jolie figure pleine de vivacité et d'esprit, et il ne savait que penser de ce nouveau sentiment qui se glissait dans son âme.

Il comparait la marquise à Marianine, et il s'étonnait de ce que Marianine ne fît naître en lui que des sentiments doux et suaves, tandis que le souvenir d'un geste de Sophie de Ravendsi l'éblouissait, en excitant chez lui une foule de désirs: l'une parlait au cœur, l'autre aux sens et à la tête.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Déclaration d'amour. Chagrin de Marianine. Bonheur de Tullius.

Un jeune oiseau qui voltige de branche en branche; un cygne qui se joue dans les eaux d'un lac; un coursier qui déploie ses forces et se livre à sa gaieté fougueuse dans la prairie qui l'a vu naître, un cristal dont les facettes resplendissent au soleil, les caprices d'un enfant adoré, ne sont que d'imparfaites images de Mme de Ravendsi: après avoir cherché dans les trois règnes de la nature d'imparfaites images de cette aimable femme, il ne me reste plus qu'à laisser le champ libre à ce que l'on n'a rangé dans aucune catégorie.

Je veux parler de l'imagination, de ce don céleste dont j'aime à croire le lecteur pourvu en abondance. Qu'il se figure donc notre pétillante marquise pourvue de toutes les grâces qui ont fait damner chacun de nous au moins une fois en sa vie.

A côté de ce portrait, plaçons Tullius Béringheld, encore étranger aux tons et aux manières qui forment le code des petits-maîtres, disant ce qu'il pense tout haut; tour à tour brusque ou emprunté, gauche dans les compliments qu'il essaie, enthousiaste, oubliant tout ce qu'il sait pour déchiffrer le livre d'amour, et paraissant n'y rien comprendre; consultant le Père de Lunada qui n'en sait pas plus long que lui, n'osant regarder Mme de Ravendsi qui se moque enfin du jeune novice, aimant jusqu'à l'ironie qui le trans-

perce d'outre en outre, et l'on pourra juger que tout a bien changé depuis quinze ans au château de Béringheld.

Un mois après l'arrivée de cette pétulante marquise, le jeune Tullius était déjà méconnaissable, et sa mère jouissait en secret des changements que les observations piquantes de Mme de Ravendsi produisaient dans les manières de son fils.

Enfin, un soir, Tullius était assis sous un peuplier, à côté de la marquise, qui jouissait presque sérieusement d'une soirée de ce beau mois de mai qui voit les premières feuilles et les premiers boutons.

— Je n'avais jamais imaginé que la campagne pût être plus belle qu'une décoration d'Opéra, dit Mme de Ravendsi.

— L'Opéra est donc bien beau? s'écria Tullius, si les hommes ont pu donner l'idée d'un pareil spectacle: voyez, madame...

Et Tullius se fit le cicerone enthousiaste des merveilles naturelles qui avaient frappé la marquise.

Il parla avec une éloquence dont la source était dans son cœur et dans les yeux de la marquise qui sentait sa légèreté vaincue; elle resta les yeux fixés sur cette figure dont les traits irréguliers respiraient le génie et l'enthousiasme.

— Je vous aime! dit enfin Tullius avec cette voix qui, naguère sonore et majestueuse, avait descendu tout à coup aux timides intonations de la prière.

Ce mot rendit la marquise à elle-même; elle se mit à rire et s'écria:

— Il y a un mois que je le sais!... Mais, ajouta-t-elle avec un ton qui transporta Béringheld de joie et de bonheur, il n'y a qu'une heure, qu'une minute que la mémoire de ma tête a passé dans mon cœur.

Béringheld, ne sachant pas que pour ces cas-là il y a des phrases toutes faites, se contenta de serrer la marquise

dans ses bras et de s'asseoir à côté d'elle, en la regardant avec une vive expression de tendresse et de reconnaissance.

Mme de Ravendsi s'aperçut bien de l'ignorance du jeune homme à ces mouvements dictés par la seule nature, et elle se mit à rire, ce qui rendit Tullius honteux et tremblant: il crut que la marquise se moquait de lui, et il exprima son chagrin avec énergie.

— Pauvre enfant! s'écria Mme de Ravendsi; allons, levez-vous, ajouta-t-elle avec cet accent de tendre compassion et de douce ironie qui est si familier aux femmes.

Aussitôt elle prit le bras du jeune homme en s'appuyant un peu, ce qui mit le comble à l'embarras et à l'incertitude de Tullius, qui ne dit plus rien jusqu'à ce qu'il fût au château.

Mme de Ravendsi laissa Béringheld se plonger dans cet océan de délices qui vient inonder l'âme d'un homme, lorsqu'il a dit: « J'aime », et qu'il s'aperçoit que celle à qui ce mot est adressé répond à tout ce qu'il signifie; mais la marquise, vive et spirituelle, s'attacha à cette âme naïve beaucoup plus qu'elle ne s'y était attendue, et elle entraîna Tullius dans le vaste champ d'un sentiment réel.

Néanmoins elle n'en resta pas aux premières lettres de l'alphabet, et, sans aller jusqu'au Z, on peut affirmer, d'après les aveux du général, que Mme la marquise fit épeler à son jeune ami beaucoup plus que les deux tiers, ce qui doit s'arrêter à la dix-sept ou dix-huitième lettre.

On doit concevoir avec quelle ardeur une jeune imagination et un homme du caractère de Béringheld se jetèrent dans la carrière qu'ouvre cette première sensation: bien que son cœur ne ressentît rien pour la marquise (ce dont il ne s'apercevait pas), comme cette femme intéressait vivement son imagination et ses sens, il s'ensuivait une espèce de reflet moral qui faisait croire au jeune homme

que cette passion était réellement ses premières amours.

La marquise avait subjugé tellement son âme, que, depuis qu'elle habitait le château, Marianine fut effacée du souvenir de Tullius, de telle sorte qu'il semblait qu'il ne l'eût jamais connue; et cependant on pouvait hardiment répondre que le nom de Marianine était le seul qui se fût gravé dans son âme et dans son cœur d'une manière ineffaçable; et, s'il eût été dans les montagnes, s'il eût vu Marianine, le prisme brillant de l'amour de la marquise se serait brisé comme une bulle de savon qui heurte contre un rocher.

Mais Béringheld, rangé sous une domination trop puissante, ne sortait même pas du château et ne connaissait qu'une seule place, celle qu'occupait Mme de Ravendsi.

Si la marquise n'eût mis aucun sentiment de tendresse dans l'*éducation* du jeune Tullius, elle aurait joué un rôle qui la rendrait, aux yeux de certaines personnes, une femme d'un caractère vil: cependant cette manière d'agir aurait sauvé le jeune Béringheld d'un précipice vers lequel il courait à grands pas.

En effet, subjugée par le contact de cette âme sublime et portée vers tout ce qu'il y a de noble et de généreux, la marquise suivait la pente que Béringheld imprimait à un sentiment partagé, et Mme de Ravendsi, oubliant sa vie passée, le temps, les lieux, les circonstances, s'abandonnait au charme inexprimable de faire le bonheur d'un hommage digne d'elle, le premier qu'elle eût rencontré, malheureusement trop tard.

Elle avait trop de finesse et d'esprit pour ne pas s'apercevoir que Béringheld ne l'aimait pas d'amour; et, pour empêcher qu'il ne s'en aperçût lui-même, elle le tenait sans cesse en haleine, et mêlait à ses caresses ravissantes un empire tel, que, tout en condescendant à chaque désir, elle gardait une dignité et un vouloir qui contrastaient

singulièrement avec son genre d'esprit, ses grâces piquantes, ses saillies et ses manières qui ne semblaient pas comporter cette domination; enfin, c'était une maîtresse toujours *maîtresse*.

Le château de Béringheld paraissait à Tullius ainsi qu'à sa charmante amie le seul lieu qu'il y eût dans l'univers: leurs jours se passaient dans une succession de plaisirs d'autant plus vifs, que l'esprit et le goût en faisaient presque tous les frais.

La jeune marquise semblait versée dans toutes les sciences et elle écoutait son ami avec une attention qui le charmait. Mme de Béringheld brillait par la seule expression de sa joie.

Cette mère, cette tendre mère, n'avait jamais passé de moments aussi agréables, surtout quand elle venait à songer que la marquise sauvait à son fils les dangers de la guerre qu'il ne pensait plus à braver.

Enfin le jeune Tullius, livré à toutes les illusions de la jeunesse et de l'inexpérience, croyait son amour éternel comme celui de la marquise.

Cette dernière ne partageait peut-être pas cette confiance juvénile, et il lui échappa de dire un jour en riant à la comtesse:

— Votre fils est charmant; il a la bonne foi de me demander si je l'aimerai toute ma vie!...

Cet enthousiasme profond qui n'appartient qu'aux grandes âmes, et qui leur donne de si nobles et de si vives jouissances, est aussi en elles la source de bien des chagrins.

Ces cœurs qui battent pour l'immense n'éprouvent rien que d'infini: par suite de cette destination qui les ravit aux cieux, ou les plonge dans un enfer de souffrances, parce qu'ils ne connaissent point les lignes imperceptibles qui marquent les limites des extrêmes.

Le jeune Béringheld avait, comme nous l'avons dit, une disposition naturelle à la mélancolie, et le dégoût ne tardait pas à s'emparer de lui lorsqu'il avait atteint une *sommité* quelconque, lorsqu'il était parvenu au bout d'une carrière.

Mme de Béringheld, n'ayant pas assez de connaissance du cœur humain, ne concevait aucune crainte pour son fils; mais le Père de Lunada voyait poindre un nuage à l'horizon.

L'amour du jeune Béringheld ne pouvait être un secret pour personne: dans tout le village, il n'était bruit que de Mme de Ravendsi et du jeune Tullius.

Ces discours parvinrent à l'oreille de Marianine; ils firent pâlir ses joues rosées. Elle aimait le compagnon de ses courses, elle l'aimait d'amour.

Si Mme de Ravendsi était pétulante, vive et sémillante, Marianine réunissait les qualités contraires dans un même degré de perfection.

Marianine, pâle de cette pâleur qui n'exclut pas les couleurs timides de l'innocence, Marianine, touchante et contemplative, portée à la méditation par son caractère et par les belles scènes que, depuis son enfance, elle admirait sans cesse au milieu de ses montagnes, ne devait concevoir que des sentiments qui égalaient en pureté l'air raréfié que l'habitant des vallons a peine à respirer sur les cimes des Alpes. Elle était belle et grave.

A la voir tristement assise sur un rocher pendant de longues heures, chacun eût deviné que la première lueur d'amour qui brillerait à ses yeux éclairerait ses derniers pas dans la vie; qu'elle serait belle de toutes les beautés de l'âme comme elle avait toutes les perfections du corps.

Aussi son père et sa mère l'idolâtraient; elle était tout leur amour, leur orgueil, leur joie, leur vie.

Un instant ils eurent le chagrin de craindre que sa taille

svelte, sa jolie taille pleine de volupté, de grâces et d'élégance, ne tournât; un savant chirurgien ordonna de faire faire au bras droit beaucoup d'exercice; alors Marianine devint une jeune chasseresse. Elle parcourait avec un arc et des flèches les montagnes solitaires qui bordaient le château de Béringheld.

Comme nul danger ne la menaçait, en ce que les gardes forestiers lui formaient une escorte sans cesse sur pied, elle se livra au penchant qui l'entraînait vers les bois et les hautes cimes où ses rêves déployaient un vol plus hardi, dans un air plus libre et plus pur.

Béringheld et Marianine avaient contemplé ensemble les torrents, les tapis de mousse, les glaciers, le lever et le coucher du soleil; Marianine aimait Tullius, elle l'aimait comme elle devait aimer, pour toujours.

Lorsqu'on apprit chez l'intendant que Tullius était épris de Mme de Ravendsi, Marianine changea de couleur, et la mélancolie s'empara dès lors de son âme.

Que pouvait-elle espérer?

« M'a-t-il dit: « Je t'aime », pensait-elle; ah! pourquoi me suis-je tue? pourquoi n'ai-je pas pris sa main et n'ai-je pas avoué que mes yeux le voient encore alors même qu'il n'est plus là? »

Elle parcourut les montagnes, elle regarda les torrents qu'ils traversaient jadis ensemble; elle épia ce qui se passait dans le parc, elle imprima ses pas légers dans les sentiers affectionnés par Béringheld. Elle s'assit sur la pierre où il était, lorsqu'un jour, au coucher du soleil, le jeune mathématicien lui dévoila, par un discours plein d'éloquence, les secrets du ciel: par quel accord et par quelles lois la terre tournait sur un axe immortel, tracé par l'imagination humaine au milieu de ce globe, objet de tant d'investigations savantes!... elle croyait l'entendre toujours.

Ces lieux pleins de poésie avaient pour elle tous les charmes des souvenirs, mais le souvenir pour elle était une arme à deux tranchants.

La mélancolie de Marianine décolora son délicieux visage, et dans l'ensemble de sa conduite un œil habile aurait découvert la tristesse de l'amour dédaigné.

Elle avait une telle connaissance de Béringheld, qu'elle s'écriait:

— Ah! s'il le savait!...

Mais la fierté de Marianine prenait le dessus, et elle n'osait se traîner au château.

Elle s'était imaginé que la laideur de Tullius le lui laisserait fidèle en le mettant à l'abri de la recherche des autres femmes: « Son âme se sera dévoilée!... » pensait-elle.

Aucun ami tendre n'essuyait ses larmes, car elle pleurait en secret, et les forêts, les torrents, les rochers, étaient ses seuls témoins. Sa voix ne se faisait plus entendre aux pâtres et aux chevriers qui jadis s'arrêtaient pour écouter ses moindres accents.

Sa mère devint inquiète; souvent son père lui pressa la main en lui demandant si elle n'était pas malade, et elle répondait:

— Non, mon père.

Mais cette triste parole, dénuée d'expression, inquiétait encore davantage.

Béringheld ignorait l'état de la douce, de l'aimable compagne de ses jeux et de ses courses. Comment aurait-il pu l'apprendre? puisque, sans cesse à côté de Mme de Ravendsi, il dévorait chaque saillie lancée par cette bouche charmante dont il imaginait que tout le corail lui appartenait à jamais.

Deux mois s'écoulèrent, et ces deux mois furent pour Tullius un long jour de bonheur: il se figura que toute sa vie se passerait ainsi; les idées de gloire fuyaient sur l'aile

des rêveries et des songes, et l'amour avec toutes ses douceurs paraissait à Béringheld la seule chose digne d'occuper la pensée et le cœur de l'homme.

Le Père de Lunada aurait voulu que son élève ne mît pas toute son âme dans cette passion, et il regrettait d'être trop vieux, ce qui l'empêchait de guider Tullius.

Souvent le vieillard, l'arrêtant dans la galerie, lui disait d'un air grave que ses cheveux blancs et sa longue soutane rendaient imposant:

— Mon enfant, malheur à celui qui met toute sa fortune dans un vaisseau avant d'avoir regardé s'il ira jusqu'aux Indes.

Mais l'œil de Sophie était si séduisant, son corps si bien fait, son sourire si fin!...

Sa mère, effrayée de ce que le bon père pressentait, lui disait quelquefois:

— Mon fils, les femmes ne sont pas tout dans le monde, il y a des harmonies qu'il faut observer, il y a des nécessités qu'il faut subir, et, lorsqu'on ne les a pas aperçues et qu'elles arrivent, on se désespère. Prends garde, mon fils!

Mais un geste de Sophie emportait tout... Sophie était si jolie!

Si Sophie eût dit dans un accès de gaieté: « Béringheld me déplaît, brûlons-le... on le rebâtira. » Béringheld et ses antiques tours auraient été consumés.

Si Tullius eût appris que Marianine, cette jeune fille si touchante, se mourait, un coup d'œil et un geste de Sophie auraient arrêté la course rapide de Tullius.

Si Sophie avait dit: « Meurs pour moi! » Béringheld aurait tendu sa tête à la hache.

Enfin Tullius oubliait tout, jusqu'à son ancêtre, dont il ne parlait plus, quoique à son âge on ne dût respirer que pour rechercher la vérité d'un pareil fait.

CHAPITRE QUINZIÈME

Désastres. Mme de Ravendsi quitte le château. Douleur de Tullius. Sa première entrevue avec Marianine.

Si Béringheld avait une passion aussi violente pour Mme de Ravendsi, c'est qu'il était bien persuadé que sa maîtresse la partageait dans toute son étendue, et que rien au monde, autre que lui, ne pouvait l'occuper ni la toucher.

L'âme de Tullius était constituée d'une manière si forte, que l'amour satisfait, sans crainte ni espoir, heureux de toute la béatitude du paradis, durait et ne paraissait pas devoir finir, bien qu'il n'aimât Mme de Ravendsi que faiblement en comparaison de l'amour qu'il aurait conçu pour Marianine, si Marianine se fût présentée à ses regards au moment où il conçut l'amour et tous ses charmants mystères.

Le mois de septembre arriva: Tullius, pour la première fois depuis bien longtemps, était allé dès le matin se promener dans les montagnes, après avoir laissé la marquise seule dans son appartement.

Béringheld rentre au château en pensant qu'il va trouver son amie en proie à toutes les délices d'un voluptueux réveil: il se figure d'avance voir sa main errer nonchalamment sur un mol oreiller que le sommeil n'a pas encore abandonné; son œil, redoutant la clarté du jour, se fermer, s'ouvrir tour à tour; il savoure d'avance les douceurs de ces jeux innocents qui suivent le réveil, et que les plaisanteries, l'air moitié content, moitié boudeur, de la mar-

quise, rendaient si charmants. Il marche, léger, heureux et plein d'amour, en méditant ce qu'il fera: il arrive dans la longue galerie, et, aussitôt qu'il y entre, les éclats de rire et la voix de la marquise se font entendre.

Béringheld s'imagine que sa mère l'a devancé; il approche. Les sons masculins de la voix d'un homme résonnent dans la chambre et parviennent à son oreille.

Alors il ralentit sa marche, assourdit ses pas, et il écoute un long discours prononcé par un inconnu dont les expressions et le ton indiquent un homme d'une haute classe; parfois la marquise rit et paraît folâtrer. Béringheld croit entendre le frémissement léger des plus doux baisers.

Il approche, sans rougir d'épier ainsi sa maîtresse, parce que la jalousie est une passion basse qui ne calcule jamais, et ces mots viennent frapper son oreille.

– En vérité, monsieur le marquis, cet air de proscrit vous sied à ravir!

– Vous trouvez?

– Comment donc! jamais vous n'avez été si séduisant... je ne sais si c'est parce qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu et que vous avez pour moi tout le charme de la nouveauté; mais qui vous reconnaîtrait sous cet habit de paysan... Ah!... ah!... ah!...

Là-dessus la marquise de plaisanter, le marquis de répondre, et il s'ensuivit une grêle de baisers entremêlés de rires que les saillies de Sophie provoquèrent.

Béringheld, stupéfait, reste dans cette galerie, immobile comme une statue.

Cette scène lui prouve une intimité qui porte tout le cachet de celle qui s'est établie entre lui et Mme de Ravendsi. Sa tête tout entière se bouleverse, ses idées se brouillent et se pressent tellement dans leur tourbillon, qu'il n'a aucune pensée fixe.

– Comment! si je vous suivrais? certainement. Aussi bien, disait-elle, je commence à m'ennuyer dans ce château: il n'y a ni bal, ni plaisirs d'aucune sorte, et, dans un exil, on change chaque jour de lieu, on craint, on espère, et l'on voit du monde; ici, on m'enterrerait...

A ces paroles, Béringheld s'avance furieux, et au bruit de ses pas la marquise s'écrie:

– Cache-toi, cachez-vous!...

– Comment, madame! dit Tullius le visage pâle et les yeux égarés, comment...

Il s'arrête, et la voix lui manque à l'aspect de l'air tranquille de la marquise qui s'approche de lui, le serre dans ses bras, lui met son joli doigt sur la bouche, et l'entraîne en fermant sa porte et en lui disant:

– Chut, Tullius!...

Béringheld, stupide et pétrifié, se laisse conduire, et la marquise est avec lui dans le parc, sous un peuplier, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître et d'arranger ses idées.

– M'expliquerez-vous, Sophie, dit-il en la regardant avec une rage concentrée et en refusant de s'asseoir à la place qu'elle lui indiquait, m'expliquerez-vous l'étrange scène qui vient de se passer?...

Elle se mit à rire avec une grâce mutine et fit un geste de tête plein d'une compassion maligne qui redoubla la colère de Tullius.

– Le rire n'est plus de saison, Sophie; quand on a flétri l'existence tout entière d'un homme, on doit, ce me semble...

– Mais, mon cher Tullius, vous êtes charmant. Ah!... votre figure est trop sublime de dépit pour que je le calme; laissez-moi jouir de ce spectacle... vrai!...

– Ce n'est pas par des plaisanteries que vous comptez me répondre, j'espère?

– Et s'il ne me plaît pas à moi de répondre? croyez tout ce que vous voudrez... Vraiment, vous êtes plaisant d'avoir une volonté!...

– Comment! cet homme paraît avoir sur vous les mêmes droits que moi, vous semblez l'aimer...

– Pourquoi pas? dit-elle avec un sourire plein de finesse.

– Et vous m'aimez!... Et vous osez profaner le nom, le nom sacré d'amour! Allez! Adieu, madame, adieu; puisque votre front ne rougit pas, puisque la colère de celui qui devrait vous être cher ne vous cause qu'un accès de gaieté, puisque ma peine, une peine qui va jeter de l'amertume sur toute ma vie, ne vous importe en rien, adieu!

La marquise riait toujours; enfin elle s'écria:

– Quel sermon!... mais vous êtes pathétique, en vérité; vous seriez admirable en chaire, et je vous conseille d'entrer dans les missions étrangères; vous prêcherez à merveille les infidèles.

– Quel est cet homme? demanda Béringheld d'un ton absolu et avec un regard qui fascina la marquise.

– Eh! c'est mon mari!...

Cette phrase et ce mot étourdirent tellement Béringheld, que le tonnerre serait tombé dans ce moment à deux pas de lui, il ne l'aurait pas entendu. La marquise parla longtemps sans qu'il comprît un seul mot.

Enfin, revenant de son abattement, il s'écria:

– Eh quoi, cet homme vous a aimée, il vous a épousée! vous vous aimiez donc?...

A cette considération, la marquise ne put retenir un long éclat de rire:

– S'aimer, reprit-elle, mais ce n'est pas nécessaire pour se marier. Oh! mon pauvre Tullius! vous n'avez donc aucune idée des choses de ce bas monde?

– Oh! bien bas! dit Tullius, avec une expression sar-

donique. Quoi! vous avez pu trahir un homme qui vous chérissait, qui vous a épousée! Ah!... que n'ai-je su cela!...

– Que ne l'avez-vous demandé? répondit-elle brusquement.

– Ainsi, vous n'êtes point à moi!... Toutes les paroles par lesquelles vous m'enchaîniez n'ont pas été prononcées pour la première fois!... Nous ne marcherons pas toute notre vie ensemble!...

A ces mots, qui furent prononcés avec l'accent d'une profonde douleur, une larme coula sur sa joue enflammée et il tomba dans une rêverie accablante.

La marquise le fit asseoir à côté d'elle et lui prodigua de touchantes caresses; elle lui parla longtemps pour lui expliquer, d'une manière plausible et par un discours rempli d'esprit et de considérations originales, les maximes qui régissaient la vie d'une femme dans le grand monde; elle lui dévoila la perversité des mœurs avec une telle bonne foi, en appuyant sa conduite sur tant d'exemples, que Béringheld ne savait plus que penser.

Le tableau qu'elle déroula devant ses yeux était neuf pour lui: la vertu peinte comme une chimère, l'amour comme une illusion, le changement comme un besoin, la constance comme un ridicule, et le plaisir comme le seul guide à suivre. Rien ne fut oublié, et le discours de la marquise était une image fidèle de ce siècle de corruption, une belle *Catilinaire* contre la vertu.

Béringheld reconnut dans les paroles de Sophie un ton de conviction qui lui navra le cœur; il reconnut aussi qu'elle l'avait aimé de bonne foi, mais autant qu'elle pouvait aimer, et comme une femme du caractère de Mme de Ravendsi devait aimer.

Tullius, rentrant en lui-même, s'avoua qu'il portait la punition d'être né trop tard, et s'imaginant que Mme de Ravendsi faisait une exception, que le cœur tendre de cette

femme ne chérissait que lui, s'il tomba dans un chagrin profond, du moins une consolation vint adoucir sa peine: il crut être le seul aimé.

Cinq ou six jours après, il fut témoin dans le parc d'une scène du même genre entre Mme de Ravendsi et un autre inconnu, ami de M. de Ravendsi.

Il en demanda tristement l'explication: elle fut courte.

— C'est, dit Sophie, le premier amant que j'ai eu.

Tullius ne répondit que par un mouvement convulsif pareil à celui d'un criminel qui souffre la torture, et qui, ayant enduré les premières douleurs, ne peut empêcher son corps de trahir l'émotion que lui cause le dernier coup.

Dès ce moment, le jeune Béringheld fut en proie à la plus profonde mélancolie: il tomba tout à fait de ce faîte de bonheur et de volupté où il s'était fait un asile.

Cet événement décidait pour toute sa vie de sa manière de penser. Il jugea la femme un être trop faible pour s'élever aux sentiments de l'infini; en un mot, il fut détrompé d'une illusion qu'il s'était créée et ce fut dans l'une des grandes scènes de la vie, et sur l'un des principaux sentiments de l'homme que porta son premier dégoût.

En effet, il avait parcouru une carrière immense; il se trouvait au bout, et son âme vide éprouvait le malaise qu'un ambitieux ressentirait après avoir conquis la terre. La coupe qu'il croyait remplie et inépuisable gisait, ne contenant plus qu'une lie d'absinthe.

Il se mit à maudire la vie; rien ne l'émouvait: il recommençait chaque journée en répétant les mêmes choses avec un dégoût insurmontable, et il ressemblait à une machine qui se meut par un mécanisme ingénieux.

Sa mère ne pouvait le consoler, et le Père de Lunada se mourait en ce moment.

Béringheld, sans cesse au lit de son vieil instituteur, et témoin de son dernier débat avec la mort, le trouvait heureux, et, jugeant du peu de valeur de l'existence par l'aspect du chevet funèbre du jésuite, il raisonnait sur la vie comme un homme attaqué du spleen.

Le chevalier d'A....y, le marquis de Ravendsi et sa femme partirent du château et se dirigèrent vers la Suisse, afin de rejoindre leurs parents et leurs amis émigrés. Ce départ ajouta encore à la mélancolie de Tullius, par l'indifférence réelle qui perça dans la tendresse affectée de la marquise.

— Adieu, mon jeune ami, lui dit-elle; j'espère que j'occuperai une place dans votre cœur.

Puis elle se mit à rire en montant à cheval et dit à Tullius:

— Nous sommes au même perron où naguère vous m'avez vue pour la première fois; en vérité, je voudrais qu'un peintre peignît votre figure d'aujourd'hui et celle de ce temps-là.

Cette légèreté fit mal au jeune Tullius; néanmoins il suivit de l'œil Mme de Ravendsi jusqu'à ce qu'il la perdit de vue, et encore contempla-t-il longtemps la marque que son joli pied avait laissée sur le sable.

Le caractère que Béringheld manifesta dès sa plus tendre enfance le destinait à une vie malheureuse, et, marchant de dégoût en dégoût, il devait arriver au milieu de sa carrière blasé sur tout, après avoir tout parcouru, tout essayé, tout apprécié.

L'on juge bien qu'il dut être entièrement abattu par ce premier coup qu'il avait reçu sans défense et alors que toutes ses facultés se déployaient avec une énergie croissante.

Ces événements jetèrent dans l'âme de Marianine un faible éclair de joie.

L'amour véritable qu'elle portait à Béringheld lui fit partager sa mélancolie, mais alors Marianine ne pleura plus: son chagrin lui fut doux et sa joie céleste; elle pensa

que Béringheld reviendrait dans les montagnes; elle y retourna pleine d'espoir, le cœur gros de consolations toutes prêtes pour son jeune ami.

Les échos, qui avaient oublié sa voix, répétèrent quelques chansons d'amour; l'onde, qui ne voyait plus son visage, réfléchit quelquefois ses traits quand elle examinait si les roses renaissaient sur ses joues.

Son œil se fixait plus souvent sur le château, et elle aurait voulu que sa pensée, franchissant les espaces, allât souffler dans le cœur flétri de Béringheld une brise d'amour et de pitié qui ravivât son tendre ami, l'objet constant de ses pensées.

Voyez-vous sur un rocher désert, couvert de feuilles mortes que l'automne laisse tomber de sa pâle couronne; voyez-vous un jeune homme assis vers le soir sur une pierre antique? Il contemple tristement l'aspect de cette soirée dont les événements sont en harmonie avec l'état de son cœur.

La nature semble mourir, elle reçoit les adieux du soleil qui se retire, les montagnes sont rougeâtres, le ciel est terne et n'a plus cette pureté *italique* dont il brille en été.

« Si la nature s'enveloppe d'un crêpe, elle renaît au printemps, se dit-il: mais moi, mon âme est ensevelie pour toujours, et l'amour n'existe plus pour moi. Le char brillant et chargé de roses dans lequel je me voyais emporté s'est brisé pour toujours. La femme est indigne de moi ou je ne suis pas assez souple pour elle... La vie est une déception, une minute, et vivre ou ne pas vivre est indifférent... » Là-dessus, il courbe sa tête sur sa poitrine et il écoute les sons funèbres de la cloche du village, car on enterre le Père de Lunada.

En cet instant, une jeune fille accourt vers lui, elle



Marianine

accourt avec une joie naïve et innocente qui se dévoile par ses pas bondissants qui ressemblent à ceux d'un faon qui rejoint sa mère; mais, lorsqu'elle aperçoit l'œil de Béringheld, ce regard profond du désespoir tranquille et cette sévérité majestueuse qui résulte d'une méditation dernière, elle s'arrête.

Une aimable timidité se peint dans sa contenance, et Marianine paraît demander pardon, comme si elle avait offensé; tout en sollicitant la permission d'approcher, son attitude dit qu'elle va se retirer, mais sa figure et l'ensemble de sa personne désirent le contraire.

Néanmoins, à l'aspect de la douleur de son ami, elle se repose sur son arc, et son âme finit par s'identifier avec celle de Tullius.

Marianine attend un sourire et un mot pour courir s'asseoir sur la mousse de la grande pierre où est Béringheld: une larme s'échappe de ses beaux yeux noirs et coule sur ses joues quand elle voit que le compagnon de ses jeux ne lui dit rien.

Alors elle dépose toute fierté féminine, elle s'avance, s'assied près de Béringheld; elle prend la main de Tullius et lui dit:

— Tullius, tu as du chagrin! j'aime mieux pleurer avec toi que de rire avec tout le monde.

Le jeune homme regarde Marianine avec étonnement, mais il secoue la tête et reprend son attitude mélancolique.

— Ah! Tullius, je préfère des injures à ton silence! Dis-moi, Marianine n'est-elle rien pour toi?

— Rien, répondit tristement Béringheld.

Marianine fondit en larmes avec cette ingénuité des enfants de la nature; elle regarda Tullius d'un air qui disait: « Vois mon teint et mes lèvres décolorées: tu es cause de cette pâleur... »

En ce moment, un berger de la plaine fit entendre les

faibles sons d'une musique champêtre; les accents de cette flûte pastorale semblaient prophétiques: ils redisaient le refrain d'une chanson d'amour. Marianine espéra.

— Tullius, dit-elle, tu crois avoir aimé?...

L'infortuné se tourna vers la jeune fille et fit un signe de tête qui peignait sa souffrance.

— O Tullius! l'amour ne vit que de sacrifices... t'en a-t-on fait?...

Marianine s'arrêta; elle craignit de trop exagérer celui qu'elle faisait en ce moment, et, ne pouvant plus soutenir l'aspect du triste sourire d'un être qui ne l'entendait pas, elle lui serra la main, se leva, et, versant les larmes amères, elle s'éloigna à pas lents, en retournant sa belle tête. . .

. . . .

Béringheld revint seul au château: sa léthargie sombre effraya sa mère.

CHAPITRE SEIZIÈME

Béringheld aime Marianine. Scène d'amour. Il veut partir. Il obtient un brevet. Recommandation de sa mère. Adieux.

Les paroles de Marianine, le son de sa voix, ses manières naïves, la beauté contemplative de sa figure aérienne, réveillèrent au fond de l'âme de Béringheld des souvenirs puissants. Il frémit en s'apercevant, au bout de quelques jours, que toutes ses facultés étaient absorbées par Marianine.

Alors il put comparer la différence qui existait entre un amour véritable et l'amour factice que lui avait inspiré Mme de Ravendsi; cependant il résolut de ne plus se confier à une mer aussi orageuse avant d'avoir des gages certains d'un amour plus grave et plus durable que celui de la belle marquise.

Quelques jours après cette entrevue, il retourna vers la pierre couverte de mousse où Marianine était venue le trouver.

En gravissant la montagne, il l'aperçut assise sur ce fragment de rocher, et la place qu'il avait lui-même occupée était religieusement respectée.

— Marianine, dit-il avec une crainte indéfinissable, j'arrive entraîné par le charme de tes discours; j'ai interrogé mon cœur, j'y ai trouvé ton image, et c'est toi que j'aime d'amour.

Ce furent ses premières paroles; elles tombèrent une à une, et il restait interdit en pressant la main de Marianine.

Pour bien comprendre l'extase de la jeune fille en entendant ces mots, il faudrait dépeindre la scène magique qui s'offrait à ses regards; une paisible vallée au pied des Alpes, un village posé avec élégance, une vue admirable, et une prairie colorée par les feux naissants du jour.

Marianine pleure de joie, elle veut répondre et ne trouve qu'un doux sourire qui brille à travers ses larmes comme un pâle rayon de printemps.

— Mais, poursuivit Béringheld, sais-tu ce que c'est que l'amour?

— Quand je le saurais, je voudrais l'ignorer pour te l'entendre décrire et apprendre de toi si je t'aime.

En prononçant ces derniers mots, Marianine laissait apercevoir qu'elle était convaincue de ce qu'elle mettait en question: la nature apprend aux femmes cet art d'exprimer ce qu'elles ressentent par des mots qui semblent dire précisément le contraire.

— Marianine, aimer c'est cesser de vivre en soi, c'est ne faire dépendre toutes les affections humaines, la crainte, l'espoir, la douleur, la joie, le plaisir, que d'un seul objet; c'est se plonger dans l'infini, n'apercevoir aucune borne au sentiment, se consacrer à un être, de telle sorte, que l'on ne vive, que l'on ne pense que pour le rendre heureux; mettre de la grandeur dans l'abaissement, trouver de la douceur aux larmes, du plaisir à la peine, et de la peine dans le plaisir; enfin rassembler en soi toutes les contradictions.

— Ah! je t'aime! dit tout bas Marianine.

— C'est, continua Béringheld en s'exaltant, c'est vivre dans un monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs, car on doit trouver le ciel plus pur et la nature plus belle; on doit n'avoir que deux manières d'être et deux divisions de temps; car, les fleurs fussent-elles épanouies, le ciel fût-il de l'azur le plus pur, tout se ternit

alors; le monde ne renferme qu'un individu, et cet individu est l'univers pour les amants...

— Ah! je t'aime! murmura encore Marianine.

— Aimer, cria Béringheld le visage en feu et déployant toute l'énergie de son âme, c'est avoir mille choses à dire quand on ne se voit pas, et n'en exprimer aucune alors qu'on est près l'un de l'autre; c'est donner autant que l'on reçoit, mais s'efforcer mutuellement de donner plus, et combattre de sacrifices.

— Ah! je suis sûre d'aimer! répondit Marianine, dont l'expression extatique aurait pu faire croire qu'elle écoutait avec ses yeux.

— Tu aimes, Marianine? dit Béringheld.

— Oui, répondit-elle en rougissant.

— Alors tu es dévouée à la peine et au chagrin, pour un coup d'œil, pour un mot douteux.

A ces mots, Marianine baissa la tête en pensant à la souffrance qu'elle avait ressentie lorsque Béringheld avait reçu si froidement et dans un si morne silence les consolations qu'elle était venue lui apporter.

— Alors, reprit Tullius, tu t'es tellement confondue avec un autre, qu'il n'y a plus trace d'individualité en toi; tu vis d'une autre vie que la tienne, et cependant tu te sens exister par le bonheur d'un autre; alors tu abjurerais ta croyance, tu quitterais ton père.

— Mon père!...

— Ta mère.

— Ma mère!...

— Ta patrie.

— Ma patrie!...

— Sur un seul de ses regards, sur son premier ordre; et la religion, la patrie, l'honneur, tout ce qu'il y a de sacré, n'est plus pour toi qu'un grain d'encens que tu feras fumer en son honneur. Tu renonces à tout pour son sourire...

— Oui, dit-elle en baissant la voix.

— Mais, reprit Béringheld, alors un tel amour est l'exaltation de toutes nos qualités sensibles; c'est une inspiration continuelle, c'est porter la poésie dans son cœur, dans sa vie, et s'élancer aux cieux en dédaignant la terre; alors on est capable des plus nobles efforts, des plus grandes actions, car l'amour ne vit que dans les choses extrêmes.

Marianine était absorbée dans le plus doux ravissement; pour Béringheld, quand son exaltation ne trouva plus de termes qui ne lui parussent incomplets, il tomba dans une rêverie profonde, son regard se noya dans celui de la tendre et contemplative Marianine, et un auguste silence servit de voile à ce moment plein de charmes où leurs deux âmes s'unirent à jamais.

Leurs mains étaient entrelacées; par instants ils se regardaient avec amour, puis leurs yeux erraient du ciel aux montagnes et des montagnes à la vallée.

Alors Béringheld reconnut les délices des premières amours, en sentant que chez lui l'âme participait tout entière à ce charme qui s'enfuit comme la jeunesse, comme les nuages du ciel ou comme les visions d'un songe.

Mais il comprit aussi qu'il n'était plus digne de la jeune fille: cette pensée tourmenta son cœur chaste et plein d'une noblesse inconnue à ceux qui naissent dans le tourbillon social.

La pauvre Marianine, après cette grande scène, embellie de tous les feux d'un cœur pur, croyait arriver au temple du bonheur.

Tout à coup Béringheld, confus, la regarde.

— Marianine, tu es pure comme cette neige voisine du ciel, que rien n'a souillée; ton âme est la goutte de rosée que recueille une jeune fleur, et moi je ne suis plus digne de toi.

La jeune fille garda le silence, mais son regard parlait

en improvisant toutes les consolations de l'amour le plus tendre.

Elle ne comprenait rien, mais l'instinct de la tendresse lui faisait deviner que Béringheld était affligé.

Ce regard fit naître dans l'âme de Tullius des sensations qui lui révélèrent toute l'étendue de la tendresse qu'il conservait pour la belle Marianine.

Il en fut effrayé en songeant que ce prisme éblouissant pouvait se briser tout à coup; et, jugeant de ses chagrins futurs par celui que lui avait causé Mme de Ravendsi, il se leva par une inspiration soudaine, et, saisissant la main de Marianine, il attira la svelte jeune fille sur son sein, la pressa avec force, déposa un baiser sur ses lèvres, et, lui disant: « Adieu! » il versa un torrent de larmes sur ses joues parées de l'incarnat de l'espérance, puis il s'échappa brusquement en la laissant en proie à la plus vive inquiétude.

Elle vit son ami s'enfuir à travers les rochers; il détournait la tête souvent, et reprenait ensuite sa course.

Alors une vive douleur fit éprouver à la jeune fille les plus cruels tourments, car elle ne savait comment s'expliquer cette brusque issue à un si doux entretien.

Marianine revint à pas lents, et cette scène d'amour ne sortit jamais de sa mémoire . . . .
. . . .

Béringheld retomba dans sa profonde mélancolie; toutes ses réflexions, assombries par cette sorte d'empirisme qui lui était naturel, lui prouvèrent que l'amour éternel était une chimère, et qu'il se préparait un avenir malheureux.

Néanmoins l'image gracieuse de Marianine et sa propre tendance à l'exaltation combattaient fortement les craintes et les arguments de Tullius.

Quoi qu'il en soit, il résolut de finir cette lutte en renonçant à jamais à l'amour, jusqu'à ce qu'une femme lui eût donné des gages certains de cette fidélité qu'il exigeait.

Il se rendit quelque temps après chez Véryno, qui était lié avec un des membres du Directoire, et il obtint du père de Marianine qu'il fît des démarches pour lui procurer un brevet d'officier, ainsi qu'une recommandation pour le général en chef des armées d'Italie.

Il demanda le secret à Véryno, et s'occupa des préparatifs du départ, en tâchant de les dérober à l'œil pénétrant de sa mère.

Jacques Butmel reçut une seconde fois l'ordre de se tenir prêt à accompagner Tullius, qui n'attendit plus que l'arrivée du brevet.

Marianine ne pouvait douter de l'amour de Tullius; mais, lorsqu'elle apprit ses projets, elle versa des larmes bien amères qu'elle dévora en secret.

Mme de Béringheld ne tarda pas à s'apercevoir, comme le lui avait prédit le Père de Lunada, que l'enfant qui à six ans passait dix fois en une heure d'un jeu à un autre, qui à huit ne trouvait plus rien pour satisfaire son ardeur, qui à douze dévorait les sciences, à dix-huit ans serait las de l'amour; que, altéré de gloire, il finirait par convoiter la puissance; et qu'à trente ans il mourrait de chagrin si quelque chose d'immense n'engloutissait alors son activité, son ardeur pour l'inconnu et les grandes choses.

Aussi le bon père avait-il dirigé l'esprit de Béringheld vers les sciences naturelles, qui, offrant toujours des découvertes sans fin, pourraient le tenir en haleine.

Pour le moment, Tullius en était arrivé à désirer la gloire, et sa mère comprit que rien au monde ne l'empêcherait de quitter une vie paisible qui ne serait jamais en harmonie avec son caractère.

Un soir, elle fit appeler son fils, qui, toujours enseveli dans une rêverie profonde, ne pouvait chasser Marianine de la place qu'elle occupait dans son cœur.

Béringheld trouva sa mère assise au coin de l'énorme

cheminée de sa chambre à coucher; elle ne se dérangea pas et, montrant du doigt à Tullius une chaise placée à l'autre coin, elle le força à s'y asseoir par un mouvement impératif plein d'une solennité que Tullius ne connaissait pas à sa mère.

— Mon fils, vous voulez abandonner votre mère, votre mère qui vous aime tant!... Je le sais, dit-elle en apercevant un geste de son fils, je ne puis l'empêcher, mais je dois m'acquitter d'un devoir que j'ai juré de remplir. Le jour que je vous ai mis au monde, le mystérieux protecteur de notre famille m'a enjoint de vous redire en son nom des paroles que je n'ai entendu qu'une fois sortir de sa bouche, et qu'il m'avait prévenue que j'oublierais jusqu'au jour où vous témoigneriez le désir de vous livrer à des dangers inévitables: écoutez-les, mon fils. Je vais vous répéter ces mémorables paroles qu'il m'est permis de me rappeler aujourd'hui, par la puissance invisible qui m'a dominée jusqu'à ce jour.

» Les voici.

A ce moment Mme de Béringheld se leva, se recueillit et dit avec une émotion visible:

— Je puis t'empêcher de mourir, mais je ne puis t'empêcher d'être tué; je ne puis veiller sur toi et te donner l'immortalité que si tu consens à ne point t'éloigner du château de tes pères, à moins qu'ailleurs le hasard ne nous fasse rencontrer.

Mme de Béringheld se rassit et se tut.

Tullius, en entendant ces singulières paroles, fut plongé dans un étonnement causé en partie par l'aspect de la profonde conviction de sa mère et par l'enthousiasme que dévoila son regard.

Il voulut la questionner; elle fit signe de la main qu'une émotion trop vive l'empêchait de répondre.

La douleur que Mme de Béringheld témoigna aurait sans

doute arrêté son fils, beaucoup plus que l'avis bizarre qu'il crut émané de Béringheld le Centenaire, ou de l'être qui portait ce nom; mais, peu de temps après cette scène, Tullius reçut de Paris un brevet de capitaine et une lettre très flatteuse qu'il devait remettre à Bonaparte; alors son départ fut irrévocablement décidé, et il résolut de soutenir le choc que les adieux de sa mère et ceux de Marianine devaient lui faire attendre.

Il est cinq heures du soir: Mme de Béringheld est debout sur le perron du château; elle regarde tour à tour la place que son fils vient de quitter et le chemin qu'elle a parcouru avec lui: le château, la campagne, la nature lui paraissent vides; elle n'est plus où est son fils, mais son âme le suit; les pleurs sillonnent les joues de cette mère désolée.

« Je l'ai vu pour la dernière fois, se dit-elle, je mourrai sans le revoir!... »

Et elle rentra le désespoir dans l'âme.

Au dîner, quand elle verra la place vide de son fils, elle dira pendant plusieurs jours qu'on aille l'avertir; elle entrera dans sa chambre comme pour le chercher; la cloche de la grille ne pourra désormais être agitée sans qu'elle tressaille; on ne tirera pas un seul coup de fusil dans les montagnes sans qu'elle pense à son fils; les journaux seront lus avidement, et, encore plus souvent, son oratoire la verra priant pour que la guerre épargne l'amour de ses regards; elle n'aura plus qu'une pensée, et cette pensée sera triste; enfin elle ne vivra pas longtemps, parce que le chagrin la dévorera.

En ce moment elle pleure; elle ne pleurait pas quand elle a embrassé son fils, parce que Tullius a couvert le visage maternel de larmes sincères, et que l'œil sec de sa

mère l'a effrayé; il a chancelé, mais le bruit du fusil de Jacques l'a rendu à lui.

Alors sa mère l'a escorté jusqu'aux montagnes: elle n'était pas fatiguée en le suivant; ce n'est qu'en revenant que ses jambes ont plié sous le fardeau de sa douleur, car ces mots: « Adieu, ma mère! » retentissent toujours à son oreille, ainsi que le triste accent et le bruit des derniers pas de son fils.

Pauvre mère !...

Chaque nuit et chaque aurore verront ses larmes, et son ombre réclame ici un soupir de toutes les mères qui ont connu de telles douleurs.

Une autre scène presque aussi terrible – qui osera se prononcer entre ces deux douleurs? – attendait Tullius sans qu'il s'en doutât.

La timide Marianine a pleuré solitairement; elle n'a pas importuné son jeune ami de ses larmes, car elle a compris que son amant devait aimer la gloire; alors elle a pleuré, sans cependant vouloir le détourner de ses projets.

Mais peut-elle renoncer à le voir avant son départ?

Non, non, elle veut jouir de la douleur de son dernier regard; et, jalouse de l'amour maternel, Marianine, usant de l'adresse naturelle aux amants, s'est informée de Jacques par quel chemin de la montagne Béringheld, son cher Béringheld, doit passer.

Le chemin se trouve situé non loin de cette roche, témoin de leur premier baiser: alors Marianine s'est échappée de la maison paternelle; et, longtemps avant que Béringheld soit sorti du château, elle est assise sur le banc de pierre; elle y attend le passage de son bien-aimé, en prêtant l'oreille au moindre bruit.

On était dans la froide saison de l'hiver, aux premiers jours du mois de janvier 1797.

Un reste de lumière blanchâtre, fruit des derniers rayons

du soleil qui glissaient sur la neige, éclairait le deuil de la nature: Marianine tremblait et brûlait à la fois; le torrent glacé avait cessé de murmurer; les bergers ne répétaient plus de joyeux refrains; tout était en harmonie avec la situation de son âme: la nature semblait participer à son chagrin par ce manteau de neige, comme jadis à sa joie par les teintes pures et délicates de l'aurore.

Pendant que Marianine attend, les pieds dans la neige, Béringheld marchait vers les montagnes en s'étonnant de n'avoir pas vu cette Marianine qui lui avait témoigné tant de tendresse; cette désertion le confirmait dans ses terribles résolutions d'oubli; et, dévorant en silence cet affront, il laissait parler Jacques, qui calculait les distances et les jours pour savoir à quelle époque ils seraient arrivés à Vérone, théâtre de la guerre, et s'ils pourraient prendre part à la bataille annoncée.

Béringheld gravit la montagne; alors ses pas sont facilement distingués et une voix douce s'écrie:

— C'est lui!...

Après avoir pensé que Marianine l'abandonnait et avoir bu tout un calice d'amertume, au moment où Béringheld en épuisait la lie, entendre cette voix à cette place fut pour lui une sensation poignante.

En cet instant la lune, paraissant à l'horizon, couvrit, comme par enchantement, les vastes rochers d'une écharpe de lumière large et argentée, que les reflets des glaciers et des neiges diapraient des plus douces couleurs.

L'émeraude, le saphir, les diamants et les perles ornèrent l'aurore de ce beau soleil des nuits, qui vint éclairer la scène des adieux de l'amour.

Marianine fit remarquer à Béringheld ce merveilleux spectacle, et ses yeux, pleins d'amour, suivirent la course de cette belle planète lumineuse.

— Tullius, la nature a toujours déployé ses richesses pour nous, elle applaudit à nos amours.

— Et tu étais là!... s'écria Béringheld.

— Oui, j'y étais, répondit-elle, attendant le dernier regard que tu jetterais sur ta patrie, afin de mêler à ce saint amour le souvenir de Marianine, de Marianine qui t'aimera toujours!... qui t'aime, un peu pour elle, dit-elle en souriant du sourire des anges, mais encore plus pour toi!... qui te pardonne de préférer la gloire des armes à l'amour, et qui a tâché, Tullius, de te dérober la vue de ses larmes.

— Marianine!... s'écria Tullius ébranlé, mais s'endurcissant pour ne pas le faire paraître, je réponds à tant d'amour que je veux t'oublier, que je le tâcherai du moins! Quant à toi, Marianine, je t'ordonne de ne plus penser à moi.

A ces mots la belle enfant se mit à pleurer en regardant son ami avec effroi.

— Mon Tullius, dit-elle, je t'aime!...

— Marianine, tu le crois, tu es de bonne foi en ce moment; mais dans quelques années tu ne m'aimeras plus, et... j'ai rêvé un amour éternel! cet amour n'est pas dans la nature de l'homme, qui reçoit à chaque minute une nouvelle existence; ainsi ne cherche pas à m'être fidèle... je ne l'exige ni ne l'attends de toi.

Marianine, loin d'être brisée par de si cruelles paroles, sembla trouver en elle-même les ressorts d'une énergie nouvelle, et, saisissant la main de Béringheld, elle s'écria avec une voix qui peut passer pour le cri sublime de la vérité et du sentiment outragé:

— Béringheld, par cette lumière pure qui va se couvrir d'un nuage, par ces rochers immuables, par cette place sacrée pour moi, par toute la nature, je jure de n'aimer que toi! c'est sur cet autel, éclairé par l'astre des nuits, que je me fiance à toi pour jamais... Va, fût-ce dans vingt ans,

tu retrouveras Marianine fidèle, si la douleur d'être séparée de toi ne l'a point fait mourir. Adieu!...

Et aussitôt la jeune fille, laissant parler tout son amour dans un dernier regard, s'échappe avec la légèreté d'une gazelle.

Béringheld resta tout ému de cette sublime protestation contre ses odieux soupçons, protestation que la jeune fille prononça avec un noble enthousiasme et que solennisait encore la scène majestueuse qui entourait les deux amants.

Jacques vit des larmes couler sur les joues du jeune soldat:

— Général, lui dit-il, à la gloire!

Et, marchant avec enthousiasme au pas de charge, il entraîna Béringheld.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Bataille de Rivoli. Bataille des Pyramides. Le Centenaire aux Pyramides.

Le 13 janvier 1797, au matin, Jacques et le capitaine Béringheld arrivèrent à Vérone, et Tullius se présenta sur-le-champ au général en chef.

Bonaparte était à la veille de livrer la bataille de Rivoli; il consultait la carte, lorsque le jeune Béringheld entra dans son cabinet en présentant la lettre du membre du Directoire.

Le général leva la tête et resta frappé de la singulière physionomie de Tullius.

Il lut la lettre, grava le nom et la figure dans sa mémoire; et, quittant un instant sa méditation guerrière, il se mit à questionner Béringheld.

Nous ne ferons point parler ici Bonaparte; qu'il suffise de dire que le général prit une haute idée de cette jeune tête: il le plaça dans la quatorzième demi-brigade, lui donna un mot pour se rendre à son poste, qui était à Rovina, et le quitta en lui disant:

— Monsieur, j'espère que nous nous reverrons. A demain.

Par une circonstance des plus singulières, Béringheld justifia dès le lendemain l'horoscope que Bonaparte venait de tirer.

Le jeune sous-lieutenant se trouva faire partie du corps d'armée qui, à la bataille de Rivoli, attaqua sous Joubert la gauche des Autrichiens.

L'armée française était assise sur trois collines.

Une brigade française défendait à droite les hauteurs de San Marco, que l'ennemi s'efforçait de reprendre; deux autres brigades occupaient les hauteurs de gauche, appelées Trombalaro et Zoro, enfin la quatorzième brigade, celle de Béringheld, fut portée au centre, à Rovina.

La bataille commença.

Les avant-gardes autrichiennes, déjà repoussées sur San Giovanni, occupaient une bonne partie de nos forces.

Un bataillon dans lequel se trouvait Béringheld, entraîné par l'ardeur du débutant et de Jacques qui ne cessait de crier: « A la gloire!... » s'avança pour emporter San Giovanni.

A ce moment, la colonne autrichienne de Liptay attaqua les Français de gauche avec des forces supérieures; et, profitant d'un ravin qui protégeait ce mouvement, les Autrichiens prirent en flanc une brigade qui, pour n'être pas coupée, fut obligée de rétrograder.

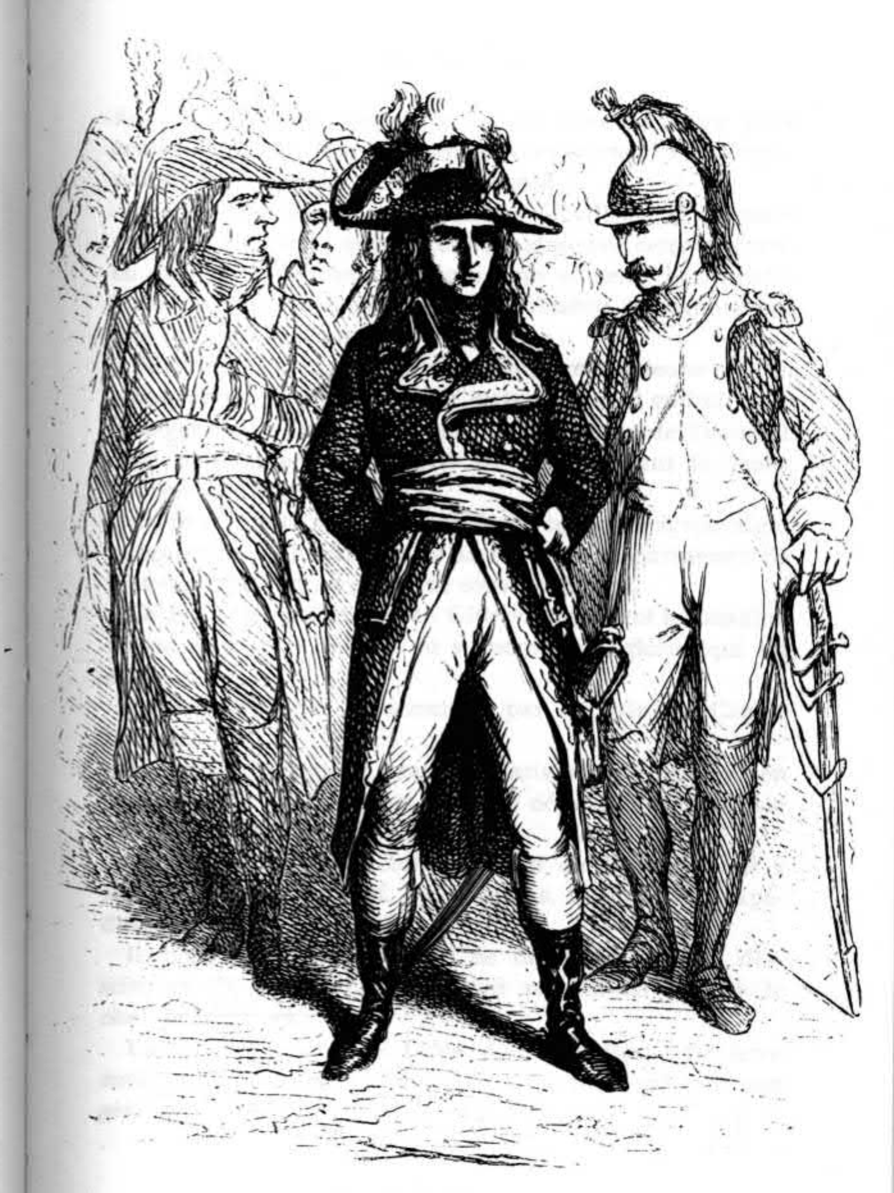
Alors la quatorzième brigade fut débordée à sa gauche, et, pour se retrancher sur la droite, qui se maintenait, elle fut dans la nécessité d'abandonner la compagnie commandée par Béringheld.

Ce dernier, séparé avec une poignée de braves, entra dans San Giovanni par un effort inouï, et s'y défendit avec une intrépidité, une chaleur de courage, qui arrêtèrent les Autrichiens.

Bonaparte voyait la conséquence funeste que ce débordement de la gauche de sa ligne pouvait amener.

Il quitta la droite et accourut pour réparer le mal, car il ne s'agissait de rien moins que d'empêcher une colonne ennemie de déboucher sur le plateau de Rivoli.

Apercevant l'ennemi déborder, il ne concevait pas ce qui pouvait faire un obstacle à ce que Liptay triomphât; et, tout en envoyant l'infatigable Masséna avec sa trente-



Le général Bonaparte

deuxième brigade, Bonaparte, ayant laissé la droite et le centre de l'armée qui triomphaient, examinait ce qui occupait l'ennemi autour de San Giovanni.

C'était Béringheld qui défendait le village, et Berthier qui, à la tête de la quatorzième, maintenait cette position, en envoyant d'autres bataillons pour soutenir Béringheld. Masséna vint les dégager, et l'on rétablit le combat par une brillante résistance.

Berthier, Masséna et Joubert présentèrent le jeune officier à Bonaparte, quand ce dernier arriva dans cet endroit pour changer de position, par suite de la retraite de l'ennemi.

Le général en chef sourit en reconnaissant le jeune homme de la veille.

Cette conduite ferma la bouche à ceux qui éprouvaient la tentation de murmurer de la nomination parisienne du jeune Béringheld au grade de sous-lieutenant.

Ce fut à ce combat de San Giovanni que tout le bataillon donna à Jacques Butmel le surnom de Lagloire, qui lui resta.

Cette campagne fut terminée par la paix de Campo Formio.

Le jeune Béringheld revint à Paris avec le général en chef, et il vit les honneurs que l'on décerna à cette armée de héros dont il avait fait partie.

Béringheld habita le brillant hôtel de sa famille: il y reçut le général en chef, qui, dès lors, méditait son expédition d'Egypte.

Il avait jugé Béringheld, et ne lui cacha pas son dessein, en lui disant qu'il comptait sur lui en qualité de chef de bataillon.

Tullius fut ébloui de l'idée d'aller visiter cette terre antique et glorieuse, et il accepta avec joie l'offre de son général . . . .
. . . .

Le voici maintenant sous le ciel brûlant, sous le ciel d'airain de l'Egypte.

La bataille des Pyramides vient d'être livrée; il est neuf heures du soir; le canon a cessé de gronder; les cris de victoire retentissent et les rappels se font entendre.

Le colonel du régiment de Tullius a succombé.

Bonaparte, témoin de la belle conduite de son aide de camp, lui a attaché les épaulettes du colonel expiré, puis il a ordonné à Béringheld de poursuivre les fuyards et de revenir bivaquer à Gisèh.

Les mameluks combattent en fuyant; mais le terrain, surtout devant les fameuses pyramides, est jonché de leurs corps.

Tullius passe sans saluer l'antique monument qui fatigue le génie des ruines; tout entier à son devoir, il court, il vole et dissipe le reste des ennemis qui se retirent au loin.

Lorsque Béringheld eut disposé son régiment, que toute l'armée eut bivaqué, il retourna vers le général en chef, fit son rapport et assista au repas où il reçut les louanges des divers généraux, et l'amical serrement de main, beaucoup plus précieux, du général en chef, qui confirma sa nomination au grade de colonel, en faisant observer que Béringheld n'était pas majeur.

Mais aussitôt que Tullius a rempli ses devoirs, il s'échappe, laisse l'armée dormir, et revient vers les pyramides, attiré par son génie et son goût pour le grand et le sublime.

La nuit brille de tout l'éclat des nuits de l'Orient, et rien n'interrompit le silence auguste de la nature, si ce n'est les derniers soupirs que rendent les mameluks dépouillés.

A mesure que Tullius avance, ses idées s'agrandissent; ces énormes monuments qu'il a vus depuis le commencement du jour croissent encore à ses regards et dans son imagination; à peine s'il prend garde aux cris des blessés,

que l'on n'est pas encore venu chercher ou que l'on a oubliés.

Il s'assied sur les débris d'un caisson et s'abîme dans une rêverie profonde en contemplant ces orgueilleuses cimes qui diront éternellement que là fut le peuple d'Egypte.

Ce spectacle, qui intéressera tous les hommes, ne devait être rien en comparaison de celui qui vint s'offrir aux regards de Tullius.

Il était plongé dans la méditation et ne voyait que cet audacieux sommet dont la silhouette échancrait si nettement le sombre azur des cieux, lorsqu'un léger bruit se fit entendre vers la base de la pyramide; il lui sembla qu'elle parlait.

Il abaisse sa vue et n'ose en croire son œil!...

L'être indéfinissable que Marguerite Lagradna, que Butmel, que sa mère, lui ont si bien décrit, est debout au pied de l'immense construction, et le regard du vieillard semble dire: « Je durerai tout autant! »

Béringheld reste immobile de stupeur en le voyant disparaître sous le monument en entraînant de chaque main un mameluk blessé.

Sans témoigner aucune émotion de leurs cris déchirants, l'impitoyable vieillard les traîne dans le sable, qu'ils saisissent en vain.

Le vieillard achevait son quatrième voyage, et déjà les souterrains de la pyramide contenaient huit mameluks; en ce moment, le jeune Béringheld s'approche afin d'examiner son ancêtre, si par hasard il revenait une dernière fois: tout à coup il entend des cris déplorables sortir sourdement de l'ouverture du vaste monument, et tout rentre bientôt dans un silence solennel.

Une horreur indéfinissable s'empara de Tullius; l'idée de la mort ne l'avait pas épouvanté sur le champ de

bataille inondé de mourants; et, bien que ces mameluks dussent inévitablement périr de leurs blessures, car on avait emporté tous ceux dont l'état laissait quelque chance de guérison, leurs cris de désespoir et de rage ne laissaient pas de l'émouvoir.

Ces cris, suivis d'un profond silence, remuèrent toutes ses fibres, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Les histoires racontées par Lagradna revinrent s'offrir à sa mémoire; l'idée que cet homme pouvait vivre depuis quatre siècles prit de la consistance, et cette tradition ne lui parut plus une chimère.

Au bout d'une grande heure, qu'il passa tout entière à réfléchir sur cette scène étrange et à contempler la pyramide, il vit paraître une ombre énorme qui se projetait en avant, et, s'étant retourné, il se trouva face à face avec un homme qui ressemblait parfaitement au portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire.

Le premier mouvement de Tullius à l'aspect de cette masse immobile fut de reculer de quelques pas.

– Le sort t'a protégé jusqu'à ce jour, mais il peut se lasser. Tullius! Tullius! il est encore temps de suivre mes avis!...

Ces mots, sortis de la large bouche de cet étrange personnage, vinrent frapper l'oreille de Tullius, qui resta cloué comme par l'effet d'un charme; mais, quand le nuage étendu sur ses yeux se fut dissipé, il chercha en vain le grand vieillard.

Le Centenaire avait disparu.

Béringheld se frotta les yeux comme s'il sortait d'un songe, ou comme si l'éclat insolite de ceux du Centenaire les eût fatigués.

Il revint à son quartier en croyant toujours voir cette magnifique pyramide humaine pliant sous le faix de trois siècles.

Le feu sec et flamboyant de son œil infernal, les mouvements lents et solennels de cet être bizarre, avaient tellement frappé son imagination, qu'il ressentait une fatigue nerveuse dans tout son corps.

Il arriva harassé, et dans son sommeil il retrouva le Centenaire.

Tullius avait trop bien reconnu les traits originaux et presque sauvages tracés sur le portrait de Sculdans le Centenaire, pour se refuser à croire que c'était ce personnage qu'il avait contemplé la veille.

Mais, voyant une impossibilité trop forte à ce que deux êtres se ressemblassent à un tel degré de perfection *physionomique*, et en retrouvant cet être avec les mêmes cheveux blancs et la même caducité que Lagradna avait contemplée alors qu'elle était jeune, Béringheld dut être en proie à la plus violente curiosité, car il ne pouvait plus douter de ce que son œil avait contemplé.

Cette aventure singulière attira toute son attention, quoiqu'il fût à l'aurore de ses désirs de gloire, d'ambition et de pouvoir.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Béringheld en Syrie. La peste de Jaffa. Encore le Centenaire. Tullius en France.

Cependant Béringheld, emporté par le mouvement rapide de la guerre et par le torrent des idées de grandeur qui l'assaillaient, fut tiré de ses méditations par les dangers croissants, par la nécessité de se trouver sur les champs de bataille, et surtout par la détresse de nos armées.

Sans oublier le Centenaire, il n'y pensa plus aussi souvent.

Le général en chef avait porté la guerre en Syrie, et l'effroyable fléau de la peste se déchaînait sur nos armées.

Un ancien couvent de moines grecs, situé sur une hauteur auprès de Jaffa, servit d'hôpital principal, et la garde en fut confiée au colonel Béringheld.

Il déploya, dans cette charge dangereuse de ce danger qui n'a pas d'éclat, un courage vraiment héroïque.

Ce vaste monastère était ruiné, il n'en restait que l'église.

Ce fut là que l'on transporta les malades dont on n'espérait plus la guérison.

La nef offrait un spectacle où toutes les douleurs et tous les sentiments de la nature humaine se réunissaient pour élever un temple à la Souffrance.

Sur les carreaux disjoints, chaque pestiféré s'était fait une petite place.

Là, enveloppés dans des manteaux, couchés sur une paille infecte, ces Français, loin de leur patrie, se livraient au plus sombre désespoir.

Les figures livides de ces guerriers, qui tremblaient devant une telle mort, formaient le tableau le plus terrible qui se soit présenté à l'imagination des hommes.

Les cris ne retentissaient que faiblement sous cette voûte qui jadis répétait les prières des *caloyers*. Aujourd'hui la prière est vaine, et la voûte ne laisse point monter jusqu'à Dieu les vœux des mortels.

Le jour se glisse à peine par des croisées à ogives; il répand sur ce vaste tombeau une faible lumière, et les cris des oiseaux réfugiés dans les sommités de ce bâtiment trois fois séculaire se mêlent aux plaintes des enfants de la France.

L'un, dans un coin, appuie sa langue desséchée contre les parois humides, afin de trouver une fraîcheur qui calme sa souffrance.

Un autre, assis sur son séant, garde la même attitude: il se tait, ses bras sont croisés, son œil regarde la terre, et sa sublime résignation fait frissonner d'horreur, par l'ensemble imposant d'une douleur toute romaine ou plutôt toute française.

Il est âgé, il sait souffrir.

Plus loin, un jeune homme penche sa tête affaiblie; il va rendre le dernier soupir. Il a la main sur son sabre, il essaie de sourire, et ce sourire de jeune homme déchire l'âme autant que la sombre résignation du vieillard.

Il en est un qui cherche la main de son compagnon d'armes pour lui dire adieu; il prend cette main, il la touche, elle est glacée: son ami est mort; il va le suivre.

Un vieux soldat s'écrie douloureusement:

— Je ne verrai plus la France!...

Un jeune tambour répond:

— Je ne verrai plus ma mère!...

— A boire! de l'eau! crie un groupe altéré, qui se lève en masse et réclame avec une fureur sauvage un faible allégement à ses maux.

Non loin de ce groupe en furie, qui semble soulever le marbre d'une tombe commune, on entend des guerriers qui lancent des quolibets et des plaisanteries, afin que le génie de la nation apparaisse même dans la tombe.

Un concert de plaintes se mêle à ces divers tableaux: il semble que chaque pierre parle, que chaque pilier réponde, et cette multitude de têtes endolories et expirantes donne une sorte d'image des enfers, une grande vision des palais de Satan.

Quelques-uns meurent en se serrant la main, d'autres en s'embrassant. Deux ennemis se réconcilient et ont l'un de l'autre des soins qui attendrissent.

On expire en criant: « Vive la France! » d'un autre côté: « Vive la République! » et ces cris de triomphe contrastent avec le silence de mort qui règne dans d'autres parties de l'édifice.

Pour compléter le tableau des sentiments humains, on voit des soldats compter leur argent et le faire résonner.

On aperçoit avec peine deux mourants qui se disputent de la paille ou de l'eau; d'autres qui s'empressent d'hériter de ce que laisse leur voisin; ils meurent en recueillant l'eau citernée, et ce précieux héritage passe de rang en rang jusqu'à ce que celui qui a le plus longtemps résisté l'ait absorbé avant d'expirer lui-même.

On respire un air de feu; on n'entend que des soupirs, on ne voit que la mort, et cette mort pâle et affreuse qui s'avance à pas lents.

C'est le palais de la Douleur: des mourants sur des cadavres.

Béringheld parcourt ce champ funèbre en versant le

baume des consolations; il est béni par les malheureux qui l'entourent.

Au milieu de ce tableau, on voit une femme pleine de sensibilité qui s'est dévouée au culte de la souffrance, et qui prodigue ses soins touchants; elle apparaît comme une divinité, elle recueille une ample moisson de louanges et de touchantes expressions de reconnaissance.

Le soleil glisse quelques-uns de ses rayons mourants sur cette scène d'horreur; bientôt la nuit d'Orient vient apporter une fraîcheur accueillie par un concert d'exclamations.

Béringheld est sorti; il regarde le ciel.

Son âme, brisée par l'aspect des douleurs humaines, cherche un instant de relâche; il s'assied sur une colonne en ruine, en attachant son œil sur le tas de morts que l'on sort du couvent et que l'on brûle.

A ce moment, une exclamation partie du poste qui est à l'entrée du couvent lui fait retourner promptement la tête, et il aperçoit le Centenaire se glisser dans l'asile de la souffrance, semblable à une ombre qui sort de la tombe.

Béringheld rentre dans le monument pour être témoin de l'étonnement général produit par l'aspect de cet être bizarre qui réussit à faire taire tous les sentiments, les réunissant dans un seul qui n'abandonne jamais l'homme: la curiosité.

Le Centenaire est au milieu de ce temple de la Mort; il place sur un débris d'autel un grand vase dont il allume le contenu, la flamme brille, et l'air se purge des miasmes pestilentiels qui l'épaississent; cette lumière bleuâtre se reflète sur le visage de l'inconnu. Le colonel effrayé remarque la chair cadavéreuse et les rides séculaires du vieillard immobile et muet, qui remue la liqueur enflammée; elle change l'atmosphère, et les mouvements, l'attitude de l'étranger, lui donnent l'air d'un dieu.

Lorsque l'air est devenu pur, le grand vieillard parcourt les rangs en distribuant de faibles portions d'une liqueur contenue dans une grande amphore antique, qu'il tient sans peine et qu'il remue avec une facilité qui donne une haute idée de sa vigueur.

Béringheld n'osait le troubler dans ses fonctions; bientôt il tressaillit en le voyant s'avancer vers lui.

Son ancêtre a en effet visité chaque soldat, il est à dix pas de Tullius; il s'approche, et, lui jetant un sourire glacial, il lui dit:

– Imprudent!

Puis, détachant le manteau bleu qu'il avait sur ses épaules, il en enveloppa son descendant, en ajoutant:

– Avec cela, tu ne crains plus rien.

– Qui es-tu? lui demanda le colonel stupéfait.

A cette interrogation, le vieillard regarda Béringheld de manière à le fasciner et à le rendre immobile; il lui tendit la main, prit la sienne, et répondit:

– L'immortel!

Cette voix foudroyante retentit sous la voûte, qui parut s'ébranler.

Qu'on ne s'étonne pas de la stupéfaction de tous ceux qui voyaient cette étrange créature, car l'homme le plus hardi se sentait envahi par un sentiment dominateur qui semblait s'échapper du corps de ce personnage magique, et distiller la terreur par un fluide invisible et pénétrant.

Néanmoins, Béringheld fit la démonstration de vouloir suivre le vieillard, qui se disposait à visiter de nouveau chaque pestiféré; mais l'inconnu, arrêtant le colonel par un mouvement de main, lui dit de sa voix sépulcrale:

– Restez-là! moi seul puis maintenant parcourir cette enceinte.

En effet, il ordonna à la femme, aux soldats et à toutes les personnes qui n'étaient pas malades, et qu'il désignait

par un mouvement impératif de son index, de sortir sur-le-champ.

Il demeura seul avec les pestiférés, car il ferma la porte.

Le groupe de ceux qu'il venait de renvoyer entoura le colonel, qui, en proie à une rêverie profonde, ne s'apercevait pas de l'odeur insolite, inconnue et pénétrante, qui s'exhalait de son manteau.

Chacun regardait Tullius dans un silence curieux; et l'impression produite par l'aspect de ce vieillard dura une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'un soldat s'écriât:

– Quel regard!

– Il m'a fait mal, dit la jeune femme.

– Il vous ressemble, colonel, continua un adjudant.

Béringheld frissonna.

– Il a au moins cent ans, dit un de ceux qui transportaient les cadavres.

– Qui est-ce? demanda une autre personne.

Béringheld ne répondait pas.

A ce moment la porte s'ouvre, le grand vieillard paraît; il est accablé de fatigue: son œil est terne, ses traits sont décomposés. Il pousse un soupir, et, sans faire attention à ceux qui le regardent, il traverse le groupe qui se partage respectueusement, et il dit d'une voix éteinte:

– Ils sont guéris.

Puis il marche d'un pas lent vers le chemin de la montagne et disparaît.

Tremblants pour la vie des malades, tous s'empressent d'entrer dans la nef de l'église: un silence effrayant régnait, et, à la lueur du point du jour, on vit chaque soldat étendu.

On s'approche et l'on distingue le léger souffle d'un doux sommeil; une teinte de santé, l'absence des douleurs, brillaient sur leurs visages moins pâles, et tous avaient au bras

droit une incision cruciale bouchée avec une substance noire, en qui l'on reconnut du papier brûlé.

L'air est pur, une odeur légèrement sulfureuse règne dans l'édifice, et le spectacle terrible qui, peu d'heures avant, terrassait l'imagination, a cessé tout à fait.

Un soldat s'éveille, se lève, prend ses vêtements, s'habille, et, lorsqu'on court à lui, lorsqu'on l'interroge, il ne répond à rien, s'étonne des questions, ne comprend pas comment on lui a fait une incision, et ne sait qu'une seule chose, c'est qu'il est guéri. Il en est ainsi de tous, et les huit cents soldats sortent, se rangent en bataille, et baisent tous la main de leur colonel.

L'étonnement le plus grand s'empara de ceux qui ne pouvaient douter d'avoir vu le vieillard; on se rendit au quartier général, où des récits plus ou moins fabuleux furent répandus sur cette apparition et sur cette nuit mystérieuse.

Tous les soldats qui avaient quelque atteinte de la maladie se rendirent à l'église, et l'influence de l'air qui y régnait, celle des fluides bienfaisants dont le vieillard avait chargé les murs, firent disparaître les symptômes de la peste.

Ce fut vers cette époque que la maladie s'arrêta.

Le général en chef était seul dans son cabinet, lorsque le colonel vint lui faire part de cette singulière aventure, en lui cachant toutefois ce qui concernait les faits qu'il connaissait dès son enfance, et ce qui se rattachait à sa famille.

– Colonel, dit le général en attirant Béringheld dans un coin, j'ai vu ce vieillard; c'est à lui que je dois... bien des avantages... ajouta le général avec ce regard perçant qui le distinguait du reste des hommes; mais, dit-il encore, vous lui ressemblez, colonel!...

– C'est vrai.

– Quel homme!... et quel regard! répondit Bonaparte. Ce sera la seule fois de ma vie que j'aurai tremblé!...

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits qui se passèrent en France et en Europe depuis le retour de Bonaparte jusqu'à la guerre d'Espagne; seulement nous dirons succinctement ce qui se rapporte à notre héros.

On sait que Bonaparte affectionna beaucoup ceux qui le suivirent en Egypte.

Béringheld fut successivement nommé général de brigade et général de division.

Lorsque le consul parvint à l'empire, Béringheld lui servit souvent d'ambassadeur dans diverses cours de l'Europe.

Ce fut alors que notre héros, arrivé à un haut point de puissance et de célébrité, jugea par lui-même de ce qu'était la vie des grands.

En atteignant le but de tous ses vœux, il tomba dans le dégoût des choses humaines, et il s'aperçut que, sur le premier trône du monde, avec autant de pouvoir et de gloire qu'on pouvait en désirer, on restait le même homme qu'auparavant; que rien ne variait la vie; que, pour nous servir de ses expressions, le boire, le manger, le sommeil d'un souverain, étaient identiques avec ceux d'un pauvre hère, à la seule différence que l'un boit dans le cristal un vin empoisonné, et que l'autre boit tranquillement dans le creux de sa main; que, si l'un mange dans l'argent des mets exquis, l'autre mange sans soucis, dans l'argile, des aliments grossiers; que le lit de plume du premier est quelquefois très dur; qu'il ne désire plus rien quand l'autre jouit du trésor des souhaits que son imagination, sans cesse tendue vers ce qui lui manque, lui fait former.

Béringheld, privé depuis son départ du plaisir ineffable de voir sa mère et Marianine, se livrait d'avance à la joie

suprême qu'il éprouverait en jouissant de leur surprise, quand il se trouverait entre elles deux et dans le château, avec les marques de pouvoir et les insignes de ses dignités.

Il brûlait le pavé avec les roues de sa calèche, afin de ne pas perdre un seul instant: ne s'agissait-il pas de revoir sa mère, la plus tendre des mères?...

Il arrivait à G... lorsqu'un courrier, envoyé par le préfet Véryno, lui apprit que Mme de Béringheld venait de mourir en prononçant le nom de Tullius, se plaignant doucement de ne pas l'avoir revu, et disant que la mort lui avait semblé bien amère. Marianine avait été constamment au chevet de la mère de son bien-aimé et n'avait pas cessé de prodiguer à Mme de Béringheld les soins d'une fille tendre et dévouée: du reste, elle n'écrivait pas une ligne au général.

Au moment où Béringheld était livré à la plus profonde douleur et se reprochait de n'avoir pas écrit à sa mère pour la prévenir des courts instants de séjour à Paris que ses missions, ses importantes fonctions, lui permirent rarement, et qu'il ordonnait de se diriger vers Béringheld, un autre courrier, dépêché par le souverain, lui remit une dépêche qui le rappelait sur-le-champ à Paris, où le monarque le souhaitait pour lui donner des instructions et lui confier le commandement d'une armée en Espagne.

Ce message surprit Béringheld, qui était tombé depuis quelques mois dans une sorte de disgrâce auprès de l'empereur, à propos de cette même guerre à laquelle il s'était montré ouvertement opposé.

D'une autre part, il vit dans cette décision impériale une preuve d'estime, et il partit pour l'Espagne avec l'idée d'y périr dans un combat, et de terminer glorieusement une existence qui lui était devenue à charge.

C'est ici le lieu de faire la remarque que cette maladie morale s'empare toujours des âmes telles que celle de

Béringheld, lorsqu'on arrive au point d'élévation où il se trouvait assis.

Il se voyait un des plus riches propriétaires de France, et il ignorait lui-même l'étendue de sa fortune; il ne connaissait pas de plaisir qu'il ne pût atteindre; il était rassasié de pouvoir; il ne prenait de l'amour que le plaisir et son illustration lui donnait fort à faire.

Les sciences humaines ne lui offraient plus rien; il faut cependant excepter la chimie, qu'il n'avait pas eu le temps de cultiver.

Dans de semblables circonstances, et pour une âme comme celle de Béringheld, la vie n'était plus qu'un mécanisme sans prestige, une décoration d'opéra dont il n'apercevait que les ressorts et les machines.

Alors, lorsque toute curiosité est satisfaite, que l'on est au bout de ses désirs, le bonheur est mort, la vie sans charme, et la tombe est un asile désiré.

La mort de sa mère rembrunissait encore toutes ses réflexions, et il partit donc en 18... pour l'Espagne, avec la ferme volonté de laisser son corps sur cette terre orgueilleuse.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

*Combat de L***. Maladie du général. Histoire de la jeune Espagnole. Le général à la mort. Fin de ses « Mémoires ».*

Le courage audacieux de Béringheld et la bonté touchante que déploient tous ceux dont l'âme est attaquée par cette singulière maladie qu'on appelle aujourd'hui le spleen lui concilièrent l'amour des soldats.

La mort ne voulait pas de lui et refusait une offrande présentée si souvent et avec une opiniâtreté si soutenue.

Bonaparte était en Espagne et dirigeait lui-même toutes les opérations.

A une affaire, la dernière à laquelle il assista, Béringheld acheva de se dégoûter de la guerre.

Les Espagnols, réfugiés sur une montagne qui n'avait qu'une seule pente accessible, la balayaient par le feu soutenu de deux batteries habilement placées.

Ce point ainsi défendu était un obstacle aux projets de Bonaparte, qui voulait rendre complète la défaite de l'ennemi; l'opiniâtre résistance des Espagnols paraissait l'irriter vivement.

Quatre fois les grenadiers de sa garde étaient montés, mais quatre fois ils étaient revenus décimés et renonçant à cette dangereuse tentative.

Au moment où Béringheld, à la tête d'un corps de cavalerie polonaise, arrivait annoncer la déroute d'une partie opposée, Bonaparte ordonnait à l'élite de ses officiers de

le suivre, et, poussé par une sourde rage, il se dirigeait vers la hauteur.

— Qu'on ne me parle pas d'impossible, rien ne doit être impossible à mes grenadiers! disait-il d'une voix sévère au chef qui venait excuser ses soldats.

— Sire, répondit l'officier, si vous l'exigez, nous allons y retourner et mourir!

— Vous n'en êtes plus dignes!... c'est à mes Polonais que je réserve l'honneur d'enlever cette batterie. A vous, Béringheld!...

Un homme méchant aurait cru que Bonaparte voulait se défaire d'un général dont le génie transcendant l'inquiétait.

Sur le désir de son souverain, Béringheld fait signe à sa troupe et gravit la montagne au galop; il arriva avec vingt hommes sur le plateau, où il massacra les Espagnols et s'empara de la batterie.

Le reste du détachement couvrait le chemin.

Cette charge fit tressaillir l'empereur et son état-major. Mais lorsque Béringheld revint auprès de Bonaparte avec le reste de son détachement, il revint avec le germe d'une maladie mortelle, allumée par l'émotion extraordinaire que lui causa cette moisson de braves sacrifiés inutilement; car on pouvait cerner la montagne et bloquer les Espagnols qui seraient morts de faim, ou bien auraient été forcés de se rendre.

On laissa Béringheld et une grande partie de sa division à cet endroit; le général resta aux prises avec une maladie que les médecins de l'armée déclarèrent mortelle.

Ses soldats, consternés, furent plongés dans la douleur à cet arrêt qui circula dans la ville; chacun pleurait un père, et les officiers un ami.

Avant que le général tombât malade, il s'était singulièrement intéressé à une jeune Espagnole; et pendant sa maladie il en demandait souvent des nouvelles.

Elle demeurait dans la maison voisine de l'hôtel du général.

Inès avait aimé un jeune officier français avec toute l'ardeur des filles de l'Espagne.

Le frère d'Inès, fanatisé par la présence de l'ennemi sur le sol de sa patrie, fit le serment de massacrer tout Français qu'il rencontrerait armé ou désarmé, jeune ou vieux, ami ou ennemi.

Don Grégorio assassina l'amant de sa sœur au moment où ce dernier sortait de sa maison.

Inès entendit le dernier cri du jeune Français et recueillit son dernier soupir.

Elle devint folle; sa folie n'avait rien que de touchant. Constamment assise sur un banc de pierre, à la place où son cher Frédéric succomba, elle regardait la tache que son sang avait imprimée sur les carreaux de marbre blanc et qu'elle n'avait point permis qu'on enlevât; elle ne prononçait pas une seule parole. A onze heures du soir seulement, elle jetait un faible cri et disait:

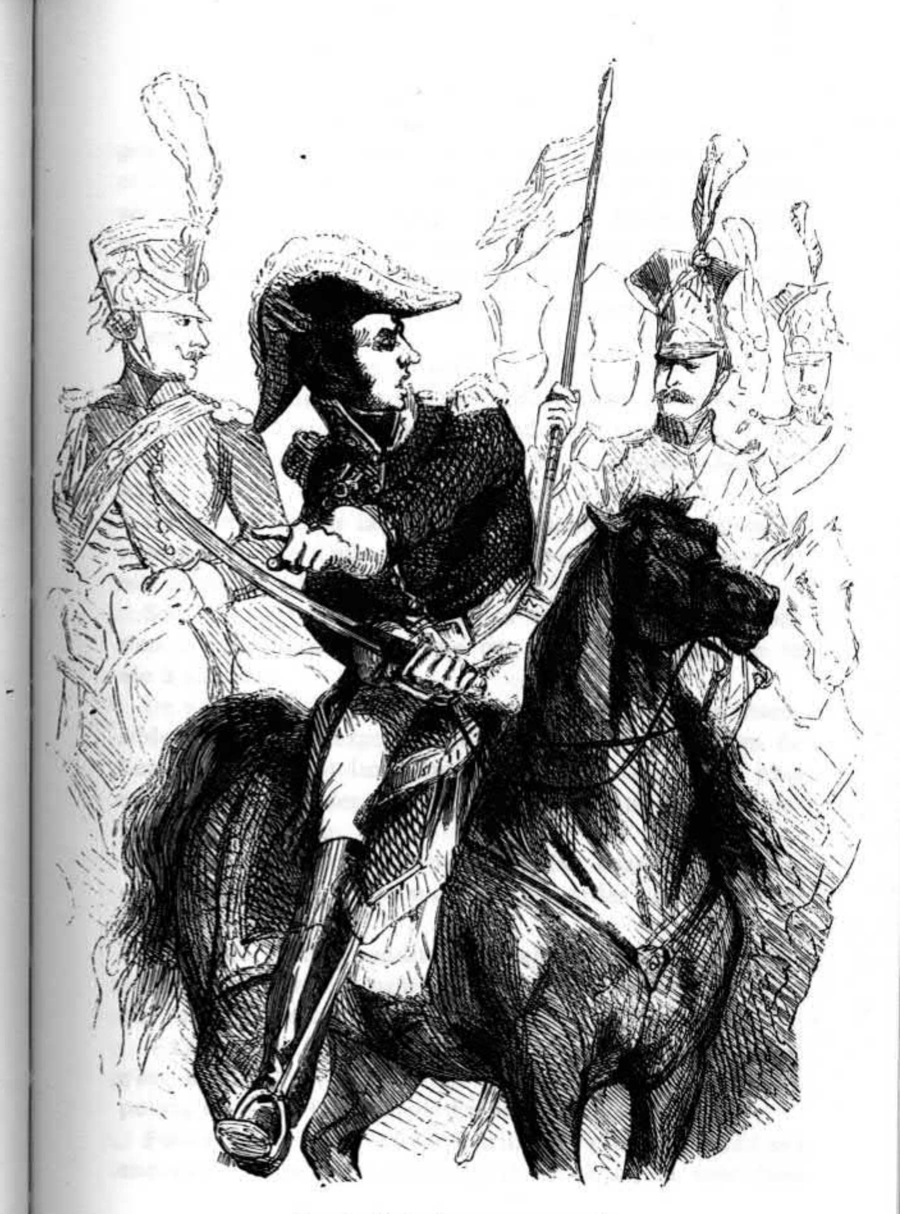
– Grégorio... ne le tue pas! grâce!...

Après avoir prononcé cette phrase solitaire, elle pleurait de nouveau en silence.

On déposait des aliments sur la fenêtre de sa maison déserte, et elle n'y touchait jamais que lorsqu'elle ne pouvait plus supporter la faim.

Elle ne faisait aucun mouvement, gardait la même attitude, laissait ses beaux cheveux épars; jamais elle ne souffrit qu'on lui enlevât sa robe tachée de sang. Semblable à la statue du désespoir, elle souriait tristement à ceux qui la questionnaient ou qui s'arrêtaient; mais ce sourire était le même pour tous et portait ce cachet d'aliénation qui déchire l'âme des gens les plus insensibles.

A toute heure de jour et de nuit on la voyait assise à la même place, et, si par hasard elle s'en éloignait, c'était



Sur le désir de son souverain, Béringheld fait signe à sa troupe...

pour aller à la porte par laquelle elle introduisit Frédéric; et là, paraissant écouter, elle tendait son joli cou de toutes ses forces; son oreille avide écoutait un bruit imaginaire pour tout le monde, mais qui s'était gravé dans son souvenir, et ses yeux errants sur le jardin cherchaient à voir un objet souhaité. Au bout de quelques instants elle s'écriait:

— La porte se ferme, le voilà!

Et elle s'élançait, puis elle croyait tenir Frédéric dans ses bras: elle l'embrassait et le conduisait vers sa chambre mais alors elle jetait un effroyable cri, et, détrompée, l'œil sec, le visage décomposé, elle revenait à sa place.

Dans le jour, on la voyait quelquefois, mais rarement, regarder à côté d'elle comme si elle eût aperçu son ami: elle le contemplait attentivement.

Son œil terne reprenait de la vie et de l'expression: rien n'était étonnant comme ces passages rapides de la vie à la mort.

De vague et d'indéfini, son regard, par des teintes insensibles, arrivait à exprimer tout ce que les souvenirs de l'amour pouvaient lui donner de plus tendre et de plus exalté; puis, par des dégradations imperceptibles, il redevenait terne et fou.

Un soir, le général, près de succomber sous l'effort croissant de la maladie, demanda des nouvelles de cette jeune martyre de l'amour.

Un officier lui répondit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé la nuit dernière dans la maison d'Inès; que, depuis le matin, elle répétait:

— Quel œil!... c'est un lustre infernal et éblouissant!... c'est le diable!... N'importe, je deviendrai sa servante, puisqu'il va me faire revoir Frédéric...

Puis elle avait mis sa robe brillante, elle arrangeait ses cheveux, et l'officier ajouta qu'il venait de la voir dans

la plus somptueuse parure, regardant sans cesse dans la rue avec une expression délirante et disant sans cesse:

— Il ne vient pas!... il ne vient pas encore!...

Des nuages noirs obscurcissaient la nuit splendide de l'Espagne; la plaine où est située Alcani se colorait d'une teinte sombre, une chaleur étouffante jetait sur la terre un manteau pesant, et l'on avait ouvert les croisées de la chambre du général.

L'officier venait de finir le court récit de la nouvelle folie d'Inès, et il était parti après avoir serré la main brûlante du général.

En effet, ce colonel, ayant remarqué la profonde altération des traits de Béringheld, qui, pendant ce discours, était aux prises avec la mort, sentit que ce spectacle était trop pénible pour lui, et, n'ayant pas le courage de le soutenir, il quitta cette chambre funèbre où il ne resta plus que deux chirurgiens qui se jetaient un regard d'inquiétude et de désespoir.

Cette fatale nouvelle, que l'officier supérieur annonça dans l'hôtel, y répandit la consternation.

La cour se remplit d'une foule de soldats et de monde.

On soupirait en silence en interrogeant de l'œil ou du geste un des chirurgiens qui se trouvait à la fenêtre.

Le général avait encore un reste de connaissance, et son âme faisait encore ses fonctions; des vestiges de pensée et de souvenir erraient dans sa tête souffrante.

Au milieu de cette scène, un grand homme d'une stature colossale se présente à la porte de l'hôtel, s'avance d'un pas lent en cachant sa tête énorme sous un manteau de couleur brune; il traverse la foule, monte l'escalier, et il entre dans la chambre du général, dont les yeux se fermaient.

Les deux chirurgiens sont glacés d'épouvante à l'aspect des mouvements lents et indécis de l'étranger, mais sur-

tout par l'impassible rigueur de ses traits et l'infernale splendeur de ses yeux.

Le vieillard s'approche du lit, tâte le pouls du malade, et aussitôt se dépouille de son manteau et arrose la chambre en répandant des gouttes d'une liqueur contenue dans une fiole: aussitôt un froid pénétrant se glisse dans l'air, et le général, qui mourait accablé de chaleur, ouvre les yeux. La première chose qu'il envisage, c'est le front sévère de son ancêtre; il tressaille et s'écrie:

— Laissez-moi mourir, je le veux!

— Enfant!... répondit avec une expression de pitié la grosse voix sourde et caverneuse de l'étranger, je veux que tu vives!... On t'a dit que je puis t'empêcher de mourir, mais non d'être tué.

A ces mots, le général se met sur son séant et regarde son ancêtre en lui demandant:

— Etes-vous Béringheld le savant, né en 1450?... Si cela est, je consens à vivre pour vous connaître!...

Sans répondre, le vieillard agita ses cheveux blancs, par un lent mouvement de tête; Béringheld crut voir errer sur ses lèvres cautérisées au milieu le léger sourire que l'homme que l'on flatte ne peut s'empêcher de laisser paraître.

— Dans deux heures je viens te sauver!... dit le spectre en imposant ses mains sur le crâne du général et en dirigeant sur cette partie le double éclair de ses yeux flamboyants.

Un calme profond s'empara de Béringheld, et le vieillard, en s'en allant, ordonna aux deux chirurgiens de rester tranquilles et d'empêcher que qui que ce fût entrât dans la chambre.

Les chirurgiens cherchèrent les traces de la liqueur qui venait d'être répandue.

Ce fut en vain.

Le grand vieillard s'enveloppa de son manteau, et, cachant sa tête chenue sous une espèce de capuchon, il sortit de l'hôtel.

Il se dirige vers la croisée où la jeune et belle Inès, le sourire de l'espérance sur les lèvres, attendait avec impatience.

Il se place en face de la folle, dérange son capuchon, et la fixe par un de ces regards absolus qui attirent et dominent.

La jeune fille devint pâle comme la mort, regarda une dernière fois la trace du sang de Frédéric, et, comme elle la regardait longtemps, le vieillard, las d'attendre, lui cria lentement de sa voix sépulcrale:

— Que t'importe?... n'est-il pas mort? Entends-tu? il est mort, mort!... Viens! que fais-tu dans cette vie?

Inès baisse la tête, ouvre la porte, la fait tourner sur ses gonds, qui depuis six mois n'avaient pas crié, et elle suit le vieillard.

Deux habitants furent témoins de cette scène singulière.

. . . .

Il est deux heures, l'orage a cessé, la nuit a repris sa solennité; le grand vieillard entre dans la cour de l'hôtel du général: la cour est vide, il monte l'escalier, il rencontre les deux chirurgiens éplorés qui l'arrêtent et lui font signe d'écouter.

L'affreux râlement de la mort retentissait dans l'escalier; le général mourait!

En un saut rapide comme la pensée, le vieillard est au chevet de Béringheld . . . .

. . . .

Les chirurgiens étaient restés dans l'escalier; ils furent témoins de la sortie du Centenaire, qui tenait entre ses mains une fiole qui paraissait vide. Le vieillard ne reparut jamais dans le pays.

Les chirurgiens et le médecin trouvèrent le général endormi. Bientôt il se réveille; mais il ne lui reste aucun souvenir de ce qui s'est passé, seulement il sait que le milieu de ses lèvres a été brûlé, et il y porte souvent les mains.

Trois jours après, il passa une revue de toute sa division.

On lui donna un grand repas par lequel l'armée qui se trouvait sous ses ordres voulut célébrer la guérison miraculeuse de son général.

Ce fut alors que l'on instruisit Béringheld des singulières circonstances de sa cure.

Des soldats avaient aperçu pendant l'orage le grand vieillard guider Inès vers une caverne; il en était sorti sans sa jeune compagne: elle ne reparut plus. Les idées les plus horribles errèrent dans l'âme du général.

Quatre ans s'écoulèrent sans qu'il revît son ancêtre.

Ici se terminaient les *Mémoires* de Béringheld. Voici ce qu'il avait ajouté avant de les remettre au préfet:

« L'être dont il a été question hier est absolument le même que celui que j'ai rencontré aux Pyramides, à Jaffa, et qui m'a sauvé la vie en Espagne.

» Il eût mieux fait de me laisser périr, car la vie m'est à charge, et je ne vis plus que pour découvrir cet étonnant mystère.

» Fatigué des grandeurs, du pouvoir, de tout, je vais remettre ma démission entre les mains de l'empereur, et m'adonner avec ardeur à rechercher cet être bizarre dont la vie est un problème. »

Et en lui-même il avait ajouté: « Si je ne réussis pas à le résoudre, je retourne à Béringheld, et si Marianine est fidèle à son énergique serment de la montagne, je vais lui

porter une âme régénérée et la récompense de son amour. »

En achevant ce manuscrit, les magistrats se trouvèrent en proie à un singulier sentiment d'horreur; ils croyaient voir le vieillard, et ils se regardaient les uns les autres avec l'expression de la peur.

Lorsqu'on se retira, le préfet réclama le silence le plus absolu sur cette lecture.

On fit une copie du manuscrit et il fut envoyé au général Béringheld, avec la relation des événements qui s'étaient passés à Tours, afin qu'il transmît ces documents au ministre de la Police générale. Nous allons suivre le général pendant la route qu'il tenait pour aller à Paris.

CHAPITRE VINGTIÈME

Toujours le grand vieillard. Le général le rejoint. Le château ruiné et son propriétaire. Histoire d'une jolie femme racontée par un postillon. Le général approche de Paris.

Par la lecture de l'exposé succinct du caractère et des événements principaux de la vie du général Tullius Béringheld, on voit de quelle nature étaient ses réflexions lorsqu'il s'assit sur le haut de la Montagne de Grammont.

Rien ne l'attachait plus à l'existence, si ce n'était l'espoir de retrouver Marianine, car cette âme déshéritée de ses espérances de tout genre aimait à se reposer dans l'espoir consolant d'un véritable amour.

Mais lorsqu'il eut aperçu le vieillard, lorsque les scènes dont la ville de Tours fut le théâtre lui montrèrent ce qu'il nommait son ancêtre d'une manière positive; qu'il fut convaincu que c'était un homme extraordinaire à la vérité, mais enfin un homme purement et simplement, les idées du général prirent une autre direction, et Marianine ne devint plus chez le comte de Béringheld qu'une pensée secondaire; l'idée principale de Tullius fut la recherche du singulier pouvoir, et surtout du secret de la longévité de cet être bizarre.

Tandis que la berline du général roulait vers Paris, ses réflexions prenaient donc une autre teinte moins sombre, moins funèbre, et il commençait à reprendre intérêt à la vie.

Puis il apercevait un champ immense où ses recherches ne s'étaient pas encore aventurées.

Ce champ si vaste était celui des sciences naturelles, dont les bornes indéfinies laissent toujours l'esprit humain dans l'espoir d'une découverte, même après avoir soulevé quelques coins du voile dont s'enveloppe la nature.

En effet, le général ne concevait la possibilité de l'existence du vieillard que par le moyen des secrets d'une science pour laquelle le mot impossible n'a plus de sens.

Mais le dernier événement dont il avait été témoin le faisait frémir, et il n'osait s'enfoncer dans l'abîme des pensées horribles qui naissaient à ce souvenir. Il commentait les paroles de sa mère; il comparait entre eux les divers effets que le vieillard produisait, et il arrivait encore à penser que son ancêtre joignait au pouvoir de prolonger sa vie des pouvoirs encore plus extraordinaires.

L'on sent combien les réflexions d'un homme doivent devenir profondes à l'aspect d'une immortalité physique et devant l'espérance de nouveaux pouvoirs qui lui promettent un empire absolu sur les choses de ce monde.

Sur un esprit faible, de pareilles idées conduisent à l'aliénation, et le père de Béringheld y avait succombé.

Mais il est de fait que notre âme reçoit une atteinte grave d'une telle connaissance, et il n'est pas un seul homme que l'espoir d'une découverte, même de peu d'importance, n'ait pas agité fortement.

En proie au nouvel ordre de choses qui venait d'allumer chez lui une passion qui, cette fois, devait absorber toute sa vie, Béringheld arriva à Maintenon, plongé dans une profonde rêverie.

Il sortit de sa voiture pendant que l'on changeait de chevaux, et il entendit alors dans l'écurie une conversation entre deux postillons, et cette conversation était de nature à l'intéresser vivement.

Elle avait lieu entre un vieux postillon qui revenait et

un postillon plus jeune qui préparait, pour un camarade, les chevaux destinés au général.

— Je te dis que c'est lui!...

— Bah! c'est impossible.

— Je l'ai reconnu, il n'était pas changé, et pas un de ses cheveux, blancs comme le tuyau d'une pipe neuve, n'a bougé; seulement ses yeux m'ont semblé plus renfoncés que la dernière fois, et je veux que mon fouet casse lorsque j'aurai à me tirer d'une ornière, s'ils n'étaient pas brillants comme le bouton d'une veste neuve qui reluit au soleil. Ce géant-là en sait long.

— Eh bien! mon ancien...

— Mon ancien, interrompit le vieux postillon, je crois que notre homme n'en connaît pas; car lorsque je l'ai mené en 1760, il avait déjà plus de cent ans, à moins qu'il ne soit né comme il est avec ses sourcils de vieille mousse et son front de pierre de taille; quant à sa peau, elle est dure comme le cuir de ma selle.

— Je donnerais bien un écu pour le mener, reprit le jeune postillon, et six francs pour le voir.

— Je le crois! dit le vieux postillon, et tu y gagnerais encore... Tiens, Lancinot, mon ami, escarquille tes yeux et regarde-moi ce napoléon tout neuf! c'est mon pourboire: aussi je l'ai mené ventre à terre, car il m'a dit comme ça, quand j'eus enfourché mon porteur:

» — Garçon, que je sois à la poste prochaine à midi, il y a un louis pour toi.

» Lancinot, dit le postillon en prenant le bras de son jeune camarade, il y a été à onze heures et demie!... aussi j'ai ramené les chevaux au pas. Cet homme-là, vois-tu, c'est quelque prince d'Allemagne!...

Le jeune postillon sortit avec les chevaux du général, qui poursuivit sa route.

Arrivé à la poste suivante, il demanda des nouvelles de

celui qui le précédait, et il dépeignit le vieillard. Le postillon qui l'avait conduit était au cabaret et hors d'état de fournir aucun renseignement sur quoi que ce fût. Le général n'en put tirer que cette phrase:

— Ah! quel homme!... quel homme!...

Béringheld perdit enfin la trace du vieillard, car à la poste suivante le postillon avoua au général avoir conduit la magnifique voiture du vieillard à une ancienne résidence royale, qui se trouvait à deux lieues dans les terres.

Tullius, laissant alors Lagloire garder son équipage, monta à cheval et se fit guider par le postillon vers ce château.

Au bout d'une heure, Béringheld se trouva dans une avenue immense et ténébreuse, car les arbres avaient au moins deux cents ans, et il aperçut un vaste bâtiment dont les abords en ruine attestaient une négligence coupable de la part du propriétaire.

Le général met pied à terre, prie le postillon de l'attendre et de cacher les chevaux derrière les troncs des arbres de l'avenue; puis il se dirige vers l'entrée de cette somptueuse demeure.

L'herbe croissait sur les murs dégradés, et le beau pavillon du concierge était entouré d'eaux croupies et verdâtres, de plantes sauvages, de décombres et d'animaux malfaisants.

On ne voyait plus les pavés de la cour circulaire qui était d'une immense étendue, et le gazon qui l'avait envahie gardait encore l'empreinte des quatre roues d'une voiture que le général remarqua s'être dirigée vers les écuries.

Les fenêtres du château, les portes, les marches du perron, les barrières qui entouraient les murs, tout tombait en ruine, et les oiseaux de proie s'étaient emparés depuis longtemps du faîte de cette belle construction.

Le général, étonné, chercha la chaîne de la cloche. Ce

ne fut pas sans peine qu'il la trouva, et les sons qui retentirent dans cette enceinte ruinée semblèrent une plainte de l'édifice.

Le silence se rétablit, et personne ne parut.

Le général sonna une seconde et troisième fois sans qu'aucun être vivant se présentât.

Déjà il escaladait la grille, lorsqu'il vit un petit vieillard sortir des écuries qu'il ferma lentement, et se diriger d'un pas tardif vers la principale grille dont le général s'empressa de lever le siège.

Le petit vieillard arriva à la porte, et son aspect causa au général un moment de surprise.

Ce personnage était un nain, âgé au moins de quatre-vingts ans; ses traits offraient quelque ressemblance avec le grand vieillard; mais sa physionomie était aussi ignoble que celle du vieillard était imposante et sévère.

Ce petit vieillard leva sur Béringheld un œil éteint et demanda d'une voix mourante:

— Que voulez-vous?...

— N'est-il pas arrivé quelqu'un tout à l'heure, à ce château?

— Peut-être, dit le petit concierge en regardant les bottes du général.

— N'est-ce pas un vieillard? demanda Béringheld.

— Cela se pourrait bien, repartit sèchement l'inconnu.

— Quel est le propriétaire du château? reprit le général.

— C'est moi.

— Mais, reprit Tullius, je n'entends pas parler de vous, mais d'un autre homme beaucoup plus grand que vous ne l'êtes.

— Libre à vous...

Le général, impatienté, continua:

— Monsieur me permettrait-il de visiter ce magnifique château?

— Pour quoi faire? dit le petit homme en rajustant sa perruque, qui avait la couleur du tabac d'Espagne.

— Pour le voir, répondit Béringheld de mauvaise humeur.

— Mais vous le voyez, et si cette façade ne vous contente pas, tournez par le premier chemin à gauche, vous pourrez admirer la façade des jardins.

— Mais l'intérieur, les appartements...

— Ah! je comprends: vous êtes un curieux, un amateur?

— Oui, dit le général.

— Eh bien! monsieur le curieux, je n'ai pas l'habitude de faire voir mes appartements, et je n'aime pas les visites.

— Monsieur, je suis le général Béringheld.

— Vous m'en voyez fort aise.

— Et je puis obtenir un ordre de Sa Majesté...

— Ah!

— Pour entrer de force ici...

— Oh!

— Il s'y passe des choses extraordinaires...

— Fort extraordinaires.

— Criminelles...

— Criminelles; car il est très extraordinaire de voir un étranger venir insulter un honnête homme qui paie bien ses contributions, qui obéit aux lois et n'a rien à démêler avec personne.

Là-dessus, le petit vieillard croisa ses mains derrière son dos et s'en alla à pas lents, sans seulement retourner la tête.

D'après le ton et les manières de ce singulier personnage, le général prévit que, quand même il s'introduirait de force, il ne verrait rien dans le château, ou que le vieillard avait donné à son concierge les moyens d'écarter les curieux; il se décida donc à retourner à la poste, et, tout en cheminant, il demanda au postillon des renseignements sur le château et ses propriétaires.

— Général, répondit le guide, ce château, à ce que m'a dit ma mère, appartenait avant la Révolution à la famille de R......x; quand la Révolution commença, le duc émigra, et l'on vendit son château. Il fut acheté en 1791 par un petit homme d'une cinquantaine d'années, que vous avez dû voir, quoiqu'il se montre bien rarement. Il cultive lui-même un champ planté de pommiers et un jardin garni d'arbustes et de plantes singuliers qui lui fournissent sa nourriture; mais il y en a qui disent qu'il est sorcier... Vous m'entendez, général? ajouta le postillon avec un fin sourire qui signifiait que le guide ne croyait pas aux sorciers. On n'aperçoit M. Lerdangin que tous les ans chez le percepteur, auquel il apporte la contribution qu'il paie pour son parc et son château. Généralement on le croit fou: j'ai entendu conter à ma mère une histoire singulière sur son père et sur sa mère, car il est des environs. C'est tout au plus si je me la rappelle.

— Voyons, dites-la-moi, reprit le général.

— Il s'agissait, continua le postillon, d'un géant dont la mère de ce propriétaire était amoureuse, et l'inconnu venait toutes les nuits chez Mme Lerdangin, sans qu'elle pût savoir d'où, par où, ni comment. Il paraît, à ce que disait ma mère, que Mme Lerdangin aimait prodigieusement le géant, qu'elle n'avait jamais vu que de nuit. Vous m'entendez, général?...

» La première fois qu'il vint, ce fut, disait ma mère, une nuit d'hiver que Mme Lerdangin était toute seule; son mari, faisant le commerce, voyageait alors. Elle se couchait et se trouvait même au lit, disait ma mère, lorsque sa porte s'ouvrit... et à cet endroit, général, ma mère ne disait plus rien.

» Mais Mme Lerdangin était extrêmement fraîche et jolie, et son mari jaloux, laid et brutal. Jaloux, parce qu'il paraît, disait ma mère, que le pauvre cher homme aurait

laissé finir le monde; et brutal, parce qu'il craignait que sa femme... Vous m'entendez, général?

» Mme Lerdangin aimait la parure, et l'inconnu lui laissait toujours de l'or à foison; il paraît, à ce que disait ma mère, que ce géant inconnu était un homme, mais un homme! Vous m'entendez... général?

Le général se mit à sourire en voyant la gaieté de ce postillon, dont la figure riante et l'air avantageux annonçaient l'orateur champêtre du village, et qui, sans doute, appuyait toutes ses histoires de l'autorité de sa mère.

— Comment vouliez-vous, général, que la jolie petite Mme Lerdangin ne devînt pas grosse? Quand elle le fut, elle eut des envies, et notamment celle de connaître le père de son enfant. Elle croyait, à ce que disait ma mère, que c'était un fermier général qui habitait à six lieues de là, mais ma mère lui remontra que jamais un fermier général ne faisait de neuvaines... Vous m'entendez, général?

» M. Lerdangin revint et résolut de se défaire de sa femme; il l'emmena avec lui sous prétexte d'aller à une fête, et Mme Lerdangin en revint tout effarée. Quant à son mari, il paraît, à ce que disait ma mère, que l'inconnu l'avait anéanti au moment où il assassinait sa femme; car on n'a plus revu M. Lerdangin.

» Cette jolie femme, une nuit, vit le géant sortir d'une voiture et se diriger vers la porte du jardin de sa maison: alors elle cacha une lampe, et lorsque le géant fut au lit, elle se leva et accourut avec la lumière... Il paraît, à ce que disait ma mère, qu'elle aurait vu un monstre, car elle tomba évanouie, et l'on n'a plus jamais entendu parler du géant. Vous m'entendez, général? Toute cette histoire est facile à deviner; les femmes savent nous jouer plus d'un tour, et... Ne vous mariez pas, mon général!

» Mme Lerdangin mourut en mettant au monde le petit homme qui est devenu le propriétaire de ce beau château.

Vous entendez, général, que les écus du géant l'ont aidé à cet achat?... Mais il paraît, à ce que disait ma mère, que le géant avait revu son fils pour lui communiquer des secrets de magie blanche et noire; le fait est qu'il vit singulièrement, et que cette voiture, qui arrive au château tous les dix ou vingt ans, je ne sais, donne furieusement à penser.

Le général était parvenu au relais; il monta dans sa voiture, tout pensif, en s'écriant:

— Cet homme me poursuivra sans cesse... diable!...

Tout à coup le général aperçut un bonnet tendu et il entendit une voix qui lui cria:

— Vous m'entendez, général?...

Béringheld reconnut que sa préoccupation l'avait empêché de récompenser son guide; il lui jeta un écu pour boire et un autre écu pour la manière dont il racontait.

Le voyage du général n'eut plus que des détails vulgaires.

Roulant vers Paris sans autre aventure, il rejoignit facilement ses troupes avant qu'elles y fussent entrées.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Marianine.

Depuis que les journaux avaient annoncé que le général Béringheld ramenait à Paris, par les ordres du souverain, la division qu'il commandait en Espagne, les personnes qui travaillaient à leur fenêtre, et qui, par conséquent, remarquaient tout ce qui se passait dans la rue, voyaient chaque jour un équipage vert d'eau se diriger vers la barrière des Bons-Hommes à la même heure, et revenir le soir.

Une femme jeune et belle était dans cette voiture, avec une femme de chambre. Certes, les bourgeois du Gros-Caillou et les jeunes filles qui, sous l'œil de leurs mères, se ménageaient un petit coin dans les carreaux en tirant un peu le rideau de mousseline, ne péchaient pas par défaut de conjectures.

A l'aspect du teint décoloré et de l'abandon de la belle inconnue, les vieillards qui venaient digérer leur dîner sur le cours, en appuyant leur menton sur leur canne et regardant les passants, s'accordaient tous à penser que cette jeune femme se mourait de la poitrine.

Les jeunes filles, ayant remarqué la beauté des panneaux de l'équipage, et derrière la voiture une riche livrée, opinaient que la jolie femme attendait le retour d'un colonel qui n'était pas, était, ou devait être son mari.

Les mères, ne voyant pas dans cette affaire-là de mari

pour leurs filles, n'y faisaient aucune attention; cependant, comme il faut que la partie principale joue toujours son rôle, et que la langue d'une mère vaut celle d'une fille, les mères finirent par remarquer que la jeune femme était animée et presque rose d'espoir en allant à la barrière, et pâle, presque mourante, en revenant.

Le domestique d'une maison où la mère et la fille faisaient peut-être assaut de curiosité se hasarda à aller, par le conseil d'une femme de chambre, à la barrière, et là il découvrit que, depuis deux jours, le landau s'avançait sur le chemin de Versailles.

Enfin un ci-devant jeune homme du Gros-Caillou, croyant que la jeune femme prenait l'air à défaut de pouvoir prendre autre chose (car les médecins ne vous engagent à respirer l'air que lorsque la science est à bout), ce ci-devant jeune homme, spéculant déjà sur cette conquête, envoya son laquais boire avec le cocher, lorsque le landau s'arrêterait.

Alors le jeune homme sut par son laquais, qui ne s'enivra pas, que la belle inconnue était la fille de M. Véryno, préfet, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents.

La fidèle Marianine venait en effet, chaque jour, épier le retour du comte de Béringheld, et les treize années d'absence n'avaient rien changé à la pureté et à l'ardeur de son amour; enfin, pour tout dire, elle aimait même sans espoir, et sa fierté égalait toujours son amour.

Lorsque Béringheld fut parti pour l'armée, Marianine renferma sa passion dans le fond de son cœur. Elle chercha dès lors à se rendre digne d'être l'épouse de l'être dont les premiers pas dans la carrière de la gloire avaient été des pas de géant.

Son père, ayant donné des gages de son dévouement à la République, fut lancé dans l'administration, et arriva par degrés à des postes tellement élevés, que Marianine

eut le cœur rempli d'une joie secrète en voyant que son amant ne serait pas dégradé par son alliance.

Elle prit les leçons des meilleurs maîtres.

L'étude de la peinture, de la musique, de la littérature et des premiers éléments des sciences lui paraissait un plaisir, quand elle songeait que c'était pour Béringheld qu'elle ornait son esprit.

Chaque bulletin de l'armée causait un serrement d'effroi à son pauvre cœur, et, quand la lecture du journal était achevée, et qu'elle était enfin rassurée sur son bien-aimé, elle se livrait à l'espoir de le revoir encore.

Sa chambre était toujours encombrée des cartes des pays que parcourait le corps d'armée auquel Béringheld était attaché; et, chaque matin, chaque soir, le joli doigt de Marianine suivait les progrès de nos armées: une épingle fixée sur certains points indiquait le séjour de Béringheld.

Alors la charmante enfant questionnait tout le monde sur les mœurs de ces différents pays: si l'on s'y trouvait bien, si les Français y étaient aimés, les femmes belles, la ville jolie, les vivres chers, les habitants aimables à vivre, etc.

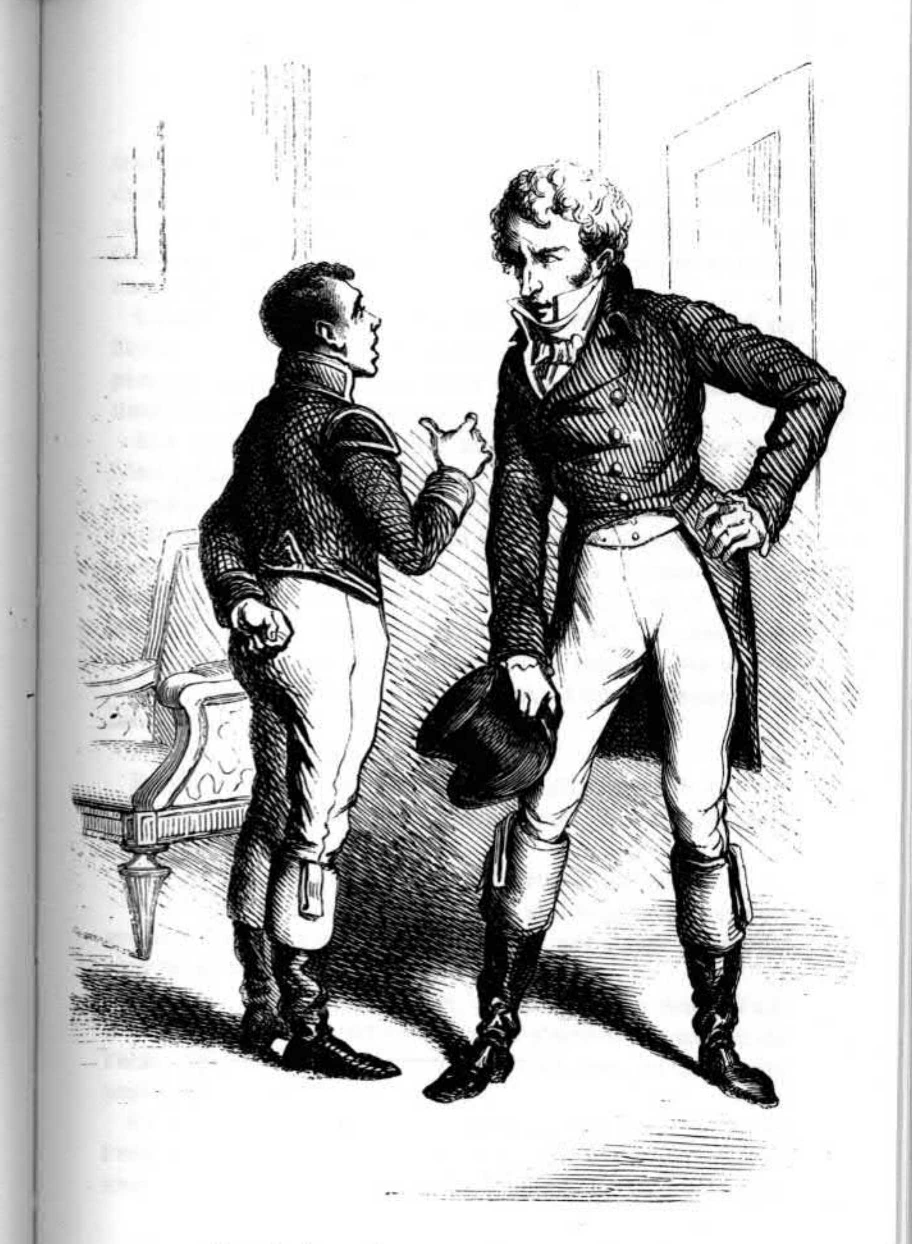
Le bulletin annonçait-il une bataille pour tel jour, Marianine, pâle, les yeux en pleurs, ne peignait, ne chantait, ne touchait sa harpe que lorsque des nouvelles rassurantes mettaient fin à son inquiétude mortelle.

Chaque jour elle regardait sur la carte l'endroit où il devait être, et lui adressait de douces paroles comme si elle le voyait.

Sa chambre n'était parée que de deux tableaux: l'un représentait la scène des Alpes, quand Béringheld vint la trouver assise sur la pierre couverte de mousse; l'autre, celle de leurs adieux.

Le portrait du général était d'une ressemblance parfaite.

Le malheur voulut que, toutes les fois que les troupes



Alors le jeune homme sut par son laquais...

françaises revinrent à Paris, Véryno fût obligé de rester dans un département éloigné, et l'amoureuse Marianine ne put jamais voir son cher Béringheld au milieu de la Cour, brillant de gloire, d'opulence, de renommée, et peut-être fidèle!...

L'hôtel qui se trouvait à Paris vis-à-vis du bel hôtel de Béringheld fut à vendre: Marianine pressa vivement son père de l'acheter, en se servant d'une foule de considérations étrangères à son amour.

Elle ne concevait pas que son père pût se passer d'un hôtel à Paris, lorsque de jour en jour il devait être infailliblement appelé pour présider à quelque administration? D'ailleurs, ne fallait-il pas un hôtel pour séjourner pendant leur apparition dans la capitale? la fortune de son père n'était-elle pas assez considérable pour cela? ne fallait-il pas se loger auprès du général auquel son père avait à rendre des comptes de dix années de gestion? Ne valait-il pas mieux être près d'un ami, d'une personne de connaissance?

L'hôtel fut acheté.

Pendant ce long espace de temps, mille partis se présentèrent pour Marianine; plusieurs haut placés l'aimèrent véritablement.

Marianine refusa tout: dignités, fortune, amour.

Au milieu de tant de soins divers et d'inquiétudes si poignantes, la jeune et jolie chasseresse des Alpes ne perdit rien de sa beauté.

Souvent, élégamment parée, entourée d'une foule d'admirateurs, on la voyait tout à coup s'arrêter au milieu de l'élan d'une gaieté vive et toujours décente, et demeurer tout à coup pensive et recueillie.

Parlait-on des succès de nos armées dans le salon de la Préfecture, le nom de Béringheld frappait-il son oreille, tour à tour elle rougissait, elle pâlissait, ne se sentait pas

d'aise. Ah! qu'alors un jeune postulant, un vieux solliciteur, un employé destitué, étaient sûrs d'obtenir sa protection; elle aurait, je crois, souri à un ennemi, si elle en avait eu!

Le nom de Béringheld, une louange au général, produisaient sur elle un effet magique.

Tels étaient les indices qui révélaient dans Marianine une passion que les plaisirs du monde n'avaient pu étouffer.

La mort de la mère de Marianine suivit de près celle de Mme Béringheld.

Marianine fut alors chargée de conduire la maison de son père, et elle montra combien elle avait de sens, de sagesse et d'ordre bien entendu et exempt de parcimonie.

Lorsqu'on répandit la nouvelle du retour en France de l'armée commandée par le général Béringheld, Marianine fit entendre à son père qu'il devait aller à Paris, pour réclamer du souverain l'effet des promesses qu'ils en avaient reçues.

Il ne s'agissait de rien de moins que de fixer à Paris M. Véryno par une direction générale.

En effet, il entrait dans le plan de Bonaparte de mêler à la Cour les vieux républicains avec les anciennes colonnes de la féodalité, et personne n'était plus franchement républicain que Véryno.

On doit s'en apercevoir en trouvant son nom dénué de la qualité de comte ou de baron que Bonaparte prodiguait avec tant de complaisance.

Véryno avait constamment refusé toute distinction aristocratique, et il fut un des censeurs sévères de l'avènement du premier consul au trône impérial; en un mot, il eut le malheur d'être du nombre de ces honnêtes gens dont la stabilité, en fait d'opinion, est traitée d'opiniâtreté par les uns et de fermeté par quelques autres.

Véryno partit donc pour Paris avec sa fille, qu'il ne craignait pas d'exposer aux séductions de la capitale.

Il connaissait la passion de Marianine pour Tullius, et il ne voulut pas lui refuser l'innocent plaisir de revoir son idole.

Mais, à son arrivée à Paris, Véryno fut alité par une maladie qui ne mettait point sa vie en danger, mais qui menaçait de durer fort longtemps.

Marianine, qui lui prodiguait les soins les plus tendres, allait chaque soir au-devant de Béringheld, et chaque matin elle montait dans les greniers de son hôtel, pour voir si l'on ne faisait pas des préparatifs dans celui du général.

Depuis huit jours elle venait à la barrière des Bons-Hommes, et bien inutilement; aussi elle était triste. Ses gens la voyaient toujours enfoncée dans une profonde rêverie, qui pour elle avait du charme, et que l'on n'osait interrompre.

Sa harpe fut abandonnée, les pinceaux restèrent empaquetés; elle ne put s'occuper que de Béringheld; et, lorsqu'elle n'était pas sur le chemin de Versailles, on la voyait assise près du lit de son père, le visage dans sa jolie main, et les yeux arrêtés sur le portrait de Béringheld.

Enfin, un matin, elle déjeunait, lorsque le vieil intendant monta le journal; elle interrompt son déjeuner, décachète, lit, et s'écrie:

— Il vient!... il vient!... ce soir!...

Et vite, elle sonne, resonne, casse les cordons, se promène, s'impatiente; la femme de chambre arrive:

— Je vais m'habiller. Qu'on mette les chevaux. Quelle robe prendrai-je? comment me coifferai-je? quelle ceinture?...

Une multitude de questions se pressent, et la femme de chambre reste interdite à l'aspect de cette pétulance de la douce Marianine.

— Julie, l'empereur est revenu; il a donné l'ordre de revenir à marches forcées. Les pauvres soldats!... n'importe! Ah! qu'il a bien fait de les presser!... ce soir!...

Julie ne comprit pas davantage.

— Mais que faites-vous là, Julie? arrangez tout.

Puis, prenant le journal, elle relut tout haut:

— Le général Béringheld est arrivé hier à Versailles où un ordre de Sa Majesté l'a prévenu qu'elle voulait voir défiler aujourd'hui sa division dans la cour des Tuileries.

» Julie, allez donc tout préparer pour ma toilette. Hippolyte me coiffera... Vous l'enverrez chercher; qu'il vienne au plus tôt... quel bonheur!

Aussitôt elle monte au grenier de l'hôtel, et tressaille de joie en voyant dans la cour du général un domestique nettoyer une voiture arrivée de la veille, les persiennes ouvertes, et un grand mouvement régner dans toutes les parties du bâtiment.

Elle redescendit au plus tôt, et revint examiner sous quel vêtement elle reparaîtrait aux yeux du général.

Après bien des hésitations, elle alla chercher le tableau qui représentait la scène de ses adieux à Béringheld, et résolut d'être habillée comme à cette époque où son cœur fut si cruellement agité.

Une simple robe blanche, que l'on arrangea sur-le-champ semblable à celle de la jeune chasseresse, ses cheveux retombant sur ses épaules par des milliers de boucles, son front presque caché par une charmante résille, telle fut sa parure que les souvenirs de l'amour rendaient plus délicieuse et pleine de charmes.

Longtemps avant que les troupes arrivassent, les habitants du Gros-Caillou virent passer l'élégante voiture dans laquelle Marianine, brillante et belle de toutes les beautés possibles, s'agitait en regardant en avant.

Un reste de fierté, de pudeur, lui fit emporter un voile, se réservant de le déposer...

Elle attend une heure, deux heures, trois heures, et elle commence à craindre. A quatre heures, elle tressaille en entendant dans le lointain le roulement des tambours.

Il est impossible de rendre la sensation cuisante et acérée qui fit refluer tout son sang vers le cœur.

Ce roulement lui disait qu'enfin elle allait revoir, après quinze années d'absence, et quelle absence!... celui que, dans les montagnes de son pays natal, elle avait choisi pour idole, celui qui depuis ce temps était l'objet constant de ses pensées, celui qui tenait en son coup d'œil son âme et sa vie, dans ses mains tout son bonheur!...

Le roulement approche; bientôt la poussière s'élève en nuages dont Marianine n'est point incommodée. Enfin elle entend le pas cadencé de cette masse de soldats; elle voit leurs visages basanés et leurs yeux qui s'égaient à l'aspect de la capitale de la mère patrie.

— Vois-tu, Julie, dit Marianine tremblante d'émotion, vois-tu?

Les tambours ont cessé leur bruit discordant, l'air rebondit au son des instruments guerriers; l'état-major paraît...

Quel regard!... que de choses il exprime! Oui, Marianine contemple le général Béringheld contenant la fougue d'un cheval andalou.

Hélas! l'attitude calme de Tullius, ses décorations, son brillant uniforme, cette pompe, les cris de: « Vive l'empereur! Vive la France!... » qui sont poussés par les soldats, c'en était trop pour l'amoureuse Marianine; elle s'évanouit, et son bonheur ne dura qu'un instant.

Julie, effrayée, donne l'ordre au cocher de retourner à l'hôtel... Marianine revient à elle, et voit que sa voiture suit l'état-major; alors un regard attendri remercia Julie de son heureuse idée.

Enfin Marianine, au comble du bonheur, peut s'enivrer à son aise de son bonheur; tantôt sa voiture devance le groupe d'officiers, et tantôt elle le suit... Mais si elle a pu contempler en liberté son Tullius environné d'officiers, couvert de décorations et de blessures, le général n'a pas encore revu sa tendre et fidèle Marianine.

Plusieurs fois les officiers et Béringheld avaient regardé l'équipage et chacun d'eux plaisantait en cherchant à découvrir sur le visage du chevalier aimé une rougeur de plaisir qui le décelât.

On ne put imputer la présence de Marianine à aucun de ceux qui formaient le cortège du général, et chacun s'en défendait à l'aspect du voile de la belle Marianine. Enfin, elle déposa toute fierté, et, saisissant le moment où le landau se trouvait presque à côté de Tullius, elle laissa tomber son voile, et le général, qui la regardait avec une curiosité maligne, resta tout stupéfait.

Il s'approche, Marianine tressaille, et elle entend Tullius s'écrier à voix basse:

– C'est vous, Marianine?...

– Oui, répondit-elle, c'est Marianine; elle n'a pas changé!

– Je le vois, car voilà son costume des montagnes... La parure de son printemps a revêtu son été plein de charme.

– Tullius!...

Ce simple mot prononcé par Marianine formait la plus énergique des interrogations: aussi le général l'entendit et cessa de mettre en doute l'amour de Marianine.

– Mon ami, oui, je t'aime, et je n'ai jamais douté de ton amour; aussi j'ai déposé toute crainte et tout embarras et je le dis, parce que ce ne fut pas un sacrifice pour moi: j'éprouvais trop de douceur à venir ici chaque jour.

Béringheld avait, en écoutant ces tendres paroles, un air pensif qui effraya Marianine, et elle s'écria en saisissant la main de Tullius:

– O Tullius! dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que je te suis toujours chère?... Oh! tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?...

Le général était heureux et pourtant paraissait troublé. Il regarda du côté des Tuileries et vit que son état-major allait bientôt y arriver.

Ce mouvement, dont Marianine ignorait le motif, lui brisa le cœur.

– Tullius, si tu m'abandonnes, je vais mourir!... Oh! oui, mais quand je serai morte, tu diras, en voyant le village du pied des Alpes: « Tout change dans la nature; il y avait ici un cœur qui n'a pas changé, et qui ne battait que pour moi! » Ce remords me sera une douce vengeance.

En prononçant ces mots, elle fondait en pleurs.

Le général saisit la main de son amie, y déposa un baiser, puis il partit au grand galop pour rejoindre son état-major, sans regarder Marianine qui revenait à la vie.

Elle courut aux Tuileries pour revoir encore le général qui rangeait ses troupes en bataille.

– Regarde, Julie, comme il a bonne grâce!... il est bien changé depuis le jour où il quitta les montagnes, mais je ne sais sous quel habit je l'aime le mieux.

Le souverain passa les troupes en revue et rentra dans son palais avec le général.

Alors Marianine revint chez elle, et ne cessa de contempler l'hôtel du général et d'écouter si sa voiture allait le chercher aux Tuileries ou en revenait.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Béringheld reconnaît la constance de Marianine. Mariage projeté et interrompu. Véryno est bânni.

A onze heures du soir une voiture arrive au grand galop et s'arrête à la porte de l'hôtel de Marianine. Un pressentiment la fait courir vers son vestibule, et elle entend le pas de Béringheld qui gravit les escaliers.

Ils sont dans les bras l'un de l'autre.

– Tullius! s'écria-t-elle en versant des larmes de joie, je reconnais le Tullius que je rêvais!

– Marianine!... c'est donc toi, toujours tendre, toujours fidèle, constante, Marianine!

Le général venait d'entendre aux Tuileries, au cercle de l'empereur, un sénateur raconter la conduite de Mlle Véryno, qui refusait tous les partis, et qui ne se marierait, disait-il en fixant Bonaparte, que sur ordre de Sa Majesté.

Béringheld, au comble du bonheur, s'était échappé pour accourir aux pieds de Marianine.

Elle se trouvait trop heureuse pour le quereller sur sa longue absence et sur ce qu'il n'avait pas écrit un seul mot qui pût consoler son pauvre cœur; non, elle tenait sa main dans la sienne et le contemplait dans un doux ravissement; il semble que le moment où ils se sont quittés se rapproche tellement du moment présent, que l'intervalle soit anéanti et qu'il n'y ait pas eu d'absence.

Leurs cœurs sont jeunes de sentiment, ils n'ont rien

perdu malgré la distance des lieux et du temps, et ils s'épanchent l'un dans l'autre.

– Marianine, dit enfin le général, ton père va recevoir sa nomination à l'emploi de directeur général d'une administration; mais, chère amie, je repartirai bientôt; l'empereur a refusé ma démission et m'a ordonné de me rendre en Russie. A mon retour, Marianine, ah! j'espère que ce sera bientôt, je t'épouserai, car je t'aime comme nous nous aimions jadis, quand nous parcourions ensemble les cimes glacées des Alpes.

A ce souvenir, Marianine, voyant qu'elle avait toujours vécu dans la mémoire de Tullius, porta la main de son ami à ses lèvres reconnaissantes, et y déposa un baiser avec l'effusion d'une vive reconnaissance.

– Tullius, dit-elle, pourquoi reculer notre bonheur? Je ne sais, mais un délai me semble attirer l'infortune: on craint toujours de ne pas arriver quand on a désiré si longtemps.

La naïveté de ces paroles, la douce ivresse de Marianine, la simplicité de son âme, causèrent au général une émotion qu'aucune femme ne lui avait fait éprouver jusqu'à ce jour.

– Tu es, dit-il, la femme de mon cœur, de ma pensée, la seule chose qui puisse m'attacher à l'existence. Eh bien! Marianine, je te laisse maîtresse, ordonne.

– C'est à moi d'obéir, dit-elle avec la docilité d'un enfant et la douce soumission d'une femme, je crains d'avoir trop demandé.

Mais son regard prenait de l'empire sur le général.

– Non, non, s'écria Tullius, je retourne au château et j'y encourrai la disgrâce de l'empereur plutôt que de te causer la moindre peine.

– Béringheld, si tu es utile à ton pays, j'attendrai. Trois cent mille Français ne doivent pas souffrir de l'amour

d'une femme. Cependant, dit-elle avec un charmant sourire, si l'on pouvait tout concilier... ah! je serais bien heureuse... je te suivrais à l'armée... je... que ne ferais-je pas?

Béringheld embrassa Marianine, lui dit adieu et rentra chez lui. Marianine le regarda traverser sa cour; elle suivit la lumière dans les escaliers, et elle ne put dormir de la nuit: son bonheur l'étouffait.

Le général se rendit le lendemain aux Tuileries. Il revint dîner avec Marianine, et, dès qu'il entra, son front chagrin annonça à la pauvre enfant que ses efforts avaient été vains.

Elle changea de couleur.

— Marianine, Sa Majesté m'emmène avec elle, et me promet le bâton de maréchal... je ne sais si je resterai huit jours à Paris.

Les yeux de Marianine se remplirent de larmes.

— Tullius, que je suis malheureuse!... je n'entrevois que dangers et chagrins.

Marianine devint triste, mais cette tristesse était compensée par le bonheur de voir encore Tullius.

— Que faire? lui demanda celui-ci.

— Mais... nous marier au plus tôt, répondit-elle avec naïveté.

— Ah! ma chère amie, qui le désire plus que moi?

— Moi!... dit-elle encore, parce que je t'aime de tous les amours à la fois. Quelque chose en moi me chagrine et me couvre le cœur de deuil: oui, je crois que ces instants fugitifs seront les derniers de ma vie... Lorsque je vins au monde, Lagradna a prédit que je mourrais malheureuse. Je ne sais, mais, en ce moment où tu m'annonces ces nouveaux délais, cette prédiction me revient en mémoire, et je ne puis m'empêcher de frissonner. Cette guerre cruelle, ton courage, tout m'épouvante... Au moins, si j'étais à tes côtés, si je te suivais... Mais pour cela il faudrait... Tu m'entends, Tullius!

— Ah! tu me fais frémir!... Mais, dit-il avec un léger mouvement de tête, j'oublie que tu es femme et que je suis homme; ces petites superstitions sont un de vos charmes.

— Eh bien! je ne veux plus parler ainsi, répondit-elle, parce que je ne veux causer que du plaisir à mon Tullius. J'espère qu'au moins nous profiterons de ces huit jours pour voir ce Paris si célèbre que je n'ai pas voulu visiter sans toi.

— Oui, mon amour, oui... Il y a plus, je vais obtenir du grand juge des dispenses pour notre union; et, si l'agrément de l'empereur s'y joint, peut-être nous mariera-t-il aux Tuileries, dans sa chapelle, avant mon départ.

Marianine tomba dans un véritable délire.

Cependant nous ne devons pas oublier de rendre compte d'une des principales circonstances de l'entrevue du général avec Bonaparte.

Tullius lui remit tous les documents qui concernaient le grand vieillard.

Lorsque Napoléon eut jeté un coup d'œil sur ce dont il s'agissait dans ces papiers, qu'il eut parcouru la description que l'on a lue au commencement de cet ouvrage, il lança à Béringheld un sourire indéfinissable.

Bonaparte était superstitieux comme tous les grands hommes, et son sourire était singulièrement expressif.

Avait-il connaissance des pouvoirs de l'esprit de Béringheld le Centenaire? les désirait-il? on ne peut rien expliquer, et le général, auquel nous devons cette remarque, n'a plus entendu Bonaparte parler de cet homme extraordinaire.

Cependant aussitôt l'empereur expédia l'ordre de rechercher le Centenaire avec le plus grand soin, et, quels que fussent les soupçons qui planeraient sur lui, de ne lui faire aucun mal, de le traiter avec distinction.

Par tout ce qu'il écrivit, on s'aperçut bien qu'il attachait

une grande importance à l'arrestation de ce singulier personnage; mais il n'en témoigna rien verbalement.

Quelque temps après, le préfet de Bordeaux fit savoir, par une dépêche télégraphique, qu'avant que l'ordre de Sa Majesté arrivât le grand vieillard dont il était question, montrant un ordre de l'empereur qui défendait de le gêner en rien dans ses opérations, etc., s'était embarqué sur une chaloupe qui l'avait conduit vers un bâtiment anglais. Le préfet, ignorant si Sa Majesté ne se servait pas de cet être extraordinaire pour quelque dessein secret, l'avait laissé partir sans obstacle.

Bonaparte parut très affecté de cette nouvelle, et une instruction fut donnée à la police générale de l'empire. L'ordre de l'empereur que portait le Centenaire devait désormais être considéré comme nul et non avenu, et injonction secrète aux grandes autorités de s'emparer de ce nouveau Protée, de l'envoyer au souverain en tel lieu qu'il se trouvât. . . . .

. . . .

Les huit jours pendant lesquels le général séjourna à Paris s'écoulèrent rapidement pour lui et pour Marianine.

Tullius partageait son temps entre l'hôtel de Véryno et le château des Tuileries, où d'importantes questions se traitaient. Dans les discussions que ces questions soulevèrent, le souverain prit une haute idée des talents de Béringheld.

Le père de Marianine, enfin rétabli, rendit ses comptes au général. Ce bon père fut en proie à la joie la plus vive en voyant que l'absence n'avait rien changé aux sentiments de Tullius pour Marianine, et que les honneurs, la gloire, la richesse, n'altéraient point le brillant caractère de son ami.

Ce vieillard, qui ressemblait à ces Romains, à ces vieux républicains de Corneille et de David, sourit à l'avenir de

bonheur qu'un amour si tendre et si constant promettait à ces deux enfants.

Ces huit jours furent dans la vie de Marianine le premier instant de vrai bonheur qu'elle eût goûté. La jeune femme savourait le délice d'une vie pure, d'une vie pleine, et cette volupté ne ressembla point à toutes les voluptés humaines qu'un point d'amertume corrompt toujours, car Béringheld conçut l'espoir d'épouser Marianine.

Bonaparte avait consenti avec joie à cette union qui mariait le sang d'un patriote avec le sang des anciens comtes de Béringheld, antiques piliers du système féodal.

Le grand juge reçut l'ordre de donner les dispenses de la première publication.

Marianine fut présentée partout comme la future de l'illustre général; fêtée au cercle de la Cour, admirée, louangée du souverain lui-même; Marianine nagea dans un océan de voluptés.

La scène française la vit avec son ami; plus d'une fois ils avaient senti leurs cœurs battre à l'unisson devant le magnifique spectacle de la nature des Alpes; ensemble ils admirèrent les grandes compositions du théâtre, et leurs louanges, leur extase, s'accordèrent parfaitement. Marianine visita les monuments de notre capitale, appuyée sur le bras de son bien-aimé.

Assis à côté l'un de l'autre, dans la même voiture, emportés par de rapides coursiers, ils parcouraient cette ville fertile en tant de spectacles, et le mouvement étourdissant dont ils étaient entourés ne parvint que rarement à les distraire l'un de l'autre.

Au milieu des sublimes pensées de trois siècles, en contemplant le Musée, ce magnifique monument élevé par les peintres de tous les âges de la modernité, Marianine serrait le bras de Tullius et le regardait d'un air qui disait tout, lorsqu'elle était, soit devant les *Bergers d'Arcadie*

du Poussin, soit devant les tableaux de Raphaël. Une tête du Corrège, une tête du Guide, de l'Albane, suffisaient pour leur donner une douce fête d'amour.

Rien ne fait plus sentir le charme de l'union des âmes que cette admiration mutuelle, cette spontanéité de pensée, à l'aspect des grands ouvrages de l'homme.

Enfin, ce qui mit le comble à la joie de Marianine, c'est qu'une difficulté soudainement élevée par une cour d'Allemagne arrêta le départ de l'empereur, et qu'elle conçut véritablement l'espoir d'épouser Béringheld; ce dernier même partagea cette espérance, parce qu'il crut entrevoir que le départ de Bonaparte serait encore plus retardé que le souverain ne le pensait, car celui-ci s'était imaginé qu'un mot écrit à la Cour de B... par sa main toute-puissante suffirait pour lever tous les obstacles. Alors on peut s'imaginer la joie de la tendre Marianine: elle ne dormit plus.

Enfin l'heureux jour approchait.

Tous réunis, un matin, dans la somptueuse salle à manger de l'hôtel du général, ils déjeunaient en se livrant au charme de cette aurore du bonheur... Tout à coup un aide de camp de Bonaparte entre, salue, et, la main au chapeau:

– Général, dit-il, Sa Majesté m'envoie vous prévenir que les obstacles élevés par la Cour de B... ont été levés par notre ambassadeur.

– Qu'y a-t-il? demanda Marianine tremblante et pâle.

– L'empereur part à quatre heures, et il vous a réservé une place dans sa voiture, afin de pouvoir en chemin vous donner ses dernières instructions... C'est votre corps d'armée qui va commencer les opérations...

En achevant ces mots, l'aide de camp se retire, et l'on entend dans la cour son cheval s'élancer au grand galop.

Quel passage de l'extrême joie à l'extrême chagrin!...

Marianine n'eut même pas la force de maudire l'adresse

du savant diplomate; elle n'eut pas le loisir de souhaiter d'autres difficultés, car sa belle tête se pencha sur le sein du général, et elle y resta pâle, abattue, ne soupirant point d'abord, ne versant point de larmes et n'osant pas regarder Tullius.

Ce dernier contempla Véryno douloureusement, et le vieillard se tut.

Lorsque Tullius fit un mouvement, Marianine, relevant sa noble tête, jeta un cri d'effroi.

– Laisse-moi te suivre, mon ami? s'écria-t-elle.

Et son œil était sec de désespoir.

– Cela ne se peut, Marianine, l'empereur ne le voudrait pas.

– Voilà ce que c'est qu'un maître! s'écria Véryno.

– Mais, continua le général, aussitôt que nos armées auront repris leur brillante position, je reviendrai sur-le-champ.

– Hélas! nous reverrons-nous?... dit-elle tristement, je viens d'être si heureuse, que je crains de ne plus retrouver un tel jour.

Comment dépeindre les regards par lesquels elle foudroyait tous les apprêts du départ?

Lorsque le général, en habit de voyage, vint la serrer dans ses bras, lorsqu'il vint déposer sur ses lèvres décolorées le baiser du départ, il fallut l'arracher des bras de son amant.

– Souviens-toi, Tullius, dit-elle au général, souviens-toi de mon pressentiment!

– Marianine, sois forte, répondit Béringheld, rappelle-toi nos adieux dans les Alpes.

Et il la prit sur ses genoux, caressa ses beaux cheveux, en lui tenant un long discours rempli d'amour et de consolation.

Elle le crut, car elle croyait tout ce qu'il disait; mais,

lorsqu'il monta dans sa voiture pour se rendre aux Tuileries, elle s'élança dans sa calèche en s'écriant:

— Je veux te voir jusqu'au dernier moment!... Hélas! ce sera peut-être véritablement le dernier.

Les deux voitures entrèrent dans la cour des Tuileries, et là elle jeta un regard courroucé au souverain qui lui sourit doucement en passant, puis elle contempla une dernière fois Béringheld, que le char impérial entraîna bientôt avec rapidité.

La jeune femme resta à la place où était la voiture pendant longtemps; mais enfin elle revint, pâle, abattue, sans force; tout lui devint insupportable. Elle passa les huit premiers jours dans une mélancolie funèbre, voyant toujours le dernier geste d'adieu que le général lui avait adressé. Et souvent elle redisait d'un air sombre:

— Oh! cet adieu, c'est le dernier!

La pauvre enfant, l'œil fixé sur une carte de Russie, errait dans les forêts fatales aux armées françaises. Le nom de Béringheld était sans cesse sur ses lèvres. Elle tomba enfin sérieusement malade, quand, au bout de six mois, elle vit que le général ne revenait pas, et que des affaires périlleuses, des combats sanglants, avaient lieu tous les jours.

Marianine avait épuisé tout ce que le sort lui avait départi de bonheur en ce monde.

Véryno avait la moitié de sa fortune placée dans les entreprises d'un célèbre banquier; ce dernier s'enfuit, laissant ses affaires dans le plus grand désordre, et il fut déclaré en banqueroute.

Depuis longtemps Véryno, qui avait acheté des biens nationaux, se trouvait en procès avec le domaine de la couronne pour sa principale acquisition: il perdit son procès en cour impériale, au moment où il croyait que la protection du souverain aurait fait cesser la contestation. Il se

hâta d'en appeler en cassation, et écrivit à Béringheld de solliciter lui-même l'empereur.

Le général, dans un des combats les plus sanglants de la campagne, fut dangereusement blessé et fait prisonnier. Cette nouvelle mit le comble à la consternation de Marianine; elle ne se leva plus de son lit et fut bientôt en proie à une fièvre ardente.

Ce fut alors qu'un dernier coup du sort vint réduire au désespoir le père de Marianine.

Il était l'ami intime des généraux qui ourdirent alors une conspiration contre Bonaparte; cette conspiration avait pour but le rétablissement de la république. Sans participer tout à fait à cette conjuration, Véryno reçut les confidences de ces généraux, et vit avec une joie secrète une entreprise dont la liberté de la France était l'objet. Véryno, fidèle à ses principes, ne les dissimulait jamais, même au sein des assemblées et à la Cour. Cette immutabilité d'opinion lui avait concilié l'estime de tous les honnêtes gens, et son simple nom, sa boutonnière vide de rubans, les services qu'il déclarait ne rendre qu'à la patrie, prouvaient énergiquement sa persévérance républicaine.

Cette conspiration fut de courte durée, et son issue funeste à tous les conjurés, dont Paris apprit presque à la fois l'entreprise, le jugement et la mort. Véryno fut destitué et menacé d'une instruction judiciaire, s'il ne consentait de lui-même à subir un bannissement indéfini.

Le ministre de la Police engagea Véryno, par l'organe d'un ami commun, à s'exiler promptement et à attendre que le courroux du souverain fût passé, promettant qu'il ne négligerait rien pour le calmer et obtenir son retour, et se faisant fort de le justifier. On se doute bien que Bonaparte n'accueillit pas la demande de Véryno quant au procès pour les biens de la maison de B... et la Cour de cassation confirma l'arrêt.

Marianine, mourante, ne put accompagner Véryno: elle resta à Paris, vendit l'hôtel, réunit les débris de la fortune de son père, se défit du brillant équipage, des domestiques, qui la quittèrent les larmes aux yeux, et, ne gardant que Julie, elle prit modestement la diligence et alla rejoindre son père aussitôt que sa santé le lui permit. Au milieu de tous ces chagrins, le plus cuisant était celui de n'avoir aucune nouvelle de Béringheld, qu'une imagination exaltée lui montrait en Sibérie, exilé, souffrant, et succombant au froid, à la fatigue, à la maladie, à ses blessures.

Véryno s'était réfugié en Suisse; la présence de sa fille chérie jeta du baume sur les plaies de ce vieillard respectable. Il avait choisi un asile modeste, une petite maison dans les montagnes: il cultiva son jardin; Julie tâcha de suffire aux soins de la maison, et Marianine, dans cette cruelle position, trouva un courage inouï, ce genre de courage que déploient les caractères méditatifs. Elle tâcha de surmonter sa douleur, afin de ne pas ajouter le spectacle de sa propre douleur aux autres chagrins de son père; mais ces soins délicats et ces pieux efforts n'échappèrent point au malheureux Véryno.

Marianine ressemblait à une jeune fleur qu'un ver ronge dans sa racine: elle est élégante, elle a encore des couleurs, mais on la voit pâlir et s'étioler en dépit du soleil et des ondées vivifiantes. Marianine pleurait en secret; ses attentions pour son père portaient un cachet de mélancolie que rien ne put effacer.

Leurs moyens ne leur permirent pas d'avoir les journaux: le père de Marianine allait à pied, tous les trois jours, les lire à la ville voisine. Alors la jeune fille, inquiète, pâle, s'avançait à la rencontre de son père, s'asseyait sur un quartier de roche qui ressemblait à celui des Alpes, et, quand elle apercevait les cheveux blancs du vieillard, elle accourait par un premier mouvement;

mais, à l'aspect de la tristesse du visage paternel, elle pleurait, n'osait faire une question, et lorsque, de retour au chalet, elle se hasardait à demander:

— Eh bien! mon père?...

Véryno répondait tristement:

— Il n'y a rien, ma fille.

Marianine ce soir-là ne faisait pas de musique; Julie et Véryno ne parlaient point, et, quand ils s'étaient séparés pour la nuit, le sommeil ne visitait ni la couche des deux infortunés ni celle de leur compagne dévouée.

Six mois se passèrent ainsi: le vieillard résigné, souffrant de la cruelle douleur de sa fille mourante, et Marianine voyant avec joie le marbre de la tombe se soulever pour elle. Cet asile du malheur avait de la dignité: la propreté la plus recherchée y tenait lieu de luxe; Marianine, vêtue en paysanne, faisait de la dentelle; Véryno cultivait le jardin de ses mains débiles; et tous, partageant également le fardeau de l'infortune, l'auraient trouvé léger si la douleur de Marianine n'eût été mêlée d'inquiétudes et de vagues espérances qui la rendaient inconsolable. Parfois elle souriait comme pour diminuer, par cette apparence de joie, la mélancolie de son âme presque morte; mais quel sourire!... Son père détournait les yeux et Julie en pleurait! Marianine ne se plaignait pas, mais on eût préféré des cris déchirants à sa sombre et courageuse conduite. On se gardait bien de prononcer le nom de Tullius ou de Béringheld.

Cependant le soir sa harpe ne résonnait guère sous les beaux peupliers, que son souvenir et son image ne présidassent au petit concert; souvent Marianine, se croyant seule, s'écriait, en fixant dans les airs un objet chéri qu'elle croyait y voir:

— Tu m'entends, n'est-ce pas?... tu penses à moi!...

Le vieillard et Julie échangeaient un regard, puis bais-

saient la tête et restaient plongés dans une morne douleur.

D'autres fois, imaginant tout à coup que Béringheld était mort, Marianine, regardant de son œil terne le disque argenté de la lune, jouait un air mélancolique, et parfois elle s'écriait:

– Ton âme est sur ces nuages légers! elle voltige dans les airs! elle m'appelle; ah! je t'entends! j'irai te rejoindre bientôt!...

Alors le vieillard arrêtait le bras de sa fille, et lui disait:

– Marianine, c'est assez, rentrons; il est tard!...

La harpe ne résonnait plus, chacun se couchait en silence, et Julie entendait Marianine pleurer toute la nuit.

Cependant les événements qui devaient précipiter Bonaparte du haut du trône approchaient, et Véryno ne voyait dans les papiers publics aucune nouvelle de Béringheld... Enfin un jour le vieillard, qui ne se lassait pas d'aller à la ville voisine, s'y dirigea pour la centième fois, et vit un journal qui annonçait que le général Béringheld vivait et qu'on venait de l'échanger.

Marianine attendait son père sur la roche, il faisait presque nuit; tout à coup elle entend des pas tellement précipités, qu'elle ne reconnaît pas la démarche de son père... Elle se lève; le vieillard, succombant de fatigue, arrive en sueur et lui crie:

– Béringheld vit!... il commande le corps d'observation.

Cette tendre amante tomba dans les bras de son père, et sa joie se manifesta par un torrent de larmes: elle ne dit rien, le bonheur étouffait sa voix.

Marianine, presque évanouie, fut ramenée par son père au petit ermitage. Un peu de joie se glissa dans l'âme de sa pauvre fille...

« Il vit, se disait-elle, il vit... je ne puis plus l'épouser! mais il vit!... »

On fit une petite fête en l'honneur de cette nouvelle.

Marianine plaça à table le portrait du général; elle cueillit elle-même les fraises de son père, on but du vin de cette France tant souhaitée; on exprima mille vœux pour les succès de nos armées qui défendaient le sol chéri, et Marianine se livra au plus doux espoir. L'âme grande et généreuse de Tullius lui était trop connue pour qu'elle pût se croire oubliée depuis qu'elle était tombée dans l'infortune; mais, dans cette nouvelle position, sa fierté renaissante lui ordonnait de ne pas faire un pas vers Béringheld; et, fût-il venu la chercher en Suisse, elle l'aurait attendu jusque dans la modeste salle de l'ermitage.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Marianine en France. Détresse de Véryno. Marianine au désespoir. Elle court à la mort.

Voyez-vous une jeune femme, vêtue d'une robe d'indienne bleue bien simple, conduire un vieillard en cheveux blancs dans l'allée principale du Luxembourg?... Avec quel soin elle l'assied sur un banc de pierre, quoique à côté du banc il y ait des chaises!... Comme elle prend garde à tout avec un air de tendresse! C'est Antigone guidant son père.

Cette femme est pâle, maigre, exténuée; elle est jeune, elle est belle; ses yeux noirs brillent d'un éclat sauvage sous un front blanc et froid comme celui de la statue qui n'est pas loin d'elle. C'est une plante jeune, belle, élégante, qu'un peu d'eau ferait renaître; un seul regard d'un soleil bienfaisant lui rendrait ses éclatantes couleurs et sa beauté; mais maintenant elle est décolorée. La jeune fille semble se traîner et dire au vieillard: « Je te précéderai dans la tombe! »

Cette femme, c'est Marianine... Qu'ai-je dit? Marianine... C'est Euphrasie, et le vieillard, c'est Masters, son père.

Un avis donné par un ami fidèle avait prévenu Véryno et sa fille qu'ils pouvaient rentrer en France en prenant la précaution de changer de nom et d'habiter à Paris un quartier retiré, et que leur position s'améliorerait *peut-être*!

Sur ce mot *peut-être* et sur l'espérance que Marianine a

conçue de revoir *peut-être* Béringheld qui défend le sol de la patrie, Véryno a vendu son asile; il n'a pas hésité à compromettre ses derniers moyens d'existence en entreprenant un voyage coûteux, et le père et la fille sont logés trop cher pour leurs faibles ressources.

Véryno, homme d'honneur dans toute l'acception de ce terme, ne voulut pas compromettre l'ami fidèle qui lui avait transmis un dangereux avis.

Personne ne fut donc instruit de son nom supposé, excepté son ami, qui, seul, connut la demeure des proscrits et fut très sobre en visites: il appartenait à l'administration dont Véryno avait autrefois été le chef, et le moindre soupçon aurait pu lui faire perdre sa place.

Il y avait deux mois que Marianine et son père habitaient le faubourg Saint-Jacques, où ils supportaient toutes les privations que leur gêne leur imposait: mais ce qui causait le chagrin de Marianine, c'est qu'elle seule, dirigeant la dépense de la maison, voyait les ressources diminuer dans une effrayante progression. Elle cachait à son père cette source de détresse, car elle ne pouvait se résoudre à retrancher quelques modestes jouissances à ce vieillard infortuné.

Lors de la vente de l'hôtel, et avant leur exil, Marianine n'avait pas voulu placer la somme assez considérable qui provint de cette vente, de peur d'essuyer de nouvelles banqueroutes. Elle crut bien faire en la laissant dans les mains de l'acquéreur; et, tirant de temps à autre des portions sur ces fonds de réserve, elle finit par les épuiser. Enfin, pour revenir de Suisse, elle avait demandé le reste de cette somme, et cette dernière ressource allait tous les jours en diminuant.

Un matin, Marianine, prenant Julie à part, lui dit:
— Ma pauvre Julie, vous nous avez donné de grandes marques d'attachement, soyez certaine de notre reconnais-

sance!... Mais, ajouta-t-elle en pleurant, nos faibles ressources ne nous permettent pas de vous garder plus longtemps, Julie, continua-t-elle en lui prenant la main, je voudrais sauver à mon père le chagrin d'apprendre cette triste position. Ecoutez...

Julie pleurait à chaudes larmes.

— Ecoutez, Julie, il faut que je vous renvoie pour quelque cause; faites-la naître... sans cela mon père devinerait que, si je ne vous garde pas, c'est parce que je n'en ai plus le moyen... et cela lui porterait le coup de la mort...

— Mademoiselle, je ne puis me séparer de vous... Je... vous servirai pour rien... je partagerai votre mauvaise fortune comme la bonne... Ah!... mademoiselle, ne me refusez pas!...

Et Julie, essuyant ses yeux avec son tablier, se mit aux genoux de Marianine en se plaignant de son ingratitude envers une servante dévouée.

— Mademoiselle, vous épouserez le général, allez... je vous le prédis!... Accordez-moi, par son souvenir que j'invoque, la grâce de rester à votre service sans gages.

A ce souvenir, à ce mot, Marianine tendit la main à Julie et l'embrassa. Le vieillard, entendant pleurer, s'était approché à pas lents: il avait tout écouté. Il entre, s'assied à côté de Marianine, et s'écrie:

— O ma fille!... ô Julie!...

Quel silence s'ensuivit!...

Véryno se soumit aux plus sévères privations, mais le cœur de sa fille se serra de douleur. La plus stricte économie régna dans le petit ménage, et cette femme si belle, si brillante, qui naguère faisait l'ornement des cercles les plus distingués, se mit à broder pour soutenir la dépense de la maison.

Les efforts de Marianine furent vains; elle vit arriver le

moment d'une effroyable détresse; et, pour comble de chagrin, elle s'aperçut que Julie la trompait et faisait payer les choses beaucoup moins cher qu'elles ne coûtaient; qu'elle passait les nuits à blanchir, savonner et repasser, afin d'éviter de la dépense et de soutenir ses maîtres dans une sorte de luxe de propreté.

Le chagrin de Marianine arriva au dernier degré: son père ne sortait plus et passait la journée assis dans une vieille bergère de velours d'Utrecht jaune, et mangeait le moins possible, prétextant qu'il n'avait pas faim. Bientôt l'on fut obligé, pour avoir la même quantité d'aliments, de les prendre d'une nature plus grossière. Julie pleurait la nuit, et, connaissant le caractère de sa maîtresse, n'osait s'ouvrir à personne.

Marianine espérait mourir; mais mourir sans revoir Béringheld! mourir sans lui parler! mourir en laissant son père expirant de faim!... A ces pensées, une horrible énergie exaltait Marianine et la soutenait.

Enfin, l'époque du paiement du loyer approcha, et Marianine s'aperçut avec un mouvement de terreur qu'elle n'avait pas de quoi solder cette dépense.

Le pauvre malheureux vieillard était à sa fenêtre dans sa bergère, et Marianine à ses côtés: il faisait presque nuit. Elle pensait à cet épouvantable dénuement, et ses yeux égarés ne versaient point de larmes.

— Qu'as-tu, ma fille?... dit le vieillard, tu souffres?

— Non, mon père...

— Tu soupires, ma chère Marianine?...

— Non, mon père, laissez-moi, je vous en supplie...

La voix de Marianine n'était plus la même; il y avait une altération, un penchant à la colère.

— Eh quoi! ma fille, tu ne te confies pas à ton pauvre père!...

— Mais, mon père, n'avez-vous pas ce qu'il vous faut?

n'êtes-vous pas servi? n'êtes-vous pas content? Eh! mon Dieu! vous n'avez qu'une douleur!... ceux qui souffrent de tous côtés aiment quelquefois la méditation!...

Ces derniers mots avaient l'accent du reproche.

Le vieillard regarda sa fille avec une expression de docilité, de regret, de souffrance paternelle, de surprise, qui fit tomber Marianine à genoux:

— O mon père!... pardon!... C'est, je crois, la seule fois de ma vie que je vous aurai manqué de respect, pardon!...

La voix d'un parricide qui demande grâce n'aurait pas eu un accent aussi cruellement déchirant.

— Va, dit le vieillard, tu seras toujours Marianine!... (Et il serra sa fille dans ses bras.) Pauvre enfant, cet instant est le plus beau de ma vie!... tu as fait frémir toutes les cordes de mon cœur. J'avais tort, ma fille!... il est des infortunes devant lesquelles le silence est un devoir.

Marianine n'avait pas un denier, et le lendemain il fallait payer le terme; elle pensait à ce qu'elle devait faire, lorsque son père, ignorant cette détresse, l'interrogea. A cette méditation pénible se joignaient de nouvelles peines d'amour... On venait d'apprendre que le général de Béringheld avait été blessé à Montereau! Quelle nuit passa Marianine!...

Le lendemain, elle obtint quelques jours de répit du propriétaire. Elle rentrait de cette visite où son courage et sa fierté avaient éprouvé un rude choc, lorsqu'elle s'était abaissée à la supplication devant un homme bien loin de comprendre la manière d'obliger des malheureux; tout à coup ses yeux tombent sur les deux vues des Alpes, les seuls ornements de sa chambre presque nue.

A cet aspect, une idée la saisit; mais cette idée lui fit verser un torrent de larmes. Elle n'osa en faire elle-même le sacrifice; Julie les emporta, et y mettant la fatale

inscription: « A vendre », elle s'en alla dans le quartier populeux de la capitale.

Trois jours elle revint sans avoir trouvé d'acheteurs, on ne regardait même pas les deux tableaux. Le désespoir s'empara de l'âme des deux femmes. Julie médita de mettre en gage ses vêtements et le peu de bijoux qu'elle possédait.

Enfin, le quatrième jour, un marchand vint offrir deux cents francs des deux tableaux chéris.

Voyant combien Marianine tenait à ces paysages, il s'imagina qu'ils étaient de quelque grand peintre: alors, pour tenter la jeune femme, il fit sonner l'or et l'étala sur une table... Marianine hésita longtemps entre cette somme et les deux souvenirs; elle reporta ses yeux pleins de larmes sur les tableaux, sur le métal... enfin l'infernal besoin l'emporta. Elle fait un signe de douleur: le marchand la comprit, et la pauvre enfant perdit sa vision des Alpes...

Ce qui resta de cette somme, après qu'on eut payé le loyer, ne devait pas conduire loin le pauvre ménage... Qu'il me soit permis d'épargner les détails déchirants de cette misère hideuse . . . .
. . . .

Toutes les ressources étaient épuisées. Il ne fut plus possible à Marianine de soutenir l'aspect du visage décoloré de son vieux père résigné, dont le morne silence semble avoir été deviné par l'immortel auteur du *Retour de Sextus*. Marianine préféra la mort.

Julie déserta la maison; elle s'en alla chez des amis pour emprunter quelque argent sans en prévenir sa maîtresse, dont la délicatesse eût refusé ce dernier sacrifice.

Après avoir regardé une dernière fois la nudité des lieux où elle laissait son père, Marianine, lui donnant un baiser suprême et le saluant avec respect, abandonna pendant la

nuit cette tombe anticipée. Elle se retire et ferme doucement la porte.

— Elle s'en va quand j'ai faim!... s'écria le vieillard avec la voix de la folie.

— Mon père, je ne m'en vais pas, dit Marianine en rentrant.

Véryno était levé; il regarda sa fille d'un air égaré, et, lui prenant la main qu'il serra:

— Reste, ma fille! ma chère fille!... s'écria-t-il d'un son de voix déchirant.

— Non! lui cria Marianine.

Le vieillard, la fixant avec une effroyable énergie et reprenant un instant son terrible ascendant de dignité paternelle, lui montra la porte par un geste despotique.

Marianine sortit en criant:

— Il ne me manquait plus que ce dernier coup! Ah! Marianine! tu n'as plus qu'à mourir!...

En proie au sombre désespoir, elle marchait lentement, et sa préoccupation était si forte, qu'elle s'achemina vers la grille du Luxembourg, ne se doutant pas qu'elle la trouverait fermée.

« Avant cet horrible geste et ce regard vengeur, ne m'a-t-il donc pas souri?... se disait-elle; ne m'a-t-il pas nommée, d'une voix défaillante, « sa chère fille?... » Oui!... mais comment le nourrir?... O mon pauvre père! mon tendre père! que diras-tu lorsqu'on viendra t'annoncer que ta fille n'est plus. »

Elle arrive sur la place de l'Observatoire; elle chemine regardant d'un œil sec l'astre de la nuit qui brillait d'un éclat vif et pur entre les plis de quelques sombres nuages. La lune semblait combattre de sa lumière douce ces géants aériens, et les contours des nuages s'argentaient de ses reflets.

— Je n'ouvrirai donc pas cette grille? disait Marianine égarée.

— Qui vive? s'écria la sentinelle en entendant parler et remuer fortement la grille.

— Eh quoi! tout me repousse! continua-t-elle en gémissant.

— Qui vive? cria une seconde fois le factionnaire en se reculant.

— Fatale grille! il faudra donc prendre le chemin le plus long pour aller à la rivière.

— Qui vive?

Le soldat, ayant appuyé la crosse de son fusil sur son sein, le dirigea dans l'ombre; et son doigt, cherchant la détente, allait satisfaire l'imprudente Marianine, lorsque aussitôt une énorme voix, qui sembla sortir de dessous l'Observatoire, cria:

— Citoyen!...

Et ce mot seul glaça le soldat de terreur.

En même temps un homme d'une taille gigantesque, saisissant Marianine, la transporta rapidement dans la rue de l'Ouest. Marianine n'appartenait plus à ce monde... elle se laissa emporter, et le grand vieillard courut l'asseoir sur une pierre aussi froide qu'elle... absolument semblable à un aigle ou à un condor qui, ayant saisi une proie dans la plaine, la rapporte sur le sommet de son rocher désert, en ôtant de sa serre cruelle cette blanche brebis, déjà morte d'effroi...

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Séduction de Marianine. Elle secourt son père. Elle retourne voir le vieillard. Puissance du Centenaire.

Nous avons laissé Marianine au moment où un vieillard d'une taille colossale venait de l'asseoir sur une pierre...

— Jeune fille! lui cria-t-il d'une voix sépulcrale, vous vous seriez donc laissé tuer?

Marianine, égarée, roulant des yeux hagards, rassembla lentement sur sa tête ses beaux cheveux qui s'étaient détachés, et elle répondit lentement:

— A quel danger étais-je donc exposée?...

— Le factionnaire à qui vous ne répondiez pas se disposait à tirer sur vous. Il vous parlait cependant assez haut.

— Je ne l'ai pas entendu... répliqua la jeune fille.

A cette réponse, le vieillard reconnut le ton, l'accent et les gestes qui accusent une raison troublée.

— Enfant, dit-il alors, personne, sur la terre, ne connaît le malheur comme moi; les douleurs sont mes vassales; le condamné qui doit marcher à la mort, la jeune fille folle d'amour, le parricide, le fils qui ne peut soutenir la vue de la souffrance de son père, celui qui ne veut pas survivre à son déshonneur, la mère qui perd son enfant, l'homme près de commettre un crime, les soldats qui, sur le champ de bataille, appellent la mort quand leurs blessures sont incurables, enfin tout ce qui souffre et désire la mort la trouve en moi. Je suis le juge et l'exécuteur... Sans cesse je parcours les réceptacles de la misère, les prisons, les

dégoûtants hospices des aliénés, les palais de l'opulence rassasiée, les lits de mort du crime, et il n'est donné à aucun homme de me tromper... Tu souffres, jeune fille?

En entendant ces sombres paroles, Marianine se sentit glacée de terreur: elle essaya de contempler, à la lueur argentée de la lune, l'être extraordinaire qui lui parlait, mais cet aspect ajouta à son épouvante. L'homme était d'une stature colossale, et ses formes massives étaient enveloppées d'un manteau de couleur carmélite. Quand elle rencontra le regard perçant de l'inconnu, la naïve Marianine laissa échapper un geste d'horreur; elle fit un mouvement pour fuir, mais elle se sentit retenue par la main froide et sèche du vieillard.

— Tu m'examines, dit-il, et mon aspect t'effraie; cependant, tel que tu me vois, le monde invisible est soumis à mes ordres; et tout ce que tu peux désirer, je le tiens en ma puissance. Jeune enfant, l'on accepte de moi sans rougir, parce que je remplace ce que l'homme appelle la Providence ou le hasard.

A mesure que Marianine écoutait l'étranger, sa voix singulière semblait chanter et devenait plus mélodieuse: le son de cet organe se glissait suave dans son oreille; le serpent qui jadis entretint la première femme dut parler comme cet être extraordinaire qui dirigeait tous les rayons de son regard sur le front blanc, pur et virginal de Marianine, en tenant toujours sa main dans les siennes.

— Ecoute, enfant d'un jour, reprit-il, cherche à me connaître, tu trouveras en moi la puissance d'un dieu, et, pour te prouver mon pouvoir, je vais te dire en deux mots toute ton histoire.

Marianine tressaillit, une puissance magique la fit rester à côté du vieillard qui adoucissait l'éclat importun de ses yeux, et le proportionnait à la faiblesse de Marianine. Il garda toujours la main de la jeune fille, scruta son visage

avec l'attention d'un médecin, examina tous ses traits, et enfin sa figure sévère exprima l'étonnement, et une maligne joie amena sur ses lèvres un sourire contraint.

Il semblait qu'il trouvât un objet vainement cherché depuis longtemps. Il donna à sa voix une expression paternelle et dit à celle qu'il voulait séduire:

— Pauvre enfant, je te plains!... tu aimes, et le sentiment que tu éprouves est ta première et sera ta dernière passion, tu n'es pas heureuse!... et, si tu as un père, une famille, la faim et la misère menacent leur vie sous tes yeux; tu es fière, tu as reçu une brillante éducation, tu souffres et tu cours à la mort, au suicide! Insensée!... La mort! tu ne la connais pas, et tu n'as pas encore vu comme moi beaucoup d'hommes à leur dernier soupir... Tous regrettent la vie, parce que la vie est *tout*!...

A ce mot le vieillard parut croître de dix pieds, son accent avait une force de conviction qui fit trembler Marianine; elle commença à revenir à elle et fut surprise de la justesse des conjectures du vieillard.

— Ah! reprit-t-il, ce n'est que quand la vie nous échappe que la cruelle vérité se fait entendre, et que tous les vains systèmes s'écroulent. Jeune fille, si tu en étais, au fond de la Seine, à ta dernière gorgée d'eau, à ta dernière pensée, tu regretterais qu'un bras vigoureux ne vînt pas te saisir...

Marianine, *charmée*, sentait en elle-même ses pensées funèbres se dissoudre comme un glaçon fondu par les feux du soleil. Elle dit au vieillard:

— Mais que faire?

— Vivre! répondit le Centenaire.

— Comment!... s'écria la jeune fille.

— Ecoute-moi, dit le vieillard: Tu voulais mourir? regarde-toi *comme morte*!... (Marianine frémit.) Désormais tu n'existes plus, je m'empare de ton corps, et je te jure qu'il restera entre mes mains aussi pur que ton âme... *Tu*

m'appartiens donc! viens ici quelquefois les soirs; je te comblerai de tout ce que la nature, le pouvoir, la richesse, ont de plus splendide. Tu seras reine, tu pourras épouser ton amant, le couronner, et... pour toute cette royale opulence, je n'exige d'autre récompense que de te voir quelquefois me demander la permission de vivre... Tu ne cours aucun danger avec moi, car tu avais à en courir, pauvre enfant...

(Ce mot fut dit avec une expression diabolique.) Nous sommes loin de tout secours, la sentinelle ne quitterait pas son poste, et, avant de laisser tes cris parvenir à des oreilles humaines, j'aurais accompli tous mes desseins; quant à ma force, tiens!...

Aussitôt, sans qu'elle pût jeter un cri, il prit Marianine et, la saisissant par la taille comme une poupée, jouet fragile, il posa ses jolis pieds sur la paume de sa main gauche; puis l'élevant dans les airs, il tendit son bras, et, après avoir mis la belle tête à douze pieds de terre, il replaça la jeune fille à l'endroit où il l'avait prise.

Marianine effrayée sentit son cœur se gonfler.

Le colosse avait déployé dans ses mouvements et dans ses paroles une ironie et une puissance qui rendirent Marianine muette; elle était en quelque sorte emportée par la pensée dans un monde surnaturel.

— Songe, reprit le vieillard, que mon regard tue un homme, que la force qui réside dans mon bras égale, dans sa mortelle promptitude, l'arme la plus tranchante; mais, tiens, vois ma tête chenue (et il lui montra son énorme tête qui s'abaissa par un mouvement d'une horrible lenteur), vois ce crâne vieilli; penses-tu qu'un centenaire ait des désirs?... qu'il puisse être redouté d'une jeune beauté? Va, jeune fille, verse tous tes chagrins dans l'abîme de mon cœur; il est fécond en consolations, et tu vois avec moi tout le cortège d'un bon père: la douceur, l'humanité, la ten-

dresse; j'ai la main pleine, et je ne demande qu'à répandre les richesses dont je ne suis que le distributeur. Je parcours la terre et fais oublier les injures du sort, aussi implacable pour le crime que juste pour le malheur, terminant les misères incurables et guérissant toutes les plaies, rachetant les *effets d'une nécessité cruelle* par une multitude de bienfaits.

Cette voix, devenue par degrés douce et harmonieuse, portait dans l'âme de Marianine les idées les plus bizarres; elle restait à côté de cet homme avec un plaisir inexprimable, et elle admirait ce monument humain, en doutant de la réalité des objets qui frappaient sa vue. Elle croyait rêver. . . . .

. . . .

— Songe, jeune fille, continuait l'auguste vieillard en qui Marianine croyait voir et entendre un barde, songe, disait-il, que les dieux de la terre punissent le parricide, et ton père se meurt peut-être; il t'accuse, il t'appelle! Quelle joie de revenir chargée d'or! de le voir, au milieu de l'abondance, savourer, sur le déclin de la vie, toutes les douceurs d'une existence heureuse! Il te pressera la main, t'embrassera et te dira: « O ma fille!... »

Marianine sentit des larmes couler sur ses joues à cette image à laquelle les gestes du vieillard donnaient une sorte de vie.

— Et pour tout cela je ne te demande que de venir quelquefois revoir le pauvre Centenaire... Mon enfant, tu voulais mourir, ne vaudrait-il pas mieux mourir pour sauver ton père?

Cette horrible proposition n'épouvanta point Marianine.

. . . .

— Alors, s'écria le vieillard, je vais t'apporter ton salaire!

Marianine recula d'horreur à ce mot; mais le vieillard

poursuivit, en dirigeant l'éclair de ses regards et toute l'énergie de sa volonté sur le visage de la jeune fille:

— Jeune fille, je te comprends, car, lorsque je le veux ainsi, nulle pensée n'est sécrétée à mon insu par un cerveau humain; mais je t'ai assez donné de preuves de décrépitude et de jeunesse, de force et de débilité, de pouvoir et de faiblesse, pour changer tes idées à mon égard. La réunion de toutes les contradictions humaines, de tout ce qu'il a d'insolite, ne te suffit-elle pas? Est-ce en ma présence que les sentiments humains doivent se déployer? Que signifie ta honte devant celui qui retranche ce qui lui plaît de la vie de l'homme sans le faire mourir; qui dompte tous les maux; qui transporte une créature humaine à cent, à mille, à dix mille lieues, sans qu'elle sorte de sa place, sans qu'elle paraisse remuer? Tout m'obéit dans la nature, non pas en masse, mais en détail; j'en suis le maître, je ne dépends ni de la mort ni du temps, je les ai *vaincus*!... Regarde ce crâne vieilli? il a été réchauffé par un soleil plus vieux de quatre cents ans que celui qui t'a éclairée ce matin. Tu me croiras ange ou démon, peu m'importe; mais écoute bien ceci: tu accepterais de l'or d'un prince, pourquoi donc refuserais-tu à l'immortel?...

A ce mot, Marianine, clouée à sa place par un invincible pouvoir, sentit sa mémoire, ses facultés, s'enfuir comme des ombres; elle tomba dans un état qui tenait le milieu entre le sommeil et la veille; les traits de son visage étaient devenus immobiles, ses yeux brillants étaient arrêtés sur la voûte céleste; et, lorsque le grand vieillard fut arrivé à la fin de son discours, elle crut entendre les accords des harpes divines. Elle voit (et cependant sa volonté expirante n'a plus la force de commander un seul mouvement à ses muscles), elle voit le vieillard disparaître par une marche tellement languissante, qu'on ne peut en donner l'idée que par celle d'une fumée qui se dissipe: les yeux de Marianine suivent

cette ombre qui s'évanouit vers l'Observatoire, et bientôt elle n'aperçoit plus rien. . . . .

. . . .

Marianine entend sonner une heure; elle veut fuir, une force magique la retient, car elle se rappelle vaguement que le vieillard lui a dit:

– Attends-moi!...

Marianine pense, mais ses pensées suivent une direction imprimée par un mouvement qu'elle ignore: sa tête s'exalte et son extase dure un temps indéfini! Enfin, au milieu d'une profonde obscurité, elle aperçoit une masse lumineuse approcher lentement; bientôt elle distingue la tête du vieillard, et une voix lui crie:

– Ton père meurt... cours!...

Et le colosse disparaît en disant:

– A demain! . . . .

. . . .

Un son extraordinaire a frappé l'oreille de la fille de Véryno.

Marianine, immobile, stupéfaite d'une scène qui semble appartenir au rêve, frotte, par un mouvement machinal, ses beaux yeux noirs fatigués; et, à la lueur de la lune, elle aperçoit briller la couleur de l'or à travers la toile grossière d'un sac.

– Mon père se meurt, dit-elle, pourquoi ne me vendrais-je pas pour le sauver?...

Cependant, les étonnantes paroles du vieillard revenant à sa mémoire, un effroi involontaire la fait frissonner. Elle ramassa le sac et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à le transporter sur la pierre, tant il était lourd.

Marianine contemplait ce trésor en se livrant à mille réflexions contradictoires; mais l'idée de rendre l'abondance à son père et d'entourer ses derniers pas dans la vie de toutes les splendeurs de la richesse l'emporta.

– Quand ce serait l'ennemi des hommes, un assassin... pourvu qu'il ne me demande rien de déshonorant, qu'il n'attaque que *moi*!... ne dois-je pas secourir mon père?...

A cette idée, elle souleva le sac trop pesant, en essayant de le mettre sur son épaule délicate... des pas se font entendre, et la peur saisit la tremblante Marianine: elle dépose son or derrière la grosse pierre et se cache... On approche, on se dirige vers l'endroit où est Marianine: c'est une femme, elle s'assied et pleure.

– Il n'y a plus d'amis, dit-elle.

Et sa tête retombe sur sa poitrine.

A ces paroles, Marianine a reconnu Julie, elle se lève; Julie, effrayée, jette un cri, mais elle voit sa maîtresse pâle et les yeux égarés, qui, d'un geste délirant, lui montre, à la blanche clarté de la lune, le trésor pesant.

Les plus horribles idées se glissèrent dans l'âme de Julie... Elle regarde sa maîtresse d'un œil sec de désespoir; elle ne sait si elle doit admirer ou reculer de terreur, et, dans ce moment empreint du sombre cachet de la misère, de la faim et de l'horreur, Marianine s'écrie de sa douce voix:

– Julie, mon père aura du pain!...

Cette phrase fit revenir la servante à elle; elle jette sur sa maîtresse un regard observateur, et l'aspect de sa figure pâle, mais sublime d'innocence et de douleur, arrêta toutes les idées de Julie; elle en rougit comme d'un crime. Alors elles prennent silencieusement cette masse d'or, et la portent à pas lents en s'acheminant vers la demeure de Véryno. . . . .

. . . .

Le vieillard avait reçu d'une manière passive le dernier regard de sa fille: en proie à une horreur involontaire, il la suivit des yeux lorsqu'elle disparut, et ce coup d'œil, lentement funèbre, annonçait une douleur profonde...

Véryno, sentant une faim dévorante, n'avait osé en parler à sa fille: il attendait la mort avec joie... ses yeux s'affaiblissaient déjà; à peine s'il pouvait faire un mouvement.

— Elle ne revient pas!... murmurait-il.

Et il écoutait avec anxiété sonner les heures ralenties.

A onze heures le vieillard se leva et parcourut son appartement en fouillant partout, pour voir s'il ne s'y trouverait pas quelques débris du dernier repas pour assouvir sa faim.

— Elles n'ont rien laissé, dit-il, et je suis seul! Il est tard... Si je meurs, qui me fermera les yeux?...

Il vit un morceau de pain desséché, et il essaya de le broyer. Enfin le malheureux vieillard, succombant d'inanition, tomba et ne put se relever.

— Ma fille! criait-il par instants, ma fille! tu m'as abandonné... Peut-être es-tu morte!... car ta maigreur et ton chagrin d'amour, tes douleurs, sont plus que suffisants... Marianine!... ma chère Marianine!...

A l'instant où le vieillard ne disait plus rien, et qu'un sombre désespoir s'était emparé de lui, Julie et Marianine entrèrent.

Cette dernière jette un cri de désespoir à l'aspect des cheveux blancs de son vieux père, qui brillaient sur le carreau; la lampe s'éteignait; il ne régnait plus qu'une lueur semblable par sa faiblesse au peu de vie qui restait au vieillard; rien ne manquait à cette scène d'horreur.

Marianine lève ses bras au ciel; Julie, épuisée, abandonne aussi le fardeau, et l'or roule et résonne sur le plancher.

Le vieillard se réveille, et, avant d'avoir vu tout cet or, il s'écrie:

— Ma fille... j'ai faim... je... meurs!...

Julie saisit une poignée de pièces d'or et s'échappe avec la rapidité de l'éclair, tandis que Marianine, les larmes

aux yeux, soutenait son vieux père et le conduisait vers sa bergère. Là, son premier mot fut:

— Marianine?...

Ce mot jeté après que Véryno eut contemplé ces flots d'or qui roulaient encore par la chambre fut une interrogation sublime. La voix de l'honneur parlait plus haut que celle de la faim.

La fière Marianine soutint le coup d'œil de son père et n'y répondit que par un sourire.

A cette *réponse*, le vieillard attire sa fille sur ses genoux débiles et dépose un baiser sur son front.

Julie revint avec des provisions de tout genre, et un festin splendide eut lieu. La servante et le vieillard mangèrent avec avidité; mais Marianine, préoccupée de la scène tragique à laquelle elle devait cet or libérateur, mangea tristement. L'effroi régnait sur sa figure, et l'image du grand vieillard était sans cesse présente à sa mémoire. « Quoi! se disait-elle, je ne m'appartiens plus! »

Puis, ne pouvant croire à une aventure aussi singulière, elle cherchait à se rendre compte de cette vision.

— Ma fille, tu es triste, plus triste qu'hier, et cependant nous sommes dans l'abondance! Je présume que notre banquier nous aura remboursés?...

A cette parole, Marianine tressaillit de plaisir; cette interrogation fut pour elle un trait de lumière; elle projeta sur-le-champ de porter au mystérieux vieillard, en remboursement de la somme qu'il lui avait donnée, les créances que son père espérait recouvrer dans la liquidation de son banquier.

Alors Marianine participa à la joie de son père, et il n'y eut plus qu'une pensée qui l'attristât: « Si je le voyais!... » se disait-elle en songeant à Tullius.

Le repas fini, on compta la somme que Marianine venait d'apporter, et l'on y trouva trente-cinq mille francs.

Le lendemain, la première course de Julie fut d'aller racheter les deux tableaux.

Lorsque le soir arriva, Marianine s'achemina vers le Luxembourg. Dans la grande allée, elle trouva le vieillard qui se promenait à pas lents, et chacun s'arrêtait pour contempler ce géant: il était vêtu simplement, et n'avait plus son manteau; un chapeau de forme moderne couvrait son front et ses cheveux d'argent; des lunettes empêchaient de voir le filet de lumière qui s'échappait de ses yeux caves: enfin il tenait sa main desséchée sur ses lèvres; et, dans cette contenance méditative, il n'y avait plus que sa taille gigantesque et les énormes proportions de sa tête qui le distinguassent du reste des hommes.

— Ma fille, dit-il d'une voie douce mais sourde, je t'attendais...

Et il alla s'asseoir sur un banc. Marianine le suivit, entraînée par un sentiment de respect et de soumission qui s'empara d'elle aussitôt qu'elle fut à côté du vieillard; en vain elle s'efforçait de repousser cette nouvelle disposition qui s'emparait de son âme par une gradation insensible et en même temps insurmontable.

Cette disposition s'accrut encore en elle lorsque le vieillard eut retenu pendant quelques instants la main de Marianine dans la sienne; celle de l'étranger communiquait une froideur de glace. Marianine, n'osant retirer sa main, porta l'autre sur celle du vieillard, et la trouva d'une intolérable chaleur. Il semblait qu'entre cette main brûlante et celle de Marianine tout le froid d'un pôle s'était insinué par une couche aussi fine qu'une ligne géométrique.

— Jeune fille, dit le vieillard, quel est ton nom? car il est parmi les femmes une *amante* que je ne dois pas approcher.

— Je me nomme Euphrasie Masters, répondit Marianine, sans savoir que rien ne pouvait lui être plus funeste que de dissimuler son véritable nom.

En entendant celui d'Euphrasie, le vieillard fit un geste, et il découvrit ses lèvres et son menton. Comme le jour durait encore, Marianine fut stupéfaite en reconnaissant que le vieillard ressemblait à Béringheld d'une manière frappante.

Alors tout ce qu'elle avait entendu dire sur l'esprit de Sculdans le Centenaire lui revint dans la mémoire, et une certaine horreur dompta les sentiments qui la maîtrisaient. Ce combat interne la fit rester immobile et muette.

En ce moment, l'heure à laquelle on ferme les grilles arriva, et Marianine suivit machinalement le grand vieillard, qui l'entraîna vers la pierre où la veille il l'avait entretenue de choses si incohérentes et si bizarres.

— Monsieur, dit Marianine, vous m'avez obligée avec une bonté dont je ne saurais trop vous remercier; mais, puisque vous paraissez si bienfaisant, je viens vous proposer un arrangement auquel vous ne pouvez guère refuser votre assentiment. Mon père est créancier d'une somme de trois cent mille francs, due par une célèbre maison de banque qui, dans ce moment, a rétabli ses affaires: je vous offre de prendre des valeurs pour une somme égale à celle que vous avez eu la générosité de nous prêter; vous soulagerez par là le cœur de mon père et le mien; nous sommes trop fiers pour recevoir, même d'un prince, à titre de don.

Le vieillard se prit à sourire et dit:

— C'est bien, mon enfant, je ne demande pas mieux...

A ces mots, Marianine, enchantée de pouvoir échapper à cet être magique, tira de son sein les papiers; mais le vieillard, lançant à Marianine un regard profond, se saisit de sa main, et il lui dit:

— Ma fille, il est nuit, comment voulez-vous que je

voie ces papiers?... Quoique le Centenaire ne ramasse jamais ce qui tombe de sa main, il consent à ce que le fleuve retourne vers sa source; que son argent rentre dans son trésor. Mais viens dans mon palais, et, à la lueur d'une lampe immortelle, nous lirons ces caractères tracés par la main de ceux qui ne vivent qu'un jour. Ne veux-tu pas, jeune fille, toi qui désespères d'épouser celui que tu aimes, ne veux-tu pas le voir? Là, une lueur surnaturelle peut te le montrer, en quelque lieu qu'il soit. Tu entreras dans l'atmosphère pure de la pensée, tu parcourras le monde idéal, ce vaste réservoir d'où sortent les cauchemars et les *ombres* qui soulèvent les rideaux des agonisants, cet arsenal des incubes et des magiciens; tu visiteras l'ombre qui n'est causée par aucune lueur, l'ombre qui n'a point de soleil!... tu verras au-delà de l'étroit horizon de la vie! tu te remueras sans te mouvoir; et, l'univers n'étant plus pour toi qu'un lieu simple dépouillé de toutes ses formes, de ses circonstances de temps, de couleur, de substance, tu contempleras ton amant!... Cette vue ne dépend ni du temps, ni d'aucune circonstance dirimante. Les verrous d'une prison, les murs épais d'un fort, la distance des mers, tu franchiras tout, enfin tu le verras.

— Cela se pourrait-il? s'écria involontairement Marianine, prête à payer de sa vie le bonheur de revoir Béringheld.

Le vieillard se mit à sourire dédaigneusement, et ce sourire avait une telle force de conviction, que la jeune femme se sentit envahie par le plus violent désir qui jamais ait assailli le cœur d'une femme; mais en ce moment tous les récits dont on la berça dans son enfance lui revinrent dans la mémoire, et elle dit au vieillard avec la naïveté la plus enfantine:

— On m'a dit que l'on court des dangers auprès de toi, que ta voix est comme celle d'une sirène pour ceux que

tu charmes, et qu'elle épouvante le reste des hommes; enfin, n'es-tu pas Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire?... Es-tu corps ou esprit?... Que veux-tu de moi?...

— Silence, interrompit le vieillard, ne m'adresse point de questions.

En achevant ces mots, le vieillard tomba dans un silence profond: il prit la main de la jeune Marianine, et, la tenant dans les siennes pendant quelques minutes, il dirigea sur cette main le feu de ses yeux; puis il s'éloigna lentement, après avoir dit à Marianine:

— Viens demain; tu verras celui que tu aimes!...

Marianine reprit le chemin de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, en éprouvant un violent désir d'éclaircir ce mystère.

« Que risqué-je?... » se disait-elle.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Vision de Marianine. Béringheld à Paris. Scène au Café de Foi Toujours le Centenaire.

Le lendemain, Marianine pensa toute la journée au plaisir qu'elle aurait si l'inconnu pouvait lui montrer le général.

« Enfin, se dit-elle, ne dois-je pas aller lui rendre la somme que nous lui devons!... »

Ce motif et l'espoir la décidèrent...

Aussitôt que la nuit fut venue, Marianine sortit et courut vers l'endroit où le vieillard la conduisait. Elle ne l'y trouva pas, et son désir s'augmenta singulièrement par cette attente; elle éprouva tous les tourments de cette espèce de supplice de l'âme.

Enfin elle entendit le pas lourd du vieillard, elle aperçut indistinctement la vive lumière de ses yeux. Alors le vague soupçon d'un danger la fit tressaillir, et dès ce moment elle fut en proie à tous les vertiges de la peur.

Marianine sent ses deux mains prises dans les mains glacées du vieillard: elle essaie de se défendre, mais une puissance invincible, irrésistible, charge ses paupières d'un tel poids, qu'elles s'abaissent malgré elle.

Une sensation vive et douce inonda Marianine, une fois que, fatiguée d'un vain combat, elle se laissa aller au torrent... elle succombe...

Son cerveau, tranquille et rendu inhabile à donner le signal des sensations et à recevoir des idées, ne fait plus

sentir son influence morale. La nuit règne sur l'existence de Marianine, et tout ce qui a vie en elle semble l'avoir abandonnée.

Pour rendre cet état, elle se servit d'une comparaison que nous emploierons à cause de sa justesse. Elle se trouvait, au-dedans d'elle-même, dans la situation où l'on est lorsque l'on attend, dans une nuit profonde, les effets magiques de la fantasmagorie. On est dans une chambre, devant une toile tendue; les yeux ont beau se fatiguer, ils n'aperçoivent rien; mais bientôt une lueur faible illumine la toile sur laquelle vont se jouer de clairs et bizarres fantômes qui grossiront, diminueront et s'évanouiront à la volonté du physicien.

Mais cette chambre est le cerveau de Marianine... Au bout d'un temps incertain, une clarté indéfinie commence à poindre dans sa nuit: cette lumière a le vague de celle des rêves... Enfin elle finit par devenir de plus en plus réelle et brillante; et Marianine, sans bouger de sa place, se sent emportée avec une rapidité sans égale, et, au milieu de ces sensations de lumière et de voyage, elle aperçoit le vieillard qui ne la quitte pas: tantôt il s'évanouit, tantôt il reparaît à sa vue, et, quand elle ne l'aperçoit pas, elle le sent toujours à ses côtés.

Marianine ne put jamais préciser le temps de cette vision, puisque aucune circonstance humaine n'agissait plus sur elle; mais il arriva un moment où elle perdit de vue le vieillard, et où elle n'eut plus que le spectacle suivant:

A travers un léger nuage diaphane, lumineux, et comparable à une gaze, elle vit une auberge; cette auberge était sur le devant d'une rue; elle lut au-dessus de la porte:

« Vanard, aubergiste, loge à pied, à cheval. »

Elle vit l'enseigne: Au Soleil-d'Or; elle monta un escalier grossier et ouvrit elle-même la porte d'une chambre

au premier, sans que personne lui adressât la parole, *car on ne la voyait pas*: elle passait au travers des corps solides sans qu'ils en parussent altérés ou affectés en aucune sorte. En ouvrant la porte elle jeta un coup d'œil par une fenêtre sur une cour, et vit la berline du général Béringheld: elle vit les armes sur le panneau, et en entrant dans la chambre elle poussa un cri...

Elle voyait Tullius, qui ne se dérangea pas.

Alors Marianine, oubliant qu'elle était invisible, se mit à pleurer.

Béringheld était assis sur une chaise, devant une table grossière; il achevait d'écrire une lettre à son intendant. Marianine lit la lettre dans la pensée de Tullius: celui-ci ordonnait à son intendant de faire les plus actives recherches pour retrouver Marianine; il lui donnait des billets pour les ministres de la Police, de l'Intérieur et de la Guerre, afin qu'il fût aidé dans ses recherches. Tout à coup Marianine entendit le bruit du canon.

Tullius l'entendit aussi; il se leva, et, se promenant à grands pas, il s'écria:

— Pauvre France! O mon pays!... au moins je t'aurai bien payé ma dette, car j'ai délaissé pour toi Marianine et son père...

— Tullius! s'écria Marianine, Tullius!...

Elle le serra dans ses bras, et Tullius marchait comme si rien ne le touchait.

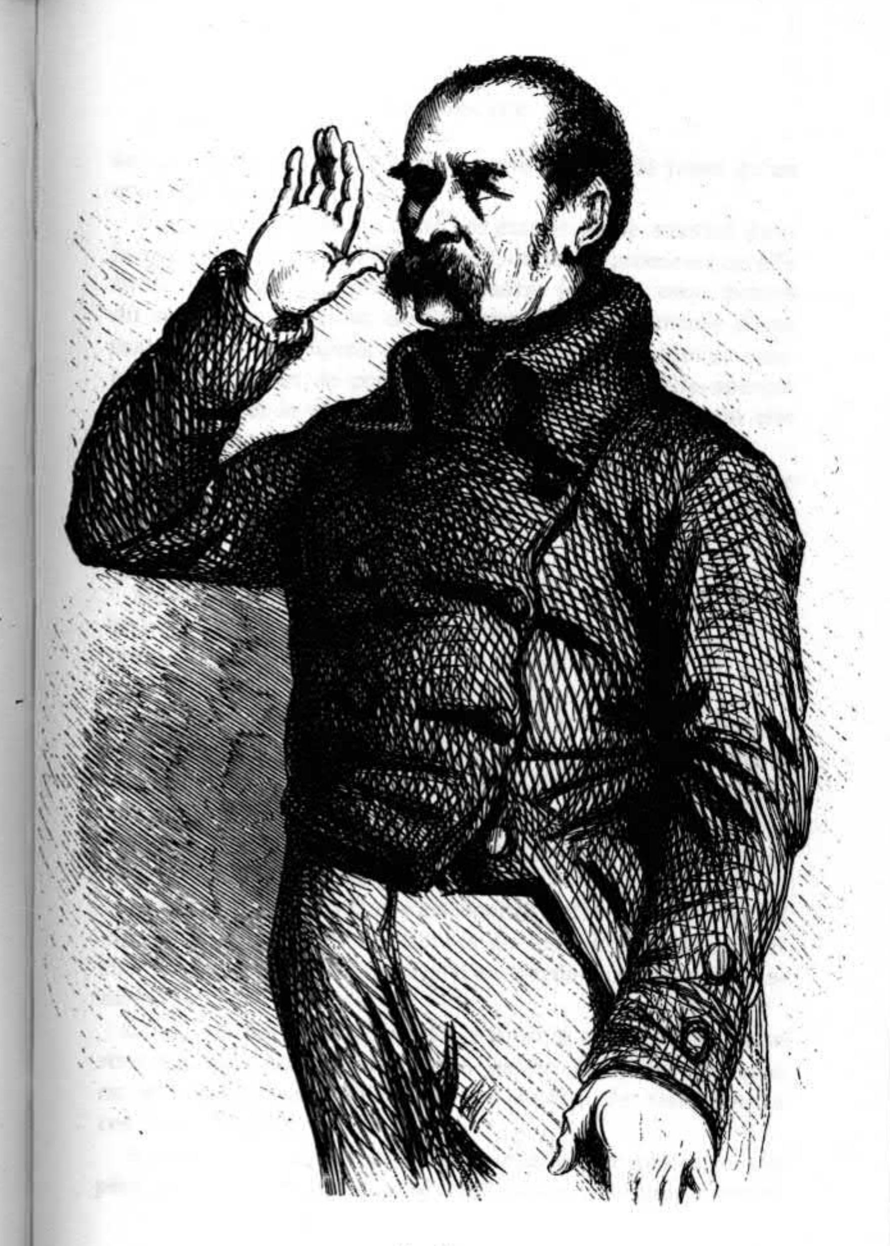
Marianine couvrit son visage de ses pleurs! Il marchait toujours!... la jeune fille souffrait le martyre.

A ce moment, Lagloire entra et dit:

— Général, il faut partir, l'ennemi approche!...

Marianine, comme si la lampe de la fantasmagorie s'éteignait, tomba dans la plus profonde obscurité et ne vit plus rien.

Elle retomba dans le même état de vague qui l'avait



Lagloire

saisie auparavant. Elle était passive comme le jouet qu'un enfant tourmente.

Elle resta longtemps dans cet état et ne se souvint dans la suite que d'avoir vu Béringheld, et de la promesse qu'elle fit au vieillard de venir dans quatre jours, à onze heures du soir, aux environs de l'Observatoire, à l'entrée d'une maison qui se trouvait au milieu d'un grand jardin encombré de ruines et de constructions inachevées. Elle aperçut vaguement et le chemin et l'entrée de ce bâtiment où elle promit de se rendre.

Il lui resta l'idée vague d'un combat très rude qu'elle avait soutenu avant de promettre, mais le grand vieillard triompha. . . . .
. . . .

Marianine s'était rendue dans la rue de l'Ouest, à dix heures du soir; le vieillard s'était trouvé à onze heures près d'elle, et à onze heures et demie elle cessa de nouveau d'exister.

Marianine se réveille en proie à des sentiments indéfinissables. Elle croit se trouver rue de l'Ouest à onze heures et demie du soir; il est *dix heures du matin*!... et elle est dans son lit, dans sa chambre, chez son père...

Elle ouvre les yeux bien péniblement: elle voit Julie et Véryno assis à son chevet.

L'espace de temps qui s'est écoulé entre onze heures et demie de la veille et dix heures du lendemain, est retranché de son existence, et elle n'en garde que deux souvenirs.

Elle a vu Béringheld, et elle a promis au vieillard de se rendre dans quatre jours à son palais. De plus, elle sent en elle-même une obligation solennelle de taire toutes ces circonstances.

A chaque instant de la journée elle voulut instruire son père, mais une puissance invincible retint sa langue captive.

— Tu as bien souffert, ma fille!... fut le premier mot de Véryno.

— Comment vous trouvez-vous ce matin, mademoiselle?... continua Julie.

— Que voulez-vous dire? leur répondit Marianine étonnée.

— Le médecin a cru que tu n'en reviendrais pas, dit son vieux père; tiens, regarde, Marianine...

La petite femme, au comble de la surprise, contempla son père, et vit ses yeux gonflés et encore rouges des pleurs qu'il avait versés. Elle se mit à rire, et ce rire franc et plein de jeunesse, de force et de santé, loin de rassurer le vieillard, l'épouvanta.

Il fit signe à Julie, et Julie de son côté tressaillit; ils crurent que Marianine devenait folle.

Enfin on lui apprit que le matin, vers une heure, elle était rentrée, les yeux fixes, la langue tellement glacée, qu'elle n'avait pas prononcé une parole, et que, sans répondre à toutes les questions qu'on lui fit, elle se coucha d'une manière machinale, et comme si elle eût été seule, quoique en présence de son père qu'elle ne voyait pas; qu'alarmé d'un pareil état on avait été chercher un médecin qui venait de s'en aller, après avoir prononcé qu'aucun secours humain ne pouvait la tirer d'un état dont il n'existait pas d'exemple dans les annales de la médecine; qu'à chaque fois que le médecin, Julie ou son père l'avaient touchée, elle murmurait sourdement un cri plaintif...

Marianine ne conçut rien à un pareil récit, et au grand étonnement de son père et de Julie, elle se leva et ne parut aucunement indisposée. . . . .
. . . .

Béringheld et Lagloire se trouvaient en effet dans un village aux environs de Paris. Le général, apprenant les

événements de Fontainebleau et l'abdication de Bonaparte, monta dans sa berline et se rendit à Paris.

Nous allons laisser le général Béringheld dans son hôtel, désolé de ne pas retrouver Marianine et son père, ayant envoyé en Suisse pour savoir où ils avaient passé pour revenir en France, etc. Nous abandonnerons aussi la tendre Marianine, qui ne cesse de penser à son amant, qui apprend par les journaux qu'il vient d'arriver à Paris, et qui jure de ne pas faire un seul pas pour aller à sa rencontre.

La fierté de Marianine s'était accrue pendant ses malheurs; cependant des larmes coulent sur ses joues quand elle pense à ce jour de joie et de bonheur, ce jour où elle revit Béringheld revenant d'Espagne.

— Je pouvais, disait-elle, aller au-devant de lui alors! j'étais dans un magnifique landau, fille d'un préfet, riche!... maintenant, je suis pauvre, fille d'un proscrit: c'est à lui de venir!

Un soir, au Palais-Royal, et dans un coin du Café Foy, sept à huit personnes étaient réunies autour de deux tables de marbre sur lesquelles étaient éparses des tasses vides et des soucoupes dans lesquelles il restait quelques morceaux de sucre.

— Il est singulier, dit un petit homme en mettant dans sa poche les restes de son sucre, il est même étonnant que le gouvernement n'ait pas fait des recherches sur des choses aussi étonnantes: des faits semblables méritent son attention...

— Monsieur, répondit un homme de figure blême, il y a longtemps que cette science est connue, et tout ce que vous trouverez de si extraordinaire résulte de cette même science, qui demande des esprits capables de s'adonner tout entiers à la connaissance de la nature; mais il y a longtemps que, dans un de mes ouvrages, j'ai signalé ce

qui vous étonne, et j'ai moi-même été témoin d'expériences curieuses.

Les cinq autres personnes hochèrent la tête en signe d'improbation, et la victoire demeura au petit homme incrédule, qui s'écria:

– Rêveries, mon cher monsieur; j'ai connu Mesmer et son baquet ; mais il faut reléguer cela avec les magiciens du XV[e] siècle, avec les faiseurs d'or potable, avec les alchimistes, l'astrologie judiciaire, et je ne sais combien de prétendues sciences dont les fripons abusent pour tromper d'honnêtes propriétaires...

Et le petit homme, s'échauffant, continua:

– C'est comme les rose-croix qui cherchaient le secret de la vie humaine...

A ces mots, un vieillard qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le commencement de la soirée parut prendre intérêt à la conversation. Il était placé dans l'angle même; comme il était assis sur un tabouret extrêmement bas, il dissimulait sa grande taille et semblait de niveau avec tous les autres; son chapeau était baissé sur ses yeux.

Quand il vint chercher une place, il ne fut pas remarqué au milieu de la foule dont le café était rempli; mais lorsqu'il s'assit, chacun des habitués du groupe l'examina en tâchant vainement de se rendre compte de l'ampleur extraordinaire de ses vêtements. Les vieillards se regardèrent comme pour se consulter; mais l'inconnu, le nez enseveli dans sa redingote, parut sommeiller après avoir pris un demi-bol de punch; alors on cessa de s'occuper de lui.

On commença par parler des derniers événements politiques, mais, la conversation s'épuisant, on en était venu à parler des progrès des sciences, et entre autres de la chimie, qui marchait de découverte en découverte.

– Y a-t-il, disait le petit rentier habillé de noir, y a-t-il un seul rose-croix, un seul faiseur d'or, un astrologue, un

alchimiste, qui ait avancé d'une ligne le magnifique édifice des sciences humaines? et cependant combien d'honnêtes propriétaires et rentiers ont-ils été abusés!...

Le vieillard, arrêtant le bras de l'homme à figure pâle, par un mouvement brusque, se tourna vers le petit rentier et ces dispositions de la part de l'étranger silencieux attirèrent l'attention du cercle, qui devint muet et attentif.

– Monsieur, votre figure ronde annonce un propriétaire, et le peu de saillie des signes de votre visage indique que les sciences ne vous ont pas exclusivement occupé! Avouez que les soins et l'entendement de certains propriétaires, bourgeois de cette ville, qui n'ont pas été plus loin que Montargis, ne vont pas au-delà de la conduite d'un procès pour le mur mitoyen de leur maison du Marais; car vous y demeurez, n'est-ce pas? et avant dix heures vous serez rentré... Alors, mon cher monsieur, avouez qu'il est au moins inconsidéré pour ces sortes de gens de vouloir parler des sciences! ils barbotent dans cette vaste mer, et s'y trouvent comme un batelier d'eau douce dans la mer du Spitzberg, ou plutôt ils ressemblent à ce rat de la fable, qui prenait une taupinée pour les Alpes.

A ce début, aux accents de cette voix cassée, il y eut plusieurs savants qui vinrent se joindre au groupe des vieux habitués: plusieurs s'accoudèrent, et l'on écouta l'étranger sans faire attention aux gestes de mécontentement du petit propriétaire.

– Monsieur, vous avez parlé des rose-croix, ainsi que d'une science que l'on méprise en ce moment, et vous en avez parlé avec ce dédain des gens qui n'ont rien approfondi. Quant aux rose-croix... n'est-ce rien que de se hasarder dans une science qui a pour but de rendre la vie de l'homme plus longue et presque éternelle? de rechercher ce qu'on nomme le *fluide vital*?...

» Quelle gloire pour un homme de le découvrir, et, au

moyen de certaines précautions, d'acquérir une vie aussi durable que le monde. Le voyez-vous thésauriser les sciences, ne perdre rien des découvertes particulières, poursuivant avec constance, sans cesse et toujours, des recherches sur la nature; s'emparant de tous les pouvoirs, parcourant tout le globe, le connaissant dans ses plus petits détails; devenant à lui seul les archives de la nature et de l'humanité; se dérobant à toutes les investigations en se réfugiant dans tous les pays; libre comme l'air, évitant les poursuites par une connaissance exacte des lieux, des souterrains sur lesquels les villes sont assises. Tantôt revêtant les haillons de la misère, et le lendemain prenant le titre d'une maison éteinte et voyageant dans une voiture magnifique; sauvant la vie des bons et laissant mourir les méchants. Un tel homme remplace le destin, il est presque un dieu sur la terre!... Il a dans sa main tous les secrets de l'art de gouverner et les secrets de chaque Etat; il apprend enfin à quoi s'en tenir sur les religions, sur l'homme et sur les institutions... Il regarde les vains débats de cette terre comme du haut d'un nuage, il erre au milieu des vivants comme un soleil; enfin il traverse les siècles sans mourir.

A cette idée, le vieillard se haussa un peu, son chapeau se dérangea et les auditeurs commencèrent à chanceler en eux-mêmes; la main desséchée du vieillard laissait des mouvements significatifs qu'ils tremblaient d'interpréter.

-- Croyez-vous, dit le colossal vieillard en se redressant, que les sacrifices coûtent pour une pareille existence, et, s'il faut en faire de cruels, qui de vous ne les oserait!...

A cette question, les auditeurs se sentirent en proie à une horreur indéfinissable.

— Et, si un homme a trouvé ce fluide vital, pensez-vous qu'il soit assez simple pour le dire?... Il en profitera dans le silence, il tâchera d'échapper aux regards des hommes d'un jour; il regardera couler le fleuve de leur

vie, sans chercher à en faire un lac. Fontenelle me disait que s'il avait la main pleine de vérités, il la tiendrait fermée: il pensait juste... Ecoutez-moi, monsieur, dit-il au petit propriétaire, l'avant-dernier rose-croix vivait en 1350; c'était Alquefalher l'Arabe, le dernier grand maître de l'ordre; il trouva le secret de la vie humaine dans le souterrain d'Aquila; mais il mourut pour n'avoir pas su ménager le feu de sa cornue. Depuis, que de pas a faits la science en marchant avec cette science que vous méprisez, et avec la vraie médecine!

A ces mots le vieillard s'arrêta, et, regardant l'assemblée étonnée, il fit le geste d'un homme qui s'aperçoit d'une faute qu'il commet et que son adversaire ne voit pas encore. Alors le vieillard se leva, sa taille gigantesque étonna tous les assistants. Le vieillard leur lança un coup d'œil qui les plongea dans une terreur involontaire.

Puis il s'en alla lentement. Ceux qui purent être témoins de sa démarche conçurent l'idée de l'alliance bizarre de la vie et de la mort réunies dans un seul être.

Le Centenaire disparut comme une ombre, et l'étonnement le plus profond régna dans le café. . . . . . .

. . . .

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

Le général à la poursuite de son ancêtre. Il fait la police au café. Fierté de Marianine. Le jour fatal arrive.

Au milieu des grands événements dont, à cette époque, Paris était le théâtre, cette aventure du Café de Foy ne fut presque pas répandue, et par conséquent elle ne fit pas grande sensation. Ceux qui la racontèrent furent bafoués par ceux qui l'écoutèrent, et bientôt les premiers craignirent de s'être laissé tromper par leurs yeux et par leurs oreilles.

Cependant cette aventure parvint jusqu'au général Béringheld. Il était alors livré à des recherches très actives pour découvrir Marianine, et cette occupation l'absorbait tout entier; le souvenir du vieillard cédait à celui d'une amie si tendre et si dévouée.

On sait que chez Béringheld aucun sentiment ne régnait à demi, et depuis qu'après quinze ans d'absence Marianine était venue à sa rencontre et qu'il l'avait trouvée fidèle, toutes ses pensées volaient au-devant de cette charmante fille.

Si les dangers de la France, l'agitation des combats, les peines d'une captivité assez longue et la lutte sanglante dans laquelle la France venait de succomber, l'empêchèrent de voir Marianine et de secourir son père dans sa chute, il ne les avait jamais oubliés; et, lorsque après deux ans d'absence forcée il revit son hôtel, sa première pensée fut à Marianine.

Il parcourut tous les ministères, et questionna l'acquéreur de l'hôtel; il envoya Lagloire en Suisse: tout fut inutile, les recherches furent vaines, et le désespoir du général n'eut point de bornes.

Tullius était depuis deux jours rentré à Paris pour toujours, ayant donné sa démission et quitté pour jamais la Cour, lorsque, le lendemain de son arrivée, il entendit parler de la scène du Café de Foy.

Un moment, il ne pensa plus à Marianine; il quitta le salon où il se trouvait, et s'en alla sur-le-champ au Palais-Royal, comptant trouver un des témoins oculaires et peut-être revoir l'homme qui l'occupait depuis le commencement de sa vie, et qui voltigeait comme une ombre autour de lui.

Au moment où le général arriva près d'un groupe, un homme que l'on écoutait avec attention leva la tête et fut frappé de stupeur; il s'arrête et s'écrie:

— Le voici!...

Le général reste immobile et attend que l'effarouchement du cercle se soit calmé: un murmure prolongé régnait toujours et quelques personnes disaient:

— Pourquoi ne pas l'arrêter?...

— Messieurs, dit le général en s'asseyant, je vois, d'après votre étonnement, que vous parlez précisément d'un homme sur lequel je viens chercher ici des renseignements, puisqu'on dit qu'il a paru ici. Cet homme me ressemble.

L'orateur fit un geste d'assentiment.

— Mais, messieurs, ce ne peut être moi, car je suis le général Béringheld...

Chacun s'inclina.

— Que je ne vous dérange pas, et continuez, je vous prie.

— Monsieur le général, dit l'orateur, l'homme à qui vous ressemblez est venu hier ici pour la seconde fois; je

vous raconterai plus tard ce qui se passa lors de sa première apparition, je vais reprendre mon récit et finir pour ces messieurs :

» Hier, on parlait donc des Bourbons, et entre autres d'Henri IV et de son règne... Un homme décoré du cordon rouge se trouvait là (et il désigna le coin où l'inconnu s'était placé); ses vêtements annonçaient un homme de l'ancienne cour; il portait des lunettes vertes et s'enveloppait dans une vaste redingote. Un avocat, qui s'entend assez en finances, parla de Sully, et, comparant ce grand homme à nos ministres modernes, il exaltait l'affabilité et les talents du vieux ministre huguenot. Mais le vieillard, l'arrêtant au milieu de son discours, lui dit:

» — Sully, affable!... Jeune homme, si vous avez connu la porte d'une prison, vous pouvez avoir une idée de l'affabilité de Sully : c'était l'homme le plus hautain de son temps, et il n'y avait pas de grand à la Cour qui ne conspirât contre lui. Je l'ai vu bien près d'être disgracié...

» A ce mot, vous jugez quelle fut notre surprise: nous crûmes que sa tête se dérangeait; mais son air de profonde conviction nous fit persister dans notre première opinion. Alors le jeune avocat continua la conversation, en excitant le vieillard qui nous raconta des anecdotes des temps les plus reculés. Il parlait quelquefois à la première personne, en se mêlant comme acteur. Il avait soigné François Ier et Charles IX... enfin, les choses les plus curieuses, racontées avec esprit et originalité, sortirent de sa large bouche. Mais bientôt un habitué dont je ne sais pas le nom, venant s'asseoir à notre groupe, parut frappé d'étonnement et nous dit que cet étrange personnage était l'homme dont on parlait. En entendant sonner dix heures, le vieillard se leva et nous étonna tous par sa taille colossale!... mais ce qui nous surprit encore bien plus, ce fut, lorsqu'il ôta ses lunettes vertes, le regard infernal qu'il nous lança.

— Je le connais, dit Béringheld, et je sais ce que vous voulez exprimer...

A ces mots, chacun regarda le général avec étonnement; mais l'intrépide discoureur continua:

— Le jeune avocat se mit à la poursuite de ce cadavre ambulant. J'ai revu le jeune homme ce matin: le vieillard est monté dans une voiture de place, l'avocat suivit en cabriolet. Le vieillard s'est arrêté dans la rue de l'Ouest, contre le Luxembourg; le jeune homme se fit descendre un peu plus loin, pour examiner ce que deviendrait cet étrange personnage. Alors il le vit se diriger vers l'Observatoire, à l'extrémité de la rue: à l'endroit le plus désert, il aperçut une jeune femme d'une trentaine d'années qui attendait.

— Ah! la malheureuse! s'écria le général, que je la plains!

L'horreur qui parut sur le visage de Béringheld frappa tout le monde.

— Tout à coup, continua l'orateur, le vieillard se retourna et, regardant autour de lui, il aperçut le jeune homme qui se trouvait à dix pas de lui... En un clin d'œil il fut auprès de l'avocat... Mais le jeune homme, telle supplication que j'aie pu lui faire, n'a jamais voulu m'en dire davantage: il paraît qu'alors le vieillard l'a forcé de retourner sur ses pas. Par quel moyen?... je l'ignore; ce que je puis dire, c'est que, plus j'ai pressé l'avocat, plus une certaine terreur se peignait sur son visage, et il m'a dit en me quittant:

» — Mon ami, ce que je puis vous conseiller pour votre tranquillité, c'est de ne pas parler de ce vieillard; et, lorsque vous le rencontrerez, s'il est à gauche, prenez à droite et, si vous êtes en face, gardez-vous bien de le heurter!...

» Décidément la police et le gouvernement devraient avoir l'œil sur un homme qui paraît si extraordinaire et qui peut être dangereux.

— La police, reprit un petit homme sec avec un ton de suffisance qui le trahissait, la police en sait plus que vous ne pensez sur cette affaire.

— Oui, ajouta le général, car si monsieur est employé dans cette partie, il doit se rappeler que l'ordre d'arrêter cet inconnu fut donné il y a environ deux ans...

Le petit homme sec regarda Béringheld avec étonnement et comme un simple franc-maçon qui rencontre un officiel du Grand-Orient; le général ne répondit à ce regard que par le coup d'œil foudroyant du mépris.

— Je conçois, dit-il, que vous écoutiez ceci avec plaisir... vous seriez charmé de saisir ce vieillard; mais apprenez que par la seule force de son bras il tuerait trois hommes comme vous.

Le petit homme sec, ayant entendu que celui qui parlait était le général comte de Béringheld, se retira sans souffler mot.

Le général se retira tout pensif et revint à son hôtel. Il fit rappeler sur-le-champ Lagloire.

Le vieux soldat parut aussitôt devant son général, en tenant respectueusement sa main collée sur le bord de son bonnet de police.

— Présent, mon général!...

— Lagloire, dit Béringheld, tu dois te souvenir de ce grand vieillard que nous vîmes, il y a quatre ans, sur la route de Bordeaux?

— Si je m'en souviens, général! à l'article de la mort je verrais encore cet œil et ce crâne, brillants comme un fusil de munition.

— Eh bien! Butmel, il est en ce moment à Paris, dans le quartier du Luxembourg, à côté de l'Observatoire; il rôde dans ce pays-là, et tu dois me le découvrir.

— Si c'est la consigne, général, on la suivra; l'ennemi sera poursuivi, battu, pris et enfoncé.

— Mais, Lagloire, pas de violence; emploie la ruse, et, comme tu pourras avoir besoin d'argent, tiens!...

Le général indiqua au vieux soldat son secrétaire ouvert.

— Tu auras soin, dit en souriant Tullius, de rafraîchir ton quartier général.

— Si c'est aussi la consigne, répondit Lagloire en riant, on la suivra!...

— Ne reviens pas, ajouta Béringheld, sans m'avoir trouvé sa demeure, le nom d'une jeune fille qu'il doit séduire en ce moment; et, si tu réussis, demain matin nous chercherons sept ou huit de mes anciens grenadiers.

— S'il en reste! dit tristement Lagloire; mon général oublie que dans notre dernière heure de conversation avec les Russes il y en a beaucoup à qui la parole a manqué. Où sont-ils?... Dieu le sait!...

Et le sergent leva les yeux au plafond avec un geste plein d'une mélancolie brusque qui émut le général.

Le sergent retroussa sa moustache, s'en alla lentement, et laissa le général en proie à une foule de réflexions . . . .

Les événements politiques qui venaient d'avoir lieu permirent à Véryno de reprendre son véritable nom et de songer à réclamer de ses nombreux amis les moyens de sortir de son état d'abandon.

Le premier auquel le vieillard pensa fut le général Béringheld.

A ce nom, Marianine arrêta son père.

— Y pensez-vous, mon père; pouvons-nous aller solliciter Tullius, lorsque avant de partir il jura de m'épouser? ce serait une démarche trop humiliante pour vous et pour moi!... C'est au général à venir nous chercher dans notre asile, et je suis certaine qu'il ne nous a pas oubliés.

— Ma fille, ton observation serait vraie si tu m'accompagnais, je le conçois; mais rien n'est plus naturel que j'aille le revoir... Comment veux-tu qu'il trouve notre demeure, lorsque j'ai changé de nom et que je suis dans un quartier perdu? Telle bonne volonté qu'il ait, peut-il deviner notre logement dans une ville comme Paris?

— Eh bien! mon père, je préfère rester dans cette demeure le reste de ma vie, que de vous voir aller, en cheveux blancs, chez celui qui devait porter le nom de votre fils. O mon père! je vous en supplie, attendez... peut-être demain, bientôt, vous serez en position de vous satisfaire; ne chagrinez pas Marianine!... votre fille!...

Le vieillard céda. Il promit de ne pas revoir Béringheld, et Marianine, après cette légère discussion, retomba dans la noire mélancolie qui s'était emparée d'elle depuis trois jours.

Elle devait, le lendemain, se rendre chez le vieillard, et le vague soupçon de quelque danger s'était emparé d'elle, sans que cette pensée pût triompher de sa répugnance et l'empêcher de se trouver au rendez-vous. Une force invincible l'y contraignait; mille raisons la décidaient à s'y rendre: la curiosité, le désir de restituer au vieillard la somme qu'elle lui devait, l'espoir de revoir encore Béringheld par le pouvoir de cet être magique, et alors de lire dans l'âme de Tullius et de s'assurer qu'il pensait encore à l'épouser, ce qui la déciderait à accompagner son père à l'hôtel du général.

Cependant la tristesse qui s'était emparée de Marianine depuis la nuit où elle avait rencontré le vieillard pour la première fois, n'échappait pas plus à Julie que les courses de sa maîtresse.

Julie, au milieu de mille qualités, avait un défaut: elle était curieuse, et le lendemain de la soirée pendant laquelle Marianine promit au vieillard d'aller à son palais, Julie

parcourut tout le quartier, et apprit que Marianine s'était rendue au Luxembourg et avait suivi un vieillard trop facile à reconnaître pour qu'on n'en ait pas fait à Julie une exacte description.

Julie crut que Marianine retournerait chaque soir; elle fut bien trompée en voyant sa maîtresse rester au logis pendant trois jours. La mélancolie, l'air taciturne de Marianine inquiétèrent alors bien vivement Julie.

Enfin le jour où Marianine devait se rendre à la maison du vieillard arriva. En faisant sa toilette, elle se regarda tristement dans la glace, et soupira en voyant combien sa belle figure était altérée.

On remarquait encore cependant son expression qui perçait à travers les marques de sa douleur; l'âme grande et méditative de la chasseresse des Alpes répandait un lustre sur ce visage flétri.

— Puis-je souhaiter qu'il me voie!... s'écria-t-elle.

Et elle versa quelques larmes.

Julie habilla sa maîtresse en silence.

— Mademoiselle, aurez-vous besoin de moi dans l'après-dîner?

— Oh! Julie, je n'aurai bientôt plus besoin de personne! tu pourras sortir si cela te fait plaisir; je sortirai de mon côté...

Julie méditait déjà le dessein d'aller trouver le général Béringheld et de l'instruire de l'état de la fière et tendre Marianine.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Marianine fait ses adieux. Julie va chez le général. Pressentiment de Marianine. Elle arrive chez le Centenaire.

Cette journée fut marquée au coin de la tristesse la plus profonde. Marianine brodait à côté de son vieux père, et à chaque instant elle regardait la pendule avec un effroi visible : il lui semblait que sa vie arrivait à son terme, et la marche rapide de l'aiguille la faisait frémir.

Véryno contemplait sa fille avec plaisir, mais on voyait facilement sur sa figure une certaine inquiétude, et il laissait percer le désir d'être seul.

En effet, le bon vieillard avait bien promis à Marianine de ne pas aller chez le général, mais il ne s'était pas engagé à ne pas lui écrire pour l'informer de sa demeure; et la présence de sa fille le gênait, car elle ne manquerait pas de désapprouver cette ruse.

Le soir arriva au milieu d'un combat perpétuel d'interrogations et de prétextes que le vieillard trouvait, et que la pâle et rêveuse Marianine repoussait adroitement.

A mesure que l'heure avançait, le malaise de la jeune femme devenait plus inquiétant.

Elle appela Julie, et s'en alla avec elle dans sa chambre.

— Julie, dit-elle, si je ne reviens pas ce soir, je vous autorise à aller chez le comte de Béringheld; ma fille, ajouta-t-elle en pleurant, pour lui prouver combien je l'aimais, tu n'auras qu'à raconter ma vie: depuis deux ans, il ne s'est pas écoulé une minute pendant laquelle son souvenir ne se

soit mêlé à toutes mes pensées. Au surplus, tu lui remettras cette lettre... si je ne reviens pas, ajouta Marianine, qui semblait contenir la mort dans son sein... Adieu, Julie!

La fidèle servante embrassa sa maîtresse en pleurant, mais elle se promettait bien en elle-même de ne pas attendre que sa maîtresse fût sortie pour courir chez le général et sauver par là Marianine, à qui elle soupçonna le dessein de mourir.

Julie s'enfuyait lorsqu'elle se sentit arrêtée sur l'escalier par Véryno, qui guettait le passage de la servante.

— Tiens, Julie, dit le vieillard, prends cet argent, monte en voiture, et cours chez le général Béringheld; tu lui présenteras cette lettre, et je ne doute pas qu'il ne vienne ici sur-le-champ. Ma fille se meurt, et je ne puis souffrir plus longtemps le spectacle de ses souffrances... Va, ma Julie, et que le Ciel nous soit favorable! Emploie tous les moyens possibles pour parvenir au général; mais, s'il n'y était pas véritablement, laisse la lettre à son vieux soldat, et prie-le, au nom de Véryno, de la remettre lui-même au général.

Julie s'éloigna rapidement.

Véryno rentra, et sa fille, après un moment de silence, vint s'asseoir à ses côtés, et préluda à ses adieux par mille petits soins dont il ne pouvait deviner le motif, mais qui l'étonnèrent par le mélange de regret, de plaisir et de mélancolie qu'il crut y remarquer.

L'incertitude qui en résultait dans l'esprit de Véryno, la crainte que Marianine ressentait, répandirent sur cet instant quelque chose d'indéfinissable.

— Adieu, mon père!...

Véryno tressaillit involontairement: il jeta un regard inquiet sur sa fille.

— Et pourquoi sortir, Marianine?... tu vas me laisser seul!...

« Je le laisse peut-être seul pour toujours! » se dit en elle-même la tremblante Marianine.

Et cette réflexion la fit rester silencieuse.

— Tu ne réponds pas?...

Elle n'entendit même pas la demande de son vieux père étonné de la fixité de ses yeux.

— Ma fille!... qu'as-tu donc?... répéta-t-il.

— Je n'ai rien, mon père, dit-elle avec un geste déchirant, et sans remuer ses yeux attachés sur un objet imaginaire; mais, vois-tu, il ne m'épousera jamais, et la tombe m'appelle... Oui! *il le faut*... D'ailleurs, mon père, j'ai promis!...

Le vieillard, stupéfait, écoutait sa fille en silence et ne comprenait rien aux discours égarés de la pauvre Marianine. Elle pressentait qu'elle allait au-devant de la mort, et ce pressentiment répandait dans son âme une vague mélancolie; et, malgré ce soupçon, elle se sentait dominée par une force surnaturelle qui l'entraînait auprès du vieillard.

Elle se disait: « Je vais mourir, je vais abandonner Béringheld que j'aime, et que je crois fidèle; *mais il faut que j'aille* à ce souterrain que j'ai entrevu... Mon père ne peut vivre sans moi; ma mort le tuera... mais *il faut*; oh! oui, il le faut. J'aperçois une vie de volupté, de bonheur, décorée de tout ce que le luxe, l'opulence, la richesse, les honneurs et l'art de faire des heureux ont de plus brillant et de plus enchanteur... Je vois une tombe noire, profonde et silencieuse... *il faut* que je m'y précipite. »

— Mais, ma fille, disait Véryno, que veux-tu dire et quelle est cette mystérieuse nécessité dont tu me parles?

— Adieu, mon père, adieu...

— Marianine, tu reviendras bientôt, ne me laisse pas seul longtemps; promets-le-moi!...

— Oui, mon père, adieu.

Et elle l'embrassa avec un délire d'amour filial qui aurait dû éclairer Véryno.

Il suivit sa fille de l'œil, l'accompagna jusque dans la rue, et ne remonta que lorsqu'il ne la vit plus . . . .
. . . .

Une fois qu'elle eut disparu, une horrible terreur s'empara de ce père désolé. . . . .

Marianine marche et se débat contre une volonté qui n'est pas la sienne: mais ses détours et ses hésitations n'aboutissent qu'à lui faire reprendre le chemin qu'elle a vu idéalement et vers lequel un souvenir vague la conduit. Elle regarde le ciel que la nuit envahit; elle dit adieu à tout ce qu'elle voit, mais elle marche toujours; son cœur est déjà mort et ses idées n'ont plus de force que pour lui désigner ses derniers pas.

— Non, dit-elle, je veux résister et m'arrêter dans mon chemin!...

Elle s'assit sur une pierre, car elle était plus fatiguée que si elle eût fait une route longue.

Après une méditation profonde, elle se leva en disant:

— J'ai promis!

Et elle se remit en marche en murmurant doucement contre sa destinée.

Il existait jadis derrière l'Observatoire un terrain assez vaste; il formait un jardin: depuis l'on a bâti sur cet emplacement.

Les arbres et les plantes de ce jardin croissaient en liberté et n'offraient aucun indice de culture. Ce jardin était encombré d'une multitude de ruines et de démolitions: d'énormes pierres de taille gisaient et annonçaient, par leur teinte noirâtre et les mousses qui les couvraient, que les constructions vastes qu'elles devaient former n'avaient encore existé que sur le plan de l'architecte.

Les bâtiments dont ces ruines étaient entourées y proje-

taient de grandes ombres, et les arbres dont les branches s'étendaient sans direction redoublaient l'obscurité de ce lieu, dont la porte, autre ruine, restait ouverte et laissait champ libre à la curiosité et à la convoitise des voleurs.

Au bout du jardin s'élevait un porche dégradé formé par des arceaux de brique, enfin deux ou trois fenêtres fermées par des persiennes brisées paraissaient indiquer que cette demeure singulière était habitée.

Parfois les voisins avaient vu un vieillard sortir de ce bâtiment ruiné, et sa tête blanchie errer au milieu de ces décombres, mais c'était par ouï-dire, et depuis 1791 on ne l'apercevait plus. On ne regardait cet enclos que par hasard, et l'on traita de folle une femme de chambre qui prétendait avoir revu le vieillard dernièrement dans l'enclos même.

Cette femme de chambre s'appuya du témoignage d'un cocher d'une maison voisine, qui soutint la vérité de l'assertion de la femme de chambre.

Les plaisants répondirent qu'ils n'avaient pas toujours dû voir bien clair, et que leur imagination faisait tous les frais de cette histoire.

C'était vers cet endroit que Marianine s'acheminait; bientôt elle y parvint, et s'arrêta de nouveau lorsqu'elle se trouva au milieu de cet ensemble imposant. Elle s'assit sur une pierre, et si quelqu'un avait pu la voir, à la nuit, la tête penchée, le regard fixe, la figure pâle comme le reflet de la lune, il aurait cru avoir aperçu l'Innocence pleurant sur les malheurs de la terre, avant d'y faire son dernier pas...

Elle regrette peu son séjour, mais elle y jette un dernier coup d'œil...

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

Récit de la campagne de Lagloire. Julie instruit le général. Béringheld découvre le danger de Marianine.

Pendant que Marianine courait à la mort, le général attendait avec impatience le retour de son vieux soldat. Il tressaillit à chaque fois que résonnait le lourd marteau de la porte de l'hôtel; et, lorsque le général, accouru à la croisée, ne reconnaissait pas Lagloire, il revenait s'asseoir en laissant échapper un geste de dépit.

Il était neuf heures du soir lorsqu'il entendit les pas pesants de son vieux soldat. Il court lui-même ouvrir la porte au grenadier qui secouait sa pipe dans la cheminée du salon.

— Allons donc, Lagloire!... allons donc!...

— Voyez-vous, mon général, le respect veut que j'éteigne...

— Eh! fume tant que tu voudras, mais, si tu as appris quelque chose, raconte-le-moi au plus tôt!...

Lagloire murmura tout bas:

— Il est bon là, le général, de vouloir que je fume devant lui! et le respect donc!...

Il déposa sa pipe et suivit Béringheld en retroussant sa moustache.

— Assieds-toi, Lagloire!... allons!...

— Non, général, cela ne se peut pas non plus...

Et l'obstiné Lagloire resta debout.

— Allons, allons, dépêche-toi, sieds-toi! (Lagloire fit un

mouvement.) Ne te sieds pas, fais ce que tu voudras, mais plus de préambule, et dis-moi tout.

– Général, je me suis rendu au Luxembourg, selon la consigne: j'ai demandé dans tous les bouchons avoisinants si l'on voyait passer un certain vieillard que j'ai dépeint de mon mieux, et personne n'a pu me donner de réponse satisfaisante... *Pour lors*, j'ai fait volte-face, et j'ai changé de batterie; je me suis mis en sentinelle, et j'ai monté une garde autour de l'Observatoire.

» Hier au soir, j'ai vu le vieillard sortir de sa caserne et je l'ai suivi jusque dans le Luxembourg: pour lors, en apercevant des bourgeois qui se le montraient et chuchotaient, je me suis mêlé, sans faire semblant de rien, à leurs groupes, en leur montrant ma décoration, afin de n'être pas pris pour une mouche. Pour lors, général, j'ai trouvé une vieille perruque qui m'a donné quelques renseignements sur notre *oiseau*. Il paraît qu'il n'y a guère que quinze jours qu'on l'a vu dans le quartier: et la surveille une jeune personne était venue le trouver dans la grande allée du Luxembourg où mon *vieux pékin* l'avait aperçue. J'ai demandé le nom de la jeune fille, mais... néant.

» Elle est pâle, grande, maigre, elle a des yeux brillants comme une platine neuve; le front large et blanc; les cheveux noirs comme une giberne bien luisante, et, du reste, elle promène quelquefois son vieux père...

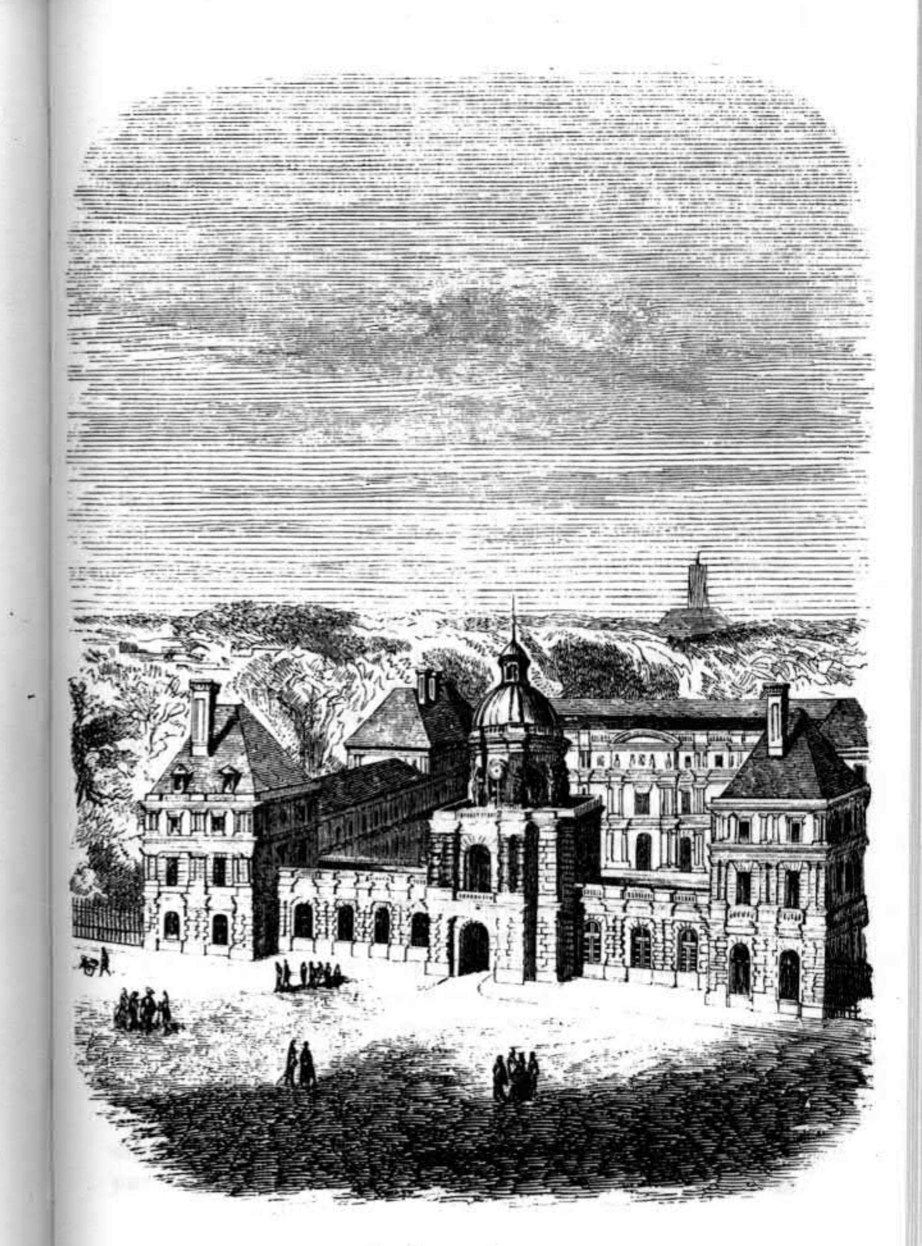
» Cette jeune fille, m'a dit ma vieille perruque de chiendent, est malheureuse, et il est aisé de voir qu'elle souffre du cœur. . . . .

. . . .

A ces mots, le général pensa à Marianine, et il n'écouta plus Lagloire qui, s'apercevant de la rêverie de son général, s'arrêta comme s'il eût entendu: « Halte! »

– Fort bien Lagloire... continue.

– Alors, général, j'ai offert à ce vieux papa d'aller boire



Le Luxembourg

une goutte, mais il m'a refusé net: pour lors, j'ai fait un demi-tour à gauche et j'ai regagné le poste.

— Quel poste?...

— Un petit cabaret d'où l'on peut voir ce qui se passe dans la rue où est l'entrée du jardin de notre vieux *Sempiternel*. J'ai poussé une reconnaissance sur le terrain: je n'y ai vu qu'une vieille masure qui ne tiendrait pas contre un coup de fusil, et auprès un amas de pierres, comme si l'on avait ruiné une fortification.

» Pour lors, je suis revenu au quartier général, et, lorsqu'il a fait nuit, que le vieillard fut rentré dans son fort, je l'ai suivi en tirailleur, manœuvrant à travers les pierres, les ronces et les arbres. Le bonhomme est rentré dans sa coquille, je l'ai suivi... Ici, général, commence la magie: le nid était vide, et j'ai eu beau parcourir la petite maison, je n'y ai trouvé que des appartements en ruine, des portes ouvertes, et pas de vieillard. Cependant, général, foi de sergent de grenadiers, je l'ai vu entrer.

— Allons, Lagloire, mes chevaux, et courons à cette maison...

— Un instant, général!... j'ai encore un petit renseignement... Je revenais ce matin par le faubourg Saint-Jacques, lorsque je rencontrai un ancien camarade. Pour lors nous renouvelâmes connaissance en mettant un petit brin d'eau-de-vie en tiers, lorsque la marchande s'écria:

» — Tiens, voilà cette jeune personne!...

» Aussitôt la mère et la fille sautèrent sur le pas de la porte et ne rentrèrent qu'en se disant:

» — Et elle y va toute seule...

» Pour lors, je dis:

» — Qu'est-ce que c'est donc que cela, la mère?

» — Oh! dit-elle, c'est une jeune personne, c'est-à-dire, elle a bien trente ans, et elle a une histoire sur son compte parce qu'elle est revenue à la nuit chez elle, qu'elle ne

croyait pas y être... et M. Flairault, le clerc du commissaire de police, a dit à ma fille que cette jeunesse voyait un vieillard qui semble ne pas vivre et que l'on allait pincer. Cela a étonné dans le quartier, parce que, depuis qu'elle est ici, elle a paru bien honnête, et, voyez-vous...

» Pour lors, général, je me suis fait indiquer la demeure du clerc du commissaire, et, muni de la recommandation de Mlle Paméla Balichet, la fille de la grosse marchande, j'ai attendu le clerc jusqu'à ce soir qu'il est revenu. Après quelques petits préambules et une *syllabe monétaire,* dit Lagloire en faisant le geste de compter de l'argent, il m'a déclaré à voix basse que cette jeune fille demeurait rue Saint-Jacques, N° 309, et que son père avait été autrefois proscrit, à cause d'une conspiration du temps du règne du Petit Tondu.

— Lagloire, c'est elle!... Grand Dieu! c'est lui!...

— Qui, général?

— Marianine, Véryno!...

Et le général Béringheld se leva précipitamment.

— Non, mon général: il se nomme Masters et la jeune fille Euphrasie; ce ne sont pas eux. Pour lors, je suis revenu.

Le général tomba dans la rêverie et n'en sortit qu'en s'écriant:

— N'importe, Lagloire, courons! il faut sauver cette victime!

— Et laquelle, général?

— Va, Lagloire, cours! dis qu'on mette les chevaux noirs, prends ton sabre et courons...

A peine Lagloire était-il sorti que le concierge frappa trois petits coups à la porte de la chambre où le général se promenait à grands pas, et il parut bientôt.

— Monsieur le comte, une jeune fille veut absolument vous parler à vous-même.

Béringheld, croyant que c'est Marianine, renverse le concierge et s'échappe... Il vole à travers les appartements et les escaliers, et arrive à la porte. Il aperçoit Julie et ne la reconnaît pas. Une pâleur mortelle se répandit sur son visage quand il vit son erreur, et il se retourna sans rien dire. Julie courut auprès de lui.

— Monsieur, c'est à l'insu de ma maîtresse que je viens vous trouver; mais Mademoiselle n'a pas longtemps à vivre, si vous ne la revoyez pas. M. Véryno...

A peine ce mot fut-il prononcé que Béringheld regarde la femme de chambre et s'écrie:

— Eh quoi! c'est vous, Julie!...

Il lui semblait déjà voir Marianine.

L'accent qui présida à cette simple phrase était celui du bonheur.

— Où est Marianine?... où est-elle?... dites!...

— Hélas! monsieur le comte, elle est bien mal, elle m'a donné une lettre pour vous, en cas qu'elle ne revienne pas ce soir; mais je n'ai pas attendu... j'ai dans l'idée...

— Donne!...

Et le général se saisit de la lettre de Véryno. Il la décachète, et, reconnaissant l'écriture de son vieil ami, il tend la main à Julie pour lui demander la lettre de Marianine, que Julie voulait encore retenir.

Lettre de Marianine à Béringheld

Adieu, Tullius, je t'ai chéri jusqu'à mon dernier soupir; ma dernière parole et mon dernier souffle furent pour toi! je puis te le dire maintenant... Heureuse si j'avais pu te voir et jouir de ta vue, expirer dans tes bras et te prouver que mes serments ne furent pas vains. Je trace ces caractères en y attachant toute mon âme et tout mon amour: en

lisant ces lignes, vois ta Marianine chercher tes yeux pour y déposer son dernier regard. Je me flatte que ce testament d'amour sera souvent relu par toi, que tu n'oublieras pas celle qui l'écrivit, et qu'elle vivra toujours dans ta mémoire. J'emporte avec joie cette idée, elle me console... Je vais mourir, Tullius: un secret pressentiment me l'annonce. Adieu.

Ta Marianine des Alpes.

— Hélas! ce mot me rappelle une foule de doux moments les plus beaux de ma vie, si je n'avais pas eu huit jours de bonheur avant cette fatale campagne, source des malheurs de la France et des nôtres. Adieu pour toujours!... pour toujours!...

Le général, ému, tenait cette lettre à la main et versait des larmes.

— Pauvre Marianine, où est-elle?...

— Ah! monsieur, je l'ignore! A présent, dit Julie, elle doit être sortie et personne ne sait où elle va!...

Un affreux soupçon se glissa dans l'âme du général: sa figure se décomposa; il regarda Julie, et, d'une voix faible, il lui demanda:

— Où demeurez-vous?...

— Au faubourg Saint-Jacques.

— Grand Dieu! c'est elle!... le vieillard!...

— Ah! monsieur, vous connaissez donc cet inconnu avec lequel elle a des relations?... Ah! qu'elle est triste depuis qu'elle l'a vu!...

Béringheld, évanoui, n'entendait plus rien. Il revint à lui en s'écriant:

— Mes chevaux!...

Et il courut à l'écurie, aux remises, presser les domestiques.

— Laurent, dix louis si vous arrivez en un quart d'heure rue du Faubourg-Saint-Jacques, Nº 309.

Aussitôt le général fait monter Lagloire, Julie et Laurent: on traverse Paris au grand galop, on brûle le pavé!...

— Monsieur, disait Julie, il y a neuf mois que nous sommes revenus de Suisse, mais Monsieur a été obligé de changer de nom pour pouvoir rester à Paris. Nous avons été dans la plus grande détresse, et Mademoiselle n'a jamais voulu vous faire donner avis de sa position.

— Quelle fatalité! quelle mauvaise honte!... fierté mal placée! un ami!... son mari!... Ah!...

— Enfin, depuis cinq jours, Mademoiselle est revenue de la rue de l'Ouest avec une somme considérable...

L'effroi du général fut à son comble; il déchirait de rage les broderies de son habit, et, se jetant par la portière, il criait:

— Laurent, au grand galop!... plus vite!...

Et Laurent monta la rue Saint-Jacques au grand galop en répondant:

— Nous perdons les chevaux!...

— Arriverons-nous à temps?... disait le général.

— Faut l'espérer, répondait Lagloire, qui, mettant la tête à la portière, criait gare à ceux qui se trouvaient et devant et derrière la voiture qui semblait emportée par un vent furieux.

Enfin l'on arrive à la demeure de Véryno. Le général monte l'escalier de bois avec une rapidité sans exemple; il entre dans l'appartement de son vieil ami.

Véryno était seul. Sa lampe jetait une faible lueur, et le vieillard, la tête appuyée dans ses mains, réfléchissait; et son œil, fixé sur le siège que Marianine occupait d'ordinaire, annonçait que toutes ses pensées entouraient sa fille chérie.

Au bruit de la porte le vieillard se redresse, il lève ses yeux gros de larmes, et il aperçoit le général dans un état difficile à décrire. Sa figure terrifiée, son attitude effrayante, causèrent à Véryno une émotion si forte, qu'il reconnut Béringheld sans oser lui parler.

— Marianine?... fut le premier mot que prononça le général.

— Elle est sortie, fut la réponse de Véryno.

Béringheld se tordit les bras et leva les yeux au ciel avec une expression de douleur, de crainte et d'effroi, qui n'échappa à personne.

Il s'approcha lentement de son vieil ami, le serra dans ses bras sans mot dire, laissa couler ses larmes sur le visage du vieillard, et, se tournant vers Lagloire, il lui fit signe de descendre.

Le général laissa le vieillard plongé dans l'étonnement le plus profond; une crainte vague, un effroi glacial, s'emparèrent de lui, et il regarda Julie d'un œil interrogateur. Julie ne répondit rien à cette tacite demande, et le silence régna; seulement, le vieillard étonné se promena d'un pas faible dans cet appartement vide pour lui!...

Pendant ce temps, le général et Lagloire couraient vers l'endroit que Béringheld le Centenaire avait choisi pour sa demeure. Ils y arrivèrent, guidés par l'espoir d'arriver assez à temps pour sauver Marianine. Ils entrent dans ce terrain qui semblait le palais du génie des destructions et le temple de la Terreur.

Le général promène un œil curieux sur cette vaste enceinte: son regard se porte sur la maison presque détruite ; la lune, se dégageant des ombres épaisses d'un gros nuage, illumina tout à coup le porche de cet antre sauvage.

Un spectacle magique stupéfia le général: en effet, le grand vieillard lui apparut dans l'enfoncement de la mai-

son. Il portait sur ses épaules Marianine évanouie; sa belle tête était appuyée sur celle du Centenaire, et le jais de ses longs cheveux se mêlait à l'argent de ceux du vieillard; les bras de la malheureuse fille pendaient sans force sur les épaules du vieillard. Le vieillard la portait avec indifférence et comme un fardeau sans vie.

Cette belle tête pleine de douceur, ces yeux éteints, fermés, et la pâleur de Marianine, encore rendue plus blanche par ce rayon subit de la lune, contrastaient avec le feu qui sortait des yeux du vieillard: c'était la mort emportant un mourant.

Ce spectacle était plus qu'effrayant pour le général, car il savait que Marianine allait à la mort. Aussi, à peine eut-il aperçu le vieillard et sa proie qu'il se précipita avec la rapidité d'un boulet vers la maison ruinée.

Il entre et ne voit plus ni l'un ni l'autre; il parcourt les salles et ne leur trouve point d'issue; il examine le plancher sous lequel le vieillard s'est abîmé, et il n'y voit aucune trappe.

Lagloire est stupéfait, mais il court chercher de la lumière, des armes, des instruments; le vieux soldat s'exalte pendant cette course et jure de tout détruire plutôt que de ne pas retrouver Marianine.

— A moi! les amis du 3e régiment! voilà l'ennemi! s'écria-t-il.

Trois ou quatre personnes, entendant crier Lagloire, le suivirent vers le cabaret où il avait déjà établi son quartier général, lors du blocus qu'il fit pour découvrir la demeure du Centenaire, et le hasard voulut que ce fussent des anciens soldats du régiment de Lagloire. . . . .
. . . .

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Marianine aux Catacombes. Apprêts de sa mort. Sa vision dernière.

Aussitôt que le vieillard fut dans le souterrain avec sa proie, il se hâta de profiter de l'évanouissement de Marianine pour la transporter à ce qu'il avait nommé son palais. La fraîcheur des caves profondes qui commencent sous l'Observatoire, et dans lesquelles le vieillard avait un accès secret, saisit Marianine, et elle s'éveilla de l'espèce de sommeil auquel elle était en proie.

Un mortel effroi s'empara de son âme lorsque la lueur faible de la lampe que tenait le vieillard lui montra l'horrible séjour qu'ils traversaient.

La jeune fille, n'ayant jamais entendu parler des Catacombes, fut terrifiée à leur aspect.

Ces montagnes d'ossements rangés avec une régularité ironique, ce silence éternel, à peine troublé par les pas de celui qui la soutenait, et, plus que tout cela, la présence de cet être extraordinaire qui participait par tant de détails aux habitants des tombes, tout contribuait à la mettre sous le *charme* invincible de la peur, et cet état lui ôtait l'énergie et les moyens de se soustraire à son sort; elle ne pouvait que suivre cet être magique qui la posa à terre aussitôt qu'il s'aperçut qu'elle n'était plus évanouie.

Ils marchaient déjà depuis bien longtemps en silence, et ils allaient se trouver au bout des catacombes, lorsque

la pauvre Marianine, rassemblant ses forces, s'arrêta en disant:

— Où me menez-vous?

— Au Louvre... Tiens, jeune fille, regarde!

Et le vieillard lui montra la voûte.

— Nous sommes au-dessous de la Seine, et dans un instant tu entendras le bruissement de l'onde.

— Mais à quoi me sert-il d'aller au Louvre?

— Tu y verras un palais où toutes les sciences se sont donné rendez-vous; tu contempleras une habitation où tous les pouvoirs se sont réunis; si tu veux voir ton amant, tu le contempleras à loisir; si tu es malheureuse, tu cesseras de l'être...

Le vieillard avait un accent sardonique qui fit frémir Marianine.

Enfin elle se leva et suivit le Centenaire, qui marchait au milieu de ce silence effrayant qui accompagne l'exécuteur entraînant une victime à l'échafaud.

Bientôt ils arrivèrent à un endroit où une masse énorme de pierre qui commençait au sol dont elle faisait partie, et continuait jusque par-delà la voûte, annonça qu'ils avaient atteint le but de leur voyage souterrain. La bizarre disposition de cette masse de pierre indiquait que là aussi la génération passée qui avait exploité cette carrière s'était arrêtée, soit parce que la nature de cette matière n'était plus la même, soit parce que la mine ne fournissait plus rien.

Marianine s'assit sur un bloc de pierre: ses yeux, sans force et dénués de toute expression vitale, errèrent dans les sinuosités de ce rocher souterrain, sur les trous qui gardaient encore les marques des travaux de l'homme, sans qu'elle osât regarder le Centenaire ni retourner la tête.

Au milieu de ce silence de mort on n'entendait que le

bruit des filtrations de l'onde qui tombait goutte à goutte, et dont le retour successif pouvait à lui seul plonger l'âme dans la mélancolie.

Cependant le Centenaire, cherchant dans la voûte un objet qui lui paraissait familier, parvint, après quelques instants, à le trouver.

Alors, sans que Marianine, qui avait atteint un degré inconnu de souffrance passive, pût être étonnée de ce nouveau prodige, elle vit machinalement, et comme un spectacle ordinaire, cette masse énorme de pierre s'enlever dans les airs, et le Centenaire attacher une chaîne de fer, sortie de la voûte, à un grand anneau scellé dans les parois de cette roche.

Alors la jeune fille aperçut un autre souterrain dont l'obscurité était faiblement combattue par une lueur qui ne servait qu'à rendre l'obscurité plus profonde.

Cette triste lumière, qui s'échappait des fentes d'une porte placée au bout de cette galerie, colorait d'abord assez fortement les deux côtés de ce sombre corridor souterrain, mais cette lueur venait de mourir par des teintes insensibles, de telle façon que l'endroit où se trouvait Marianine était dans une obscurité profonde. Cet effet naturel portait dans l'âme une telle émotion, que la fille de Véryno fut en quelque sorte tirée de son abattement, et qu'elle jeta un grand cri.

— Voilà le portique de mon palais! s'écria le vieillard en saisissant Marianine et en la faisant entrer dans ces lieux nouveaux pour elle.

Elle fut agréablement surprise en sentant qu'elle marchait sur un parquet de bois, recouvert d'un tapis moelleux. La voûte et les parois de cette galerie étaient tapissées de velours noir, drapé avec élégance et rattaché par des agrafes d'argent.

Marianine, au milieu du luxe royal de cette galerie, retrouva quelque peu de courage, et elle se mit à effleurer

de sa jolie main le velours et les ornements, semblable aux mourants qui cueillent des fleurs et font des projets jusqu'au bord de la tombe.

Marianine suivait le vieillard de loin: tout à coup son pied heurte contre une masse sonore dont le bruit sec l'effraie; elle regarde à ses pieds, et, à la lueur qui devenait plus forte à mesure qu'ils avançaient, elle croit reconnaître un squelette dont la main décharnée tenait encore un morceau de la tapisserie.

Marianine frémit à l'horrible idée qu'elle eut sur-le-champ des sacrifices que son guide avait dû faire pour obtenir un secret inviolable sur sa demeure souterraine.

Alors toute cette splendeur se ternit, et elle ne pensa plus qu'à la mort des ouvriers que le vieillard avait employés, et ces réflexions la conduisirent à penser qu'elle ne sortirait plus de cette tombe.

Elle se retourna comme pour s'enfuir, mais, aussitôt qu'elle eut levé les yeux, elle rencontra le Centenaire qui lui barrait le passage. Elle tressaillit à l'aspect des regards d'horreur qu'il jetait sur elle.

— Quel est ce mystère? demanda-t-elle en lui montrant les os du squelette par un geste accusateur.

Le Centenaire souriait dédaigneusement, et, au milieu du silence, l'éclat de son rire sardonique effraya la jeune fille.

— Tu crois que je l'ai fait mourir?...

Marianine tressaillit en voyant avec quelle sagacité le vieillard découvrait ses pensées.

— Euphrasie, continua-t-il, cinquante hommes des différents siècles qui se sont écoulés ont travaillé à cette demeure de gnome; il n'en est pas un seul qui ai jamais su que je l'employais à édifier mon palais... Lorsque je sacrifie une créature vivante, c'est malgré moi et contraint par une irrévocable fatalité... Marchons...

Ils arrivèrent enfin au fond de la galerie, et là, avant d'entrer, Marianine remarqua une foule de choses précieuses disposées avec art.

Au milieu de ces curiosités, elle vit des morceaux de bois brûlés posés respectueusement sur un velours comme une chose précieuse.

— Qu'est-ce? dit-elle en regardant le grand vieillard.

— C'est, répondit-il, quelques fragments du bûcher de Jeanne d'Arc; à côté, voici une des dernières pierres de la Bastille; plus loin, ce crâne est celui de Ravaillac; ce livre est la bible de Cromwell; cette arquebuse a appartenu à Charles IX. Contemplez bien cette mappemonde, c'est celle du grand Christophe Colomb; voici le voile de la reine Elisabeth! un collier de sa sœur Marie; une cravache de Louis XIV, une épée de Ximenès, et une plume du cardinal de Richelieu; ce n'est pas celle qui a signé l'ordre d'exécuter ce pauvre Montmorency, mais celle qui écrivit *Mirame*. Tenez, ceci est un anneau de Sixte Quint; enfin tous ces objets sont des souvenirs qui me rappellent tous mes amis et les siècles passés.

En achevant ces mots, le Centenaire poussa la porte, et un autre spectacle frappa Marianine étonnée.

Elle aperçut une vaste pièce circulaire dont une étoffe précieuse tapissait les murs. Sur une table immense, couverte d'une serge verte, une lampe de bronze paraissait éclairer éternellement ce lieu d'horreur.

En effet, plusieurs crânes humains étaient sur la table; des squelettes avançaient leur tête hideuse, ils semblaient ricaner tout haut et appeler Marianine.

Lorsqu'elle porta les yeux d'un autre côté, elle frissonna en voyant des instruments d'acier qui scintillaient et semblaient la menacer; des sphères, des cartes, des os, des objets bizarres, dont elle ne put distinguer les formes ni les couleurs, s'offraient de toutes parts à ses yeux. Elle ne vit

point de livres: seulement, des parchemins desséchés, à moitié déroulés et couverts de caractères indéchiffrables, formaient toute la bibliothèque du Centenaire.

Marianine, étourdie, stupéfaite, parcourait de l'œil cet appartement souterrain, qui avait l'air de contenir tous les secrets de la nature.

Tout à coup elle ressaisit sa pensée, et son premier mouvement fut de chercher à fuir; elle se retourne, elle n'aperçoit plus d'issue, et, comme par enchantement, il s'est élevé derrière elle un fauteuil caché par un drap noir, ou du moins elle dut penser que le contour de l'objet caché par ce drap fatal était un siège... Elle chercha le vieillard comme pour l'interroger, et elle fut glacée d'effroi.

Le Centenaire s'était placé sur son fauteuil; il avait ôté tout l'attirail et les vêtements qui déguisaient ses formes, et la lumière blanchâtre de la lampe tombait d'aplomb sur son crâne jaune et luisant comme les têtes de mort qui étaient éparses sur la table.

Mais ce qui épouvanta bien plus Marianine, ce fut le changement qui s'était opéré sur la figure du personnage singulier qui se trouvait devant elle. L'attitude du Centenaire et la rigidité de ses manières auraient imposé au plus intrépide.

Tous les indices de la cruauté venaient d'apparaître sur son visage. Il n'osait regarder sa victime, qui, pâle, les cheveux épars, et belle de candeur et d'innocence, semblait l'interroger des yeux au défaut des paroles qu'elle ne pouvait prononcer. On eût dit Marie Stuart, seule avec son bourreau, attendant le coup mortel dans cette salle que Schiller représente ornée d'un luxe royal.

Marianine remarqua bientôt sur le visage du vieillard tous les indices d'une imminente et horrible dissolution: le feu sombre de ses yeux pâlissait insensiblement.

Au moment où la jeune victime le contemplait avec le

plus d'attention, il la regarda, et le coup d'œil furtif que Ugolin jeta sur le cadavre de son dernier enfant fut moins féroce et moins profond.

Tout à coup il se leva, et, comme s'il eût senti la vie l'abandonner, il fut forcé de se traîner et de s'appuyer sur les meubles pour rassembler quelques objets aussi étranges que tous ceux qui meublaient son étrange palais.

Il apporta un tube en verre qui finissait en chalumeau, et dont l'extrémité était garnie en platine: il le posa, avec la précaution de la vieillesse, sur sa table; il y joignit des fioles dont Marianine ne put apercevoir le contenu, car une substance formée par un alliage de plusieurs métaux emboîtait chaque vase, dont la partie supérieure restait seule à découvert.

Lorsqu'il eut posé sur la table tout ce dont il semblait avoir besoin, il prit un mortier en or et le plaça près de Marianine, qui regardait ces apprêts avec une curiosité mêlée d'effroi.

— Pourquoi? dit-elle doucement au vieillard, pourquoi tout ceci?

Le cri d'une hyène qui trouve une proie longtemps cherchée n'est pas plus sauvage que le rire du sorcier.

— Quelle voix! s'écria Marianine; oh! laissez-moi m'en aller, car je n'existe pas...

— Ta vie est à moi, reprit le vieillard; tu me l'as donnée, elle ne t'appartient plus...

— Et qu'en voulez-vous faire? demanda-t-elle avec ingénuité.

— Quand tu l'auras appris, tu seras bien près de l'oublier, répondit laconiquement le Centenaire.

— Grand Dieu! s'écria Marianine en se tordant les bras et en levant les yeux vers la voûte.

Alors elle eut sujet de frémir en voyant au-dessus de sa tête une immense cloche d'une substance diaphane, et qui

paraissait ne tenir qu'à un fil; elle jeta un cri d'horreur, et, heureusement pour elle, elle tomba à côté du fatal instrument que cachait le drap noir.

Le Centenaire continua ses apprêts avec une stoïque impassibilité, et il ne releva même pas Marianine, qui tâcha de ramper de son mieux pour regagner la porte devenue invisible; mais le vieillard de temps en temps jetait un coup d'œil sur les mouvements de sa proie.

En ce moment, un bruit assez extraordinaire fit retentir le souterrain par lequel ils étaient arrivés; le vieillard, étonné, écouta longtemps; mais, comme le bruit cessa soudain, il n'y fit plus aucune attention.

Une lueur d'espérance se glissa dans l'âme de Marianine: elle était à genoux et cherchait à découvrir ce que voilait ce lugubre drap noir; en portant la main de ce côté, elle sentit une chaleur intolérable; alors elle n'osa pas s'assurer si le feu caché dont l'influence était si violente brûlait sous la grotte, ou s'il était contenu dans un vase. Elle regarda au-dessus du drap noir, et elle vit s'élever une vapeur translucide dont la présence était annoncée par le mouvement des objets qui se trouvaient en deçà.

— Allons! s'écria le vieillard en s'avançant vers la jeune fille, relevez-vous!

Marianine se leva et courut se réfugier du côté opposé, en paraissant redouter l'approche du vieillard. Ce dernier se mit à sourire de l'effroi de la victime, et lui dit:

— Euphrasie, tu es en mon pouvoir, et rien ne peut t'y soustraire... Quelle est l'oreille qui entendrait tes cris, le bras qui te défendrait? Nous sommes à deux cents pieds du sol sur lequel marchent les hommes tes semblables...

— Et Dieu?... dit Marianine.

Un effroyable sourire vint errer sur les lèvres cautérisées du Centenaire; alors, en apercevant ce rire sardonique digne de Satan, la jeune fille s'écria:

— Ah! je suis perdue... je le vois.

Un nouveau sourire, mais triste et profond, effleura les lèvres du vieillard qui, contemplant silencieusement la beauté de cette créature de Dieu qu'il allait briser comme une fleur, se prit tout à coup à verser d'abondantes larmes.

Marianine, en tombant aux genoux de son bourreau, éleva vers lui ses mains suppliantes et lui dit d'un son de voix qui eût attendri un tigre:

— Au moins, laissez-moi prier Dieu... quelques instants...

— Si la mort peut ainsi vous sembler moins amère, priez, ma fille; j'y consens...

En achevant ces mots, le vieillard retourna sur son fauteuil, et, examinant tour à tour les substances que renfermaient les fioles, il en composa un mélange, pendant que Marianine, agenouillée sur un carreau de velours, où peut-être d'autres victimes avaient prié avant elle, éleva vers le Ciel ses innocentes supplications.

— Hélas! dit-elle tout haut, peut-être dois-je remercier l'Eternel de me dévouer à ma mort prématurée; c'est m'épargner de bien vives douleurs. En effet, grand Dieu! la somme de mon infortune a jusqu'ici surpassé celle de mon bonheur, et, pour quelques instants fugitifs, que de peines!... S'il en fut ainsi pendant la plus belle moitié de ma vie, n'était-ce pas un triste augure pour le reste ?

Cette idée parut la calmer; elle se releva calme, et, s'approchant du vieillard:

— Me voilà prête, lui dit-elle.

Le Centenaire, étonné de sa résignation, la regarda avec douceur.

— Pourriez-vous me dire, reprit-elle, ce que je vous ai fait pour que vous vouliez me tuer!...

— Pourquoi t'es-tu trouvée sur mon chemin? Ne m'as-tu pas avoué que tu allais à la mort, que tu la désirais?...

— Moi! s'écria-t-elle, j'ai désiré la mort!... ah! je ne la connaissais pas!...

— Puisque tu voulais mourir, ne vaut-il pas mieux que ton souffle vienne prolonger ma vie?... Mais, jeune fille, mon souffle est fondé sur le tien; je te plains si tu m'as trompé!... si tu aimes la vie, il faut la quitter... Que ne m'as-tu prévenu?... j'aurais cherché d'autres victimes! Maintenant, il n'est plus temps... je sens que la vie m'abandonne, que le fluide vital me manque... Ta mort est maintenant une ***nécessité***. Pauvre enfant! je te regretterai plus que tous ceux que tu laisses sur la terre; et... il est des souvenirs bien cruels pour moi!...

En achevant ces derniers mots, le Centenaire paraissait oppressé, et un reste de sensibilité triomphait des froides et tristes vérités que son omniscience lui avait fait conquérir.

— Alors, répondit Marianine, employez votre art divin; plongez-moi dans le sommeil de l'âme, et faites-moi voir celui que je chéris... Alors, vous vous emparerez de ce souffle dont je n'ai plus besoin... car, s'il n'a pas cherché à me revoir, c'est qu'il ne m'aime plus.

Le vieillard parut enchanté de cette proposition qui sauvait à Marianine les douleurs de l'agonie, et qui lui ôtait à lui-même le terrible spectacle d'une victime qui se débat contre la mort.

Un rayon de joie vint ranimer son visage, qui prenait déjà l'aspect de celui d'un squelette, et il s'empara de Marianine. . . . .
. . . .

DERNIÈRE VISION DE MARIANINE

Marianine tomba dans une nuit plus profonde que celle des cieux, entra dans le vaste royaume dont le territoire commence où finit celui de l'univers, ce domaine où nul ne pénètre sans être à la fois et mort et vivant, où l'homme fait comparaître toute nature en dehors d'elle-même, comme si un miroir en réfléchissait les moindres secrets: ce domaine où règne un pouvoir qui coupe la terre entière comme avec un rasoir tranchant, et qui en découvre les trésors les plus cachés; où l'on appelle involontairement les plantes et les animaux par leur nom; où l'on comprend les idées de tous les peuples; où l'on traverse l'univers. Admirable empire dans lequel on oublie tout pour ne garder qu'une agréable sensation comparable au charme d'un rêve de bonheur; enfin, où l'homme ne garde de lui-même que la précieuse élaboration qui forme la pensée.

Marianine n'est plus dans le souterrain.

Son beau corps y reste, il est vrai, mais son âme voltige au gré de la volonté d'un être dont elle ne peut secouer le joug dominateur: il semble qu'il ait la baguette magique dont les Orientaux arment leurs divinités fantastiques.

Cependant, malgré cette épaisse nuit, elle sentait un danger imminent, et il lui semblait vaguement que l'on allait lui causer de la douleur.

Au bout d'un temps indéfini elle commença à *voir jour en elle-même*, et, cette fois, *l'aurore qui se levait dans son âme* eut une teinte blanchâtre, semblable à la lueur que jette une lampe nocturne contenue dans un vase d'albâtre.

Elle se mit alors à marcher dans le souterrain qu'elle venait de parcourir avec le vieillard; mais sa marche ne rendait aucun son, son souffle ne faisait point résonner la

voûte, et elle eut beau frapper les montagnes d'ossements, elle n'entendit aucun bruit.

Une clarté soudaine la fit s'avancer avec une vitesse incroyable; elle entendit le bruit d'une foule de voix confuses, et alors elle se dirigea du côté des personnes qu'elle *pressentait* venir.

Pour arriver plus tôt, elle se pencha (comme pour y puiser plus de force) sur l'ombre du Centenaire qu'elle *sentait* à ses côtés, sans cependant le voir ni l'entendre, quoiqu'elle *sût* qu'il était là.

Ayant acquis ainsi une plus forte dose d'incorporéité et une énergie qui ressemblait à celle de l'animalité physique, elle vit soudain un tableau qui lui fit jeter des cris de joie; mais, bien que Marianine employât pour crier toutes ses forces corporelles, elle n'articula aucun son.

En effet, le général Béringheld, Lagloire, trois soldats, Véryno, Julie, le cocher de Tullius, formaient le groupe *aperçu* par Marianine: les uns tenaient des flambeaux, et les autres, armés de pioches, creusaient le plancher de la maison du Centenaire.

— Courage, amis! criait Butmel, empoignez-moi les pioches *à la première capucine*! le général donne cent louis si c'est fini dans une heure.

— Deux cents! s'écriait le général, et le double si nous sauvons Marianine.

A ces paroles, Véryno, qui arrivait, comprit le danger de sa fille, et tomba presque mort entre les bras de Julie.

Le général, trop occupé des fouilles, ne fit pas attention à l'évanouissement du bon vieillard, il saisit une pioche et se mit à travailler: ce que voyant, Lagloire frisa sa moustache, lâcha un juron en disant:

— Ah! mon général, laissez-nous faire: le respect...

— Marianine!... Marianine!... répondit Tullius en déchargeant de tels coups sur le carreau, que les murailles parurent

s'ébranler. Nous n'aurons que son corps! s'écria-t-il.

— Mon père se meurt! cria Marianine de sa douce voix; Tullius, tu creuses à gauche, c'est à droite; il n'y a qu'une grande pierre à soulever... elle est là!...

L'extraordinaire de cette magique vision, c'est que la fille de Véryno ne se trouvait encore qu'à moitié du chemin des Catacombes, qu'elle était séparée par une voûte de soixante pieds de terre du lieu où se passait la scène, et qu'elle la *voyait*, non pas par la vertu du sens attaché aux organes de l'œil extérieur, mais par une *vision interne*; de manière que c'est encore un problème à résoudre, de savoir si les lieux s'approchaient et comparaissaient en elle, ou si c'était elle qui se trouvait transportée sur ces lieux.

Enfin, *elle y arriva*, et quand elle se trouva près de la voûte, elle la traversa comme s'il n'eût pas existé de barrière entre elle et le groupe des travailleurs.

Elle jeta un cri de bonheur qui ne fut pas plus entendu que ses autres cris; elle déposa sur le front de son père un tendre baiser dont il ne parut pas s'apercevoir.

Elle eut beau dire: en vain elle se jeta dans les bras du général de Béringheld et le serra dans une étreinte d'amour, le général n'en continua pas moins à donner des coups terribles sur les dalles de marbre.

Alors, bien que Marianine eût déjà eu un exemple de sensibilité (comme elle n'en avait pas gardé le souvenir), ce fut comme la première fois, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes en s'essuyant avec ses beaux cheveux noirs.

— Bravo! s'écria Lagloire, je tiens le pourquoi! Général, voici une pierre qui se disjoint.

Marianine, pleurante et chagrine, ne prit point part à la joie du groupe; elle s'assit à côté de son cher Tullius; et elle se complut dans l'admiration où elle fut plongée en contemplant l'ardeur qu'il mettait à cette fouille.

Le général pâlit de bonheur et d'espoir quand Lagloire

lui montra la pierre immense dont chacun tâcha de deviner le secret.

— Enfin, général, s'écria Jacques Butmel, nous allons entrer au quartier général de notre vieux brigand de Cosaque.

— Il doit y avoir un contrepoids, murmura Véryno, car pour soulever cette masse, je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen.

— Le voici, le voici!... s'écriait Marianine en saisissant le ressort caché qui faisait pencher le contrepoids.

Mais elle eut beau essayer de le faire mouvoir, la pierre n'en resta pas moins à sa place.

— Au diable le contrepoids! répondit Lagloire.

Et, fouillant dans les gibernes des soldats, il en retira des cartouches, les ficela, et, les faisant entrer de force aux quatre coins de la pierre, il tira son briquet, sa pipe, son amadou (objets qui ne le quittaient jamais), et, regardant les trois soldats, il leur dit:

— Vous, mes vieux troupiers, vous allez rester avec moi! Général, papa Véryno, et vous, joli petit fusil de munition, dit-il en s'adressant tour à tour au général, à qui il fit une salutation respectueuse, à Véryno, à Julie, à qui il passa la main sous le menton! vous allez vous retirer dans la rue: lorsque l'explosion sera faite, que nous serons maîtres de la place, vous reviendrez! Allons... il faut évacuer la caserne, je commande la manœuvre aujourd'hui.

Tout le monde se retira, et Lagloire resta avec les trois camarades qu'il avait rencontrés, il sema de la poudre et y mit le feu lorsqu'il eut amené la traînée à une distance honnête.

La pierre sauta. Marianine se trouvait debout sur cette pierre, et elle ne ressentit aucune secousse, et, lorsque la pierre laissa un vide, Marianine ne changea pas de place.

Tout le monde revint examiner l'endroit où Marianine

pleurait toujours en s'apercevant qu'on ne la voyait point.

Une salve de cris de joie s'élança dans les airs quand on reconnut les marches d'un escalier, et Lagloire, oubliant que le gouvernement avait changé, s'élança dans le souterrain avec les trois grenadiers, en criant: « Vive l'empereur!... » de Maroc, ajouta-t-il prudemment en entrant dans le souterrain . . . .

Marianine erra encore bien faiblement en les suivant des yeux, mais tout disparut, et le tableau devint indistinct par degrés, comme lorsque l'esprit perd la trace d'un souvenir, s'il est possible de comparer un objet matériel aux effets de la pensée.

Enfin, semblable à Eurydice lorsqu'elle échappa aux bras de son époux, son âme n'étant plus éclairée sembla revenir habiter le beau corps qui gisait dans l'horrible amphithéâtre du vieillard.

Néanmoins Marianine sentit qu'au moment où elle ne *vit* plus rien, le Centenaire l'abandonnait, et que ses mains glaciales avaient cessé d'errer sur son beau corps . . .
. . . .

FIN

Marianine est-elle morte? le Centenaire existe-t-il encore? l'a-t-on revu?... Tout ceci n'est-il qu'une fiction, ou le délire d'une imagination malade?...

A toutes ces questions, l'éditeur ne peut répondre que par la phrase que Socrate trouvait la plus difficile à prononcer pour l'homme: « Je ne sais... »

Paris, 18 avril 1820.

NOTE DU PREMIER ÉDITEUR

Paris, 20 août 1822.

Ici se terminait, en effet, tout ce que je m'étais procuré de renseignements sur le Centenaire.

Ce qui m'empêcha longtemps de publier tous ces documents en les réduisant aux formes et aux proportions d'un récit, c'est que j'ai senti que ce dénouement, qui ne dénoue rien, ne satisferait jamais la curiosité de ceux qui cherchent dans un livre une action soumise aux règles de l'art dramatique, et qui veulent absolument un cinquième acte et un mariage, sans tenir compte à l'auteur des sensations qu'ils ont éprouvées avant d'arriver à la dernière page, et qui regardent comme nulles toutes les peines de l'auteur, s'il ne prend pas encore celle de lui laisser un jouet.

On m'aurait surtout reproché le vague qui règne dans ce dernier chapitre, et l'âme, je le sens, est douloureusement affectée en supposant que Marianine a dû succomber. Enfin on voudrait peut-être savoir ce que devint le Centenaire.

Du moins, tels furent les sentiments qui m'agitèrent quand je rassemblai ces manuscrits. Je vais rendre compte du hasard qui fit tomber entre mes mains les lettres qui formeront la conclusion.

J'ai un frère dont j'ignore le sort, puisqu'il s'est embarqué, depuis cinq ans, pour faire le tour du monde. Ce frère, avant de partir, me remit une partie des renseigne-

ments qui servent de base à cette histoire, et, comme il s'occupe beaucoup des sciences naturelles, qu'il est fort distrait, il me donna la liasse incomplète: sans les amis puissants qui m'ont servi, cette liasse m'aurait été fort inutile.

Le bruit de la mort de mon frère s'est répandu, il y a six mois, et, comme nous sommes plusieurs frères (l'on finira par les connaître), l'on mit les scellés sur son cabinet: il y a environ deux mois qu'en les levant je reconnus les lettres de l'écriture du général Béringheld.

Ayant déjà fait mes preuves dans l'art de soustraire des papiers, lors de mon aventure au Père-Lachaise (voyez la préface du *Vicaire des Ardennes*), on pense bien que je n'hésitai pas à m'emparer des précieuses lettres qui vont former la conclusion de cette histoire: et ce, à la barbe de mes frères.

Mon frère (le mort présumé) était un véritable savant, il avait un système particulier sur la nature des choses. C'est un esprit mathématique qui va de preuve en preuve et qui ne marche qu'avec l'analyse (il prétend qu'on ne fait rien sans elle); comme depuis longtemps j'ai pris à gauche, et que j'ai tout donné à l'imagination, je me moquais souvent des prétendues découvertes de mon frère, de ses idées et de ses systèmes. Il avait fini par me regarder comme indigne de ses confidences; et cette explication doit faire deviner le motif qui le portait à me cacher l'aventure qui lui donna lieu de connaître le général Béringheld.

Attendu que ce n'est que récemment que j'ai trouvé ces pièces importantes, je n'ai pas eu le temps d'en changer la forme, et je les publie telles qu'elles me sont parvenues sans y rien retrancher. Je prie le lecteur de suppléer aux transitions qui lui paraîtront un peu brusques.

Horace de Saint-Aubin.

CONCLUSION

Lettre de Monsieur de Saint-Aubin l'aîné à James Gordon

Paris...

Mon cher ami, il y a plus d'adeptes que nous ne le croyions, et j'ai une peur effroyable que les pouvoirs que nous avons conquis n'entrent bientôt dans le domaine public. Ecoute ce qui m'est arrivé.

Hier, après t'avoir quitté, je suis allé à l'assemblée de Jeannes, qui, tu sais, demeure au bout du monde. Tout ce que nous eûmes à faire nous prit bien plus de temps que nous ne l'avions cru, et minuit arriva bientôt. Je revenais à près de deux heures du matin, et j'étais, je crois, à six cents pas de distance de l'Hospice des Enfants-Trouvés, lorsque j'entendis des cris perçants. Je me dirigeai vers l'endroit d'où je présumais qu'ils partaient, et je vis sortir de cet enclos, que je t'ai fait remarquer souvent, un homme emportant une femme dans ses bras... Je crus que c'était un enlèvement, parce que, la lueur de la lune ne laissant pas bien distinguer les objets, je ne vis pas parfaitement le visage de la femme, dont les cheveux épars et la pose me donnèrent lieu de penser que les cris que j'avais entendus étaient jetés par elle. Soudain je m'élançai, et, saisissant violemment le ravisseur, je lui enlevai sa proie en me dirigeant vers la maison d'un boulanger chez lequel je voyais de la lumière.

Aussitôt que j'eus cette femme entre les bras, elle se mit à gémir d'une singulière façon. Je fus forcé de la rendre,

car l'inconnu qui la tenait m'arrêta dans ma course et me la redemanda avec un ton et des manières qui me prouvèrent que ce n'était point un malfaiteur. Alors je l'aidai à transporter cette jeune femme évanouie jusque dans une maison devant laquelle un équipage était arrêté.

Là, nous entrâmes dans la loge d'un concierge qui paraissait tout en émoi, comme si un événement extraordinaire eût lieu dans le quartier. On déposa le corps de la jeune femme sur un lit, et, quand elle y fut, le jeune homme, examinant sa pâleur, la crut morte. Alors il se livra au plus affreux désespoir auquel un homme puisse être en proie: mais je le calmai soudain, car, après avoir tâté le pouls de celle qu'il appelait sa chère Marianine, je lui dis qu'elle vivait encore; il me regarda d'un air étonné et porta pendant longtemps ses yeux sur moi et sur la jeune femme.

Soudain je pris une lumière, et, faisant rougir un fil de laiton, je le mis tout rouge dans la main de Marianine. L'inconnu frissonna et se mit de nouveau à gémir quand il vit l'immobilité de Marianine, qui ne poussa pas une plainte, bien que sa peau fût brûlée par le fil de laiton.

Alors, prenant la main de l'inconnu, je lui dis: « Monsieur, je vous réponds de cette jeune fille, et bénissez le hasard qui a voulu que nous nous rencontrassions, car elle serait morte sans pouvoir sortir de la léthargie où vous la voyez plongée. »

Aussitôt je la réveillai*: elle jeta son œil étonné sur moi; mais, quand elle vit l'inconnu, son œil ne fut plus terni par les nuages du* sommeil*; il brilla d'une lumière presque surnaturelle, et elle s'écria d'un son de voix charmant: « Tullius!... »*

A ce mot, l'inconnu la prit dans ses bras, sortit rapidement, la jeta dans la voiture en criant à son domestique: « Laurent, cent louis si tu nous emportes comme le vent à

la poste aux chevaux. Tu ne rencontreras pas de voitures, ainsi au grand galop! »

Je l'arrêtai, et le priai, pour toute récompense, de m'envoyer la relation de l'aventure singulière par laquelle la jeune fille avait été endormie; je lui donnai mon adresse, ou plutôt je la lui jetai, car sa voiture partit comme un éclair, et, au moment où elle partit, je les vis s'embrasser, et la jeune fille poser sa tête sur l'épaule de son amant.

Tu sauras qu'elle était belle comme une statue antique; je n'ai jamais entrevu de formes plus suaves, et, malgré son extrême pâleur et sa maigreur, elle était encore admirable de formes et touchante d'expression.

Comme j'étais extrêmement fatigué, je suis rentré en disant au vieux concierge que je reviendrais le lendemain savoir de lui les incidents dont il voulut me faire le récit.

Tu vois, mon cher Salvator, que nous ne sommes pas les seuls à nous occuper de cette science dont les prodiges surpassent les miracles de l'ancienne magie et expliquent ceux de plus d'un faux prophète; car nul doute que le magnétisme n'ait été connu des Anciens.

Le lendemain je suis revenu: j'ai appris que l'inconnu était le général Béringheld, et que trois heures après mon départ on avait entendu d'effroyables cris partir d'une maison située sur le terrain dont je t'ai parlé plus haut et que je t'ai déjà fait remarquer; on ajoutait que le père de la jeune fille, une femme de chambre et un vieux soldat en étaient sortis en y laissant, disaient-ils, trois grenadiers aux prises avec le démon.

Voilà ce que j'ai extrait de plus clair de tout le bavardage du vieux portier. Lorsque j'aurai reçu des nouvelles de mon général, je t'en dirai plus long sur toute cette aventure, et, en attendant, je suis ton dévoué, etc.

Lettre du général comte de Béringheld à Monsieur Victor de Saint-Aubin l'aîné, médecin

Monsieur, vous m'avez fait promettre de vous expliquer par quelle aventure singulière la jeune fille que vous m'avez vu enlever avait pu se trouver dans l'état dont vous l'avez tirée.

Si je vous ai quitté si brusquement après avoir reçu de vous un service que des millions n'acquitteraient pas, je vous prie de me laisser commencer cette lettre par vous exprimer une reconnaissance sans bornes, et par vous assurer que mon crédit, mon cœur et ma bourse sont désormais tout à votre service.

Pour peu que vous ayez aimé, ce qui pourrait bien être à votre âge, vous me pardonnerez le délire qui m'a fait, dans le premier mouvement de ma joie, oublier un libérateur pour m'occuper uniquement de soustraire l'être que je chéris le plus au monde à de cruelles influences qui n'ont cessé de nous poursuivre depuis la guerre de Russie.

Le peu de mots que nous avons échangés m'ont prouvé que vous vous occupiez beaucoup de sciences, et l'inconcevable service que vous m'avez rendu m'a fait entrevoir que vous possédiez un des secrets de l'être extraordinaire dont j'ignore encore le sort.

Reportez-vous, Monsieur, à cette nuit de terreur et de souffrance, et voyez-moi, suivi de quatre vieux militaires, m'élancer dans l'immense abîme des Catacombes, pour y chercher celle qui depuis longtemps y avait été entraînée par un vieillard sur lequel je vous donnerai plus tard des renseignements qui vous feront connaître toute l'horreur de la position dans laquelle je me trouvais. Qu'il vous suffise pour le moment d'apprendre que ce vieillard l'y avait emmenée pour la faire périr.

Nous errâmes longtemps dans ces souterrains, mais l'ardeur qui nous animait, et je ne sais quel ange protecteur des amants m'ont conduit à suivre obstinément la même route.

Ah ! Monsieur, quel spectacle!... Au fond des Catacombes, après avoir parcouru toutes ces montagnes d'ossements, nous arrivons à une grotte dont nous brisons la porte, et j'aperçois ma chère Marianine dans l'état dont vous l'avez si généreusement tirée, et près d'être jetée par ce vieillard au milieu d'un appareil qu'une cloche d'airain allait recouvrir. Je m'élance, et, surmontant une terreur invincible, je ravis au vieillard sa proie, pendant que trois de mes soldats couchent en joue ce monstre et le tiennent ainsi en respect.

Alors une peur affreuse se manifesta sur le visage de cet être extraordinaire, et il me cria pendant que je m'enfuyais: « Mon fils! mon fils!... » Je n'en entendis pas davantage, et je parvins à m'échapper. Je puis me vanter d'avoir, comme Orphée, et plus heureux que lui, arraché mon épouse aux Enfers.

Comme je n'ai point revu M. Véryno ni mon soldat, je ne puis pas vous donner d'autres détails. Quant à vous instruire de l'aventure qui mit Marianine au pouvoir du Centenaire, je vous enverrai sous peu des papiers dont le contenu vous étonnera beaucoup peut-être.

Apprenez que depuis trois jours je suis réuni à ma chère Marianine, et que j'ai dépêché un courrier à son père, pour qu'il vienne être témoin de notre bonheur.

Signé Béringheld.

P.-S. *Quand vous voudrez nous faire l'honneur de venir à Béringheld, vous y serez bien reçu, et je vous avoue que je serais curieux de recevoir sur les mystères de cette aventure des lumières que vous m'avez paru posséder.*

Appendice

I

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION
(Pollet, 1822)

J'ai rassemblé tout ce qui concernait le Centenaire.

Les renseignements sur lesquels ce récit est basé sont des mémoires secrets, des notes, des lettres et des correspondances, tout est entre les mains de personnes encore existantes, et il y a des témoins de quelques effets *rapportés.*

J'ai arrangé les faits en narration, et je les ai coordonnés de manière à produire une histoire suivie.

Réduit au rôle passif d'historien, je ne me suis permis aucune réflexion, et je livre ce récit à la méditation de chaque personne, en regrettant toutefois d'avoir si peu de renseignements sur des faits *aussi extraordinaires.*

Néanmoins j'ose espérer que, dans le nombre de ceux qui liront cet ouvrage, il s'en trouvera qui reconnaîtront que les choses qui semblent les plus bizarres sont réelles, *et les savants qui tâchent d'agrandir le cercle des connaissances humaines y verront le récit* de ce dont ils sont témoins *tous les jours.*

Quant aux critiques, j'avoue qu'ils ont beau jeu!...

HORACE SAINT-AUBIN

II

Fin du Centenaire dans l'édition Pollet

(Cette conclusion en deux fragments faisait suite aux derniers mots du texte actuel.)

Extrait d'une réponse
de Monsieur de Saint-Aubin l'aîné,
au général Béringheld

« Général,

» Je me suis transporté sur le terrain où le Centenaire avait sa maison, et après la plus exacte recherche, je n'ai trouvé pour tout vestige, qu'un manteau très vaste, de couleur carmélite. »

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce qui reste à publier sur le Centenaire, sur le général Béringheld et sur Marianine, formera, je crois, un autre ouvrage qui aura pour titre Le Dernier Béringheld. *J'ignore l'époque à laquelle je pourrai le donner, attendu qu'il exige encore beaucoup de travail et de recherches, et que du reste, j'ignore si l'ouvrage que je présente sera goûté par le public.*

J'ai promis les aventures de Lagradna et de Butmel, la simplicité naïve de cette histoire la rend digne d'être connue: mais c'est peut-être une raison de plus, pour exiger encore plus de travail pour s'élever à la hauteur de la nature prise sur le fait.

En finissant, je réclame de ceux qui auront lu cet ouvrage une grande indulgence, en ce qu'ils prononceront peut-être sur des choses dont ils ignoreront le plus ou le moins de réalité*. *Ainsi, on se récriera sur l'alliance de certains mots qui hurlent, sur des phrases incohérentes, sur des expressions hasardées; mais heureusement que j'ai pris mes précautions, et que je déclare d'ailleurs, être instruit de ce que j'ai risqué: le plus ou le moins de succès décidera si je dois ou me taire ou continuer.*

Je ne me dissimule pas que certains lecteurs trouveront cette fin peu satisfaisante, ils auraient voulu voir Marianine et Béringheld réunis et la scène de leur mariage: ce vice radical ne procède pas de mon fait. Si j'avais composé une histoire à plaisir, je n'aurais rien négligé, et j'aurais contenté tout le monde, s'il est possible, mais, historien, j'ai raconté fidèlement tout ce que j'ai su.

* *On voit que je commence à regretter de n'avoir pas cru mon frère.*

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE » ET AUTRES ŒUVRES DE BALZAC

TABLE GÉNÉRALE

*Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève*



Imprimé en Suisse